N° 668 37e Année. Tome CLXXXVII 15 Avril 1926

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 9

Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16.......... 9

Confession de Minuit. Vol. in-16............... 9

Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 9

Deux Hommes. Vol. in-16........................ 9

Le Prince Jaffar. Vol. in-16...................... 9

La Pierre d'Horeb. Vol. in-16.................... 9

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.. 9

Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16......... 9

Les Plaisirs et les Jeux, **Mémoires du CUIP et du TIOUP.** Vol. in-16 9

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16...... 9

Entretiens dans le tumulte, **Chronique contemporaine, 1918-1919.** Vol. in-16................................ 9

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.................................... 7 5

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16............... 9

La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez, Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 9

La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18............. 6

Des revues qui puissent servir de guides fidèles, sûrs, clairs, français, le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que **LES MARGES** n'en soient une.
Henri Martineau (*Le Divan*).

LES MARGES exercent une influence utile et respirent l'amour des bonnes lettres en même temps que de la vie moderne.
Paul Souday (*Le Temps*).

LES MARGES

Revue fondée en 1903 par M. Eugène Montfort.

Ne se vendent pas au numéro, mais uniquement **par abonnement.** **PRIMES ! L'abonnement d'un an : 30 fr., est remboursé pour les deux tiers en livres.** (Demandez à la *Librairie de France, 110, boulevard Saint-Germain, Paris, le prospectus détaillé,* **ou se reporter à l'annonce parue dans le « Mercure » du 15 décembre dernier.**)

Un an	France..........	**30** fr.	Deux ans	France......	**55** fr.
	Etranger........	**36** fr.		Etranger....	**65** fr.

LES MARGES sont indépendantes.
Aux **MARGES** on dit la vérité.
LES MARGES fuient le snobisme ; elles le combattent.
Elles ne spéculent pas sur la crédulité du lecteur,
mais comptent au contraire sur sa culture et sur son goût.
Dans **LES MARGES** beaucoup de substance en peu de mots.

ENQUÊTE SUR L'HOMOSEXUALITÉ EN LITTÉRATURE

La préoccupation homosexuelle s'est-elle développée depuis la guerre ?

Numéro du 15 mars

Opinions de Henri Bachelin, Henri Barbusse, Gérard Bauer, André Billy, Pierre Bonardi, Jean Cassou, Henriette Charasson, Léon Deffoux, Charles Derennes, Pierre Dominique, Edouard Dujardin, Jacques Dyssord, Albert Flament, Lucien Fabre, Louis Forest, Charles-Henry Hirsch, Joseph Jolinon, de la Fouchardière, Guy Lavaud, Martin-Chauffier, Camille Mauclair, Georges Maurevert, François Mauriac, Michel Puy, Rachilde, Thomas Raucat, J.-H. Rosny aîné, Ernest Tisserand, Octave Uzanne, Clément Vautel, Ambroise Vollard, Léon Werth.

Numéro du 15 avril

Opinions de Tristan Derème, Drieu la Rochelle, Jean de Gourmont, Henri Pourrat.

Lire encore, dans ces deux numéros : les articles d'Adolphe Basler sur **La Peinture, religion nouvelle,** d'Eugène Montfort sur **les derniers romans parus,** de Louis Mandin sur **la Poésie,** de Tristan Klingsor sur **la Musique, Anecdote sur René Boylesve, Jules Renard au lycée Charlemagne,** les chroniques de René Dumesnil, Michel Puy, Philippe Chabaneix, Pierre Leguay, les **Propos** de Denis Saurat etc., etc.

— La revue littéraire la moins chère —

LES MARGES ne se vendent pas au numéro.
LES MARGES *se vendent par abonnement.*

Exceptionnellement les numéros du 15 Mars et du 15 Avril seront adressés à toute personne qui en fera la demande accompagnée d'un mandat de dix francs à la **LIBRAIRIE DE FRANCE**, *110, boulevard Saint-Germain, PARIS. Un de ces deux numéros : cinq francs.*

Chèques postaux : LES MARGES 840.00 — Téléphone : FLEURUS 48-74

Adresser votre abonnement

à la LIBRAIRIE DE FRANCE

110, Boulevard Saint-Germain, PARIS.

GUSTAVE MOREAU

On ne saurait prononcer le nom de Gustave Moreau sans être, avant tout sentiment d'admiration, pénétré d'un sentiment de respect.

L'artiste a longtemps travaillé dans le silence et la solitude, faisant de sa recherche l'unique souci de son existence, toujours en quête de perfection, sans défaillance, avec la volonté obstinée de servir une conception de l'art très discutée, même de nos jours.

Il a formellement interdit à ses proches, à ses amis, de rien révéler de ce qui de près put toucher sa personne : admirable effacement du créateur devant sa création, humilité de l'artiste qui s'efforce de disparaître derrière l'œuvre, hautaine leçon aussi pour tous ceux qui, s'enivrant de quelque facile renommée, en exploitent le bruit et peuvent contenter leur satisfaction de quelque menue monnaie de la gloire.

Je n'aurai garde de franchir le cercle tracé par une volonté si noblement exprimée. A d'autres les menus faits et surtout les scandales qu'ils s'efforcent, pour nourrir l'indifférence du public, de découvrir dans la vie de nos grands hommes sous le fallacieux prétexte de les mieux comprendre, commenter, expliquer ! Une chose seule importe, la part d'humanité supérieure qu'ils portèrent en eux, celle qu'ils nous transmettent par leur œuvre : ils s'y révèlent tout entiers pour celui qui sait découvrir.

Il suffira donc de rappeler que Gustave Moreau naquit à Paris, 7, rue des Saint-Pères, le 6 avril 1826, qu'il y mourut le 17 avril 1898, dans cet hôtel, 14, rue de La Rochefoucauld, que, par testament du 10 septembre 1897, il léguait à l'Etat, avec tout ce qu'il contient : peintures, dessins, cartons, « travail de cinquante années, sous cette condition expresse de garder aussi longtemps que possible cette collection en lui conservant un caractère d'ensemble qui permette toujours de constater la somme de travail et d'efforts de l'artiste pendant sa vie ». Là, également, demeurent intacts les appartements jadis occupés par le maître, par son père, architecte, par sa mère devenue veuve et infirme.

A cette mère aveugle et sourde qu'il adorait, Gustave Moreau se dévoua tant qu'elle vécut. Il ne la quitta pas, l'entoura de sa tendresse, ne lui imposa pas les hasards d'un nouveau foyer, travailla auprès d'elle, donnant encore ici l'exemple du plus pur amour filial.

Ainsi, dans cette vaste maison, le solitaire médite auprès d'une vieille femme silencieuse.

Comprimée par cette existence de célibataire un peu reclus, la puissance de vie de ce petit homme frémissant, sensible, généreux, à l'esprit aigu, s'évade par toutes les fenêtres du rêve.

Elle trouve à travers les redoutables expériences de l'imagination, cette « folle du logis » dont parle Malebranche, un domaine fécond pour son épanouissement. Ces méandres où le héros abattra d'un seul coup les sept têtes de l'Hydre, ce labyrinthe où attend le monstre à tête de taureau, lui deviennent familiers. Il bâtit pour lui-même les palais fastueux du songe, pénètre le secret de leurs salles mortes. De toutes pièces, il fait surgir des villes merveilleuses, il incendie leurs flèches et leurs tours de toutes les fantasmagories des couchants.

Mais de Picot, son maître, de l'étude des Italiens du xve siècle, il a appris la science du dessin ferme, la hardiesse du raccourci, la simplification du geste. Cet homme

qui habite un monde fantastique sait, d'un trait caractéristique, animer un visage, faire saillir un muscle, créer l'allégresse du mouvement.

La critique étroite lui fera grief de l'avoir volontairement oublié, de s'être complu dans une déformation intellectuelle et une stylisation qui n'ont rien à voir avec la vie. Cette stylisation, on l'admirera chez un Puvis de Chavannes. Mais celui-ci aura eu l'adresse, sinon le mérite, de se racheter aux yeux des naturalistes en serrant le réel, de très près, dans la plupart de ses allégories. Gustave Moreau sacrifiera délibérément la réalité. Il entrera en profondeur, plus avant dans le symbole. Il exaspérera le charme dangereux du songe avec une sorte de perversité baudelairienne. Il veut que la pensée du spectateur soit prise au piège. C'est elle qui s'exaltera devant l'image immobile. Et la toile dès lors jouera le rôle enchanteur du miroir à rêves.

§

L'art d'un Gustave Moreau est une résultante des inquiétudes morales du Romantisme.

Le peintre a connu toute la fièvre des idées de son temps : il a été baigné par les derniers remous de ce courant d'imagination passionnée et de cosmopolitisme sentimental créés par un Chateaubriand ou une Mme de Staël. A cette époque, le positivisme qui placera la science au-dessus des croyances métaphysiques est encore jeune. Il s'efforce encore pour assurer le solide point d'appui sur lequel la raison humaine pourra se reposer et lutte encore contre le spiritualisme dont l'éclectisme cousinien a fait un mol oreiller. D'autre part, un fort courant philosophique nous est venu d'Allemagne: Hegel, rajeunissant la conception bouddhiste, fait de l'univers un écoulement de phénomènes et de formes toujours renouvelé et perpétuant une continuelle illusion, tandis que le sombre Schopenhauer le peuple de forces hostiles contre lesquelles se débat en vain une humanité désespérée.

Dans la crise d'âme de cette époque, un rayon vient encore de la Grèce, de sa jeunesse radieuse, de ses mythes grandioses, de son inflexible sérénité. Heine en a troué les brumes germaniques. Chateaubriand, Chénier, Lebrun, Vigny, Lamartine, Hugo, tant d'autres aussi, poètes ou voyageurs, en ont célébré la louange. La lutte des Grecs pour leur indépendance a fortement influencé la sensibilité populaire. La prise d'Alger a fait resplendir la magie de cet Orient hier encore ignoré et qui fascinera pendant tout le début du XIXe siècle non seulement les écrivains, mais aussi les peintres, les sculpteurs, les imagiers.

Sans doute, sous le second Empire, le grand flot romantique a déjà passé. A la suite du positivisme, la critique historique de l'antiquité s'est déjà organisée. Les arts s'orientent vers le réalisme qu'un Courbet exalte parce qu'il est « la négation de l'idéal », la voie qui conduit « à l'émancipation de la raison et à l'avènement de la démocratie ».

Mais Gustave Moreau, nourri de la substance grecque et latine, s'obstine à demeurer un aristocrate embastillé dans sa citadelle spiritualiste. On retrouve en lui tous les éléments dynamiques de la première moitié du grand siècle si riche et tant décrié. Erudit fort averti sur la signification ésotérique des vieux mythes, ainsi qu'en témoignent les commentaires de ses toiles — écrits soit pour s'assigner un but, soit pour éviter toute corruption de sa pensée dans l'avenir — il doit se trouver, à peu de chose près, par rapport aux idées de son temps, dans la même position qu'un Leconte de Lisle, son contemporain et dont la réalisation parallèle se rapprochera parfois si curieusement de la sienne. Comme les vers du poète, ses toiles reflètent les préoccupations d'un goût très sûr pour les civilisations méditerranéennes, d'une inclination irréductible pour les enchantements colorés de l'exotisme, l'amertume d'un pessimisme héroïque, enfin l'amère expression d'une métaphysique douloureuse qui s'efforce vers la sérénité. Mais Moreau sera un visionnaire plus somptueux et tourmenté.

L'époque qu'il traverse est passionnée pour la peinture, l'architecture, la sculpture, au point d'entraîner l'âme d'artiste que cache un Taine sous la forte armure du logicien. Le philhellénisme et l'orientalisme, combinés avec les préceptes davidiens sur la peinture d'histoire, conduisent beaucoup de peintres à n'être que des anecdotiers. Leur esprit est d'ailleurs soumis aux indécisions des courants contraires. Delacroix, orageux et pathétique, trouve dans l'ivresse de la couleur le rythme bondissant qui fait frémir la chair et le trait de feu qui encercle la vie. Aux peintres de son époque il apporte avec une fougue ardente dans la conception et l'exécution ce frémissement libérateur qui soulevait déjà Géricault. Au pôle opposé, Ingres, nourri de David, froid et dédaigneux, circonscrit dans la calme pureté de la ligne le bel équilibre apollonien, impose davantage le respect de la vérité que sa troublante suggestion et construit, sans souci des derniers assauts de la tempête romantique, sur la base d'un rationalisme sûr. Avec l'ampleur du style et du coloris, Chassériau vient de révéler au salon de 1842 sa prestigieuse *Esther*, en laquelle revit la Sulamite du Cantique, et esquisse la courbe décorative qu'eût dû suivre le lyrisme de Delacroix. Enfin un Courbet peignant, dès 1849, son *Casseur de pierres* précipite toute la peinture du XIXe siècle vers ce réalisme soucieux de détail exact qui déjà s'est affirmé dans les paysages de Corot, Théodore Rousseau, Troyon, Dupré et Daubigny.

L'art cherche sa vérité tantôt dans l'idéologie, tantôt dans la représentation du monde sensible. De plus en plus, il inclinera vers l'expression de la vie quotidienne avec Daumier, Fantin-Latour, Legros, Manet, Carrière et les impressionnistes, ces collectionneurs des papillons de la lumière, pour revenir d'ailleurs vers cette simplification et cette dissociation parfois bizarre du réel qui caractérisent les efforts de notre temps.

Dans tout ce mouvement pictural de la deuxième moitié du XIXe siècle, par leurs conceptions à la fois de l'art et de

la peinture, deux hommes, Puvis de Chavannes et Gustave Moreau, ont une place à l'écart.

Avec la patience des grands obstinés, tous deux s'enferment dans leur rêve, poursuivent leur recherche, espèrent leur heure. Pendant dix années, Puvis voit ses toiles refusées au Salon. Comme lui, Moreau attend pendant dix ans un début glorieux. Rénovant l'idéalisme et le symbolisme français, l'un et l'autre donnent de la mythologie une expression nouvelle et curieuse à la fois. Ils refusent de voir la vie sous son aspect analytique, ils dédaignent le fait quotidien. La légende épique de l'humanité les sollicite et les attire. Elle seule leur paraît capable de faire rendre à la peinture autre chose qu'une émotion purement sensuelle, un plaisir passager des yeux.

La rupture avec l'épisode fabuleux ou historique, avec l'art qui vivait sur le passé, rêvée par Courbet, ne sera donc pas tout à fait consommée.

Mais Puvis ne sera pas toujours allégorique. Même dans ses compositions les plus artificielles, il apportera le frémissement et la grâce de la vie surprise. Il fera vivre derrière ses personnages, habilement groupés en attitudes symboliques, toute la ferveur des ciels de Picardie, d'Ile-de-France, de Provence ou d'Italie. Il saura bleuir les horizons, entre les peupliers ou les bouleaux légers, de toutes les délicatesses des fuites de lumière, ou dérouler les silencieux anneaux de quelque lente rivière.

A côté de la pose hiératique, il assouplira la plastique d'un beau corps. Par le jeu des muscles, l'opulence des chairs, le détail choisi, le trait furtif, il atténuera ce que son art peut avoir de trop intellectuel. Il figera le symbole au centre de sa toile, mais fera converger vers lui les forces élémentaires du paysage et de la vie. Habilement, il rachètera la froideur et la patience de ses compositions par des accents vibrants et divers pris dans la nature : même quand il gonflera comme des montgolfières les roides draperies de ses muses ou illustrera ses allégories avec les outils de l'indus-

trie, il fera circuler autour une admirable symphonie de ciel, de verdures et d'eaux.

Bref, il cherchera entre la vie et le symbole un compromis tel que les plus irréductibles adversaires de l'art idéaliste seront désarmés.

Pas davantage Moreau ne s'enfoncera à la suite de Delacroix dans l'expression d'une action tumultueuse, mais dont le côté pittoresque est parfois un peu outré.

Les gestes d'une humanité douloureuse, tels que les traduisirent Gros et Géricault, sont trop proches de lui et d'un tragique trop commun. Il faut plus de recul à sa vision. Il aimera à la fois la sérénité d'Ingres, le pathétique d'un Delacroix, les oripeaux chatoyants d'un Decamps, la stylisation d'un Chassériau. Les préraphaélites anglais ne seront pas loin de lui, mais, comme Puvis, paraîtront un peu pâles et sages à son esprit tourmenté. Il n'hésitera pas à se servir des moyens dont il dispose pour pénétrer dans les hautes solitudes des abstractions, au delà même de la vie.

Que lui feront le fait divers, l'épisode quotidien, aussi attachants soient-ils ? N'y a-t il pas une grande arabesque de couleur qui puisse synthétiquement magnifier l'humanité, secouée par l'incertitude de son destin ?

Les aspirations les plus hautes des hommes, leurs folles pensées, leurs luttes, leurs désirs, toute cette détresse de la race humaine, éternellement vraie tout autant qu'elle se perpétuera, et que trahit l'inquiétude de la génération post-romantique, retentiront dans ce cerveau et le feront tressaillir d'une sourde exaltation. Pour cette vision tragique, il retrouvera la sombre fièvre de Delacroix, mais la contiendra dans la réaction d'une froide impassibilité parnassienne. Il emprisonnera le rêve passionné dans la ligne exacte de David ou d'Ingres, stylisée par Chassériau. Il l'enrichira avec la fastueuse joaillerie orientale. La froideur des bijoux contrastera avec les sentiments pathétiques exprimés par les visages ou la morne tristesse de quelque lourde royauté. A

leur service, il mettra une science consommée du dessin et la patiente recherche d'une existence de reclus.

Plus de cinq cents toiles, — dont trois cents honorent les collections des plus riches amateurs, — plus de mille aquarelles et dessins conservés par le Musée, attesteront l'opiniâtreté de la réalisation.

A ce rêveur prodigieux il faudra le support des grands mythes. Après une vaste théogonie, toute la courbe des destins de l'homme s'inscrira dans une large fresque qui ira du paganisme, cher à Louis Ménard, jusqu'aux chevauchées arabes vulgarisées par Decamps.

§

Les dieux sont là, et d'abord l'Olympien, assis dans sa terrible sérénité et dont le froncement de sourcil ébranle l'univers. Pour avoir osé, en rebondissant par degrés sur les ailes de l'Amour, gravir les marches du trône fastueux sur lequel s'assied le Maître du Monde, pour avoir voulu regarder en face le divin, voici Sémélé — l'âme frémissante — frappée par l'épouvante et par la foudre qui ne pardonne pas.

Par ailleurs, c'est l'influx du dieu qui visite la mortelle sous la forme légendaire du taureau ou du cygne et s'incarne dans la beauté. C'est Pan, maître de la sourde vie qui meut la matière, admis aux spectacles des splendeurs célestes dans lesquelles il semble fourvoyé et ébloui. Secouant sa chevelure d'or pâle sur le matin radieux de l'onde, Vénus apparaît aux premiers mortels. Mercure invente la lyre et confronte son ingéniosité à l'art d'Apollon. Et sous le regard du maître de l'harmonie, à la dernière heure du jour qu'argente déjà la lune, en accord avec les oiseaux voyageurs, les Muses, graves du don précieux par chacune recélé, se dispersent à travers le monde...

Ainsi s'établit par l'art et par l'amour le courant sacré qui vers les hommes descend des dieux.

Mais les héros aussi dressent pour les mortels de hautains exemples : Héraclès triomphe de toutes les forces du mal ; avec l'œil limpide du voyant, Prométhée déchiré semble suivre vers l'avenir le vol de l'étincelle dérobée ; dans un vertige d'ailes et de lumière, Persée vole au secours d'Andromède ; Ariane le conduit à travers le labyrinthe où le Minotaure se repaît d'un tribut de vierges ; au Sphinx Œdipe arrache son secret ; ces devins que sont les poètes, ivres de leur mission, voyagent en compagnie de la Chimère et la nature tout entière s'émeut quand la tête d'Orphée, rejetée par l'Ebre, s'égoutte entre les mains de quelque pieuse jeune fille.

En une hallucinante évocation se lèvent les grandes figures de la légende, sur lesquelles s'inscrivent les passions humaines : les chevaux qu'il nourrissait de chair humaine dévorent Diomède, Médée égorge ses enfants, Pasiphaé de ses bras voluptueux enlace le taureau ou détourne sa honte de l'acte monstrueux qu'elle a consommé. Voici Jason avec ses Argonautes : de leur fabuleuse expédition ils reviennent heureux et mélancoliquement rassasiés de leur désir. Par ailleurs, Tyrtée enflamme la jeunesse grecque à la belle chevelure et l'entraîne vers la mort par le vertige du chant. Ici, sur les remparts de l'Acropole troyenne, Hélène profile l'impassible beauté pour laquelle combattent les hommes et les dieux ; là, revenu de son périple sans avoir cédé à l'insidieuse voix qui monte des mers, le navigateur massacre les prétendants dont l'orgie souille son palais. Et ces enfants terribles de la nature que sont les Centaures, querellants et ravisseurs, étreignent la nudité ou brisent sous leur galop le cristal des sources.

Les scènes bibliques se déroulent aussi sous le pinceau prodigieux : l'homme et la femme y succombent dès la première tentation ; le chef de tribu y lutte avec l'ange, le roi chanteur y surprend au jardin la femme désirée ; arrivé au seuil de la terre d'élection avec son peuple en marche, le prophète quitte ses sandales avant de la fouler. Après les

mages qui suivent l'étoile, le Christ, entre deux larrons, expire sur un couchant de crime.

Une pléiade de saints, de vierges, de pieuses femmes, de martyrs, y évolue autour de la fleur mystique de la pureté, les célestes voûtes frissonnent de battements d'ailes séraphiques, tandis que, ruisselante de bijoux barbares, la fille d'Hérode, dans sa froideur mallarméenne, danse devant le sombre monarque ou recule devant l'apparition.

Plus près encore, l'histoire gréco-romaine fournit des prétextes aux déroulements d'une tumultueuse imagination : le désir y précipite le roi vers la reine vertueuse ; l'impératrice s'y vautre dans le faubourg plébéien.

Ailleurs, le merveilleux du moyen âge est exalté avec ses fées, sa faune mystérieuse : dragons, hippogriffes, licornes, faucons, avec ses cours d'amour. La féerie orientale déroule sa légende historiée avec sa péri, ses princes indiens, ses poètes arabes ou persans, ses cortèges fastueux, ses villes étagées.

Nos poètes symbolistes en seront transportés et ravis. L'art du Mallarmé de l'*Hérodiade*, du *Cygne* et de *l'Après-midi d'un faune* en sera tout résonnant, Henri de Régnier nous éblouira du vol d'ailes effrayantes du grand cheval ailé, de la splendeur de ses oiseaux fabuleux, de ces princesses et de leur suite foulant les grèves de ses *Episodes*. Dans ces prestigieuses évocations Francis Vielé-Griffin glanera quelques rayons pour sa *Lumière de Grèce*.

Tout ce qui dans le cycle de l'humanité a touché au zénith de l'héroïsme, de la pureté, de la passion ou du crime est ici exprimé en un dantesque raccourci. Autour de quelque figure centrale, expressive sous un dur visage de camée, s'équilibre le charme de la composition où le visionnaire groupe des personnages aux gestes étranges dans la puissance du calme, de la chasteté, de la noblesse, sur des fonds d'une harmonisation subtile.

Mais cette déformation intellectuelle qui renforce et glace le symbole — tandis que le lyrisme sensuel de la couleur

n'apporte qu'un secours tout extérieur — cet effort pour s'élever au-dessus du réel et du convenu ne vont pas sans luttes.

Torturé par le souci de l'originalité, le peintre exprime parfois, en marge d'un dessin, la souffrance de « ce stupide orgueil de se singulariser ».

Il faut voir en effet de quelle soumission au modèle partent le croquis primitif ou la première esquisse. L'artiste a étudié de très près au Muséum les fleurs, les fauves, les pachydermes, les serpents, les oiseaux ; au bord des mers, toute la flore tentaculaire des algues, des coraux, des zoophytes. Il connaît le vautour qui enlèvera Ganymède, le cheval qui emportera Phaéton ; de l'aile de l'un, ajustée au flanc de l'autre, il fera le monstre; de la tête de serpent il fera l'Hydre; les lions, les panthères et les tigres, il les restituera, domptés, dans quelque royal cortège. Aussi, quelle vie et quel mouvement dans ces dessins à l'aide desquels d'ailleurs il illustrera les *Fables de La Fontaine* !

Parti du modèle vivant, Moreau le transpose à travers l'encre ou la sanguine d'une douzaine d'esquisses pour atteindre une stylisation surnaturelle.

Il reporte sa composition sur la toile avec la patience et la probité d'un Japonais, ombre par des hachures à la sépia les creux qui feront surgir le relief des muscles, à tel point que, même inachevée, l'œuvre se trouve complète.

Fils d'un architecte, il surcharge les chapiteaux ou les colonnes de ses temples d'une flore hallucinée. Le paysage italien lui a livré la valeur décorative de ses ruines, l'Alpe ses chaotiques amoncellements de rochers, l'Ile-de-France ses plongées de verdures dans les eaux marécageuses, les temples de l'Inde leur délirante fantasmagorie. Tout cela ressurgira sous son pinceau de magicien pour créer une nature irréelle, dans laquelle s'épanouira la vie secrète du symbole.

§

A travers toute cette idéologie, que devient l'art du pein-

tre ? Ouvrons les meubles de son musée, considérons dans la gouache ou l'aquarelle ces préalables harmonisations de couleurs. Regardez ces toiles où l'artiste essuyait ses pinceaux, pour retenir ce que le hasard même peut faire surgir d'accords imprévus. Voyez ces oiseaux des îles empaillés avec toutes leurs plumes d'émeraude ou de feu, ces papillons éclatants,ces broderies asiatiques, ces faïences italiennes ; ce sont des documents qu'il gardait sous ses yeux.

Il est souvent puéril d'obtenir un effet « très peintre », il est toujours difficile de réaliser une juste relation entre les gammes de coloris et les échelles de valeurs. Or il est presque irritant de ne pas trouver ici une toile où la science du coloriste puisse être mise en défaut.

Quelles audaces pourtant dans ces intensités de cobalt ou d'outremer, dans l'emploi de l'acide vert Véronèse, dans les symphonies des violets, l'écrasement des laques carminées, les vibrations d'ocre et de cinabre dont tressaillent les arbres de maints paysages. Quels délires dans ces couchants où, rongé par les gris et les bleus violacés, un soleil sanglant se débat au milieu des sourdes étreintes! Quelle glauque opalescence illumine la grotte où s'abrite la fée, quelle lueur éclaire les salles silencieuses où rêve la Beauté, sur quel azur éclatant vogue la péri !

Il excelle à profiler les sombres émeraudes des verdures sur des ciels en mouvement,ou quelque affreux gibet sur un stagnant crépuscule. Mais dans ses aquarelles on trouve aussi des matinées fluides, embuées de vapeurs légères, et toutes les rosées de l'aube imbibent les herbes.

De ses études découleront les harmonies définitives où la pensée se transposera en une alchimie colorée. Malheureusement l'emploi du bleu de Prusse, étudié dans les lointains de Poussin, condamne certains effets à quelque regrettable atténuation. Pourtant il connaît à fond sa technique et sait donner à ses garances en glacis un incomparable et persistant éclat et n'a pas commis l'erreur de Delacroix abusant des périssables bitumes.

Cette richesse incalculable de tons, cette variété dans leur distribution, attestent que Gustave Moreau demeure, après Delacroix, un des plus puissants coloristes de son siècle.

Ainsi tous ces tourments d'une imagination amoureuse du rare ont été ordonnés suivant une logique impérieuse. Les notes dont le peintre surcharge ses dessins prouvent son intelligence ésotérique des vieux mythes. Elles révèlent un artiste sensible et cultivé, cherchant à recréer, derrière l'imagerie hallucinante, le drame intérieur ou ce qu'il croyait être la vérité métaphysique. On comprend qu'il ait souffert d'avoir été seulement considéré par une critique superficielle comme un peintre littéraire, alors qu'il cherchait à éclairer l'abstraction dénuée de vie animale sous le jour qui vient des profondeurs de l'esprit.

Des hommes pour qui la vie s'arrête aux aspects physiques des choses ont pu condamner cet art hautain et la pureté platonicienne avec laquelle cet évadé du réel prétendait construire dans le domaine de l'âme. Ils n'ont pas compris qu'il y avait davantage qu'une illustration dans l'attitude de cette pâle jeune fille qui baise les lèvres glacées d'Orphée, ni la piété profonde de ce Centaure qui porte le poète meurtri. Ils n'ont pas pressenti, derrière la roideur précieuse des formes, cette lutte des idées qui tragiquement prolonge les tumultes de l'existence et que le grand visionnaire s'efforçait de révéler.

L'œuvre est là, assez imposant pour démontrer que l'art ne saurait être emprisonné dans quelques formules, qu'il échappe à toute contrainte et qu'un peintre a pu, tout comme un poète, voir, selon le mot de Théophile Gautier, « les choses humaines comme les verrait un dieu... et leur donner avec un détachement parfait une vie supérieure ».

ANTOINE-ORLIAC.

LA MONTAGNE MERVEILLEUSE

LE BOUFFON

(RÉCIT DE L'AMÉRIQUE DU SUD)

I

Quel or fulgurant le soleil de cette matinée versait sur les maisons de l'hacienda, bâties en équerre au sommet de l'étroite colline et entourées par le verger qui escaladait les pentes ! C'était un resplendissement chaud et magique qui incendiait les arbres environnants, faisait briller les noirs orangers de la cour, changeait en monstrueux rubis les pivoines du jardin, étendait sur les carreaux de la galerie une pourpre immatérielle, et, inondant l'aile de l'édifice, mettait sur le mur badigeonné de chaux un bain de vif-argent éblouissant. On était en été, à l'époque des vacances. La campagne était en fête, et la maison, avec toutes ses portes et ses fenêtres ouvertes, paraissait l'être aussi.

Dans la galerie principale, le propriétaire, don José Manuel Herrera, assis sur un banc, bavardait avec son vieux beau-frère, don José Félix, avec sa vieille sœur, Mariquita, assise à son côté, et avec Pacifico, l'administrateur, qui se tenait debout contre un pilier, accompagné d'un jeune chien fauve. Le caballero se tenait immobile dans son veston d'alpaga foncé, mais sa figure, dans la pénombre du chapeau de paille, s'animait de regards souriants, et ses mains, où luisait un vieux camée, s'agitaient sur la poignée courbée de son bâton de chêne.

Dans le fond de la cour, devant la palissade, peinte en

blanc, du verger, les enfants, en habits de fête, regardaient avec obstination vers le chemin de la ville, ondulant sur les collines qui se découpaient à l'horizon au cœur de l'azur. Agités par une joie singulière, ils s'exclamaient, riaient, faisaient grand tapage. Clotilde, l'aînée, la main devant les yeux, montrait ses petites dents radieuses, Liria faisait danser ses cheveux courts, Juan de la Cruz paraissait plus rouge que d'habitude, Alonsito plus pâle.

Visiblement content, don José Manuel parlait avec une bonne humeur qui donnait à sa personne un air extrêmement attirant. Don José Félix intervenait, réjoui, les yeux étincelants sous ses larges sourcils blancs. Mariquita souriait aimablement sans abandonner son attitude cérémonieuse. Pacifico répondait avec un empressement de respectueux, faisant trembler ses longues moustaches couleur de miel, tandis que le chien, le cou tendu vers lui, le contemplait d'un regard mouillé.

A l'intérieur il y avait un grand bruit de vaisselle, de pas, de voix. Valets et servantes sortaient et rentraient affairés.

C'était dimanche, et la famille attendait les amis de la ville, qui devaient venir passer un jour de réjouissance champêtre.

Subitement le plus petit des enfants cria, battant des mains :

— Les voilà !

Les autres firent chorus :

— Les voilà, les voilà !

Dans le haut de la route venait d'apparaître une nuée de points multicolores qui avançaient rythmiquement.

Au bruit des voix, la señora, doña Juana Clotilde, mûre et un peu grosse, mais fraîche, rosée, sortit de la salle à manger. Avec ses traits sereins, empreints d'une grande distinction, ses cheveux prématurément gris et ses mains admirables, charnues et fines, elle faisait penser à une matrone espagnole du siècle des perruques blanches. Elle portait une robe de mérinos cerise sèche, à paniers de soie

écossaise, que la tournure rendait plus pompeuse. Derrière elle apparut Rosario, la sœur cadette de don José Manuel, brune et menue comme un petit oiseau, parée d'une légère tunique de mousseline jaune. En même temps, Pedro, l'aîné des bâtards du caballero, revenant de promenade, surgit du corridor qui conduisait de l'autre côté de la maison. Très mince, avec un nez tellement long qu'il semblait tomber sur sa petite moustache, il portait un court poncho beige, et à ses talons tremblaient de fins éperons d'argent.

— Ils arrivent déjà ? demanda doña Juana Clotilde.

— Il paraît, madame, répondit don José Manuel, souriant de ses yeux obscurs et doux.

Rosario et Pedro se joignirent aux enfants en observation et se mirent à leur tour à regarder vers la route. Un peloton d'hommes et de dames à cheval descendait rapidement, se cachant par instant pour réapparaître ensuite, suivant les ondulations de la route. En gagnant la vallée boisée, il disparut pour un long moment.

Tous bavardaient, parlant à la fois, réjouis dans la perspective de ce jour de fête. Mais voici que tout à coup, une rumeur de troupe arriva de l'allée de peupliers qui conduisait à la maison. Par le sentier tout bleu d'ombre, les visiteurs avançaient au trop de leurs chevaux. Les ponchos clairs des hommes et les amazones foncées des femmes ondulaient dans la brise, tandis qu'au chapeau de chacun brillait quelque chose de métallique, singulier.

Les enfants s'étaient tus : ils regardaient, maintenant, les invités avec des yeux étonnés. Puis ils disparurent. Clotilde, seule, resta aux côtés de Rosario. Les petits coururent se cacher dans le coin le plus obscur de la maison. Après, une fois le tumulte de l'arrivée passé, ils réapparaîtraient, avec discrétion.

Cavaliers et amazones montèrent dans la cour à toute allure et vinrent s'arrêter devant la galerie, tous, d'un seul coup, adroitement. Ceux qui attendaient ne purent conte-

nir un : « Ah ! » de joyeuse surprise. Chaque visiteur montrait une cuillère éblouissante, passée dans le ruban du chapeau, ainsi que les étudiants de Salamanque de jadis. Seul don José Manuel restait imperturbable. Il connaissait l'origine de la plaisanterie : lui-même l'avait provoquée en faisant l'invitation. « Les mets ne manqueront pas, avait-il dit en riant, mais pour les cuillères, je n'assure rien ». Il étreignait les mains des amis avec une bruyante satisfaction.

— Très bien ! disait-il. Vous avez bien fait : il ne manquera pas de quoi manger...

Et ceux de la maison, comprenant la farce, riaient, enfin tranquilles.

Un vieux caballero, maigre et rapetissé comme un chat mouillé, descendait de cheval avec difficulté, tandis qu'une dame obèse, très rose, et une jeune fille svelte, aux larges yeux sombres, mettaient pied à terre, aidés par Pedro et Rosario.

Les hôtes s'avancèrent pour les recevoir.

— Don Pablo, doña Carmen, Enriqueta !

C'est à cette famille que la promenade avait été spécialement offerte, mais les plus notables hidalgos de la ville avaient aussi été invités. Là, se trouvaient donc l'avocat Ortiz, chauve et cérémonieux ; le capitaine Toledo à barbiche et longues moustaches, vivante caricature de Napoléon III ; les demoiselles Ramirez, déjà mûres, affligées et onctueuses comme des saintes habillées ; le commerçant Ursua, aux cheveux gommés et au visage impassible; don Simon Herrera, frère de l'hôte, avec ses favoris et son éternelle jaquette grise ; le poète Castro, à la face cuivrée et imberbe d'Indien ; don Nicanor Lopez, avec sa barbe funèbre; l'avocat Toro, des Toros, d'après lui, de la capitale ; le maître d'école, réservé et muet derrière sa moustache carotte (1).

Après que les dames se furent débarrassées de leurs

(1) Voyez la *Ville Merveilleuse*; « *Renaissance du Livre* ».

longues amazones et les hommes de leurs ponchos, celles-là pénétrèrent dans le salon et s'assirent autour de la señora, examinant discrètement les meubles tapissés de reps grenat, les tables XVIIIe siècle pleines de porcelaines fabriquées par les religieuses, les portraits dans de curieux cadres faits de roseaux et de fleurs desséchées. Les hommes, de leur côté, se groupaient, dans la galerie, autour du caballero, assis sur les bancs ou debout « pour s'étirer les jambes ».

Les domestiques s'empressèrent de servir des rafraîchissements sur de grands éventaires : orgeat, sorbets, la délicieuse boisson de maqui.

Dans le cercle des dames, on causait avec discrétion et retenue, mais dans celui des hommes, on bavardait à haute voix et on riait aux éclats. Bientôt, donc, les dames, attirées par le joyeux tapage, vinrent aussi dans la galerie et entourèrent l'aimable hôte qui allumait la joie, et qui avait pour chaque ami un mot spirituel.

— Nous pensions que vous n'arriveriez pas. La señora a déjà fait servir le déjeuner. Mais ne vous affligez pas ; il restera encore quelque chose... pour utiliser la cuillère d'argent.

En regardant Toledo, qui avait un pantalon blanc aveuglant :

— Attention à la boisson de maqui, capitaine !...

Et contemplant Enriqueta, délicieuse dans sa robe de popeline bleu raisin :

— Ah, mademoiselle, si je vous avais connue à l'époque de ma jeunesse !...

Tandis que tous riaient, la señora, doña Juana Clotilde, faisait rouler ses prunelles, comme voulant dire : « Ce José Manuel ! Vous le connaissez bien... » Et les visiteurs, réjouis, hochaient la tête, comme répondant : « Si nous le connaissons ! C'est le caballero le plus aimable et le plus ingénieux de la terre. »

Tous les regards se dirigèrent vers le corridor. Un étrange personnage, que Pedro conduisait par le bras, venait de

se montrer. C'était un paysan d'âge indéfinissable, charnu et brun, aux joues épaisses et aux grands favoris à l'espagnole, à large nez et aux yeux vagues, qui paraissaient regarder sans voir et qui ne s'accordaient pas avec le reste de sa figure. Il portait un vêtement léger de toile bleuâtre et se couvrait le chef d'un bonnet de laine blanc, ce chapeau primitif du paysan. Sa poitrine velue débordait de l'ouverture de sa chemise et ses pieds nus sortaient de ses pantalons étroits, durs, couleur de terre, comme pétrifiés. On aurait dit Sancho Panza déguisé en campagnard chilien.

Très sérieux, il s'approcha avec aplomb, et, ôtant son bonnet, il salua d'un geste extravagant.

— Bonjour, toute la compagnie.

— Bonjour, répondirent quelques-uns des visiteurs déconcertés.

— Et comment vos grâces vont-elles ? poursuivit l'homme dans la même attitude.

— Très bien, dirent-ils tous, riant déjà.

Alors le solennel personnage jeta la tête en arrière, ouvrit la bouche au point de laisser voir ses dernières dents, et lança un éclat de rire formidable qui dura plus d'une minute et alla en décroissant par degré jusqu'à finir en un gargouillement semblable à celui que fait l'eau dans une cruche qui se remplit.

— C'est mon homme ! s'écria don José Manuel, comme un seigneur féodal aurait exclamé : « C'est mon bouffon ! »

— C'est la joie de la maison, murmura la señora, comme une châtelaine aurait dit : « C'est l'amusement du château. »

— Il chante comme un serin ! s'écria Pedro.

Et posant sa main sur l'épaule du fou, qui était redevenu grave :

— Voyons, Ñico : un couplet pour les visiteurs.

L'homme fit vibrer sa gorge plusieurs fois, cacha ses prunelles sous un battement continu de ses paupières, et, ouvrant largement la bouche, commença de chanter d'une voix belle et puissante.

— Enfin, mon bien, te voici,
Nous t'attendions, impatients,
Jambes de dindon étique,
Genoux de pintade à jeun.

Une explosion générale de rire le fit s'interrompre. Le fou regarda don Pablo, rapetissé près du maître de la maison, et rit également. Avait-il chanté ces vers intentionnellement, faisant allusion au vieillard chétif et timide ? La señora, rouge jusqu'aux yeux, regarda don José Manuel. Mais le caballero s'exclama avec aplomb :

— Ne croyez pas qu'il l'a dit pour vous, don Pablo !

Les rires redoublèrent.

— Vous méritez un prix, dit Toledo au chanteur, lui passant une cigarette qu'il venait d'allumer.

Ñico la reçut avec un grand rire de satisfaction.

— Vous avez frappé juste, capitaine, dit Pedro. Le tabac, c'est ce qu'il aime le plus.

— Après le chant, murmura la señora.

— Après le chant, répéta Ñico d'une voix rauque.

Grave de nouveau, il s'assit contre le socle de pierre d'un pilier, et se mit à fumer tranquillement.

— Moi aussi, j'ai un bouffon dans mon hacienda, gazouilla don Pablo se dégourdissant.

— Le pauvre ! exclama sa femme doña Carmen. C'est un innocent.

— Voyons, mon ami ! dit don José Manuel au fou. On est en train de vous comparer à un innocent. Faites voir vos grâces à ces messieurs, chantez-leur une chanson, jolie mais bien jolie...

Le fou le regarda avec des yeux luisants, interrogateurs.

— ... Par exemple, celle qui commence : « Quatre choses ma chérie. »

— *Les Quatre demandes*, interrompit Merceditas Ramirez, sans quitter son air d'affliction. C'est une vieille chanson : ma petite mère la chante encore, parfois...

Ñico éteignit sa cigarette avec ses doigts et se la fourra

derrière l'oreille, puis il regarda en haut et commença de chanter sur un ton dolent, quasi pleureur :

— Quatre choses, ma chérie,
Je veux de toi. La première,
C'est que, si bientôt je meurs,
Tu ne me couvres d'oubli,
Trésor que j'ai tant chéri !
Ravissement qui m'enflamme !
Car je n'aimai nulle femme
De la même ardeur que toi.
Par pitié, ne m'oublie pas,
Ma chérie, mon bien, mon âme.

Les joyeux assistants, devenus sérieux, écoutaient avec une attention religieuse.

— La seconde est, bien-aimée,
Que, quand je devrai mourir,
Je ne vois pas tes yeux luire,
Car je mourrais déchiré...

A la vibration du dernier vers, sur tous les visages, un sourire mélancolique se figeait. Ces dizains ingénus, d'un romantisme funèbre, avaient produit un charme unanime. Dames et messieurs applaudirent enthousiasmés.

Satisfait, le chanteur lâcha son rire en un jet triomphal. Puis il retira sa cigarette de derrière l'oreille et la tendit vers Ursua qui fumait avec sa sérénité habituelle. Mais don Simon qui, venant souvent à l'hacienda, connaissait bien le personnage, s'empressa de lui passer une allumette.

— Vous êtes un bijou, lui dit-il, souriant entre ses favoris.

— Un bijou, répéta Ñico avec la bouche pleine de fumée.

— Et comment vous appelez-vous ?

— Don Nicolas de la Concha, qui, où il passe, laisse sa trace ; au service de Votre Grâce !

Le rire reparut sur toutes les lèvres.

La fille bâtarde du caballero, qui dirigeait le service, montra, dans la porte de la salle à manger, ses boucles châtaines, son tablier neigeux.

— Le déjeuner est servi, murmura-t-elle, s'adressant à la señora.

Don José Manuel se leva, faisant trembler sur son gilet de soie grise sa grosse chaîne d'or avec un curieux bijou de cristal de roche.

— Caballeros, à table !

— A table ! répéta Toledo, avec la même voix rude qu'il prenait lorsqu'il commandait le bataillon civique du département.

Ils entrèrent tous en un joyeux tapage. Seul Ñico resta à sa place, fumant silencieux.

Les chiens qui dormaient à l'ombre des orangers se levèrent l'un après l'autre, et gagnèrent la galerie. Le fou eut un rire sourd qui lui hérissa tous ses poils. Les chiens l'entourèrent, remuant la queue avec effusion. L'un d'eux lui mit ses pattes sur les épaules, et le fauve, plus expressif parce que plus jeune, lui lécha la figure. Moitié riant, moitié tendre, Ñico leur tapotait le dos, les serrait dans ses bras, et rendait au petit ses baisers gloutons. Il adorait les chiens : il aimait jouer avec eux, et il dormait en leur compagnie. Et les bêtes reconnaissantes répondaient à son affection, lui rendaient ses caresses.

II

Dans la pénombre des volets à demi fermés, la salle à manger semblait démesurée, fantastique. On voyait lointains les placards vitrés étincelants de porcelaine et de cristal ; mystérieuse, la grande lithographie du Héros du Pacifique, apparenté à la famille, qui ornait le fond ; merveilleuse, la suspension tout enguirlandée de copihues blancs ou incarnats.

Enveloppés dans la fraîcheur bleutée, les invités s'inclinaient sur la table énorme, remplie de mets, de fruits, de fleurs : jambons dorés au caramel, dindons froids parés de basilic et de giroflées, compotiers combles de pêches pour-

pres ou de figues violacées, pots teintés de confitures d'oranges, de cerises, de roses ; grands vases débordants d'œillets, de pieds-d'alouette et de pompeuses fleurs de boquil du plus suave lilas. On aurait dit que la déesse de ces champs avait versé là sa corne d'abondance. Tout en bavardant, ils prenaient le premier plat : le traditionnel pot-au-feu de poule avec des haricots verts et des morceaux d'épis de maïs, servi dans le bouillon généreux.

Souriant par les yeux, selon son habitude, don José Manuel emplit de vin le verre de doña Carmen assise à son côté. Les autres invités se servirent eux-même à la bouteille que chacun avait devant soi, comme ration modérée, que les domestiques devaient renouveler. Un murmure de satisfaction parcourut l'assistance : le vin de don José Manuel Herrera était fameux. Mais voici les empanadas, les indispensables empañadas cuites au four, de tout festin champêtre. Elles remplissaient le plat de leur pâte dorée, chaude, et, en les ouvrant, elles rendaient une vapeur parfumée et un jus épicé qui faisaient venir l'eau à la bouche. Les invités se servaient, enchantés, lorsqu'à la porte une succession de coups rythmés vibra, et la voix du fou arriva victorieuse :

— Réveille-toi, belle enfant,
Il commence à faire jour.
Mon ciel, ouvre-moi ta porte,
Je te dirai mon amour.

Une tumultueuse ovation de voix et de rires accueillit l'intempestive sérénade.

— Qu'il rentre ! exclama don Pablo, animé déjà par le vin.

Le bouffon entra serein, le bonnet à la main, suivi de Pedro, qui s'était glissé dehors. Les invités qui se trouvaient le plus près du fou remplirent son bonnet de cigarettes. Ñico les prit riant d'un rire énorme, à gros bouillons, et se les mit dans la poitrine.

— La sérénade, lui dit Merceditas, continuez la sérénade.

Le fou croisa les mains sur son ventre, baissa les paupières, et continua de chanter sur le même air; mais comme souvent il lui arrivait de le faire, il enchâssa dans sa chanson un couplet d'une autre.

— Quoique ta mère me griffe,
Je veux, dans ma passion,
Oter ton châle, ta jupe,
Ta chemise et ton jupon.

Nouvelle acclamation d'éclats de rire; les dames, sans pouvoir se contenir, levaient les yeux au ciel.

Ñico, très tranquille, se mit à dévorer un morceau d'empanada, que la petite Liria lui avait passé furtivement. Le chien fauve, qui, en l'entendant chanter, avait osé entrer dans la salle à manger, levait vers lui sa gueule palpitante.

— Mais où avez-vous trouvé ce bijou, don José Manuel? demanda le capitaine caressant sa barbe.

— Je l'ai fait sortir de prison, répondit le caballero. Il y a des années...

— De prison? Et pourquoi était-il là?

— Demandez-le lui...

— Parce que j'ai mis le feu à la maison de ma mère, répliqua le fou sans sourciller.

— Et pourquoi l'as-tu fait? lui demanda Pedro.

— Pour tuer les puces et les rats.

— Et comment faisaient les puces?

— Tras, tras!

— Et les rats?

— Chirrine, chirrine!

Les invités se tordaient.

— Il ressemble à Sancho Pança, exclama don Simon, content de pouvoir montrer ses connaissances littéraires.

— ...A Sancho Paaança, répéta Ñico d'une voix rauque, allongeant les voyelles.

— Sert-il à quelque chose? demanda l'avocat Toro qui, malgré ses prétentions aristocratique, était profondément utilitaire.

— Pas à grand'chose, répondit le caballero. Mais il chante ; c'est mon homme !

— Et qui lui a appris à chanter ? osa demander Enriqueta.

— Il savait, répondit la señora. Après, il a appris d'autres chansons, mais il mélange tout et quelquefois il dit des choses déplacées...

— Mais il conserve sa voix admirable, affirma Mariquita avec son autorité de chanteuse consommée.

— Il est aussi poète ! exclama don José Manuel, levant son verre. Il a composé quelques chansons, et il n'y a qu'à lui proposer un *cogollo* (1) : il trouvera la rime... Voyons, Nicolas, un *cogollo* pour l'invitée : « Que vive doña Carmen, rejet de... » Dites-le lui, don Pablo.

— ... De coquelicot, bourdonna le petit vieux.

Le fou chanta, sans hésiter :

— Que vive doña Carmen,
Rejet de coquelicot !
Je voudrais la contempler
De la crinière au croupion.

— Ha, ha, ha, ha !...

— Mais non ! s'écria doña Juana Clotilde, s'efforçant de se faire entendre. Ceci appartient au couplet du « Cheval blanc ».

— Du « Cheval blanc », marmotta le fou, et rejetant la tête en arrière, il rit à gorge déployée.

— Alors, pourquoi l'as-tu dit à doña Carmen ? rugit le caballero, feignant une grande indignation, et faisant semblant de se lever :

— Vaurien, dehors !

S'étranglant de rire, Ñico sortit en sautant ; le chien le suivit en faisant des cabrioles.

Doña Carmen, confuse, la figure violette, serrait les dents.

— Est-il toujours aussi gai ? gazouilla-t-elle.

(1) Couplet final qui sert à dédier la chanson.

— Pas toujours, reprit la señora. Quelquefois il se fâche aussi...

— Alors, il est terrible, dit l'administrateur qui jusqu'à ce moment n'avait pas osé intervenir dans la conversation. Une fois il attrapa un gamin qui l'agaçait, et, si on ne le lui avait pas enlevé, il l'aurait tué... Certains jours, il est de mauvaise humeur : quand il y a la nouvelle lune, il se lève au milieu de la nuit et se met à contourner la maison ; les chiens le suivent, en hurlant.

— Comme le géant qui avait enchanté la Princesse, murmura Rosario qui adorait les contes et passait sa vie à relire les *Mille et une Nuits*.

Les enfants se rapetissèrent, tremblants : ils se souvenaient des nuits de nouvelle lune où ils entendaient parfois, de leurs lits, les cris furibonds du fou et les sanglots effrayants des chiens.

L'avocat Ortiz allongea son cou à la pomme d'Adam proéminente.

— Comment est-il devenu fou ? demanda-t-il sans laisser son attitude solennelle.

— Oh ! ça, c'est toute une histoire ! répondit le maître de la maison, arquant les bras.

Mais comme les invités manifestaient le plus vif intérêt :

— Pacifico la connaît, murmura-t-il, fixant ses yeux sur l'administrateur.

Le bonhomme hésita un peu, puis il parla avec aplomb :

— Un garçon de son pays qui a travaillé dans l'hacienda, m'a raconté qu'il était un homme sain, actif, intelligent. Il travaillait bien et il avait une renommée de chanteur. Sa sœur, qui jouait de la guitare, et lui étaient très recherchés pour les fêtes du battage du blé... Comme dans son pays, après les moissons, il n'y a pas grand'chose à faire, il alla, une année, chercher du travail sur la rive du fleuve Itata. Il s'engagea pour garder les vignes dans la ferme d'un vieux richard. Le vieux avait trois filles, jolies et espiègles,

et on disait que l'aînée connaissait la sorcellerie... Ñico les amusait avec ses chansons et ses histoires, et comme il était beau garçon, Pepa, l'aînée, s'amouracha de lui. Elle l'entourait d'attentions et ne le laissait pas libre. Mais lui, qui était très jeune encore, n'en faisait aucun cas, et quand elle lui lançait quelque avance indirecte, il faisait le niais. Un jour qu'il vint à la maison, dans l'après-midi, il trouva les jeunes filles seules, en train de châtrer des poulets dans la cour. Elles se jetèrent sur lui en riant et voulurent lui faire une farce un peu lourde... Alors, agacé, il composa une chanson sur la circonstance, et on dit qu'il fit un *cogollo*, très piquant pour Pepa... Il chante encore la chanson... On rit de l'histoire, mais la jeune fille offensée jura qu'il le lui payerait. Quelques jours après, quand il vint dîner, elle lui offrit, avec beaucoup de gentillesse, une boisson pour qu'il se rafraîchît. Le pauvre, qui avait chaud, la but d'un trait. Tout de suite il se sentit le corps lourd, puis il s'endormit, et il resta tout un jour à dormir. Lorsqu'il se réveilla, il était fou furieux. Il alla à la vigne, et, avec une broche, il acheva les raisins. Le vieux en colère le fit fouetter et il voulait le faire mettre en prison. Mais il s'échappa et retourna dans son pays. Les gens s'alarmèrent : il ne reconnaissait personne, disait des horreurs, poursuivait les femmes, se battait avec les hommes et ne respectait même pas sa mère. Seuls, les chiens réussissaient à le calmer ; il aime beaucoup les chiens... Un soir que la pauvre vieille essayait de le faire revenir à la raison, il sortit en grognant, et, peu de temps après, le rancho flambait ; la vieille s'échappa, à moitié brûlée. L'histoire arriva à la ville et la police vint le chercher et l'emmena en prison.

— Quand je l'ai rencontré, dit le caballero, il n'était déjà plus fou furieux : il ne faisait que chanter, et il chantait si bien, il avait une si jolie voix... Il m'a charmé !

Pendant ce temps, les plats se succédaient, toujours plus succulents ; les « humitas » de maïs dans leurs étuis de feuilles, le ragoût de canard parfumé d'origan, le mouton

grillé avec de la salade de pommes acides, le pâté farci aux raisins secs et au sucre... On renouvelait les vins toujours plus agréables : le sec à la transparence de rubis, le vieux fait avec le raisin séché au soleil, le blanc qui avait l'arome d'une grappe de muscat. Et tout était si excellent et en portions si abondantes, que les viandes froides furent dédaignées et que les fruits et les confitures furent à peine touchés par les dames.

Ils sortirent enfin prendre le frais dans la galerie postérieure, en terrasse sur la vallée, où le vent du sud maintenait une température délicieuse. Les dames et les vieux s'assirent sur les bancs, les jeunes restèrent debout contre la balustrade peinte en bleu. On découvrait de là une vue superbe. Après le verger qui ceignait les rochers de la terrasse, la vallée se creusait toute verte de cultures ; à droite, sur les toits des constructions voisines, le petit bois de la source s'arrondissait bleuâtre ; à gauche, parmi les osiers et les saules blonds, le ruisseau, frappé de soleil, miroitait ; en face, se dressaient, comme des murailles de jade et d'or, les hautes collines de la vigne, sur les cimes desquelles courait la grand'route ; de temps en temps, on y voyait passer quelque homme à cheval, minuscule et noir dans la profondeur de l'azur.

Quel délice de respirer cet air frais, de contempler ce paysage, après le festin babylonien qui avait duré plus de trois heures ! Les hommes fumaient avec plaisir, le maître de la maison prenait pincée sur pincée dans sa tabatière d'écaille, les dames souriaient enchantées, les enfants sautillaient autour de Rosario qui leur parlait de choses merveilleuses.

Mais voici de nouveau le fou, accompagné de l'infatigable Pedro. Il avançait serein, sans se souvenir certainement de l'irrévérence qu'il avait commise, fumant sans trêve, comme un sultan.

Don José Manuel ferma d'un coup sa tabatière.

— Voyons, mon ami ! dit-il au bouffon. Danse un peu pour la señora Carmen... pour qu'elle te pardonne.

— Il sait aussi danser? exclama don Pablo en souriant.

— Je le crois bien ! Et pas seulement la *cueca* : la *sajudiana*, la *resbalosa*...

— Est-il possible ? Ces danses si anciennes...

— Allons, Ñico, reprit le caballero : une *sajudiana*.

Le fou éteignit sa cigarette qui lui brûlait les lèvres, et, ne pouvant la garder derrière l'oreille, il se frotta les favoris avec le tabac. Puis il se plaça au milieu du cercle et il commença de chanter et de s'agiter tout à la fois, en un pas violent, sauté et large, comme en secouant les pieds.

— Allons, mon vaillant garçon !
Secoue ta vieille semelle,
Et si ta semelle est bonne,
Bonne aussi sera ta belle.
Allons, mon vaillant garçon !

— Ah ! s'exclama don Pablo, dilatant sa lèvre inférieure. Il y a plus de quarante ans que je n'avais vu danser la *sajudiana*, ma défunte mère la dansait...

— Une *resbalosa*, maintenant, ordonna le caballero.

Le fou, qui n'avait pas abandonné son poste, se lança en chantant en un pas languide, balancé, comme s'il s'équilibrait pour ne pas tomber dans les bras d'une belle invisible.

— Aïe !
J'ai glissé hier, en dansant,
Aïe !
Sur une fleur d'oranger,
Aïe !
Comme la fleur était fine,
Aïe !
Nous glissâmes tous les deux.

Les assistants suivaient la danse, silencieux, recueillis, comme s'ils se souvenaient de choses vagues, vues dans une vie antérieure.

— Quand j'étais jeune, j'ai dansé la *resbalosa*, confessa

don José Félix, le vieux frère de la señora, passant sa main sur son crâne chauve resplendissant.

— A présent, l'ami, dit Pedro au fou, tu vas dire une devinette à don Pablo.

Ñico s'assit contre un pilier, appuya les coudes sur ses genoux, ferma les yeux et dit :

— Petit je suis vert,
Garçon je suis rouge,
Vieux, je suis ridé.
Devine-là, bon roi,
Ou bien ma femme rends-moi.

— Je ne peux pas, je ne peux pas la deviner, bégaya le petit vieux parmi le rire unanime.

— Il en sait bien d'autres, très amusantes, dit Pedro. Mais il sait aussi des contes fameux.

Et fixant le bouffon :

— Raconte une histoire aux demoiselles.

— Oui, un conte, supplia Enriqueta, ses larges yeux illuminés. Mais Rosario, qui connaissait ses histoires, tourna le dos, déplaisante, faisant s'envoler sa tunique de mousseline.

Le fou devint extrêmement grave, comme s'il allait dire des choses terribles, ferma les paupières et commença d'une voix lente, caverneuse :

— Pour savoir, conter, et conter pour savoir. Il était une fois une chèvre qui avait beaucoup de petits, et à cause de ces petits qu'elle avait, elle ne pouvait faire sortir le puma de sa maison. « Va-t'en, méchant », lui disait-elle. « Qu'est-ce que tu fais ici ? » « Je suis ici, que voulez-vous, madame, en train de passer la vie... » « Va-t'en ! Si je t'attrape, je t'achève », lui disait-elle, très furieuse. « Je ne m'en vais, ni ne veux m'en aller... » Et c'était les maîtres mêmes qui s'en allaient et s'en venaient et dans le chemin s'arrêtaient... Et la chèvre très courroucée, et le puma très ennuyé...

Et il continua ainsi, égrenant des incohérences, les yeux

fermés, la voix lointaine, comme s'il s'était endormi et s'il parlait en rêve.

— Ça devient trop long, interrompit don José Manuel, levant sa main. Tous ses contes sont comme cela : ils ne finissent jamais et personne ne les comprend.

— Comme les fameuses *Soledades* de don Luis de Gongora ! exclama le poète Castro qui ne reconnaissait d'autres maîtres que les pseudo-classiques espagnols du XVIIIe siècle.

III

Quelques-uns des invités : Ursua, don Simon, Lopez, le maître d'école, guidés par Pedro, étaient allés dans le bois de la source pour faire la sieste sous les arbres. Les dames et les enfants s'étaient réunis dans la fraîcheur du salon fermé. Tandis que Rosario, Enriqueta et Luchita Ramirez essayaient le piano ou accordaient la guitare et que les enfants jouaient sur le tapis, doña Carmen, Merceditas Ramirez et Mariquita entouraient la señora assise sur le canapé. Elles commentaient les grâces du fou, ses chansons, ses danses, ses saillies singulières.

— Pachuco, l'innocent que nous avons dans notre hacienda, murmura doña Carmen, danse aussi un peu et chante le « airé ».

Airé, airé,
Je ne sais si je mourrai...

— Mon cousin Anselmo, dit la señora, avait un vieux nègre, le dernier des esclaves de la famille. J'étais petite, alors, mais je m'en souviens... Il était très riche, mon cousin : il avait des sacs de cuir pleins d'or qu'il faisait sécher au soleil dans le patio ; dans son salon il conservait un clavecin tout doré... Le nègre passait son temps dans sa cabane, au fond du verger et il ne parlait avec personne. J'en avais peur... Mais mon cousin s'amusait avec lui ; il lui faisait chanter et réciter de vieilles pièces du Romancero espagnol...

— Ma cousine Pabla, lança Mariquita, avait une Indienne naine, qu'elle appelait la Calchona. Ma cousine était puissante : ses haciendas allaient de la mer à la Cordillère, et elle avait des Indiens et des animaux en grand nombre. Très parée et pleine de bijoux, comme une image bénite, elle ne pouvait se séparer de la naine ; elle la faisait asseoir à ses pieds sur l'estrade. Et l'Indienne non seulement chantait et dansait : elle faisait des gestes et disait des choses, que c'en était à mourir de rire... Et ma cousine, si arrogante, était toujours après elle : Calchona par ici, Calchona par là...

Don José Manuel avait conduit ses amis dans le chai qui occupait le sous-sol de l'aile des bâtiments, désirant leur offrir un endroit frais, et, aussi, leur faire admirer ce souterrain dont il était orgueilleux. L'administrateur ouvrit toutes grandes les larges portes qui donnaient sur le chemin au pied de la colline, et ils pénétrèrent dans l'énorme cave qui, avec ses trois nefs supportées par de forts piliers de bois sans peinture, paraissait une basilique primitive ; l'ombre qui l'envahissait renforçait l'étrange ressemblance. Un « Oh ! » de satisfaction sortit de toutes les lèvres. Il y avait là une fraîcheur parfumée d'alcool, délicieuse.

Ils suivaient la nef principale parmi deux files de cuves très hautes et de tonneaux alignés sur des madriers. Aveuglés par l'ombre, ils marchaient pas à pas, s'exclamant ou riant. Personne n'était sûr de ne pas faire un faux pas ou de ne pas se casser le nez contre les barriques.

— Pacifico, s'écria l'hôte, s'arrêtant devant un tonneau. Goûtons le vin vieux !

— Mais oui, le vieux ! s'exclama Ortiz qui, malgré sa gravité, était toujours disposé pour boire.

L'administrateur s'empressa d'apporter la sonde de cuivre et quelques verres. Il déboucha le tonneau, et, il emplit les verres d'une liqueur dorée et transparente, comme un topaze liquide.

Les invités firent claquer leur langue.

— Supérieur, délicieux, exquis !...

Réconfortés, ils continuèrent d'explorer la caverne merveilleuse.

— C'est le pays de Cocagne, disait la voix mielleuse de don José Félix. Le pays où l'eau est du vin...

Pacifico frappa de la main un baril, comme le caressant.

— Vous ne voulez pas goûter l'anisette ?

— Certainement ! exclamèrent-ils tous à la fois.

En un clin d'œil, le bonhomme leur présenta les verres comme argentés par la liqueur épicée.

— Pas pour moi, dit le caballero. Je ne bois pas d'alcool...

— Quelle idée ! lança le capitaine. Ça, c'est l'eau de la vie !

Comme l'obscurité devenait plus épaisse, Pacifico alluma une chandelle. Ils étaient dans l'abside de la basilique. A la lumière clignotante, on voyait trembler d'énormes jarres aux panses rougeâtres, avec des couvercles caparaçonnés de boue. Vers le fond, on devinait un tas de sable mouillé, dans lequel miroitaient des reflets cristallins.

— Voyons ceci, dit l'hôte en s'inclinant vers le tas.

Il se retourna ensuite, tenant une bouteille rugueuse de sable.

Les amis accoururent extasiés. Pacifico servit avec un geste d'orgueil. Qui possédait un vin si généreux dans toute la République ?

Le verre dans la dextre, don José Manuel s'était assis sur un tonneau. Ses amis l'entouraient, dégustant la boisson précieuse, avec un plaisir de connaisseurs. A la vague lumière de la chandelle qui effaçait les détails, les attitudes se détachaient, les gestes s'accusaient avec un caractère rare, avec une majesté singulière. On aurait dit une scène du vieux temps : le capitaine magnanime dans la classique bodega, entouré de sa bande de gais compagnons.

Un cri aigu fit résonner les murs.

— Ah ! diantre !

Le fou qui suivait le groupe à certaine distance, sans se faire remarquer, s'était heurté à un madrier et avait roulé par terre.

— L'ami ! s'écria don José Manuel. Tu as gagné un coup.

Ñico s'approcha tout rabougri, en se frottant les genoux.

Pacifico lui tendit un verre dans lequel restait un peu d'anisette. Le bouffon le regarda avec une certaine défiance, puis il l'absorba d'un trait, comme un enfant qui prendrait une potion. Ses yeux se froncèrent, ses narines s'élargirent et ses lèvres vibrèrent en un brrr ! convulsif qui lui hérissa les favoris et le fit trembler des pieds à la tête.

Pendant que tous riaient, don José Manuel s'adressa au fou.

— Ici tu vas nous chanter la chanson la plus jolie, mais la plus jolie que tu saches.

— Celle qu'il a composée lorsqu'il est devenu fou, cria Castro. Ne dit-on pas qu'il la sait encore ?

— *Le gardien de la Vigne !* dit l'hôte, riant franchement contre son habitude.

Ñico rit à son tour, et sans attendre un nouvel ordre, il chanta :

— Au bord du fleuve Itata,
Un vignoble j'ai gardé,
Dans les terres d'un richard
Plus simple qu'un renard vieux.

Les trois filles du patron
Me traitaient avec douceur,
Je leur chantais mes romances,
Mes « cogollos » les meilleurs.

Un beau jour, je les surpris
Châtrant quelques gros poulets.
En me voyant, elles dirent :
Châtrons le garde-chanteur !

Ah ! les damnées jeunes filles !
Ah ! quels sentiments pervers !

Quel paiement elles destinent
A leur humble serviteur,

A ce gardien de leurs vignes
Qui leur chante avec ferveur,
Et qui, s'il n'en aime aucune,
Avec les trois coucherait !

Que vive Pepa la belle,
Petit rejet de nopal !
Vous aimez couper des roses ?
Coupez-vous plutôt les...

— Nattes, corrigea don José Manuel.

— ... nattes.

Mais on n'allait pas s'amuser toute la journée à la maison. Lorsque l'après-midi touchait à sa fin et que l'air commençait à se rafraîchir, tous s'agitaient joyeux dans le patio principal. Devant la galerie les chevaux des amis et le char de la famille attendaient. Les dames de la maison et les fillettes s'installèrent dans le vieux véhicule qui, avec son toit de bois et ses petits rideaux, ressemblait à une roulotte de bohémiens. Les autres, même les enfants, chevauchèrent. Ils allaient dans le grand verger de l'hacienda, situé dans le cœur de la montagne, goûter sous les arbres.

Après avoir traversé l'allée de peupliers déjà sonore de brise et avoir passé la rivière inondée d'azur, ils se lancèrent à travers la campagne solitaire, presque sauvage, en un groupe brillant tout remuant de ponchos clairs et d'amazones sombres. Ils croisèrent ainsi la plaine couverte de sable scintillant sous le soleil et ils grimpèrent sur les collines, parmi des bois hérissés de rochers. Les cavaliers retenaient leurs montures, s'efforçant de régler leur marche au pas grave des bœufs, tandis que, dans le fond du char, Mariquita accordait la classique guitare, indispensable dans les promenades champêtres.

Le bouvier ouvrit le portail de la clôture du pâturage qui coupait le chemin, et la joyeuse bande pénétra dans la vallée haute, sombre, enfermée entre des collines fauves et

des gorges boisées. Il n'y avait par là ni habitation humaine, ni terrain cultivé. On ne voyait que quelques bœufs sauvages, immobiles, courbant leurs têtes aux grandes cornes. Mais dans le ciel, d'énormes oiseaux aux ailes sombres planaient, animant de leurs vols ou de leurs cris le désert vert. Quel contraste curieux faisait ce tumulte d'humanité réjouie, avec la gravité de cette nature intacte !

— Par ici il y a des aigles, dit le caballero, fièrement.

Bientôt ils gagnèrent la forêt (la forêt froide des terres antarctiques, hospitalière et délicieuse) et ils suivirent le sentier qui trouait l'épaisseur au long du ruisseau immanquable dans toutes les vallées, dans l'ombre embaumée par l'haleine fraîche des culenes et l'arome sucré des boldos. Quel délices ! Il suffisait de lever la main pour cueillir les belles fleurs du boquil pareilles à des pompons de soie lilas, les branches de boldo criblées de grains dorés et veloutés. Il n'était pas besoin de garder le silence pour jouir de la musique cristalline de l'eau vive qui se glissait comme folle, entre les rochers. Les hommes s'exclamaient, les enfants riaient, la guitare invisible gémissait,

Mais voici de nouveau le ciel, et, dans le ciel, la colline du verger fameux, avec la masse dorée de ses arbres fruitiers et la coupole d'émeraude d'un groupe de saules babyloniens. Sur la hauteur, parmi les branches, rougeoyait la petite maison du jardinier, où les domestiques, qui étaient venus d'abord avec la charrette aux provisions, préparaient déjà le festin : son ruban de fumée paraissait souhaiter la bienvenue. Ils mirent pied à terre et ils passèrent la clôture tout embroussaillée de griottiers et de pruniers.

Rustique, asymétrique, exubérant, le verger était un coin véritable de la Terre Promise. De chaque côté de l'allée centrale, unique, les arbres les plus variés s'étendaient : pommiers, pêchers, figuiers, citronniers, avec autant de fruits que de feuilles ; les plus diverses plantes s'agroupaient : pivoines, églantines, boules-de-neige, capucines, avec autant de fleurs que de tiges. Et dans l'air lourd de

parfums, des bandes d'oiseaux voltigeaient parmi les branches, des nuées d'abeilles bourdonnaient sur les corolles. Les promeneurs avançaient pas à pas, charmés, dans la plénitude de toutes les sensations. Les hommes contemplaient les arbres rares, ou les greffés ; les dames coupaient des fleurs qu'elles accrochaient à leur corsage, les enfants ramassaient des fruits tombés, rougeoyant dans l'herbe. Ainsi, ils se trouvèrent tout à coup devant le groupe de saules gigantesques. Jamais on ne se serait imaginé une salle de festin semblable. Avec leurs branches compactes tombées jusqu'à terre, les arbres majestueux formaient une rotonde merveilleuse, comme faite d'une énorme émeraude concave et translucide, soutenue par leurs gros troncs, comme par des colonnes de jaspe noir. En face, les branches, convenablement taillées, ouvraient un véritable portail ; à l'intérieur, le sol uni et une grande table avec des bancs rustiques faisaient une salle parfaite. Un alcazar oriental ? Un palais enchanté.

Ceux qui ne connaissaient pas l'hacienda entrèrent les yeux levés, la bouche entr'ouverte. Le caballero, tel un roi primitif, prit la corne attachée à une chaîne d'argent, qu'il portait en bandoulière, et s'approcha de la fontaine rustique qui laissait jaillir au pied d'une « colonne » son eau bouillonnante et noire à force d'être pure.

— Voulez-vous vous rafraîchir, Capitaine ? dit-il à Toledo qui le suivait des yeux.

— Le vétéran haussa les épaules :

—Que les bœufs boivent de l'eau,
Les bœufs qui ont le cuir durci.

répondit-il avec les vers du couplet populaire.

Mais les dames et les enfants se précipitèrent vers la fontaine merveilleuse.

La table servie éblouissait avec la blancheur de sa nappe, les reflets prismatiques des corbeilles remplies de fruits, les lueurs de topaze ou d'améthyste des carafes pleines de

vin. Les convives s'empressèrent de prendre place tels qu'ils étaient, les hommes avec leurs ponchos, les dames avec leurs amazones, et ils commencèrent de se servir les viandes froides ou les fruits avec un appétit de moine en carême. Seul, dont José Manuel se contentait de humer sa prise habituelle.

Mais voici que deux hommes, le charretier et un vieux barbu, pénétrèrent dans la rotonde de verdure, portant un mouton rôti enfilé dans une énorme broche, tout un mouton pétillant encore et laissant goutter son jus.

— Voici ma part ! exclama le caballero désignant d'un geste large le rôti monstrueux, digne d'un festin féodal.

Les hommes déposèrent leur opulente charge à une extrémité de la table, où la bâtarde faisait le service. Ursua et Lopez, dépeceurs renommés dans les banquets de la ville, accoururent, couteau en main, pour aider la jeune fille. En un instant, les plats se remplirent de tranches juteuses, et les domestiques servirent la viande fumante garnie de salade d'oignons au poivre et de pommes de terre farineuses.

L'hôte promena son regard sur les invités.

— Eh bien !

— Excellent ! répondirent-ils tous, relevant des assiettes leurs figures placides.

Le caballero sourit derrière sa moustache.

— Personne comme Quijada, dit-il en désignant l'homme à la barbe, pour rôtir un mouton : il y met de l'art. C'est mon pâtre. Un bon bijou ! Il poursuit les chonchones (1) à coup de longe...

Et montrant le charretier qui, avec la broche contre l'épaule, paraissait un Indien armé de sa lance :

— Querubin. Encore une bonne pièce ! C'est mon chasseur. Cet hiver il m'a apporté un aigle, et, pour chasser une chauve-souris, il a presque tué son propre fils.

(1) Oiseaux mythiques.

Tous rirent, amusés, sans soupçonner les terribles tragédies auxquelles ces simples paroles faisaient allusion.

IV

Mariquita, qui s'était glissée de sa place, reparut, levant dans ses mains l'instrument traditionnel. Un murmure d'approbation réjouie courut parmi les assistants. Montrant sa denture parfaite, parce qu'artificielle, la vieille demoiselle passa la guitare à Enriqueta.

— Oh ! non, vous d'abord, répliqua la jeune fille rougissante.

Mariquita ne se fit pas prier. Elle fit vibrer les cordes avec une élégante désinvolture et commença de triller un prélude émotionnant comme des gazouillements au crépuscule.

— *La Brune d'or*, lui dit doucement don José Manuel.

Elle chanta d'un accent vigoureux et pur :

— Sous ton adorable chaîne,
Je suis ta beauté chérie.
Depuis que je te vis, brune,
Je t'adore à la folie.

Belle brune d'or,
Brune d'or,
Brune d'or !
Oh ! mon doux trésor,
Doux trésor,
Doux trésor !...

Le fou, qui était venu en avant avec les domestiques et qui était resté à la cuisine, pénétra étourdiment sous la voûte de feuillage, et, faisant un détour, vint se planter derrière la chanteuse. Les yeux brillants sous son bonnet, il tendait le cou tant qu'il pouvait, comme s'il épiait le vol des vers, agitait les lèvres nerveusement, comme s'il répétait la chanson d'une voix muette.

Les dames et les messieurs complimentèrent Mariquita avec les phrases courtoises de circonstance : « Très bien,

très joli, admirable... » Ñico lança un éclat de rire formidable : c'était sa manière de remercier ou d'applaudir.

— Ami ! Vous ne nous abandonnez pas, murmura don Pablo, le regardant de ses petits yeux allumés par l'alcool.

— Lorsqu'il entend chanter, dit doña Juana Clotilde, il vient vite et il reste là sans bouger ; il ne pense plus ni à manger ni à dormir ; les soirs, lorsqu'on chante dans le salon, il reste à la porte très tard, et c'est toute une histoire pour le faire partir.

— Bravo ! s'écria don Simon, faisant se plisser ses favoris.

Et passant une cigarette au fou :

— Qu'est-ce que vous aimez le plus, mon ami, fumer ou entendre chanter ?

— Fumer ou entendre chanter, répliqua Ñico sans la moindre malice.

Parmi le bruit des exclamations que provoqua cette réponse, Enriqueta prit la guitare. Elle joua un air suave, languide comme une barcarolle, puis elle chanta d'une voix veloutée d'une douceur exquise :

— Adorée comme une idole,
J'étais au ciel transportée,
Maintenant je me désole :
Mon maître m'a délaissée.

Reviens, mon maître chéri,
Reviens à moi.
Tu payes l'amour d'oubli.
Pourquoi le fais-tu ? Pourquoi ?

Une étrange fascination tomba sur les assistants, comme si la lune, s'étant levée, les enveloppait dans son tulle de rêve.

— ... Je suivais ses pas, fidèle.
Mon amour tout lui donnait.
Il en aura de plus belles,
Mais de plus tendres, jamais.

Reviens, mon maître chéri,
Reviens à moi.

Tu payes l'amour d'oubli.
Pourquoi le fais-tu ? Pourquoi ?

Gardant un silence recueilli, les hommes ne bougeaient pas, les dames baissaient les yeux ; le fou tendait le cou de plus en plus, comme entraîné par la chanson fascinatrice : ses lèvres tremblaient, ses yeux lançaient des rayons d'ombre.

— ... Pour moi vivre est un tourment,
Le bonheur n'existe plus.
Dois-je mourir en pleurant
Le maître que j'ai perdu ?

Reviens, mon maître chéri,
Reviens à moi.
Tu payes l'amour d'oubli.
Pourquoi le fais-tu ? Pourquoi ?

Un murmure d'admiration émue remplit la rotonde de verdure. Le fou répéta à voix basse :

— Pourquoi le fais-tu ? Pourquoi ?

Et s'épanouit en un rire entrecoupé, nerveux. L'hôte se mit debout, le verre à la main.

— Je bois, s'écria-t-il, levant le cristal, pour la voix la plus douce que j'aie entendue dans ma vie !

Un applaudissement formidable fit frissonner les rideaux de feuillage.

Pâle d'émotion, Enriqueta passa la guitare à Luchita Ramirez. Luchita, fiancée exemplaire, qui depuis plus de vingt ans gardait la promesse jurée, crut de son devoir de s'excuser. Mais les dames la supplièrent avec véhémence. La triste fiancée accepta le sacrifice. Elle chanta, sur un ton mineur, une chanson sentimentale, dans laquelle une jeune fille confie à sa mère le tumulte de son âme, en voyant passer par la ville le bataillon des grenadiers ; elle lui demande, pour l'amour de Dieu, qu'elle la laisse sortir sur le balcon,

—... car mon âme s'en va
suivant le bataillon.

Mais après le chant passionné d'Enriqueta, ces tendres accents paraissaient fades, vains.

Pendant ce temps, Pedro avait entraîné Ñico vers le fond de la rotonde, non sans difficulté : l'homme, charmé par le chant, ne voulait pas abandonner sa place. Les enfants, soupçonnant quelque espièglerie, étaient accourus promptement. Ils encerclaient le bouffon visiblement contrarié, en grimaçant, en gesticulant. La chanson n'était pas encore terminée qu'on entendait la voix changée du fou, ululante, irritée de haine, de rancune.

— Je ne me tais, ni ne veux me taire, porcs crasseux, guerrilleros, brigands!... A te donner un coup de poing sur la gueule et à t'arracher les dents, avec ça je me contente. Voilà l'affaire! A moi celui qui m'embête me le paye ; je n'ai pas de poils sur la langue. A te couper la tête à la racine, avec ça je me contente. Voilà l'affaire! Espèce de crotte, vauriens, bandits...

Par moment il se calmait, et il continuait sur un ton conciliant, traînant les mots :

— Ils ne vous laissent pas tranquille : coup de bec sur coup de bec ; Ñico par ici, Ñico par là, ils ne vous laissent même pas vous gratter les poux en paix.

Mais aussitôt il reprenait son accent furibond, ses paroles injurieuses.

— ... Mais avec moi ils se trouvent... A moi, celui qui m'embête me le paye... De crever un diable, avec ça je me contente. Voilà l'affaire !

La voix aiguë d'Alonsito vibra :

— Tais-toi, nigaud !

— Tais-toi, toi, espèce de raté ! répliqua le fou avec une promptitude étonnante.

Les petits éclatèrent de rire, les grands en firent autant.

— Enfants ! cria la señora. Qu'est-ce que c'est que ça ? Laissez-donc ce malheureux !... Nicolas, viens par ici ; prends ce petit pain.

Calmé, Ñico s'approcha en murmurant :

— A-t-on vu des effrontés pareils ? Ils ne vous laissent pas...

On eût dit un autre homme. La figure contractée, la moustache hérissée, il regardait sinistrement, crispait la bouche avec une horrible amertume. Mais le patron le regarda en face.

— Qu'y a-t-il, voyons ! Tu ne sais pas qu'aujourd'hui c'est jour de fête ? Allons, chante-nous quelque chose pour que la gaîté revienne.

Le fou lança un grand rire, affermit sa voix et commença de chanter avec un singulier enthousiasme :

— Les roses se sont flétries,
Oui, oui !
Oui, oui !
Les œillets se sont fanés,
Non, non !
Non, non !
Ma belle amie est partie,
Oui, oui !
Oui, oui !
Quand est-ce que je la verrai ?
Non, non !
Non, non !

Et sur le même air et avec la même ritournelle, il continua sans broncher, enchaînant des strophes de différentes chansons, en un pot pourri monstrueux, interminable.

— Assez ! ordonna le caballero, lorsqu'il eut chanté le cinquième couplet.

— Il est infatigable ! gazouilla la señora.

— Comme un payador (1), murmura le vieux don José Félix. Il aurait pu tenir tête au mulâtre Tagueda et à don Javier de la Rosa, qui, comme on le raconte, luttèrent au chant quatre jours à porte fermée.

Don José Manuel prit la guitare et la passa à Enriqueta, la priant de répéter la chanson qui avait tant plu. Enri-

(1) Chanteur qui se livre à une joute poétique avec un rival.

queta consentit, flattée ; elle chanta de nouveau les ardentes strophes suivies du refrain passionné, de sa voix douce et tendre comme une caresse. Le fou, qui s'était approché d'elle au point d'effleurer ses cheveux, l'accompagnait à voix basse :

— Adorée comme une idole,
J'étais au ciel transportée.
— ... J'étais au ciel transportée.
— Maintenant je me désole :
Mon maître m'a délaissée.
— ... Mon maître m'a délaissée.

— Admirable, admirable ! exclamèrent-ils tous, enthousiasmés.

Comme un enfant content, Ñico se mit à sauter avec toute l'agilité que lui permettaient ses pieds de pachyderme, battant des mains et riant aux éclats.

Le caballero se leva et, s'approchant d'Enriqueta, il choqua son verre avec celui de la jeune fille, bruyamment.

— ... Mademoiselle !

Et voyant la place de Mariquita vide, il s'assit aux côtés de la séductrice.

— Bravo ! cria Toledo levant les bras.

— Bravo ! crièrent en chœur les autres hommes enhardis.

Le buste dressé, le caballero fixa les assistants d'un regard de comique jactance, comme leur disant : « Je suis à ma place. »

Doña Juana Clotilde souriait, sereine. Dans son âme de sainte, les soupçons ne germaient pas, et moins encore la jalousie. Elle était sûre de la fidélité de cet homme ; malgré qu'en sa jeunesse il eût été un don Juan et qu'il eût éduqué dans son propre foyer quatre bâtards, après avoir choisi sa dame il n'avait plus pensé qu'à elle, tel un chevalier des siècles héroïques.

Don José Manuel parlait à Enriqueta, à voix basse, gravement, comme s'il lui disait quelque chose de délicat. La jeune fille riait, troublée.

— Mes amis, exclama-t-il tout à coup, dominant le tumulte, nous allons boire, Enriqueta et moi, enlacés.

— Enlacés ? Quelle audace ! brama Castro, déjà ivre.

Le caballero passa son bras sous celui de la jeune fille et essaya de porter le verre à ses lèvres, tandis que celle-ci, toute rouge, faisait de même. A la première tentative, ils ne réussirent pas : l'un empêchait l'autre. Tremblants de rire, ils essayèrent de nouveau et, avec quelque effort, ils purent boire une gorgée.

Les invités applaudirent chaleureusement. Le fou jeta sa tête en arrière, au point de faire tomber son bonnet, et lança un éclat de rire bruyant qui le fit s'agiter comme un énergumène et lui remplit les yeux de larmes.

Ce soir-là, après le départ des visiteurs, pendant que le caballero, don José Félix et les dames, fatigués par la journée de fête, s'endormaient sur les bancs, dans le patio des orangers, Pedro, Rosario et les enfants sortirent prendre le frais dans la galerie en terrasse.

La lune s'était levée. Le verger, la vallée, les collines de la vigne paraissaient couverts d'une neige bleue impondérable. Une sérénité infinie planait, comme un doux rêve, sur la campagne endormie. Dans le silence que troublaient seulement la rumeur de la rivière et le coassement des grenouilles, flottait la résonance sourde d'un chant lointain.

— Ñico ! exclama Clotilde.

Et tous restèrent immobiles. C'était en effet le fou qui, comme cela lui arrivait souvent, chantonnait dans son lit.

Pedro courut à la cour de la cuisine, et, descendant vers la vallée, il se dirigea à la cabane haussée parmi de vieux poiriers, qui servait d'habitation au bouffon. La jeune femme et les enfants le suivirent en courant. En arrivant à la porte, le garçon s'arrêta, un doigt sur les lèvres :

— Chut.

Le fou chantait d'une voix plaintive la chanson d'Enri-

queta, s'interrompant de temps en temps en des rires nerveux ou des paroles incohérentes :

— ... Reviens mon maître chéri,
Reviens à moi !

... Ha, ha, ha ! Très bien, señorita, très joli !...

Tu payes l'amour d'oubli.
Pourquoi le fais-tu ? Pourquoi ?

... Très joli, très joli !... C'est la voix la plus douce que j'aie entendue dans ma vie. Ha, ha, ha !

Pedro enflamma une allumette et poussa la porte. Un concert d'aboiements furibonds le fit s'arrêter. Plus de dix chiens, pelotonnés dans l'ombre, braquaient vers les importuns leurs yeux étincelants. Au milieu des terribles bêtes, étendu sur des cuirs de chevaux qui lui servaient de lit, Ñico chantait, les lèvres crispées, les yeux grands ouverts, perdus dans le vague ; sur ses joues contractées, couraient, en grosses gouttes, ses larmes.

FRANCISCO CONTRERAS.

MUSIQUE DE CHAMBRE

WEEK END

A Paul Léautaud.

Un monsieur en chaussettes bleues
dans une boîte aux lettres bleue
glisse un pli qu'il estime urgent,
et, plus léger, l'âme en repos
il descend prendre son métro,
un beau sac-valise à la main.

Sans doute il couchera ce soir
pas très loin d'ici, au manoir
de Seine-et-Oise, où sa moitié
a loué pour trois mois d'été
un logement salubre et clair
pour qu'ils aillent s'y mettre au vert
lorsque du sol pointent les blés.

Sifflotant un air idyllique
le monsieur descend l'escalier
qui mène à la funèbre crypte
remplie d'odeurs d'humanité...
C'est ainsi qu'on va vers l'azur
indirectement, à coup sûr,
mais, certes, au meilleur marché.

Ridicule, il l'est; et pourtant
si je souris en le suivant
du regard, c'est sans ironie.
Ce petit monsieur printanier
je suis bien prêt de l'envier
tant je sens de bonheur en lui.

Et puis ces soirs du samedi
ont des reflets de paradis
pour les pauvres bougres qui rêvent
— dans les prisons où sont reclus —
de fleurettes sur des talus,
d'arbres, d'eau courante et de sèves...

Et puis, mieux encor, c'est la paix!
Ce monsieur fait ce qu'il lui plaît
moi, je vais où cela me chante,
libres tous deux (nous le croyons)
loin des tranchées et des canons,
et chaque amant a son amante!

Champs-Elysées, au printemps.

—

SUR LA CHANTERELLE

Raoul Ponchon, Tristan Derême,
le plaisant bruit que font ces noms!
Je pense à des vers d'eux, que j'aime.
Aiment-ils les miens? Ah, mais non!

C'est que mes affreuses licences,
mes singuliers, mes pluriels
m'ont exclu de leur chœur qui danse,
mis à la porte de leur ciel.

Du moins me console et m'accueille
Paul Fort, subtil oiseau des bois
dont le chant enchante les feuilles
bien qu'il ne suive que sa loi.

Encor Vildrac ne me repousse
et son ramage est bel aussi.
Sa voix fraternelle m'est douce
sonnant sans règle et sans souci...

Mon Vanderpyl et quelques autres
— je sais — ne me rejettent point.

Le Seigneur avait douze apôtres,
on peut se contenter à moins.

Aimons donc premier qui nous aime,
et puis qui ne nous aime pas.
Paul Fort, Vildrac, Ponchon, Derême...
Quel joli bruit font ces noms-là.

—

ARIETTE

Une bête à bon Dieu
traverse mon papier.
Elle a fait tant de lieues
qu'elle en est fatiguée.

Mais pourtant elle va
vers le but qu'elle espère.
Sans flaner et tout droit
elle arpente sa terre.

Elle n'a point souci
de ma main qui la frôle.
Ma plume gratte et crie;
ne tourne point l'épaule.

Tu cours vers tes amours,
moi, je reste à ma table.
(Plaise à Dieu que toujours
je sois si raisonnable!)

Va, bestiole, va,
le temps est bref, il fuit
et, tous deux, toi et moi,
nous entraîne avec lui.

Tu files vers ta belle,
moi, j'écris à ma table...
Après tout, coccinelle,

qui de nous, gent mortelle,
est le plus raisonnable?

—

MARS

Un bon vieillard barbu, sur le seuil d'une échoppe,
au vent frais du matin secoue son tablier;
il s'attarde au soleil et le tram qui m'emporte
me laisse dans les yeux mon heureux savetier.

—

NUIT D'AOUT

L'ombre se tait, le vent fraîchit, l'arbre s'incline.
Au bois noir vont mugir les orgues de la peur...
Que m'importent leurs voix! L'oreille à ta poitrine,
j'entends sonner tout doux la cloche de ton cœur.

—

TOUSSAINT

Un train siffle — La pluie, avec les feuilles, tombe.
Les matins de novembre ont de tristes plaisirs.
Mais un ciel de lapis, blanc de mille colombes,
mais la mer et ses jeux sauraient-ils me guérir?

—

MATIN DE DECEMBRE

On s'éveille
du coton dans les oreilles,
une petite angoisse douce
autour du cœur, comme mousse;
c'est la neige,
l'hiver blanc
sur ses semelles de liège
qui nous a surpris, dormant.

—

AU-DELA

Cantharide où l'éther mêle ses ailes lisses,
réveil-matin glacé qui vous convoque ailleurs,

que ton cri déchirant, que ce gouffre où je glisse
abrupt, ensoleillé, me dilate le cœur!

—

LES SPHERES AUSSI

A Vanderpyl.

La jeunesse est consumée
l'âge mûr est révolu;
encore un peu de fumée
nous rirons chez les élus

qui ne parlent ni ne luttent
ni ne redoutent la mort
— Eteints le doux chant des flûtes,
l'orgueil assourdi des cors —

Car, pour mélodie unique,
ces élus dont nous serons
n'ont que l'abstraite musique
parmi l'éther sans limite
des soleils dansant en rond.

—

LE POETE PARLE

Ils m'ont dit : Ah! vous êtes poète.
ça doit être vraiment bien amusant
d'écrire comme ça tout ce qui vous passe par la tête
avec une rime au bout. C'est charmant!

— Vous me ferez des vers, dites? m'a dit la femme
et elle a souri avec satisfaction.
Et l'autre : Quand nous donnerez-vous un beau drame?
Vous nous enverrez des billets; nous irons.
Ah, poète, poète, vous êtes chose légère,
vous ne connaissez pas nos profonds tourments!
Amusez-vous, c'est de votre âge, faites la fête;
moi aussi j'écrivais des sonnets, à quinze ans.
Vous, poètes, vous ne savez rien de la science,

vous êtes toujours dans les nuages. C'est bon pour vous.
Vous faites de la fantaisie. Moi je pense;
j'ai inventé, d'ailleurs, la sonde en caoutchouc.

— Ah quand cesseront-ils donc leurs petites histoires?
Je ne sais plus les écouter; je ne peux plus.
Je comprends le doux Mallarmé et son grimoire
qui ne se réclamait que de quelques élus.
Ils font bien, ceux qui fuient au fond des déserts vides
pour échapper aux gens qui n'ont jamais compris.
J'applaudis l'assassin, le fou, le parricide
j'approuve tout. — Je ne veux que la paix, mes amis.

Ah, taisez-vous; ah, taisez-vous, mesdames!
Je ne veux pas savoir de quoi souffrent vos âmes,
réservez aux ténors vos désirs d'absolu.
Pleurez vos rêves morts, las, étouffés dans l'œuf;
allez gagner des sous en aulnant du drap neuf,
ou faites comme les autres, descendez dans la rue.

Je sais bien : on ne m'aime pas. Et rien à faire.
Mais qu'on me laisse, au moins, être ce que je suis,
un bohème écœuré, méprisant et lunaire
qui vit comme il veut vivre, écrit comme il écrit.

Et, surtout, laissez donc mes poèmes tranquilles,
vous, belles aux grands yeux, hommes de proie, savants;
vaquez, sans perdre une heure, aux besognes utiles.
Moi, je nourris mes vers du plus pur de mon sang.

Car rien n'est plus joyeux ni plus divin au monde
que laisser ce vivant témoignage après soi
pour les cœurs fraternels qui parfumeront l'ombre,
quand nos yeux seront creux et nos cœurs seront froids.

GUY-CHARLES CROS.

VUES SUR LE PRÉSENT ET L'AVENIR DES CLASSES

I

Il peut assurément sembler singulier, — alors que, depuis trois quarts de siècle, il n'y a pas, dans la terminologie sociale, de mots plus souvent employés que ceux de *lutte de classes*, — alors que, pour un grand nombre d'hommes, la solidarité de classe prime (1), de plus en plus, la solidarité nationale, — que les théoriciens ne soient encore d'accord, ni sur les caractères, ni même sur l'existence des classes.

Y a-t-il des classes ? Il apparaît que poser la question, c'est dicter la réponse. Et cependant, cette réponse qui, pour nous, n'est point douteuse, et qui ne peut être qu'affirmative, — beaucoup d'esprits la conçoivent négative. Il importe donc, avant toute recherche approfondie sur les caractères des classes, de nous demander d'abord *si les classes existent.*

Tout récemment, dans la discussion qui suivit une conférence de M. Larmeroux, faite devant le *Comité national d'études sociales et politiques* (2), plusieurs personnalités notables de la science et de la politique furent unanimes à nier, purement et simplement, l'existence des classes. « J'ai toujours vécu dans l'idée qu'il n'y a plus de classes », affirma, avec une étonnante sérénité, M. Appell, recteur de l'Université de Paris. « Il n'y a pas de classes en France », déclara M. le sénateur Coignet, ajoutant, il est vrai, aussitôt,

(1) Au moins en théorie. En fait, il en est souvent autrement : les ouvriers de France et d'Allemagne l'ont montré en août 1914.
(2) 1er décembre 1924.

ce qui me semble bien un peu contradictoire : « Notre classe moyenne se recrute chez vous (les ouvriers) ». « Il n'y a pas de classes », déclara à son tour M. Mouchez. Et l'orateur lui-même, M. Larmeroux, qui avait pourtant intitulé son exposé : « Le rapprochement international des hommes des classes moyennes », finit par conclure : « Avec M. le recteur Appell, je reconnais qu'il n'y a pas de classes. » Il semble cependant que, s'il n'y a pas de classes, il peut encore moins y avoir des classes moyennes !... Et que, s'il y a des classes moyennes, il y en a d'autres qui ne le sont pas...

En réalité, la négation du fait des classes me paraît procéder surtout, chez ses fauteurs, d'une mystique, — la mystique égalitaire et individualiste de 1789, — celle qui condamnait tous les groupements spontanés et historiques constitués entre l'Etat et l'individu, — groupements locaux ou régionaux, groupements professionnels, etc..., et qui, chez ses représentants extrémistes, se prononce même contre la famille, toutes les fois qu'elle en a l'occasion. La Révolution a supprimé les associations professionnelles ; elle a affaibli les communes ; elle a détruit les provinces ; elle a combattu les associations religieuses ; et les socialistes et communistes d'aujourd'hui restent dans sa ligne (3), en s'efforçant de tuer la famille, que le Code civil a déjà si gravement atteinte et que tant de lois, depuis un siècle et quart, ont frappée à nouveau. Elle a cru avoir anéanti les classes (4), — et bien que la classe ouvrière, depuis 1848 surtout, ait, d'une manière assez bruyante pour qu'on ne puisse paraître l'ignorer, affirmé sa conscience d'exister comme telle, — nombre de nos contemporains désirent encore se persuader que la suppression des classes a été bel et bien réalisée. Comme ils considèrent les classes

(3) Sur l'esprit *individualiste* du *socialisme* moderne (notamment du socialisme français), v. notre *Histoire des Doctrines économiques*, t. III, ch. 1er.

(4) Esmein écrit, dans ses *Eléments de droit constitutionnel* : « La souveraineté nationale, c'est, en droit, la suppression de tout système de classes. »

comme un mal, d'une part ; comme, de l'autre, ils ne croient pas distinguer, dans la loi, de textes reconnaissant l'existence des classes, ils sont tout disposés à s'imaginer que les classes sont mortes.

Pas plus mortes cependant que l'association professionnelle, à qui il a bien fallu, en 1884, rendre un état civil ; pas plus que la commune, qu'on avait cru réduire à n'être plus qu'une pâle unité administrative, — et qui, depuis quelques décades, reprend une vie économique ; pas plus que la famille, dont ni socialisme, ni communisme n'auront raison ; pas plus que les associations religieuses qui se reconstitueront toujours, comme elles se sont toujours reconstituées, sous une forme nouvelle, adaptée aux circonstances, — pas plus que la région qui tend, elle aussi, à revivre. Pas plus que tout ce qui est naturel, spontané, fruit de l'histoire, produit de la *variété et de l'inégalité humaines* ; que tout ce qui naît de l'opposition ou de l'affinité de ces êtres divers, les hommes. Car les hommes ne sont pas des atomes identiques ne différant entre eux, comme disait Leibniz, que *numero*.

Aussi, si des savants (de l'ordre des sciences physiques et matérielles), ou des politiques (habitués à voir dans l'homme un électeur, un citoyen abstrait, une unité interchangeable, *une voix*), peuvent nier l'existence des classes, les théoriciens de l'économie politique et sociale, habitués, eux, en revanche, à l'étude positive des réalités vivantes et concrètes, n'hésitent pas à reconnaître que les classes survivent, se manifestent, et à discerner, dans notre législation, même la plus récente, la plus moderne, la proclamation, la reconnaissance de ce fait de l'existence des classes. Et cela même lorsque, à bien des égards, ils partagent les idées philosophiques ou les croyances politiques des négateurs de la classe.

Voyez par exemple M. Germain Martin, le très distingué professeur de science financière de la Faculté de Paris : il n'hésite pas à reconnaître dans son récent et magistral

ouvrage, *La situation financière de la France*, que notre système fiscal comporte des *impôts de classe*, — notamment l'impôt sur le revenu. On peut même dire que tout notre régime fiscal est basé sur la notion de classe. Il s'agit, pour lui, de frapper certaines classes et d'alléger, pour certaines autres, le poids de l'impôt.

Voyez M. Georges Scelle lui-même, qui, dès la seconde page de son compact petit livre, *Le Droit ouvrier*, affirme nettement :

La législation ouvrière... apparaît, non point en France seulement, mais dans tous pays, comme une législation de classe. Depuis l'avènement du machinisme qui les a faits légion, et groupés en agglomérations serrées, autour d'établissements parfois géants, les salariés de l'industrie sont devenus une catégorie sociale. Leurs conditions de vie et celles de leurs familles se sont uniformisées ; leurs mœurs et leur mentalité également... Ces conditions de vie unifiées et spéciales créent la classe... C'est bien d'une législation de classe qu'il s'agit... (5).

L'existence d'un droit ouvrier, législation de classe tient d'abord en échec le dogme du droit commun, que la Révolution a proclamé, et auquel la pensée juridique française adhère encore généralement (6).

Non, l'ouvrier n'est pas un citoyen comme les autres : il existe pour lui un droit de classe, des privilèges au sens étymologique du mot (7).

Une classe légifère dans son intérêt propre, avec un instinct si fatal qu'il confine à la bonne foi. Une classe maîtresse de l'Etat fait de lui sa chose exclusive, à telle enseigne que là où la classe prolétarienne exerce sa dictature, elle bouleverse la législation existante à son profit exclusif et immédiat, sans même se préoccuper des conséquences prochaines, ni des possibilités ultérieures. C'est ainsi que le communisme bolcheviste a ruiné la puissance économique de la Russie (8).

Il existe incontestablement des classes, et cela dans tous

(5) *Op. cit.*, pp. 2-3.
(6) *Id.*, p. 3.
(7) *Id.*, p. 5.
(8) *Id.*, p. 13.

les pays, *même* les plus démocratiques. Forcerait-on beaucoup la vérité, en disant *surtout* dans les pays les plus démocratiques? Et il en existe dans les pays les plus socialistes, les plus révolutionnaires. Peut-on mieux proclamer la persistance des classes qu'en instituant la dictature d'une classe, comme le font les bolcheviks russes et comme veulent le faire les communistes français ? Aussi loin les uns que les autres de ce vieil *origénisme social* du socialisme français d'antan, qui aspirait au *Salut universel* de tous les hommes et de toutes les classes, dans une fusion bienheureuse, où, comme le Bélial de la *Bouche d'Ombre*, le bourgeois, ce monstre, serait lui-même tranfiguré (9).

Oui, il existe des classes, en fait. Et, de plus, sous l'influence de certaines de ces classes, de celles qui sont, électoralement, les plus puissantes, nos sociétés démocratiques (ou qui se croient telles) refont, rétablissent une législation de classe. Le juriste ne s'y trompe pas. Et, même sans être juriste, est-il vraiment possible de ne pas le voir ?

II

Mais que sont les classes ? Entité sociale ou entité économique ? Les économistes ont peu traité du fait classes (10). Mais lorsqu'ils sont amenés cependant à en parler, ils semblent volontiers admettre que c'est un fait économique, la division du travail, qui, avec sa conséquence forcée, la spécialisation, constitue, selon l'expression de M. Truchy, « le principe de la formation des classes sociales, d'une hiérarchie, non pas juridique, puisque la règle de l'égalité des droits prévaut dans nos sociétés, mais économique, déterminée par la nature et la rémunération des fonctions que chacun de

(9) A-t-on noté ce parallélisme de l'*origénisme* philosophique du Hugo des *Contemplations* avec l'*origénisme* social contemporain des socialistes de 1848 ?

(10) Le mot « Classes » ne figure même pas dans la table alphabétique très détaillée du grand Cours de Cauwès, un des rares économistes qui ont consacré une étude détaillée aux divers groupements humains.

nous remplit » (11). La classe, fait social, appartiendrait donc, au moins par sa cause génératrice essentielle, au groupe des faits économiques. Et les marxistes, avec leur théorie de la *lutte des classes*, comme leurs adversaires, avec leur programme de la *collaboration des classes*, se placent bien sur un terrain économique, celui de la possession ou de la non-possession des capitaux.

Seulement, il y a quelques années, M. Georges Valois est venu renvoyer dos à dos les adversaires en affirmant nettement :

> Il y a des classes sociales... Mais il n'y a pas de classes économiques. Et surtout, il n'y a pas deux classes, mais une infinité de classes. Les marxistes et les libéraux supposent l'existence, dans l'économie, de groupements qui n'y existent pas !

Dans la production, il y a des ouvriers, commis, contremaîtres, ingénieurs, directeurs, patrons, etc..., qui ont des intérêts propres: mais ce ne sont pas des intérêts de classe. Et la lutte des classes elle-même est une illusion : il n'y a qu'une « prétendue lutte de classes » (12) qui est en réalité une *lutte de partis*, une *lutte d'idéologies*, et non d'intérêts de classe.

Toute cette exposition d'idées, en contradiction avec celles qui sont généralement reçues, est faite par M. Valois avec cette décision allègre et brusquée que l'on sait, et qui marque si bien sa manière. Elle procure un choc intellectuel, qui n'est pas désagréable. Il y a des idées, des théories, dont on a eu l'esprit tellement rebattu que l'on n'est pas fâché, en présence du respect super-révérencieux dont elles sont entourées, même par leurs adversaires, de les voir soudainement, et sans précaution oratoire, traiter de calembredaines par un iconoclaste agressif et joyeux.

Mais pouvons-nous admettre entièrement cette affirma-

(11) *Cours d'économie politique*. t. I, p. 98-99. V. *id.* Turgeon, *Origines écon. et tendances sociales du matérialisme historique*, p. 47.
(12) *Economie nouvelle*, éd. définitive, p. 244.
(13) *Id.*, p. 97 et suiv.

tion décisive : « Il n'y a pas de classes économiques. Il n'y a que des classes sociales. » La chose vaut d'être examinée de près. Il faut d'abord distinguer deux questions : *Comment la classe, comme fait, nous apparaît-elle? Quel est le ou quels sont les faits générateurs de la classe ?*

A la première de ces deux questions, il me semble qu'il faut répondre, — comme je l'ai fait dans une étude récente (14) :

Telle qu'elle nous apparaît, toute formée dans son existence actuelle, une classe est un groupement d'hommes ayant conscience d'un certain genre de vie commun, d'une certaine similitude de besoins, d'aspirations, d'une attitude semblable vis-à-vis des problèmes pratiques, et même idéaux, que pose la vie ; d'un degré de culture générale comparable, ou, du moins, d'une culture orientée dans le même sens.

Et encore :

Un groupement d'hommes qui *hiérarchisent de même les buts de l'existence*, qui *cotent de même les valeurs*, qui, par conséquent, tendent à se modeler sur un même idéal moral, sur le même type social, qui, par suite, ont *les mêmes préjugés*, *les mêmes manières*, *le même code de l'honneur*, — et, par suite encore le sentiment d'une certaine solidarité plus étroite, les englobant à l'intérieur de la nation, et les agrégeant plus ou moins à des groupements extra-nationaux similaires...

Plus brièvement, et, peut-être, un peu trop brièvement, M. René Worms a défini jadis la classe :

L'ensemble des individus voués à un même genre d'existence, et amenés, par l'analogie de leurs situations, à une certaine uniformité de tendances et de pensées (15).

Voilà la classe : un cercle de solidarité existant entre individus menant un même genre de vie, ayant, dans les termes définis plus haut, une certaine mentalité commune. Mais la seconde question se pose alors : *quel est le ou quels sont les faits générateurs de la classe ?*

(14) *Quelques considérations sur les Classes*, *Revue Econ. Internationale*, avril 1925.

(15) *Philosophie des Sciences sociales*, t. I, p. 67.

Je crois qu'il en est plusieurs. Et parmi eux, j'ai insisté sur trois surtout : le fait ethnique, le fait de la division du travail, le fait de la fortune (16).

En ajoutant que le premier exerce une action moindre dans les sociétés modernes que dans les sociétés anciennes, et que le troisième, s'il y joue un rôle important, le joue souvent un peu *ex post facto*, pour accroître ou exagérer des distinctions qui résultent *surtout du second* : la division du travail, avec la spécialisation qui en découle. Véritablement, sans la division du travail, la classe pourrait-elle se perpétuer longtemps ? Et avec la division du travail, ne se maintient-elle pas fatalement ?

Quand M. Valois nie l'existence de *classes économiques*, pour n'admettre que des *classes sociales*, il me semble qu'il veut surtout combattre et réfuter l'idée d'après laquelle il n'y aurait, en présence, que *deux classes de possédants et de non possédants*, qui seraient deux classes de riches et de pauvres, de capitalistes et de salariés, d'exploitants et d'exploités : conception qu'il n'a pas tort de qualifier de simpliste et de primaire ; de même qu'il n'a pas tort de critiquer l'abus que les marxistes ont fait de la notion de lutte de classes. Mais il reconnaît, d'autre part, que, dans la production, les hommes ont des intérêts divers, qui résultent précisément de la division du travail et de la spécialisation des fonctions. Or, la division du travail n'est-elle pas un fait économique, le fait économique par excellence, celui sur lequel A. Smith a assis la science économique même ? Et cette division du travail ne crée-t-elle pas, en spécialisant les hommes (par tranches horizontales et par tranches verticales) des groupes ayant conscience d'une solidarité spéciale, non seulement d'intérêts, mais dans tout ce qui regarde la compréhension de l'existence ? Classes *sociales* par le contenu de pensées, de besoins, de

(16) *Op. cit.* p. *69 et suiv.* Le fait politique et le fait religieux viennent plutôt consacrer, consolider la classe que la constituer, à ce qu'il me semble du moins.

désirs, de croyances, qui est le leur ; mais *économiques par le fait qui les engendre*. Si les agriculteurs constituent une classe différente des travailleurs de l'industrie, c'est bien le fait *économique* de la division du travail qui en est la cause : dans le phalanstère fouriériste, qui exclut cette division, où chaque homme passe quotidiennement d'une tâche à vingt autres tâches, où le forgeron d'une heure va, durant une autre heure, faire le jardinier, cette distinction de classes n'existerait pas. Mais en revanche, *fût-ce en régime collectiviste*, et du collectivisme le plus « intégral », — avec rémunération même identique pour toutes les tâches, — *les classes revivraient* par cela seul que des hommes seraient bureaucrates, d'autres ouvriers d'industrie, d'autres cultivateurs, d'autres marins, etc.

« Il y a des classes sociales ». Oui. Et je dirai même : toutes les classes sont des classes sociales, en ce sens qu'elles constituent, en soi, des cercles de sociabilité, de solidarité, caractérisés comme je l'ai indiqué plus haut. Mais les classes ne sont pas un fait *exclusivement* social (à moins que dans le terme social « on n'englobe le terme « économique » lui-même), parce qu'à l'existence de ces cercles de sociabilité, nous cherchons un pourquoi, et que nous le trouvons, souvent au moins, dans le fait de la division du travail, fait économique.

« Il n'y a pas de classes économiques. » Oui, en ce sens qu'il n'y a pas de classes qui soient *exclusivement* un facteur économique, qui ne consistent absolument que dans une communauté d'intérêts économiques. Mais les classes *reposent*, en grande partie, sur des faits économiques (fait professionnel, — fait de la fortune).

On objectera que les groupements basés sur le fait de la profession ou de la fortune ne sont pas, à proprement parler, des classes, en tout cas pas des classes économiques. Ces groupements sont des professions organisées, ou de simples partis, politiques et idéologiques ; ou si l'on y trouve des classes, ce sont des classes simplement sociales,

parce qu'elles n'intéressent pas la production, ne se constituent pas sur le terrain de la production.

Dans la production, dit M. G. Valois, il y a des ouvriers, des chefs d'équipe, des commis, des contremaîtres, des chefs de service, des ingénieurs, des directeurs, des patrons, des administrateurs. Les uns et les autres ont des intérêts propres, ou semblables, ou divergents, ou antagonistes, ou communs. Sont-ce des intérêts de classe ? Jamais. On peut les nommer ainsi. Mais la vérité est que ces intérêts sont propres à la fonction de chacun dans la production (17).

Les observations pénétrantes de M. Valois, quant au fait des classes et à la manière dont les politiciens ont brouillé les idées au sujet de ce fait, sont, dans leur ensemble, justes et exactes. Ne va-t-il pas pourtant un peu loin quand il se refuse à admettre l'existence d'intérêts économiques de classe groupant, dans la production, les ouvriers ou les patrons, par exemple? J'admets entièrement son idée, quand il nous dit qu'il y a non pas *une*, mais des classes ouvrières; non pas *une*, mais des classes rurales; non pas *une*, mais des classes bourgeoises. Mais enfin s'il y a des classes ouvrières, et des classes bourgeoise, elles sont *caractérisées socialement*, — mais *causées économiquement*: si je suis un bourgeois, avec les différentes caractéristiques sociales du bourgeois, c'est, avant tout, pour que j'exerce une *profession*, et possède les *ressources* qui permettent l'acquisition et la conservation de ces *caractéristiques*. D'autre part, est-ce que les ouvriers, bureaucrates, ingénieurs, patrons... n'ont réellement pas d'intérêts propres de classe? Sans doute, le patron *métallurgiste* a des intérêts communs avec l'ouvrier *métallurgiste*, qu'il n'a pas avec le patron *filateur*. Mais il a aussi certains intérêts communs avec ce dernier. S'ils sont de la même classe, est-ce *uniquement* au point de vue social, et n'ont-ils pas certains intérêts économiques communs, dans la production et *hors de la production* ? Car enfin, il ne faut pourtant pas

(17) *Econ. nouvelle*, p. 244.

identifier ces deux termes: *intérêt économique*, et *intérêt de la production* (18). La classe des patrons, par exemple, peut avoir, comme telle, un intérêt *économique*, puissant et commun, à lutter pour ou contre telle politique financière et fiscale (ou monétaire) favorisant ou lésant plus spécialement les entrepreneurs. Et de même la classe ouvrière, ou la classe paysanne, ou la classe des petits rentiers et retraités, etc. L'inflation ne favorise-t-elle telle classe, alors qu'elle pèse de tout son poids sur telle autre, et laisse à peu près indifférente telle autre encore?

Au total, les classes sont plus nombreuses, plus diverses qu'on ne le croit généralement, et que ne l'enseignent certains théoriciens, socialistes ou libéraux. Elles sont aussi moins tranchées qu'ils ne l'admettent. Elles m'apparaissent, dans la réalité, comme empiétant un peu sur leurs frontières réciproques. Elles sont les unes *juxtaposées*; les autres, *superposées*; parfois *intersécantes*. Ne peut-on même appartenir à plusieurs classes à la fois? Je pose la question. Dans le *Roman d'un jeune homme pauvre*, le sympathique héros de Feuillet appartient socialement à la classe aristocratique. Economiquement, il appartient à celle des salariés, ou, si l'on veut l'appeler ainsi, des prolétaires. Plus particulièrement, à une certaine catégorie de travailleurs intellectuels, — auxquels la nature de leurs fonctions finit par inspirer un certain genre de vie, — une certaine mentalité, etc...

Mais, précisément, tout le drame découle du fait de l'opposition entre sa mentalité d'aristocrate et celle qui devrait socialement correspondre aux conditions économiques de sa vie nouvelle (fortune, — ou plutôt absence de fortune, — et profession)... Et si les péripéties du roman ne remettaient pas promptement l'heureux Maxime de Champcey en possession d'un nouveau patrimoine, il est probable que, sinon lui, du moins ses enfants, finiraient par se

(18) Ce qui est la tendance, précisément, des producteurs, et, dans l'ordre théorique, des esprits actifs et entreprenants.

déclasser socialement, c'est-à-dire par s'adapter aux conditions sociales de vie correspondant à leur condition économique, — quitte, par le travail, l'épargne, ou la chance, à reconquérir celle-ci, puis à re-modifier celles-là.

III

En matière de classes, comme en tant d'autres matières économiques et sociales, les théoriciens ont schématisé à l'excès. Aucun plus que les socialistes, prétendus scientifiques, de l'école de Marx, avec leur conception des classes s'unifiant et s'agglomérant en deux grandes armées, rangées en bataille pour une « lutte finale », dont l'issue serait, en même temps, l'avènement d'une *société sans classes*.

Une société sans classes ? Le collectivisme, même le plus absolu, nous l'avons dit, ne comporterait pas la réalisation de cet « idéal ». Idéal de qualité du reste douteuse, comme tout idéal qui s'inspire d'une idée de nivellement et d'égalitarisme. Mais, de plus, idéal irréalisable. Il ne suffirait même pas, pour faire disparaître les classes, d'organiser l'égalité des salaires pour tous les travailleurs, intellectuels ou manuels, de la société collectiviste. Tant que, parmi eux, il y aurait des bureaucrates et des manuels, des ingénieurs et des terrassiers, des savants, des artistes, des médecins et des ouvriers; tant que tous les individus ne seraient pas coulés dans un moule unique, et *interchangeables* entre eux, le fait *économique* de la spécialisation tendrait à faire renaître le fait *social* de la classe. Fussent-ils tous deux membres de la même société collectiviste, l'intellectuel et le manuel n'auraient pas absolument les mêmes goûts, les mêmes besoins, désirs, allures, manières, préoccupations morales, le même genre de sociabilité. La nature des choses maintiendrait un sentiment de classe entre les agriculteurs d'un côté, les ouvriers de l'industrie de l'autre. — Et peut-être même l'Etat collectiviste ou communiste serait-il destiné à voir s'affirmer entre ces deux

dernières classes, pour ne pas parler des autres, des oppositions d'intérêts qui iraient loin...

Je me demande même si, au lieu d'aller vers une société sans classe, par l'intermédiaire d'une société où toutes les classes anciennes commenceraient par se concentrer en deux classes seulement, nous ne tendons pas vers une société où les classes seront *multiples* et *diversifiées*. L'avenir nous donnerait, au lieu des sociétés à quelques grandes classes très séparées que le passé a connues, des sociétés à classes moins étanches, mais nombreuses. Encore ne suis-je pas bien sûr qu'elles doivent être forcément moins étanches et plus ouvertes. Car les classes sont d'autant plus *tranchées* peut-être qu'elles dépendent plus exclusivement *d'une seule cause*. Elles l'étaient davantage quand elles dépendaient uniquement d'une cause ethnique (ou d'une cause politique peut-être?) que lorsqu'il s'y ajoutait le jeu d'une cause économique. Et, plus tranchées aussi quand la cause économique agit seule que quand elle combine ses effets avec une autre. Dans une société où l'inégalité des fortunes est très marquée, et où les classes ne dépendent que d'elle, ces classes sont durement tranchées. Et dans une société où la spécialisation professionnelle serait très poussée (comme dans certains romans de Wells, où elle est poussée au point de devenir organique) (19), les classes basées sur elle seraient sans doute très distinctes.

Cette éventualité, cette hypothèse d'un avenir où les classes, loin de disparaître, joueraient un rôle plus important que jamais, ne me paraît pas devoir être exclue d'emblée lorsqu'on réfléchit au spectacle que nous donne actuellement, — si différent de ce que nous annonçaient les prophètes de la génération précédant la mienne, — l'histoire des nations.

Lorsque j'étais étudiant et que je suivais un cours d'*Introduction à l'étude du droit*, on m'y enseignait, conformé-

(19) V. *Les premiers hommes dans la lune*. Et aussi *La machine à explorer le temps*.

ment à certains schémas connus, que l'avenir était tout à l'unification et à la concentration, que les nations étaient appelées à uniformiser leurs caractéristiques et leurs institutions, à se confondre en un nombre restreint d'unités plus grandes, qui elles-mêmes tendraient à se rapprocher les unes des autres, par des institutions similaires ou internationales. Les quelques études de philosophie que j'avais faites m'inclinaient à ne pas accepter sans quelque doute les conclusions qu'on me présentait ainsi, et qui, d'autre part, au point de vue moral et esthétique, ne m'enchantaient pas autrement.

Une vingtaine d'années passèrent. On répétait autour de moi la vieille chanson. Elle m'apparaissait de plus en plus suspecte. Et, dans les années qui précédèrent la guerre, il m'arriva d'indiquer à mes élèves qu'il ne fallait pas trop compter sur les progrès d'une internationalisation pacifique économique et juridique, ni sur l'effacement prochain des caractéristiques nationales. Bien plus, le XXe siècle naissant m'apparaissait comme devant être (ce qu'il est depuis quelques années, — n'est-ce pas? — et de plus en plus?) un siècle *nationaliste entre tous*, un siècle où les nationalités endormies se réveillent, où les nationalités mortes revivent, où les nationalités mourantes se raniment; un siècle où les plus fougueux internationalistes sont souvent des nationalistes qui s'ignorent, ou *qui veulent qu'on les ignore*. J'ai idée que dans les tranchées, où tant d'entre eux sont héroïquement tombés, et où leur professeur combattit comme caporal, plus d'un de mes élèves de 1910 à 1914 s'est rappelé parfois quelqu'une des expressions dont je trouais pour eux, — plus prophétiquement encore, hélas! que je ne le pensais, — le voile des brumes pacifistes et humanitaires. Et l'avenir lointain sera ce qu'il pourra. Mais l'avenir d'alors, — le présent d'aujourd'hui, — et encore l'avenir immédiat de ce présent-là, nous les voyons : c'est la multiplication, et non pas la réduction des nationalismes, c'est la dislocation des grands Etats (Russie, Autriche, Turquie,

Chine... et, qui sait, d'autres peut-être bientôt) et non la disparition des petits ; c'est l'expansion peut-être de nos modes, de nos costumes, de nos machines, de nos inventions techniques, l'adoption de notre complet-veston (20), de nos casquettes, de nos kodaks, de nos canons, de nos gaz asphyxiants et de nos cinémas ; ce n'est nullement, — oh! nullement ! — l'abdication des particularismes nationaux, l'effacement des âmes nationales ; ce n'est pas ce que le Moyen Age, lui, avait presque réalisé, « une humanité qui ne serait pas découpée en nationalités haineuses » (21).

Les nations plus nombreuses et plus vivantes que jamais au XXe siècle, alors que tout le XIXe siècle prophétisait l'avènement de l'internationalisme, — plus conscientes d'elles-mêmes et plus hostiles, hélas! (comparez avec le XVIIe et le XVIIIe siècle !), alors que tout le XIXe siècle prédisait la pacification, et les Etats-Unis d'Europe, et les Etats-Unis du Monde, — cela ne nous donne-t-il pas à penser que les classes, elles aussi, bien loin de s'*unifier*, peuvent continuer à constituer tout un complexus, et même que la complication de celui-ci ira s'accentuant, que le nombre de ses éléments ira s'accroissant ? Et s'il faut renoncer à l'espoir d'une *société sans classes*, cette renonciation ne sera pas trop pénible pour les esprits qui ne s'enivrent pas du haschich de l'égalitarisme niveleur, et qui conçoivent la société future bâtie sur d'autres plans que ceux du Dupont de Musset.

RENÉ GONNARD
Professeur à la Faculté de Droit
de l'Université de Lyon.

(20) En lequel, si comiquement, Kemal-pacha vient de déclarer reconnaître le seul vêtement convenable pour l'homme civilisé.

(21) Pauphilet : *Le moyen âge et nous*.

EDGAR POE ADOLESCENT
ET JOHN ALLAN, SON PÈRE ADOPTIF

—

Malgré le soin qu'on a pris de rechercher les particularités les plus minutieuses de la vie des grands hommes, et en particulier des grands poètes, il est bien rare que leur biographie ne surprenne par quelque coin demeuré obscur ou, pour le moins, conjectural ; si bien que souvent nous nous demandons si la psychologie intime que nous leur prêtons, grâce à ce que nous savons de leur histoire, aide en réalité à l'intelligence de leurs écrits et ne contribue pas, plutôt, à en fausser, à en corrompre les tendances véritables et la portée secrète. Souvent des récits légendaires et fantastiques projettent plus de clarté que le froid dénombrement de faits dont dûment l'authenticité est établie sur des preuves irréfutables. C'est que ces légendes traduisent l'inexprimable et établissent dans leurs relations essentielles d'équilibre les impressions recueillies dans l'œuvre par le lecteur qui songe et les événements, mystérieux moins des actes de l'auteur que de son évolution sentimentale et intellectuelle, avouée ou non, reconnue par lui-même ou absolument inconsciente. Bref, la création de légendes provient, invisible et nécessaire, d'un courant occulte de sympathie entre l'âme de celui qui a suscité un rêve et l'âme de celui qui l'éprouve. On ne gagne rien à détruire une légende lorsqu'elle évoque ainsi une sorte de vérité supérieure à ce qui a pu être réel, et qui magnifie et qui renforce la signification d'une œuvre par elle-même très belle.

Il existe par malheur à propos de certains hommes une catégorie spéciale de traditions légendaires qu'il importe,

dans la mesure où la possibilité s'en offre, de combattre avec énergie et d'abattre avec satisfaction. Des savants, des artistes, des poètes, en ce qu'ils se montraient différents par leurs comportements du reste de l'humanité, ont été salis par la malignité de leurs envieux ou de leurs adversaires. La plupart ont opposé à d'insidieuses attaques des ripostes dont la vivacité impromptue apparaissait suspecte et n'avait d'autre effet que d'attirer les polémiques et d'en propager les brandons de proche en proche, de telle sorte que peu à peu, en s'étendant, les imputations les plus légères acquéraient la consistance conférée par un retentissement sans cesse répété à des divulgations de calomnie et de scandale. Les plus sages se sont tus, ou se sont contentés de réfuter, par des écrits non publiés de leur vivant, les progrès d'un égarement qui, d'ailleurs, faute d'aliment, ne tardait pas à s'épuiser et, partant, ne causait guère que de médiocres et de supportables ravages. Il est bon et rassurant pour l'humanité entière que les exemplaires d'humanité qui sont sa gloire et font son rayonnement ne lui apparaissent pas trop exempts de taches ou de faiblesses; considérerait-elle, s'il en était autrement, qu'ils appartiennent à sa race, qu'elle peut se rapprocher d'eux, et atteindre le niveau où, isolément, ils se sont exaltés ? Depuis la publication du livre à grand tapage de M. Brousson, personne n'ignore plus qu'il est à la portée de tout homme égoïste et vicieux d'égaler Anatole France. N'était-il pas, précédemment, établi qu'il ne manque à bien des hommes qu'une dose de suffisance et d'imbécillité assez appréciable, pour ne différer en rien de Victor Hugo ?

Le plus étrange paradoxe peut-être, auquel se soit livrée la science biographique a abouti à ce triomphe d'établir de la façon la plus péremptoire que l'œuvre poétique entre toutes fondée sur la raison, que l'œuvre d'un conteur qui n'a jamais développé de fictions si émouvantes ou autrement impressionnantes qu'on les puisse estimer, que dans le dessein de mettre en valeur de la façon la plus subtilement

impérieuse, les rouages partout présents et jusqu'au moins perceptibles de l'omnipotente et exclusive déesse au visage double d'induction et de déduction, le plus étrange paradoxe de la science biographique consiste à avoir établi et maintenu pendant près d'un siècle que l'œuvre d'Edgar Allan Poe était l'œuvre d'un ivrogne, d'un opiomane, d'un déséquilibré à moitié dément, à moitié irresponsable.

Mais aussi cette fois la rancune et la haine posthumes avaient été servies à un point qu'elles n'eussent osé souhaiter. Poe avait chargé Griswold d'écrire sa biographie ; tous ses papiers lui avaient été mis entre les mains. Griswold avait tiré un large parti de ses avantages. Poe était mort ; nul ne possédait le prestige que Poe lui avait lui-même attribué en le désignant comme exécuteur testamentaire. Que pouvaient les protestations indignées des amis du poète contre les écrits, les aveux que Griswold produisait et les interprétations que nul n'était plus à portée de lui contester ? Il a vécu assez longtemps pour jouir insolemment de ses méfaits : les admirateurs passionnés de Poe ont tenté d'ébrécher sur tel ou tel point particulier l'outrageuse relation qu'il avait pris soin d'attacher à la publication des œuvres complètes ; à chaque menue objection qu'ils aventuraient, ils ajoutaient une réserve à la louange de la piété et la véracité, — ils y croyaient ! — de Griswold ; qu'eussent-ils fait, en vérité, puisqu'il n'existait, en ce temps-là, aucune autre source, aucun autre document « authentique » ?

L'acharnement d'un homme dont les fervents d'Edgar Poe ne sauraient entourer le souvenir d'une trop pieuse gratitude, un Anglais, John Ingram, avait mis toute sa persévérance et sa foi à démolir à l'aide d'un appareil de logique étroite et de tenace réflexion la citadelle griswoldienne ; depuis nombre d'années, des pans de murs gisaient en débris à ses pieds. Serait-il parvenu au but complet de ses efforts si, heureusement, après le décès de Griswold, les papiers dont il avait fait usage n'eussent passé en des mains plus respectueuses et ne fussent devenus la propriété

d'institutions ou de personnages qui en ont révélé le contenu véritable, par Griswold altéré, omis ou exagéré au gré de ses besoins et à la plus grande satisfaction de son hypocrisie sadique ?

Le visage véritable d'Edgar Allan Poe est à présent découvert. Ce n'est plus seulement une impulsion secrète comme celle de Baudelaire, ou celle encore d'Ingram, qui soulève et déchire par un coin le masque infamant. Ce ne sont plus seulement sur des points de détail les témoignages éclatants de ceux qui l'ont approché et aimé. C'est la masse et le détail de tous les documents, de tous les arguments, de toutes les preuves, ingénument, librement, inconsciemment accumulés par ses propres soins et corroborés par ce que, autour de lui, à propos de lui, à lui-même, ont écrit ses contemporains, sans qu'ils pussent se douter qu'on aurait un jour à recourir à leur bonne foi, à leur sincérité ; un flot, une surabondance de renseignements certains, d'attestations inattaquables qui se confirment de l'un à l'autre, ont permis enfin à des hommes, quoique imbus de préjugés et craintifs comme l'équitable et rigoureux Georges E. Woodberry, ou d'une impartialité plus intrépide comme MM. J. H. Whitty, Killis Campbell ou le professeur C. Alphonso Smith, mort récemment, d'établir la physionomie véritable et définitive, et de tout point favorable, malheureuse et *pure* — de ce poète américain et mieux humain, d'entre les plus grands par l'intelligence et par le cœur. De ces travaux sont issus, non seulement l'unique biographie authentique et passionnée d'Edgar Allan Poe qui ait été écrite en langue française, mais aussi la plus clairvoyante, la plus chaleureuse et la plus vivante des biographies que je connaisse, encore qu'elle soit écrite sous la forme de roman : *The Dreamer*, par Mrs Mary Newton Stanard, qui s'est fait de l'étude de cette vie la plus ardente tâche de ferveur et de délicatesse.

Mrs Mary Newton Stanard vient d'élucider pour la majeure partie ce qui demeurait inconnu ou du moins téné-

breux dans l'histoire de la vie d'Edgar Poe. Quelle fut vraiment cette vie durant les années d'enfance et d'adolescence où se constitue sans qu'on s'en rende compte, obscurément déterminé par mille circonstances intimes ou, s'il y a lutte, en dépit d'elles, l'irréductible foyer dont s'exhalera plus tard le rayonnement du génie ? Nulle quête n'est plus passionnante que d'une telle gestation. Or, d'Edgar Poe enfant et à l'aurore de son âge d'homme, on ne connaissait que par l'extérieur les manifestations visibles, certains événements, on n'en pénétrait guère les modalités déterminantes ; le lien échappait ; on possédait au plus des probabilités, des vraisemblances, — beaucoup de causes d'erreur, tant d'ignorance, et que d'erreurs !

Poe, orphelin recueilli, un peu contre le gré de son mari, par Mrs Frances Valentine Allan, de Richmond (Virginie), conquiert les bonnes grâces d'Allan et de tout son entourage par la gentillesse exquise de ses manières enfantines, par sa beauté et sa hardiesse physiques, par l'éveil précoce de son intelligence. Même succès à Londres où Allan, qui est Ecossais, séjourne avec sa famille pendant cinq ans. Le jeune Edgar Allan, comme on appelle alors l'enfant, y charme également tout le monde, ses parents adoptifs, leurs amis, les misses Dubourg qui sont (découverte de M. le professeur Killis Campbell, *The Dial*, 17 février 1916) les premières institutrices qu'il ait eues, au 47 de Southampton Row, Russell Square, avant de fréquenter l'établissement du Reverend Mr Bransby, à Stoke-Newington, the Manor House School.

S'il se souvient de cette école dans *William Wilson*, le nom de Dubourg apparaît dans *The Murders in the Rue Morgue.*

Au retour en Amérique, il a onze ans. L'entente est parfaite entre John Allan, sa femme, sa belle-sœur, Miss Nancy Valentine, qui choient à l'envi le jeune Edgar. Le voici enfin à l'Université nouvellement fondée de Charlottesville. Comme partout où il passe, il travaille, il progresse, il se

fait remarquer par des exploits gymnastiques, par sa connaissance particulièrement solide de la littérature latine et de la langue française. C'est à cette époque que se placent ses premiers différends avec son père adoptif. Il aurait contracté l'habitude de boire, il aurait joué, il aurait perdu, fait des dettes assez fortes, et Allan, en se refusant à les acquitter lui aurait, à la fin de l'année universitaire, aux fêtes de Noël 1826, fait abandonner ses études. Poe, après avoir essayé de s'y résigner, aurait bientôt rejeté le joug des affaires commerciales auquel Allan prétendait le soumettre. Querelles violentes. Fuite du jeune homme. Misère. Appels aux bons souvenirs et à la bourse d'Allan et de Mrs. Allan, engagement dans la milice américaine (on a longtemps cru, à tort, à un voyage en Europe, en Grèce, en Russie, à Paris, à un séjour à Londres). On vient à son secours, non sans discussion, hésitations, rigueurs mêlées de bienveillance et de tendresse momentanées. Poe passe en qualité de cadet à l'Académie Militaire des Etats-Unis, à West-Point, d'où, au bout de peu de mois, il se fait renvoyer. Mrs Frances Allan est morte, Allan se remarie ; il a rompu toutes relations avec Edgar Poe qui, sans gîte, sans argent, sans amis, sans ressources, est enfin recueilli, à Baltimore, par la tante qu'il y a retrouvée, Mrs Mary Clemm, dont la fille Virginia l'épousera plus tard, est enfin tiré du dénuement absolu grâce à l'attention amicale et fidèle de John P. Kennedy, à la suite d'un concours organisé par *The Baltimore Saturday-Visiter*, en 1833 ; Poe remporte le prix offert pour le meilleur conte en prose et mérite, en même temps, le prix pour le meilleur poème. Désormais non sans heurts, incidents et traverses de mainte espèce, la vie d'Egar Poe est connue, mais jusqu'à ce succès les biographes se sont répétés ou contredits à loisir : tant d'apparences, mais jamais une certitude.

Il s'est constitué à Richmond, avec les collections de la famille Valentine, un musée qui détient, entre mille choses

d'un prix inestimable, la liasse demeurée intacte des lettres, de toutes les lettres à une seule exception près, que du 26 mai 1826 (Université de Virginie) au 12 avril 1833 (Baltimore) Edgar Poe a adressées à John Allan. Ce sont ces vingt-sept lettres, plus une lettre d'Edgar Poe à un autre correspondant, deux lettres de John Allan à Edgar Poe, une lettre de Mrs Clemm à John Allan, que Mrs Mary Newton Stanard vient de publier, en un volume de luxe à nombre limité d'exemplaires, avec le fac-similé de chacune de ces lettres, chez MM. Lippincott, éditeurs à Londres et à Philadelphie.

Qu'apportent ces lettres de nouveau ? Tout ce qu'il sera possible de savoir sur les circonstances jusque-là conjecturales de l'existence de Poe, sur les causes, les occasions, les conséquences des dissentiments entre le père et le fils adoptif, sur les dispositions, résolutions, souffrances, révoltes et espérances patientes de l'un, sur la rigueur et l'incompréhension de l'autre.

Les dettes de jeu ! — Ah ! elle est déjà navrante par elle-même, l'histoire des prétendues dettes de jeu. Edgar Poe a obtenu, fier de ses succès scolaires et désireux ardemment d'une éducation plus approfondie, d'être inscrit à l'Université. Mais Allan, qui, il faut le reconnaître, se débat contre des difficultés pécuniaires, lui alloue, pour sa subsistance et pour couvrir les frais de ses études, des sommes si insignifiantes que l'étudiant en épuise le montant par l'inscription à deux cours seulement, par la location d'une chambre à prix très modique, et qu'il ne peut qu'avec beaucoup de peine suffire aux dépenses nécessaires de nourriture, achats de livres, ménage, entretien. Allan lui fait grief d'un costume trop élégant, mais Poe s'efforce d'économiser autant qu'il est possible ; on ne saurait, à Charlottesville, vivre à moins de 350 dollars par an ; il est contraint de s'endetter ; il doit, pour des besoins qu'il énumère et justifie, et qui sont effectivement inévitables et modestes, cent quinze dollars ; il en reçoit cent dix. Et c'est alors,

avec l'illusion de combler ce manque, qu'il joue, en effet, bien peu, et que, ayant perdu, il se trouve d'autant plus à découvert.

Des élèves sont renvoyés parce qu'ils ont joué et se sont endettés, Poe n'est pas du nombre. Des élèves sont renvoyés parce qu'ils se conduisent mal et boivent, Poe n'est pas du nombre. Il revient à Richmond aux vacances de Noël, et, à la rentrée, il n'obtient pas de retourner à l'Université. Allan le laisse oisif, sans livres et sans argent, et ne décide rien quant à son avenir. Poe insiste, Allan morigène et reproche à Poe sa mauvaise conduite à son égard. Poe en a assez à la fin; il se sauve.

Il se sauve, et aussitôt il écrit, le lundi 19 mars 1827 :

Monsieur, — après la manière dont vous m'avez traité hier, et ce qui a eu lieu entre nous ce matin, je puis à peine croire que vous serez surpris du contenu de cette lettre. Ma détermination est prise à la fin de quitter votre maison et d'essayer de trouver un endroit dans ce vaste monde où je serai traité... pas comme vous m'avez traité. Ceci n'est pas une détermination à la légère ; j'y ai bien réfléchi et, ayant bien réfléchi, ma résolution ne changera pas. — Peut-être penserez-vous que je me suis sauvé dans la colère, et que déjà je brûle de revenir. Il n'en est rien. Et je vais vous donner les raisons qui m'ont déterminé, et alors vous jugerez.

A dater du jour où j'ai été capable de penser à quelque chose, mes pensées ont aspiré, et *vous-même* leur avez enseigné à aspirer à une certaine élévation dans l'ordre social — ce à quoi on ne saurait atteindre sans une bonne éducation, telle qu'on ne saurait l'obtenir dans une école primaire.

Une éducation de collège est donc ce que j'ai le plus ardemment désiré, et j'avais été induit à l'espérance qu'elle me serait accordée tôt ou tard. Mais dans un moment de caprice vous avez détruit mon attente, parce que, sans doute, je me suis trouvé en désaccord avec vous dans une opinion, que je m'étais trouvé obligé d'exprimer... Puis, je vous ai entendu dire (alors que vous ne pouviez penser que j'écoutais et que, par conséquent, vous l'avez dit sincèrement) que vous n'aviez pour moi aucune affection. En outre, vous m'avez ordonné de quitter votre maison;

sans cesse vous me reprochez de manger le pain de l'oisiveté, bien que vous-même soyez la seule personne qui puissiez remédier à ce mal en me pourvoyant de quelque chose à faire... Vous prenez plaisir à me censurer en présence des personnes que vous estimez aptes à m'aider dans la vie...

Il demande donc que lui soient envoyés sa malle, qui contient des vêtements et des livres, et aussi un peu d'argent pour passer dans le Nord, où il pense qu'il lui sera loisible de gagner sa subsistance et même de suivre des cours d'Université.

Envoyez ma malle à *Court House Tavern* et envoyez-moi, je vous conjure, un peu d'argent tout de suite, car je suis dans la plus grande détresse...

Le mardi, Edgar Poe renouvelle sa demande, insistant pour obtenir sa malle et de quoi s'embarquer pour Boston, soit douze dollars.

Je suis dans la plus grande détresse, n'ayant goûté d'aucune nourriture depuis hier matin, je n'ai aucun endroit où dormir la nuit, j'erre dans les rues, je suis à peu près épuisé ; je vous supplie... etc.

Et en post-scriptum :

Je n'ai pas un cent au monde pour me procurer de la nourriture.

Au bas de cette lettre, se lit cette appréciation d'Allan, elle est de son écriture : « Jolie lettre. » C'est tout. Il a répondu cependant ; il persifle ce « Don Quichotte », ce « Gil Blas » qui juge si bien du mérite de sa conduite envers ceux qui ont pris soin de l'élever et de l'instruire avec sollicitude et affection, mais qui n'a eu aucun souci de satisfaire à leurs vœux. Et maintenant qu'il a conquis son indépendance, il redoute les conséquences, à moins qu'on ne lui fournisse un peu d'argent !... Il ne semble pas, en effet, qu'Allan en ait envoyé, et l'on ignore comment Poe est parvenu, avec ou sans sa malle, à gagner Boston.

Du moins est-il certain qu'à Boston, le 26 mai 1827, réduit par la misère, il s'enrôlait en qualité de simple sol-

dat, et était dirigé sur la Batterie H, 1er régiment d'artillerie, à Fort Independence dans le port de Boston. Sa batterie fut, le 31 octobre, envoyée à Fort Moultrie, Caroline du Sud, et, le 1er décembre 1828, mettait à la voile vers la forteresse Monroe, à Old Point Comfort, dans la Virginie.

Un de ses officiers, le lieutenant Howard s'était intéressé au jeune soldat, d'une allure, d'une culture, d'une éducation qu'on ne rencontrait guère, à cette époque, dans les rangs de l'armée américaine, refuge, alors, de tous les affamés, des traîne-la-quille, des las-d'aller, des déchus d'espoir et pis encore. Il avait écrit à M. Allan pour lui signaler la situation d'Edgar, et Allan avait répondu que « le mieux était qu'Edgar demeurât où il était jusqu'à ce que la durée de son engagement prît fin ». C'est-à-dire cinq ans ! Poe feignit de supposer à Allan la conviction que, s'il s'était engagé, c'est qu'il s'était avili et déshonoré et que n'importe quoi valait mieux que son retour au foyer, où Allan aurait à partager avec lui un peu de son infamie. Il plaida par lettres, se montra à nu, tenta de faire oublier les querelles passées, de faire renaître les sentiments de confiance et d'affection, s'efforça de reconquérir sa place au foyer de son père adoptif. Aucune réponse ne lui est faite.

On suggéra à Poe, puisqu'il ne pouvait être libéré du service sans l'appui d'Allan, de se tourner vers l'Académie de West-Point, de s'y faire admettre en qualité de cadet, afin d'être reçu officier. Là encore l'intervention d'Allan est indispensable. Comment l'obtenir ? Un événement lamentable rapproche les deux hommes : Mrs Allan meurt, le veuf admet, cette fois, que Poe vienne à Richmond.

La requête nécessaire est adressée au gouvernement de Washington ; Allan montre une humeur plus douce envers Poe, qu'il appelle de nouveau son cher Edgar. Il est flatté des témoignages d'estime que ne lui ménagent pas même les officiers supérieurs, pas même le Secrétaire à la guerre. Cependant la nomination tarde de mois en mois. Poe pour solliciter est obligé d'aller à Washington à pied et d'en reve-

nir de même ; il faut qu'il se trouve et paye un remplaçant qui exige une somme plus forte qu'on ne l'avait supposé. Allan se lasse ; il a versé aux mains d'Edgar, le 20 mai 1829, la somme de 200 dollars, comme il a soin de l'établir au dos d'une de ses lettres. Et, comble d'exaspération, Edgar s'avise entre temps de lui demander l'autorisation, le 29 du même mois, de publier des poèmes, de l'aider même à en faire les frais ! Cette fois, annote Allan sur cette demande : « Répondu le lundi 8 juin 1829, par une forte censure de sa conduite et par le refus de toute aide. » Depuis, Edgar écrira tant qu'il voudra, nulle réponse ne lui est faite. Il a beau insister, tout en ne songeant qu'à l'admission à West-Point, pour obtenir le pardon de ses fautes passées, pour fléchir le bon vouloir et l'affection de son père adoptif, ne serait-ce qu'en souvenir de leur chère défunte, pour obtenir la permission de revenir à Richmond. Allan reste de glace et ne cède pas.

Enfin le 1er juillet 1830, Poe est reçu à West-Point ; Allan lui sourit. Mais voilà que soudain une lettre a été communiquée à Allan, une lettre adressée par Poe, le 3 mai 1830, à un certain sergent Samuel Graves, son remplaçant peut-être ou simplement un camarade de régiment, et, dans cette lettre, Poe expliquait à Graves pour quels motifs il ne peut s'acquitter de sa dette envers lui, bien qu'il eût essayé d'en obtenir le montant de M. Allan. Fureur de celui-ci qui se plaint de telle façon que, de son côté, Edgar Poe ne garde plus aucune retenue. Cette fois, il expose tous ses griefs sans ménagement d'aucune sorte.

Au maillot a-t-il sollicité sa charité, sa protection ? On n'ignore pas à Baltimore que son grand-père, alors vivant et riche, n'eût pas demandé mieux que de l'élever. On a insisté, si bien promis l'adoption et une éducation libérale. Or en quoi ces promesses ont-elles été remplies ? Un an à l'Université, dans des conditions d'infériorité humiliantes et qui empêchaient de tirer profit de tout l'enseignement qu'il aurait pu y trouver. Des exigences, des reproches

continuels et fondés sur le fait qu'il contractait nécessairement des dettes, puisqu'il ne recevait pas d'argent ; aucune aide et aucune affection, surtout depuis le décès de Mrs Allan. Parfois des protestations, mais nulle assistance suivie et avisée. A West-Point, on le regarde comme un mendiant. Mais il ne fera plus d'appel inconsidéré à un cœur qui s'est fermé, à une bourse qui se défend. Puisqu'il ne peut vivre décemment comme ses camarades, il ne lui reste qu'un parti à prendre. Il quittera West-Point, et il s'arrangera de façon à gagner sa vie selon ses moyens. La seule requête qu'il se permette encore, c'est qu'Allan sollicite avec lui sa démission, car être renvoyé serait être privé de la petite solde qui lui revient et dont il aura grand besoin. Au dos, de l'écriture d'Allan : « Reçu cette lettre le 10 et n'ai pas cru nécessaire d'y répondre. Je fais cette note le 13, et ne vois aucune raison de changer d'opinion... »

Pauvre Edgar Allan Poe. Il trime dans Baltimore, inconnu, abandonné, sans aucun soutien, *homeless*, *pennyless*, sans toit, sans un sou, acceptant le hasard des besognes quelconques. Il tombe malade, est à la veille de succomber. Sa tante le recueille ; il est soigné par elle et par sa fille. Emue de pitié, c'est elle qui, le 5 décembre, implore Allan, car elle est à peu près aussi pauvre que son neveu. Edgar Poe, convalescent, considère la lourde charge qu'il impose, sans l'avoir voulu, à sa parente ; il risque dans l'espoir de la soulager une tentative, le 15 décembre, d'autant plus qu'il est menacé d'être jeté en prison pour dettes, toujours pour dettes, revient à la charge le 29, auprès d'Allan, de qui la seconde de ces lettres porte au dos cette invraisemblable annotation : « Ecrit le 7 décembre 1831 à John Walsh pour obtenir élargissement et donner en outre 20 dollars qui le tirent de toutes difficultés ultérieures... — négligé l'envoi de la lettre jusqu'au 12 janvier 1832. Alors mis à la poste moi-même. »

A quoi serviraient de plus amples commentaires ? Le

poète le plus sensible et le plus épris de pureté intellectuelle qui ait jamais vécu s'est développé, formé, saisi de soi-même au milieu d'une telle complication de malveillance, de sécheresse, de mésintelligence, au fond d'un gouffre de détresse, de misère et de désespoir. Et cependant paraissait sous son nom le recueil des poèmes les plus lumineusement sereins, les plus délicatement sensibles, les plus attachants qu'il ait produits : *A Hélène*, *Israfel*, *Lénore*, *la Dormeuse*, *la Cité dans la Mer*, etc., quelques-uns des poèmes merveilleux entre tous qui chantent à jamais dans la mémoire et sur les lèvres des hommes de tous pays...

ANDRÉ FONTAINAS.

BAUDELAIRE A LA SALLE DES VENTES

DES « FLEURS DU MAL » AUX « AMŒNITATES BELGICÆ »

—

Aux termes de son traité, passé le 30 décembre 1856, avec Auguste Poulet-Malassis et Eugène de Broise, les deux beaux-frères associés, Baudelaire devait toucher « par chaque volume des *Fleurs du Mal* tiré, vendu ou non vendu, vingt-cinq centimes », soit au total 250 fr., pour le tirage prévu de mille exemplaires. Ce tirage ayant atteint 1.300, on peut admettre qu'en chiffres ronds la première édition rapporta 300 francs au poète, encore faudrait-il tenir compte des exemplaires « de passe » (10 0/0 suivant l'usage le plus répandu) sur lesquels l'auteur ne perçut sans doute pas ses droits.

C'était déjà beau qu'un livre de poésie ne fût pas un compte d'auteur — ce fut, entre autres, le cas de *Sagesse* — et ces trois cents francs, représentant la part de bénéfice de Baudelaire, étaient bons à rappeler, en tête de ces notes, où seront énoncés les prix atteints en vente publique par quelques exemplaires des *Fleurs du Mal* et des *Epaves*.

Les *Lettres* de Baudelaire (1) et les notes de Poulet-Malassis font suffisamment connaître quel soin fut apporté à la révision et à la correction des épreuves. Enfin, le 11 juillet 1857, le *Journal de la Librairie* annonçait la mise en vente du volume :

6.057. — *Les Fleurs du Mal*, par Charles Baudelaire, in-12, 256 p. Alençon, imp. et lith. Poulet-Malassis et de Broise, Paris, même maison... 3 fr.

(1) Charles Baudelaire : *Lettres*, Paris, Société du « Mercure de France », 1906, in-8. Portrait en héliogravure.

Cette indication alors suffisante ne saurait satisfaire un bibliographe, après qu'un exemplaire d'épreuves de ce volume a atteint la somme coquette de 35.950 francs, qui, avec les 17 fr. 50 pour 100 de droits inhérents à ces sortes de transactions, représentent plus de 42.200 francs. Il rapporte plus de conserver des épreuves et de les revendre que d'écrire un chef-d'œuvre. Cette aubaine n'était pas, au surplus, réservée à l'infortuné Poulet-Malassis.

Soyons donc plus précis.

Les Fleurs du Mal, portant la « firme » de Poulet-Malassis et de Broise, libraires, éditeurs, Paris, 4, rue de Buci, 1857, comprenaient 2 ff. pour le faux titre et le titre, 248 pp. plus 2 ff. pour la table.

Au verso du faux titre, avis relatif aux conventions littéraires et le nom des imprimeurs; le titre, imprimé en rouge et noir, contient en épigraphe, au-dessus de la marque des éditeurs, ces six vers empruntés aux *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné :

On dit qu'il faut couler les execrables choses
Dans le puits de l'oubli et au sepulcre encloses
Et que par les esprits le mal ressuscité
Infectera les mœurs de la postérité ;
Mais le vice n'a point pour mère la science,
Et la vertu n'est pas fille de l'ignorance.

La dédicace à Théophile Gautier occupe la première page (le verso blanc). Cette dédicace, substituée à une première dédicace qui n'avait pas plu au « Magicien », « parce qu'une dédicace ne doit pas être une profession de foi (2) »,

(2) Voici le texte de cette première dédicace, resté jusque-là inédit, tel que le divulgua, en 1887, M. Eugène Crépet, dans son *Etude bibliographique* précédant les *Œuvres posthumes* de Charles Baudelaire :

A mon très cher et vénéré maître et ami, Théophile Gautier.

Bien que je te prie de servir de parrain aux *Fleurs du Mal*, ne crois pas que je sois assez perdu, assez indigne du nom de poète, pour m'imaginer que ces fleurs maladives méritent ton noble patronage. Je sais que, dans les régions éthérées de la véritable Poésie, le Mal n'est pas, non plus que le Bien, et que ce misérable dictionnaire de mélancolie et de crime peut légitimer les réactions de la morale, comme le blasphémateur confirme la religion. Mais j'ai voulu, autant qu'il était en moi, en espérant mieux peut-être, rendre un hommage pro-

comporte une tache légère qu'effaça la seconde édition (1861), où on lit : Au parfait Magicien *ès lettres françaises* et non *ès langue française*. Le titre de départ de l'ouvrage (verso blanc) précède la pièce *Au lecteur* (p. 5 à 7), devenue, on ne sait pourquoi, « Préface », jusqu'en 1917, dans les éditions posthumes de Michel et de Calmann-Lévy. Des titres de départ analogues précèdent chacune des grandes divisions du recueil : *Spleen et Idéal*, *Fleurs du mal*, *Révolte*, *le Vin*, *la Mort*.

Ainsi que l'attestent Poulet-Malassis et Baudelaire lui-même (Bibliothèque Mazarine, Réserve, 36-230, exemplaire des *Fleurs du Mal* offert par M[me] Aupick, la mère de l'auteur, note autographe de celui-ci sur un feuillet de garde), il avait été tiré « quelques exemplaires sur beau papier. Après la saisie du livre, le prix a beaucoup varié. Certains exemplaires sur papier fil se sont vendus 20 fr. et même 40 fr. (3) ».

Ces exemplaires sur hollande auraient été au nombre de 10 environ, et au dire de Malassis, qui confirma sur le sien les prix qu'ils atteignirent, fort peu auraient été mis dans le commerce, « ils furent presque tous distribués par Baudelaire », et, pour cette raison, l'éditeur s'excusait auprès de Charles Monselet, aussi bibliophile que fin lettré, de ne pouvoir lui offrir qu'un volume sur papier ordinaire :

> J'aurai le regret, écrivait Malassis à Charles Monselet, de ne pouvoir vous donner qu'un exemplaire sur papier ordinaire des *Fleurs du Mal*. Au moment de la saisie, Baudelaire a mis la main sur tous les exemplaires papier fort et les a adressés comme moyens de corruption à des personnages plus ou moins influents. Puisqu'ils ne l'ont pas tiré d'affaire, je crois qu'il ferait bien de les leur redemander (4).

fond à l'auteur [de] l'*Albertus*, de la *Comédie de la Mort* et d'*España*, au poète impeccable, au magicien ès langue française dont je me déclare, avec autant d'orgueil que d'humilité, le plus dévoué, le plus respectueux et le plus jaloux des disciples.

CHARLES BAUDELAIRE.

(3) Cf. Georges Vicaire : *Les deux Couvertures des* Fleurs du Mal *de Charles Baudelaire* (1857), Paris, Henri Leclerc, 1914, in-8.

(4) *Catalogue d'une collection de livres rares et curieux d'un homme de*

Il suffit de signaler la question des deux couvertures. semble établi par l'étude de Georges Vicaire que la second la mauvaise, servit à brocher, après la saisie et la « rid cule opération chirurgicale » que l'on sait, les 200 exem plaires, non encore vendus, restés en feuilles dans les at liers de Malassis (5).

Avec ces quarante francs que Poulet-Malassis faisait su vre d'un point d'exclamation admiratif, on était enco loin des prix actuels. *Les Fleurs du Mal* furent longues les atteindre, mais une fois commencée, l'ascension fut r pide, vertigineuse presque comme peut l'être une chute.

En 1878, lors de la vente après décès d'Albert de la Fiz lière, un des bibliographes de Baudelaire, le catalogue contentait, pour un exemplaire broché, ayant, par cons quent conservé sa couverture, de cette brève mention « première édition ». Cette même année, à la vente de Po let-Malassis, furent adjugées à des prix qui, aujourd'h paraissent dérisoires, les insignes raretés qui, depuis, fire sensation.

Il y a quarante ans, et même moins, un exemplaire s papier ordinaire ne dépassait guère cent francs, quand les atteignait. Ainsi, en 1886, lors de la vente de J. Noi — au catalogue de laquelle il faut toujours se report quand il s'agit des Romantiques. — un exemplaire d *Fleurs* (papier ordinaire), malgré six portraits ajoutés sa riche reliure en maroquin rouge, fut payé 105 francs.

A la même vente, un hollande, portant sur le faux tit

lettres bien connu (Charles Monselet). — Reproduit par le comte G. de C tades, *Portraits et fantaisies*, Paris, Quantin, 1887, in-12.

Charles Monselet devait publier, en 1859, chez Poulet-Malassis et de Broi dont le magasin était alors situé, 9, rue des Beaux-Arts, la première éditi restée la meilleure de ses études sur le XVIIIe siècle, *Les Oubliés et les déd gnés*.

(5) Cf. Georges Vicaire, *op. cit.* — On trouvera également la reproducti des deux couvertures dans le *Trésor du Bibliophile* de M. L. Carter tome I (1924), ainsi que de précieuses indications sur les exemplaires mutil conformément au jugement de la VIe Chambre.

un envoi autographe à Paul de Saint-Victor, atteignit, il est vrai, 525 francs. C'était là un commencement (6).

En avril 1891, avait lieu à l'hôtel Drouot la vente de la collection formant le « grenier » du « Toqué », autrement dit Charles Cousin, un des auteurs du volume consacré à Baudelaire, en 1872, chez Pincebourde, cet ancien commis de Poulet-Malassis, à son tour devenu patron. Le joyau de la collection était, comme chacun sait, l'exemplaire unique, digne de figurer dans la bibliothèque imaginaire du non moins imaginaire comte de Fortsas, des *Tableaux des mœurs du temps aux différents âges de la vie*, avec ses dix-huit miniatures et la note autographe du marquis de Paulmy.

Le catalogue de cette vente contenait, toutefois, un exemplaire des *Fleurs du Mal* auquel prêtait un singulier intérêt le portrait qui y était joint :

Edition originale complète, portrait curieux à l'eau-forte ajouté. Ce portrait de Baudelaire reproduit un dessin exécuté pour le Toqué par le poète lui-même, en 184., un jour que le futur auteur des *Paradis artificiels* venait de faire un premier essai du haschisch.

Cet essai avait eu lieu, place de la Sorbonne, chez Louis Ménard, et Charles Cousin, dans les *Souvenirs* qu'il consacre, sous la signature de Charles C., Bibliotaphe, à son ancien camarade de Louis-le-Grand et du Quartier Latin, conte ainsi la genèse de ce « portrait autographe, à la plume et à l'estompe, rehaussé de vermillon ».

Ce dessin a son histoire ; la voici. Nous avions pris rendez-

(6) Malade, vieilli avant l'âge et, comme Panurge, souffrant souvent du manque d'argent, Poulet-Malassis avait su conserver sa bonne humeur et sa goguenardise. Quelques jours avant sa mort, survenue le 11 février 1878, passant, au cours d'une de ses dernières sorties, près de la Morgue, il disait à l'ami qui l'accompagnait :

— N'entrons pas là, on m'y garderait.

Ce survivant de l'entresol de Dinochau et de la Brasserie des Martyrs demeure sympathique. Il resta lui-même, jusqu'à la fin, puis, alors qu'il aurait eu l'excuse de la misère, ou peu s'en faut, respectueux des dédicaces et des notes qui décuplaient la valeur de ses livres, il les conserva et n'en fit point argent. La mort seule les dispersa.

vous un jour d'hiver. Baudelaire et moi, pour goûter, en compagnie de notre hôte du grenier, les voluptés du haschisch, alors peu connu à Paris. C'est sous l'influence de cette pommade verdâtre, et en attendant l'extase promise, que le futur auteur des *Paradis artificiels* dessina pour moi ce portrait en pied, le seul de cette date qui lui ressemble.

De temps en temps (je le vois encore), il posait la plume, et roulant entre ses doigts des estompes en papier, il en caressait son image avec un visible plaisir. Il y travailla longtemps, et lorsqu'il me la remit enfin, après avoir terminé les accessoires qui la complètent, il parut me faire un notable cadeau.

Ce fut aussi mon avis, et j'ai conservé cette relique avec un soin pieux (7).

En six ans, la valeur marchande de l'édition originale a plus que doublé. Aux ventes Legrand et Montgermont (1912), un exemplaire broché (couverture) et un autre en demi-reliure atteignent 275 et 350 francs.

Puis, vint la guerre, et, avant même qu'elle fût terminée, reprit la vente des livres, leurs prix, comme la portée de l'artillerie de siège et la force des avions, ne connaissant pas de limite. En décembre 1917, au cours du premier mois du ministère Clemenceau, alors que, depuis avril, l'entrée en guerre des Etats-Unis devait compenser la défection russe, avait lieu la vente Jules Le Petit où, pour la première fois, deux exemplaires des *Fleurs du Mal* attei-

(7) *Charles Baudelaire. — Souvenirs-Correspondances, Bibliographie suivie de pièces inédites*, Paris, René Pincebourde (Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud), 1872, in-8, de 2 ff., 208 pp.

En dehors des exemplaires ordinaires, il en avait été tiré 6 numérotés sur chine, et un certain nombre sur papier vergé.

Deux de ces derniers figuraient sous les nos 809 et 810, à la vente de Charles Cousin. Le second était celui de Poulet-Malassis, qui l'avait complété par une notice très exacte de sa main et par des additions des plus intéressantes, entre autres quatre pages de vers écrits par Th. de Banville (à l'encre rouge), en l'honneur de son ami Baudelaire ; un portrait de Baudelaire par lui-même, dessiné à la plume en 1860, et avivé de crayon rouge, portrait d'une ressemblance frappante ; les autographes très précieux de presque toutes les lettres adressées à Baudelaire qui sont reproduites dans le volume,... et enfin un autographe de 10 pages, de Baudelaire lui-même, qui contient le canevas d'un grand drame populaire, dont le succès devait rétablir l'équilibre de son budget. A la fin du volume, épreuve d'un chapitre supprimé et de divers articles concernant la publication.

gnaient des prix qu'on n'eût osé jusque-là imaginer : l'un, papier ordinaire, 800 francs, l'autre, un hollande relié par Canape, 14.601 francs. Il est vrai que son faux titre portait cet envoi autographe confirmant la dédicace imprimée de l'œuvre à Théophile Gautier :

> Mon bien cher Théophile, la dédicace
> imprimée à la première page n'est
> qu'une ombre très faible de l'amitié
> et de l'admiration véritables que
> j'ai toujours éprouvées pour toi. Tu le sais.
>
> CH. BAUDELAIRE.

— Avec les frais, 16.000 ! Et en matinée ! s'écria, admiratif, Tristan Bernard, propos que nota M. Emile Henriot dans sa chronique du *Temps* et que recueillit le *Trésor du Bibliophile*.

En 1920 et en 1921 (ventes Brivois et Latombe), deux exemplaires sur hollande « faisaient » 14.300 et 11.000 francs. Cette même année 1921, à la vente Parran passait le

précieux exemplaire imprimé sur papier de Hollande ayant appartenu à Poulet-Malassis, dans lequel l'éditeur et ami de Baudelaire a consigné de très personnelles et très intéressantes notes autographes qui occupent les quatre pages de garde au début du volume.

Tout d'abord une longue note, relation du procès intenté à l'auteur et à l'éditeur-imprimeur des *Fleurs du Mal*, acte d'accusation, plaidoyers, jugement et précis des pièces justificatives publiées à la suite ; puis des anecdotes sur Baudelaire et nombre de ses traits d'esprit rapportés, etc., enfin l'indication du tirage de l'édition originale des *Fleurs du Mal* sur papier ordinaire et sur papier vergé, ces derniers qui « furent presque tous distribués par Baudelaire », et l'éditeur ajoute ; « 2 ou 3 qui furent revendus à des libraires trouvèrent amateurs en 1857 et 1858 à 20, 30 et même 40 francs » !

Lettre autographe de 2 pages de Baudelaire, ajoutée au volume ainsi qu'un billet de quelques lignes, tous deux adressés

à Poulet-Malassis et relatifs à la correction des épreuves des *Fleurs du Mal.*

Il monta à 10.100 francs et ce ne fut pas un mauvais placement : quatre ans après, à la vente Descamps-Scrive (novembre 1925), il a été adjugé 48.020 francs à M. Jean Patou, soit en y ajoutant les 19 fr. 50 o/o de rigueur, 57.399 fr. 50.

A cette même vente Parran, provenant également de la bibliothèque de Poulet-Malassis et acheté 137 francs en 1878, le manuscrit d'épreuves formé par l'éditeur atteignit 35.950 francs, plus les frais.

Le catalogue le décrivait ainsi :

137. — BAUDELAIRE (Charles). *Les Fleurs du Mal*, Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857, in-12, mar. rouge, jans., dent. int. tr. dor., non rogné (Amand).

Très précieux exemplaire d'épreuves dont les feuilles portent le bon à tirer et la signature de Charles Baudelaire. Le faux titre, le titre et la dédicace y sont en double; — une épreuve du titre contient le mot *Poésies* qui parut inutile à Baudelaire ; — la dédicace est imprimée en gros caractères espacés et en petits caractères.

L'auteur a surchargé ces épreuves de minutieuses recommandations, ses yeux exercés ne faisant grâce à aucun détail. En regard est placé l'original autographe de la dédicace (dont le dispositif général ne varia pas aux corrections), et l'épreuve imprimée en italiques d'une dédicace primitive longue de 16 lignes, audacieuse profession de foi qui n'agréa pas à Théophile Gautier ; Baudelaire ne garda de ces lignes que l'expression de *Fleurs maladives.*

Au recto et au verso de ces premières pages s'engage un amusant colloque entre Baudelaire, dont les recommandations sont sans nombre, et Poulet-Malassis, qui répond impatienté : « Voilà deux mois que nous sommes sur les *Fleurs du Mal* pour en avoir imprimé cinq feuilles » ; et ailleurs : « Je crois de plus en plus, mon cher Baudelaire, que vous vous f.... de moi. »

Toutes les pages sont couvertes de *corrections et indications autographes* de l'auteur ; on y relève aussi les variantes appor-

tées à plusieurs hémistiches et à quelques adjectifs. La feuille 1 est en triple ; les feuilles 6 et 9 en double.

Exemplaire formé par A. Poulet-Malassis et revêtu de son ex-libris ; il passa de sa bibliothèque dans celle de M. Parran.

En novembre 1925, enfin, à la vente Descamps-Scrive, un exemplaire sur papier ordinaire, auquel était joint le texte autographe de l'« Epigraphe pour un livre condamné », sonnet publié pour la première fois dans la *Revue Européenne* du 15 septembre 1861 et ajouté, en 1868, à l'édition posthume, ne faisait pas moins de 4.510 francs, les frais non compris.

§

Au commencement de février 1861, paraissait la seconde édition des *Fleurs du Mal* :

Les Fleurs du Mal, par Charles Baudelaire. — Seconde édition augmentée de trente-cinq poèmes nouveaux et ornée d'un portrait de l'auteur dessiné et gravé par Bracquemond. — Paris, Poulet-Malassis et de Broise, éditeurs, 97, rue de Richelieu et passage Mirès, 36 (Paris, imp. Simon Raçon), 1861, in-12, de 3 feuillets pour le faux titre, le titre et la dédicace (le verso blanc), 319 pp., y compris la table. Signature de l'imprimeur au verso du faux titre et au bas de la table (verso blanc). Aucune indication des tirages de luxe ; titre noir et rouge, d'où a disparu l'épigraphe ; ont été supprimées également les notes précédant *Franciscae meae laudes*, « Vers composés pour une Modiste érudite et dévote », et *Le Reniement de saint Pierre*. Mêmes titres de départ que dans l'édition originale, auxquels s'en est joint un nouveau : *Tableaux parisiens*.

Le tirage était de 1.500 exemplaires, plus quelques exemplaires sur chine, sur hollande et sur vélin fort, devenus fort rares.

Dans l'idée de Baudelaire, un frontispice dont il avait dessiné, indiqué les grandes lignes, et même esquissé un croquis, le « squelettte arborescent » devait précéder le volume. Mais Bracquemond, malgré des essais, dont il

existe des spécimens, ne put arriver à donner satisfaction au poète. Il fallut donc se contenter du portrait tiré chez Delâtre; certains exemplaires en contiennnent des épreuves avant la lettre. Quant au squelette, Félicien Rops devait reprendre l'idée, et l'exécuter avec un tel bonheur que, lorsqu'on la trouve en tête des *Epaves*, on ne songe guère à donner à l'artiste ce collaborateur inattendu que révèle la correspondance de Baudelaire, l'auteur même des *Fleurs du Mal.*

Dans sa dédicace de l'exemplaire sur vélin fort qu'il offrit à Paul de Saint-Victor, Baudelaire a indiqué lui-même quelles étaient les pièces supprimées, pour se conformer au jugement de la VI[e] Chambre :

à Paul de Saint-Victor
Témoignage d'amitié.
CH. BAUDELAIRE.

Les six pièces condamnées par jugement du 20 août 1857, et qui n'ont pu être réimprimées ici, sont : *les Bijoux.* — *à Celle qui est* trop gaie, — *le Léthé*, — — *Lesbos*, — *Femmes Damnées* (*à la pâle clarté*) — et *les Métamorphoses du Vampire.*

J'ai marqué à la table des matières toutes les pièces nouvelles.

Toutes les autres anciennes ont été remaniées.

C. B.

Autre dédicace au crayon, simplement signée des initiales C. B..., sur cet exemplaire, également sur vélin fort, qu'accompagnait une longue lettre (8) à la suite de la visite au poète d'*Eloa*, provoquée par la candidature inattendue à l'Académie de Charles Baudelaire :

(8) Cf. : *A. de Vigny et Charles Baudelaire candidats à l'Académie française*, Etude par Etienne Charavay. — Paris, Charavay frères, 1879, in-8 de 152 pp., portr.— Cette lettre a été reproduite, tant dans les *Lettres* que dans mon introduction aux *Fleurs du Mal.*

à M. le Comte Alfred de Vigny
Témoignage d'admiration et de sympathie.

C. B.

La sympathie ne fut pas moindre chez Vigny qui, le premier peut-être, vit dans *les Fleurs du Mal* plutôt des fleurs du *bien*, ainsi que l'atteste cette lettre :

Lundi, 27 janvier 1862.

Depuis le trente décembre, monsieur, j'ai été très souffrant et presque toujours au lit. Là je vous ai lu et relu, et j'ai besoin de vous dire combien de ces *Fleurs du Mal* sont pour moi des fleurs du *bien*, et me charment ; combien aussi je vous trouve injuste envers ce bouquet, souvent si délicieusement parfumé de printanières odeurs, pour lui avoir donné ce titre indigne de lui, et combien je vous en veux de l'avoir empoisonné quelquefois par je ne sais quelles émanations du cimetière de Hamlet.

Si votre santé vous permet de venir voir comment je m'y prends pour cacher les blessures de la mienne, venez mercredi (29), à quatre heures après midi ; vous saurez, vous lirez, vous toucherez comment je vous ai lu ; mais ce que vous ne saurez pas, c'est avec quel laisir je lis à d'autres, à des poètes, les véritables beautés de vos vers, encore trop peu appréciés et trop légèrement jugés.

. . . .

Venite ad me.

ALFRED DE VIGNY.
6, rue des Ecuries d'Artois (9).

Les trente-cinq poèmes nouveaux remplaçant les six pièces supprimées étaient :

L'Albatros, *le Masque*, *Hymne à la Beauté*, *la Chevelure*, *Duellum*, *le Possédé*, *un Fantôme : I, les Ténèbres, II, le Parfum, III, le Cadre, IV, le Portrait* ; *Semper eadem*, *Chant d'automne*, *A une Madone*, *Chanson d'après-midi*, *Sisina*, *Sonnet d'automne*, *une Gravure fantastique*, *Obsession*, *le Goût du Néant*, *Alchimie de la Douleur*, *Horreur sympathique*, *l'Horloge*, *Paysage*, *le*

(9) *Charles Baudelaire, — Souvenirs*, etc.

Cygne, les Sept Vieillards, les Petites Vieilles, les Aveugles, à une Passante, le Squelette laboureur, Danse macabre, l'Amour du Mensonge, Rêve parisien, la Fin de la Journée, le Rêve d'un Curieux et *le Voyage*.

Cette seconde édition n'atteindra jamais la rareté et la valeur de l'édition originale. Cependant, elle monte à son tour et s'est vu attribuer, ces dernières années, des prix assez respectables. Alors que, en 1897, le tirage sur hollande des Goncourt ne dépassait pas 75 francs, en 1917, à la vente Le Petit, l'exemplaire Saint-Victor atteignait 2.505 francs, et, pour les chines, la progression a été encore plus rapide. A la vente Hoche (1920), un exemplaire, contenant une lettre autographe, était adjugé 4.000 francs, et l'exemplaire auquel était joint le manuscrit autographe du sonnet « Obsession », recueilli pour la première fois dans cette édition, vendu, en 1921, 3.600 francs à la vente Parran, dépassait 8.000 (exactement 8.005 francs, plus les frais), en novembre 1925, à la vente Descamps-Scrive.

Vous n'avez aucune certitude, écrivait Baudelaire à Poulet-Malassis en 1861, que la propriété des *Fleurs* et des *Paradis* vaille 5.000 fr.

Elle ne vaut peut-être pas cela, *actuellement* ; et elle peut valoir, *plus tard*, beaucoup plus.

A défaut de la propriété, puisque, depuis 1917, l'œuvre de Baudelaire est tombée dans le domaine public, les prix atteints en vente publique par les deux premières éditions des *Fleurs du Mal* donnent à cette phrase une allure singulière de prophétie et l'ironie est cruelle, quand on sait contre quelle misère eut, à Bruxelles, à se débattre le poète avant que, — enlevant la parole à ce merveilleux causeur — l'eût terrassé la paralysie.

§

Les Fleurs du Mal n'ont pas été seules à connaître cette fortune. En 1866, Poulet-Malassis qui, sous la rubrique « Rome, à l'enseigne des Sept Péchés Capitaux », y avait

publié deux ans plus tôt le *Parnasse satyrique du XIX*^e^ *siècle* et venait de lui donner une suite avec son *Nouveau Parnasse* (Eleuthéropolis aux devantures des libraires), offrait aux amateurs ce recueil tiré à petit nombre :

Les Epaves de Charles Baudelaire. Amsterdam (Bruxelles), à l'enseigne du Coq, 1866, avec un frontispice sur chine de Félicien Rops accompagné de son *explication* imprimée en rouge (10), d'un feuillet également sur chine. Ce frontispice ne se trouve régulièrement que dans les exemplaires composant l'édition originale : 250 sur vergé de hollande et 10 sur chine. Le volume, petit in-8, comptait 4 ff. préliminaires, savoir : 1 f. blanc, 1 faux titre contenant au verso la justification du tirage, le titre imprimé en rouge et noir, et l'*Avertissement de l'éditeur*, sur un f. dont le verso est chiff. II, ; 163 pp., y compris un titre de départ pour chaque pièce et pour chacune des divisions de l'ouvrage indiquées à la table, et la table avec son titre de départ (pp. 159-163).

Publiés sous couverture muette, ces 260 exemplaires ne portaient pas de nom d'imprimeur, l'enseigne du Coq à Amsterdam l'interdisait, — ou il eût fallu inventer un Pierre Marteau quelconque — Après la publication de ce premier tirage, un second suivit, sur papier ordinaire, amputé du frontispice (joint cependant à quelques exemplaires, l'*Ex-*

(10) Les pièces condamnées ayant, depuis 1917, repris leur place dans *les Fleurs du Mal*, les *Epaves* n'ont plus guère leur raison d'être, sinon pour les baudelairiens et les bibliophiles. Nous croyons devoir reproduire par contre cette *Explication*, devenue peu commune, ainsi que l'eau-forte qu'elle accompagne :

Sous le Pommier fatal dont le tronc-squelette rappelle la déchéance de la race humaine, s'épanouissent les Sept Péchés Capitaux, figurés par des plantes aux formes et aux attitudes symboliques. Le Serpent, enroulé au bassin du squelette, rampe vers ces *Fleurs du Mal*, parmi lesquelles se vautre le Pégase macabre, qui ne doit se réveiller, avec ses chevaucheurs, que dans la vallée de Josaphat.

Cependant une Chimère noire enlève au delà des airs le médaillon du poète, autour duquel des Anges et des Chérubins font retentir le *Gloria in excelsis*.

L'Autruche en camée, qui avale un fer à cheval, au premier plan de la composition, est l'emblème de la Vertu, se faisant un devoir de se nourrir des aliments les plus révoltants :

VIRTUS DURISSIMA COQUIT.

plication portant l'indication de l'imprimerie Briard) et de l'*Avertissement de l'éditeur*, le verso du faux titre et le plat inférieur de la couverture portant cette signature : « Bruxelles. — Imprimerie de J.-H. Briard ». Point d'indication de tirage, hauteur 190 millimètres.

Modifié, le titre était le suivant : *Les Epaves de Charles Baudelaire. — Pièces condamnées. — Galanteries. — Epigraphes. — Pièces diverses. — Bouffonneries.* — Bruxelles, chez tous les libraires, 1866.

La couverture, non datée, portait en outre cette indication constituant un peu un attrape-nigauds :

LA LITTÉRATURE PROSCRITE

LIVRES FRANÇAIS DÉFENDUS EN FRANCE

A part la suppression des 2 ff. consacrés à l'*Avertissement*, c'était bien le même livre, même pagination et mêmes titres de départ, trop de pages blanches, pour arriver aux 163 pages, que réclamait l' « horreur de la plaquette », qui, toujours, avait préoccupé Baudelaire.

En dehors des pièces condamnées, étaient réunis les poèmes suivants, dont la plupart ont été depuis recueillis dans les éditions posthumes des *Fleurs du Mal* :

Le Coucher du soleil romantique. — Le Jet d'eau. — Les Yeux de Berthe. — Hymne. — Promesses d'un visage. — Le Monstre. — Franciscae meae laudes (11). — *Vers pour le portrait de M. Honoré Daumier. — Lola de Valence. — Sur le Tasse en prison d'Eugène Delacroix. — La Voix. — L'Imprévu. — La Rançon. — A une Malabaraise. — Sur les débuts de mademoiselle Amina Boschetti. — A propos d'un importun. — Un cabaret folâtre.*

(11) On peut s'étonner de la présence de cette pièce dans les *Epaves* : elle avait figuré dans les deux éditions des *Fleurs du Mal*.

Ainsi qu'on le verra, loin d'être faite à l'insu de Baudelaire, cette publication était désirée et approuvée par lui. Il corrigea les épreuves et rédigea même cet *Avertissement* dont l'éditeur endossa la paternité :

Ce recueil est composé de morceaux poétiques pour la plupart composés (*sic*) ou inédits, auxquels M. Charles Baudelaire n'a pas cru devoir faire place dans l'édition définitive des *Fleurs du Mal*.

Cela explique son titre.

M. Charles Baudelaire a fait don, sans réserve, de ces poèmes à un ami qui juge à propos de les publier, parce qu'il se flatte de les goûter, et qu'il est à un âge où l'on aime encore à faire partager ses sentiments à des amis auxquels on prête ses vertus.

L'auteur sera avisé de cette publication en même temps que les deux cent soixante lecteurs probables qui figurent à peu près — pour son éditeur bénévole, — le public litteraire en France, depuis que les bêtes y ont décidément usurpé la parole sur les hommes.

Une nouvelle édition des *Epaves* (Bruxelles, sous la rubrique d'Amsterdam, 1868) eut même à son tour l'honneur d'attirer sur elle les foudres des tribunaux. Pris d'un beau zèle, le Tribunal correctionnel de Lille la condamnait, le 6 mai 1868, à la destruction, comme contenant des outrages à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs. C'était renchérir sur le jugement de la VI[e] Chambre correctionnelle de la Seine, qui, avec l'assentiment d'Ernest Pinard lui-même, avait malgré les audaces du *Reniement de saint Pierre*, écarté le délit d'offense à la morale religieuse, la prévention n'étant pas établie (12).

De 50 francs à la vente Noilly, en 1886, l'édition originale — la seule qui ait une valeur — montait, en 1912, lors de la vente Legrand, à 132 francs, puis atteignait, en 1917, 425 francs à la vente Le Petit, avant d'atteindre

(12) Il est à noter que Fernand Drujon, dans son *Catalogue des Ouvrages, etc. poursuivis, supprimés ou condamnés*, par une sorte de pudeur, s'il mentionne les *Epaves*, a omis *les Fleurs du Mal*. A peine y fait-il allusion en note.

3.000 francs en 1921, à la vente Parran. L'exemplaire, il est vrai, portait au verso du dessin une lettre au crayon de Rops — on y peut trouver la genèse de l'*Explication* — exposant à Poulet-Malassis la conception emblématique de son frontispice, le « pommier-squelette ayant le pied dans les floraisons grasses des sept péchés capitaux ».

Un exemplaire sur chine, acheté 2.030 francs à la vente Latombe (1921) montait, en 1925, à 4.620 francs à la vente Descamps-Scrive, mais le haut prix avait, en 1921, été atteint par l'exemplaire d'épreuves de la bibliothèque Parran : 9.850. Prix que légitimaient l'intérêt de l'exemplaire et le point d'histoire littéraire qu'il tranchait.

Cet exemplaire, formé par Poulet-Malassis, contenait la « Note de l'éditeur », écrite de la main de Baudelaire ; le manuscrit autographe de la pièce : *Sur le Tasse en prison*, était placé en regard de l'épreuve imprimée, et la dernière pièce, *Le Cabaret folâtre*, avec la longue note de l'éditeur, était entièrement autographe sans épreuve imprimée.

3 documents autographes — lit-on dans le catalogue Parran — sont reliés avec l'exemplaire dont les deux premiers de format gr. in-8, repliés. L'un qui servit de chemise aux épreuves est rempli par Baudelaire de recommandations à son éditeur. Baudelaire désire évidemment la publication des *Epaves*, mais le souci de décliner toute participation dans cette affaire devient une hantise: Surtout que cela ait l'air d'être fait sans mon aveu... Considérons si cela peut *me nuire en Belgique*, il ne s'agit pas de l'opinion, mais de la loi,— et plus loin : « J'ajouterai quelques notes que l'éditeur aura l'obligeance d'endosser. » La seconde feuille contient ces mêmes avis de prudence relatifs à l'Avertissement que l'éditeur devra rédiger et la Table des *Epaves*, dressée et numérotée par l'auteur. La dernière pièce est une lettre très libre relative à une poésie des *Epaves* ; *Le Monstre*.

L'existence de cet exemplaire fixe un point bibliographique jusque-là contesté : à savoir que le volume des Epaves fut bel et bien publié avec l'assentiment de Baudelaire, et la déclaration de Poulet-Malassis, consignée en sept lignes autographes sur le

feuillet de garde est encore formelle. L'assertion que contient la note de M. Van Bever (*Les Fleurs du Mal*, Crès et Cie, 1917, p. 329) est donc erronée. « Nous n'avons pu établir jusqu'ici la part que l'auteur prit à l'établissement de ce livre, mais il est certain que le recueil parut sans son assentiment, et, vraisemblablement lorsque Baudelaire, frappé d'hémiplégie, eut quitté la Belgique. » Ce doute est d'ailleurs un hommage à la mémoire de Baudelaire et à son caractère scrupuleusement probe et même un peu hautain. On ne saurait expliquer que par les embarras d'argent et peut-être par l'affaiblissement de ses facultés le consentement du grand poète à cette édition clandestine et la comédie des Notes, en effet « assez plates », qui ne sont pas dignes de lui.

Les feuilles d'épreuves, chargées de corrections autographes, découpées sans marges, sont fixées avec les Notes sur fort papier de Hollande ; il n'y a pas de titre. Le frontispice est en double épreuve, sur chine appliqué et sur chine volant avec l'*Explication*.

Poulet-Malassis a conservé dans cet exemplaire une longue lettre du chansonnier Jules Choux, grand amateur de curiosités bibliographiques, qui lui donna, pour la réunion des *Epaves*, éparses dans diverses revues, de nombreux renseignements.

§

Un recueil, dont la publication, comme le texte, resta inachevée, *Sur la Belgique*, a été, en 1890, tiré à 10 exemplaires dont un japon fut, en 1921, adjugé 420 francs à la vente Latombe. Mais les fragments qui ont été écrits de ce livre resté à l'état de projet figurent dans les *Œuvres posthumes*, ainsi, d'ailleurs, que neuf des Epigrammes formant les *Amœnitates belgicae*.

C'est là, pourrait-on dire, le recueil fantôme.

Il était ainsi mentionné dans la bibliographie jointe aux *Souvenirs* :

Amœnitates belgicae.— Brochure signée C. B., 1866. Détruite avant publication.

Suivait cette note, dont Poulet-Malassis était le premier à reconnaitre la fausseté :

M. P.-Malassis nous a confirmé l'attribution à Charles Baude-

laire de quelques articles et du recueil d'épigrammes dont il est question dans la note précédente.

. . . .

Le recueil d'*Amœnitates belgicae* (in-8 de 16 pp.) n'a pas été détruit jusqu'au dernier exemplaire, comme le suppose notre collaborateur. Il en est resté un, sur peau de vélin, auquel nous avons pu emprunter trois épigrammes pour notre appendice. Les autographes existent d'ailleurs en double, entre les mains de M. P.-Malassis et de M. Charles Asselineau.

Cet exemplaire sur peau de vélin, purement imaginaire, constituait une gaminerie et non un renseignement bibliographique.

Pourtant, le manuscrit, provenant de la bibliothèque de Poulet-Malassis, avait pris place en 1886 dans la vente Noilly. On connaissait ou on croyait connaître le nom de l'acheteur, — car deux noms ont été mis en avant. En réalité, on en avait perdu la trace, et personne, parmi les plus fervents baudelairiens, ne savait ce qu'il était devenu.

Grande surprise pour beaucoup, il figurait parmi les trésors que vient de disperser la vente de M. Georges-Emmanuel Lang, et, malgré sa minceur, n'en était pas le moins beau. Nous avons manié, nous avons feuilleté, avec une sorte d'émotion, cette plaquette, dont le titre, imprimé en long sur une pièce en cuir rouge, *Charles Baudelaire. Epigrammes Mss. autog*, vient d'éveiller tant de curiosités, tant de convoitises.

Cette plaquette est formée de 18 feuillets de papier écolier, 166+266 mill. comprenant 2 ff. blancs, 14 ff. sur lesquels sont fixés les manuscrits de Baudelaire et 2 ff. blancs. Cartonnage à la bradel, 1/2 toile brune.

Au milieu du plat intérieur, l'ex-libris de Poulet-Malassis : un livre ouvert, entouré des lettres A. P. M. formant un triangle équilatéral, légende : « Je l'ai. »

Au-dessus, monogramme doré de J. Noilly, J. N. entrelacés sur fond rouge, attestant les noms des deux premiers propriétaires du recueil.

Sur le recto de la première feuille de garde, cette note autographe de Poulet-Malassis, signée de ses initiales :

Amoenitates belgicae, épigrammes contre la Belgique, inédites, moins *Venus belga*, imprimée dans le *Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle*, 1866, et dans le livre *Charles Baudelaire. Souvenirs-correspondances*, 1872.

Et l'*Opinion de M. Hetzel sur le faro* et *les Belges et la lune*, imprimés dans ce dernier volume.

20 pièces autographes.

Ce recueil n'a jamais été imprimé ; bien que j'aie dit le contraire dans le livre *Charles Baudelaire* (p. 184). C'était pour faire de la peine au bibliophile belge le vicomte de Spoelberg (*sic*) et lui faire désirer, en vain, ma vente après décès.

Quand cette note fut reproduite en partie dans le catalogue Noilly (15-20 mars 1886), Poulet-Malassis était mort depuis huit ans déjà, et le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, loin de rire de cette gaminerie, laissa percer, en 1894, dans ses *Lundis d'un chercheur* (13)— le temps aurait dû atténuer sa rancune — une mauvaise humeur mal dissimulée à l'encontre de l'éditeur disparu.

Le nombre des inédits avait au surplus diminué. En 1881, dans la nouvelle édition qu'il donna du *Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle* (à Bruxelles, avec l'autorisation des compromis), M. H. Kistemaeckers joignit six nouvelles pièces, *La propreté des demoiselles belges*, *Une eau salutaire*, *Un nom de bon augure*, *Epitaphe pour l'atelier de M. Rops, fabricant de cercueils à Bruxelles*, *l'Esprit conforme et la Civilisation belge* aux trois épigrammes déjà connues (14). Cela en faisait donc neuf, en restaient donc dix-sept inédites (ou en partie) à savoir : *La propreté belge*, *L'amateur des Beaux-Arts en Belgique*, *Une eau salutaire* (publiée seulement en partie), *La Nymphe de la Senne*, un quatrain à ajouter à l'*Opinion de M. Hetzel sur le faro*, *Le*

(13) Paris, Calmann-Lévy, 1864, in-8.
(14) Toutes ces pièces ont été reproduites par M. Jacques Crépet dans les *Œuvres posthumes*, « Mercure de France », 1908, in-8, et dans l'appendice que j'ai donné à mon édition des *Fleurs du Mal* (1917-1921).

rêve belge, *L'inviolabilité de la Belgique*, *Epitaphe pour Léopold Ier*, *Epitaphe pour la Belgique*, *L'esprit conforme* (autre pièce), *Les panégyriques du Roi* (deux pièces), *Le mot de Cuvier*, *Au Concert, à Bruxelles*, *Une Béotie belge*, *La mort de Léopold Ier* (2 pièces).

Toutes ces pièces, écrivait M. Kistemaeckers, sont datées de Bruxelles et sont des satires contre la Belgique.

Il est permis de croire que lors de son séjour en Belgique, Baudelaire n'est jamais sorti de Bruxelles, et qu'il entend désigner par « Belges », ce qu'il aurait dû nommer tout simplement « Bruxellois ».

Suivaient, sur les Bruxellois, quelques considérations également dénuées d'aménité, que je me garderai de reproduire à nouveau, et après avoir vanté la propreté belge, « les belles Flamandes et les jolies Liégeoises », l'éditeur du *Nouveau Parnasse* concluait :

Il est regrettable que le poète n'ait point eu l'occasion de visiter la véritable Belgique, ses satires n'auraient eu qu'à y gagner et la réputation des Belges de même. — Il aurait, n'en doutons pas, retracé les côtés typiques de l'activité fébrile des Anversois, de la sobriété et de la persévérance des Gantois, du caractère loyal et travailleur du Wallon et du Borain, et enfin de l'amabilité et de l'intelligence de cette bonne ville de Liége qui peut revendiquer posséder en son sein toutes les qualités du Français — sans en avoir les défauts.

Que nos amis belges, écrivais-je en 1917, avant de joindre celles de ces épigrammes qui nous étaient connues à mon édition des *Fleurs du Mal*, se montrent aussi larges que leur compatriote H. Kistemaeckers... Ces pièces ne sauraient faire suspecter en rien l'amitié que nous leur portons.

« Surtout qu'ils n'en veuillent pas à Baudelaire, qui n'avait connu que la petite Belgique et ne soupçonnait pas la « grande Belgique », de ces épigrammes, plus amusantes que méchantes, écrites par un malade que tout crispait et dont la solitude et la gêne exacerbaient les nerfs.

« La ville de Bruxelles ne lui avait pas été hospitalière et il y avait cruellement souffert.

« Ces vers n'ajoutent rien à la gloire du poète. Mais maintenant qu'il est permis (15) de publier un texte intégral des *Fleurs du Mal*, une édition serait incomplète qui ne ferait point connaître, en marge des plus beaux poèmes de Baudelaire, l'ironiste parfois cruel et souvent injuste, que laissait deviner l'amertume de sa bouche ».

Je ne puis que renouveler ces objurgations à nos amis de Belgique. En publiant les épigrammes que contient son *Nouveau Parnasse*, M. H. Kistemaeckers avait écrémé le recueil et choisi les meilleures. Celles, jusqu'ici inédites, que nous révèle le texte complet des *Amoenitates belgicae* leur sont inférieures. Les attaques contre les Belges et contre leur roi Léopold Ier nous semblent aujourd'hui inutiles et d'un goût pour le moins douteux. Il en est une, l'« Inviolabilité de la Belgique », qui, après 1914, après l'attitude chevaleresque du roi Albert Ier, de ses ministres et du peuple belge tout entier, nous paraît particulièrement odieuse.

Nous eussions préféré que Baudelaire malade n'eût point écrit ces choses, dont la divulgation constituera pour beaucoup une déception.

Si le poème *A une Courtisane*, retrouvé dans les papiers d'Alphonse Lécrivain, ce collaborateur marron de Poulet-Malassis, dont il fut donné, il est peu de temps, une édition à petit nombre (16), trahit, malgré la crudité des mots, le génie de Baudelaire et la complexité de l'homme, on n'en saurait dire autant de ces épigrammes.

On y chercherait en vain des strophes comme celles-ci où, chantant, le vers apporte comme un écho des *Fleurs du Mal* :

(15) Toléré serait plus juste, puisque le pourvoi en revision contre le jugement du 20 août 1857 a été rejeté.

(16) *A une Courtisane*, poème inédit de Charles Baudelaire, publié d'après le manuscrit original et orné de huit eaux-fortes de Creixams, Paris, J. Fort, 1925, in-8.

Tes jambes, Malvina, où circule un sang calme,
Montent mais lentement vers un ciel sombre et bas,
Douloureux paradis qu'évente de sa palme
Un négrito dressé pour de savants combats.

. . . .

Parfois tu prends aussi une pose enfantine,
Jouant l'étonnement ou la molle candeur
Et riant aux éclats lorsque ma main taquine
Ton vaste sadinet où s'éteint toute ardeur.

. . . .

Tes cheveux, Malvina, ont le parfum des îles,
Mélange très subtil chargé de sel marin,
Vaporeux souvenir où le souffle des villes
Epouse les odeurs de l'amour clandestin !

Cheveux de Malvina, soyez donc mon refuge,
La source, le flot pur où me désaltérer !
J'ai vainement cherché dans les eaux du déluge
A calmer cette soif qui me fait délirer !

Plus vainement encore, on chercherait dans les *Amoenitates* cette finale religieuse, religion peut-être « à rebours» où l'idée du péché apporte comme l'épice d'un sadisme, qui, par ces quatre vers, clôt ce poème longtemps ignoré ;

Il faut penser souvent à celui qui surveille !...
Chérir la courtisane est peut-être un délit.
Peut-être les péchés que le cœur nous conseille,
Par un juge éclairé ne sont jamais remis.

Les dévots de Baudelaire ne sauraient cependant feuilleter sans une sincère et secrète émotion ce manuscrit des *Epigrammes*. A part un mot dont la lecture est difficile, les pièces sont généralement bien écrites, calligraphiées presque, de cette écriture fine et si personnelle du poète ; l'A majuscule revêt une particulière élégance, où apparaissent sa spiritualité et sa soif de la beauté, cependant que, trop appuyés, les points des *i* marquent sa sensualité. Deux traits indiquent soigneusement, ainsi que dans les pièces dont M. A. Van Bever a publié les fac-similés(17),

(17) *Douze Poèmes de Charles Baudelaire*, publiés, en fac-similé, sur les manuscrits originaux de l'auteur... Paris, Georges Crès et Cie, 1917 ; in-8.

les petites capitales des titres. Papier employé, tantôt du papier écolier, un peu bulle, tantôt du papier à lettres, portant la marque « Bath » alors très répandue, soit blanc, soit légèrement bleuté. Non les originaux, mais des copies, évidemment, mais décelant sous la main de Baudelaire, à côté de variantes indiquées (la pièce « L'amateur des Beaux-Arts en Belgique » n'en comporte pas moins de trois), les dernières hésitations de l'auteur des mots biffés, remplacés par d'autres. Ainsi avait-il intitulé la première épigramme : « Venus belgica », pour la transmuer en « Venus belga » ; autre correction dans la suivante, « La propreté des demoiselles belges » : une « chair moisie » devient une « fleur moisie » ; dans « les Belges et la Lune », changement également heureux, substituant « la clarté calme du firmament » à « la clarté du calme firmament » : c'est peu de chose et cependant le vers est tout autre ; changé de place et de régime, l'adjectif abdique sa banalité. Dans « Un nom de bon augure », deux corrections modifient un vers. « Cette femme qui porte en elle son remède » devient : « Cette Eve qui contient en elle son remède » ; toujours les scrupules de l'artiste que encore, dans les deux vers du « Rêve belge », confirme cette autre correction :

> La Belgique se croit toute pleine d'appas ;
> Elle rêve. Passant, ne la réveillez pas.

Soit, elle s'est réveillée toute seule. Mais Baudelaire avait rayé les trois premiers mots du second vers, pour leur substituer :

> Elle dort. Voyageur, ne la réveillez pas.

La définition du « roi constitutionnel, autrement dit : Automate en hôtel garni » (Epitaphe pour Léopold I[er]) suscite ce changement : « Ce qui veut dire : Automate en hôtelgarni. »

Le poète aurait pu également, s'il s'en était aperçu, corriger le *lapsus calami* qui, dans une note accompagnant

la première des deux pièces sur « La mort de Léopold Ier », lui fit parler de « l'ignorance des Belges relativement aux figures de *rhétorique.* »

De ce précieux manuscrit, dont on avait longtemps perdu la trace depuis la vente Noilly (18) et qui vient de connaître l'orgueil des hauts prix, contentons-nous, en attendant sa publication intégrale qui ne saurait tarder, de détacher ces deux pièces inédites.

LA PROPRETÉ BELGE.

« Bains. » — J'entre et je demande un bain. Alors le maître
Me regarde avec l'œil d'un bœuf qui vient de paître,
Et me dit : « Ça n'est pas possible, ça, sais-tu,
« Monsieur ! » — Et puis d'un air plus abattu :
« Nous avons au grenier porté nos trois baignoires. »

J'ai lu, je m'en souviens, dans les vieilles histoires,
Que le Romain mettait son vin au grenier ; mais,
Si barbare qu'il fût, ses baignoires, jamais !
Aussi je m'écriai : « Quelle idée, ô mon Dieu ! »
Mais l'ingénu : « Monsieur, c'est qu'on venait si peu ! »

—

AU CONCERT, A BRUXELLES.

On venait de jouer de ces airs ravissants,
Qui font rêver l'esprit et transportent les sens ;
Mais un peu lâchement : hélas ! à la flamande.
« Tiens ! l'on n'applaudis pas ici ? » fis-je. — Un voisin,
Amoureux comme moi de musique allemande,
Me dit : « Vous êtes neuf dans ce pays malsain,
    Monsieur ? Sans ça, vous sauriez qu'en musique,
    Comme en peinture et comme en politique,
    Le Belge croit qu'on le veut attraper,
    — Et puis qu'il craint surtout de se tromper. »

Décidément, ces vers sont plus faibles que méchants et s'ils n'ajoutent rien, je le répète avec intention, à la gloire

(18) Voir la question restée sans réponse de M. Jacques Crépet dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* du 10 décembre 1907. — Que M. Georges Emmanuel Lang veuille bien trouver ici l'expression de notre sincère gratitude, que partageront tous les amis et tous les admirateurs de Baudelaire.

du poète, nos amis de Belgique ne sauraient en tenir rigueur à Baudelaire, dont ils sont les premiers à admirer et à magnifier l'œuvre.

Mais si les lettres sont nombreuses — le remarquable dossier que contenait la vente Georges-Emmanuel Lang a atteint la somme respectable de 62.000 francs, — les *Amœnitates belgicæ*, en tant que recueil autographe complet, forment un objet unique de collection et le haut prix auquel elles furent adjugées : 13.100 francs, plus les frais, n'a rien qui puisse surprendre.

PIERRE DUFAY.

SUR LE QUAI WILSON[1]

TROISIÈME PARTIE

VII

Le drame de Lausanne avait bouleversé Morchaud au plus profond de sa vie morale. Depuis le soir tragique, un monde de pensée imprécises, informulées, l'habitait. L'une d'elles, pourtant, se détachait des autres, très nette celle-là, résumée en un nom : Arlette! Arlette, son beau chef-d'œuvre, la Rédimée qu'il avait tirée de la boue, dont il avait paré les prunelles d'une flamme d'honnêteté, Arlette, qui avait complètement déserté sa vie, était peut-être, elle aussi, guettée par un drame identique. Vers quelle chambre infâme de faiseuse d'anges sa destinée était-elle en route? A travers quelles aventures de bars interlopes, de trottoirs ou de garnis à l'heure y roulait-elle? Mais non! Cette vision n'était qu'un cauchemar sans consistance. Cet être, malgré sa disparition et son silence, il l'avait sauvé définitivement. C'était sa forme dernière de travailleuse propre qui, toujours, finissait par s'imposer à son souvenir. L'absence avait pu la détourner de lui. C'était d'un cœur humain. Mais au moins, en la quittant, l'avait-il livrée à la vie assez forte, assez imprégnée d'un idéal de noblesse et de dignité morales pour qu'elle ne retombât jamais aux déchéances de la prostitution, pour qu'elle ne finît pas sous les aiguilles d'une avorteuse.

Il ressassait ces considérations mélancoliques et or-

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 665, 666 et 667.

gueilleuses en marchant par la ville. Dans son besoin de détente nerveuse, d'exercice qui le brisât, il avait quitté son bureau de bonne heure et traversé la rade en mouette. Méditant un instant au lieu d'élection de l'apôtre des temps modernes, entre le vieux collège où Calvin avait enseigné et ce coin merveilleux du lac que, dans son obsession intellectuelle, il n'avait sans doute jamais contemplé, par Saint-Antoine, il avait gagné la rue des Chaudronniers et le Bourg-de-Four, vieille et admirable place de guerre civile. Comme il s'engageait dans la rue hautaine de l'Hôtel-de-Ville, il s'arrêta, campé sur les durs pavés, saisi au cœur, arraché à son repliement douloureux : tout, autour de lui, s'inclinait devant la morgue invaincue d'une vieille demeure aristocratique, restée, malgré les révolutions, debout, arrogante, silencieuse, murée. Ce logis hautain s'était, pour ainsi dire, retranché derrière ses deux porte-torches de fer forgé qui, en dépit des inventions, des progrès, comme une protestation, attendaient immuablement, pour les éclairer, les carrosses qui ne viendraient plus.

Le coiffeur, l'antiquaire, l'épicier, tout était noble et mort en face et environ cet hôtel, tout était dédaigneux. Toute boutique muette et déserte paraissait réservée à l'usage exclusif des hôtes surannés de ce coin de ville.

Si le Figaro, sans doute, ignorait complètement l'art de couper les cheveux féminins à la Ninon ou à la Garçonne, il devait exceller à les coiffer à la Belle Poule ou à la Ravageuse. Au reste, cette rue grise, construite avec du passé et qui s'était figée dans l'engourdissement plein de grandeur de la tradition, offrait une échappée émouvante et symbolique sur le flanc de Saint-Pierre : quelques maisons silencieuses, un arbre morose, un coin de parvis achevaient de vous persuader que les siècles n'étaient pas révolus. Il régnait, dans cette partie de la Cité qui entoure la cathédrale, un silence de soleil et de vieilles pierres,

une sévérité de balustres forgés, une froideur désertique, un orgueil d'affirmation qui commentaient le visage de la rue voisine, l'aspect du coiffeur, de l'épicier, de l'hôtel à torchères et, plus loin, le caractère des pavés, des portiques et des cours de la rue des Granges.

Morchaud, rebuté, tourna vers la Treille. Il descendit la rampe célèbre : seule, une librairie y rompait l'unité du mur qui soutient les magnifiques maisons dont la molasse verdâtre scintille aux rayons du jour ou aux ombres de la nuit d'un Eden de paillettes d'or.

Puis il suivit la Corraterie, les mains et la canne au dos, rêvant, méditant, s'amusant aux devantures des magasins de tabac, des coutelleries, des merceries.

Tout à coup, au coin de la rue Abauzit, il se trouva nez à nez avec Norot. Morchaud s'arrêta en un sursaut. Le drame récent s'était momentanément effacé de sa mémoire depuis sa traversée des rues mélancoliques de la ville haute et voici que, brusquement, cette rencontre le replongeait en plein dans la tragédie. Le banquier avait sans doute, ce jour-là, réussi une heureuse affaire, car il était visiblement bien disposé. Sa tête, trop petite pour sa moustache à la Humberto et ses favoris à l'autrichienne qui s'étalaient comme une mousse grise sur une peau couperosée, se dandinait avec satisfaction; son cou, de lignes assez pures, sortait, tel un fût d'arbre, d'un col évasé. Ses épaules tombantes paraissaient laisser choir à chaque instant un raglan beige, ouvert, et dont les bords gansés ton sur ton encadraient une jaquette de bonne coupe et une cravate mordorée piquée d'un brillant. Les chaussures et les guêtres étaient immaculées.

Morchaud en un éclair décida contradictoirement de lui sauter à la gorge, de ne pas employer la violence et finit par inventer un autre châtiment.

Son rôle et son influence à la S. D. N. étaient trop considérables et trop notoires pour que Norot put, sans imprudence, l'éviter. Les deux hommes se mirent donc

à cheminer de conserve parmi la foule des rues Basses. Les banques, la Pharmacie centrale, le Grand Passage, les librairies, Badan, les corsetteries, les papeteries déversaient parmi les flâneurs le flot de leurs clients. Débouchant du passage des Lions, du Molard, de la Cité, de la rue de la Monnaie, un à un ou par petits groupes, les passants venaient alimenter et augmenter l'activité grouillante de la grande artère, entre les boutiques allumées, sous les hauts réverbères électriques. On achetait les journaux à la Fusterie, les bicyclettes roulaient en fleuve sur la chaussée, cornant, trompetant, s'insinuant en girandoles denses entre les piétons, les tramways et les autos.

Morchaud proposa à Norot d'entrer au Cintra. Mais un banquier genevois en place ne se montre jamais ni au bar ni au café, réservés au populaire. Tout au plus est-il admis qu'il s'attable à la crémerie ou dans un thé. Norot entraîna donc le jeune homme vers le thé Rolfo. On y dansait encore et un appel de chair passa rapidement dans les yeux du financier, constamment éblouis de chiffres, à la vue de quelques beaux corps, bien balancés en des rythmes assez lascifs.

Morchaud attendait le moment de lancer la phrase vengeresse, la phrase dédiée à la mémoire d'Eva Marine, qu'il avait préparée tout en cheminant. Mais Norot devança sa cruauté préméditée en attaquant le premier et sur un ton horripilant de sournoise sollicitude :

— Au fond, je suis navré... Navré et inquiet, dit-il languissamment.

— Inquiet?... De quoi? demanda Morchaud. La situation n'a pas empiré. A cause du Protocole?

Norot l'écoutait en suçotant une paille trempée dans une orangeade.

— Ma foi, non, répondit-il après réflexion. J'ai trop l'habitude des affaires pour m'être laissé prendre un seul instant aux grandes phrases que ces messieurs sont venus

débiter en septembre. La paix, soyez-en certain, ne s'établira pas avec des discours, mais avec des chiffres et des faits. Non, le Protocole, je m'en bats l'œil.

Le banquier s'arrêta un instant pour juger l'effet produit sur son interlocuteur par cette expression qu'il estimait très osée, très désinvolte, très moderne.

Le regard de Morchaud s'animait, ses pommettes un peu cireuses se coloraient, il était ramené par ce financier brutal à l'amertume latente de sa vie qui se mêlait dans ses méditations, depuis la nuit de Lausanne, à des souvenirs d'horreur.

— Alors, reprit-il, je me demande ce qui peut tant vous troubler. Est-ce le désaccord qui a persisté, lors du dernier Conseil, à la Commission du désarmement?... Tout laisse prévoir pourtant une entente finale...

— Qui n'est pas encore intervenue, qui n'interviendra peut-être pas de sitôt... Est-ce que la demande d'admission du Reich n'a pas, elle aussi, été remise à une autre session?

— Ce sont là des problèmes graves et dont on n'épuise pas l'examen du premier coup, rétorqua Morchaud, agacé. Les questions soulevées par cette admission sont plus complexes que vous ne paraissez le penser. Il ne s'agit pas seulement d'accueillir le Reich au sein du Conseil... Nous savons, au quai Wilson, que d'autres nations poseront leur candidature, saisiront cette occasion pour démasquer leurs appétits. Tout cela ne s'improvise pas.

— En fait, rien n'aboutit, même parmi les questions secondaires. Antérieurement, la Commission du conflit des Bouches du Danube a-t-elle pu terminer ses travaux? Tenez, une affaire aussi simple, aussi lumineuse, aussi morale que celle de l'opium sur laquelle tout le monde eût dû s'entendre... A quoi est-on arrivé?

Chacune des paroles de Norot, prononcées sur un ton de triomphe contenu, avec la sombre ardeur d'un sec-

taire qui n'a foi qu'en sa doctrine et d'un financier qui ne croit qu'en ses calculs, chacune des paroles de Norot entrait dans le cœur de Morchaud : elles résumaient, cruellement, clairement, des déceptions et des inquiétudes qui l'avaient peu à peu envahi et qu'il osait à peine se formuler. Il resta un instant bouche close et les yeux dans le vide, puis il se décida à placer sa riposte :

— Excusez-moi, monsieur Norot, commença-t-il, si vous trouvez en moi, aujourd'hui, un interlocuteur un peu distrait. Mais je suis encore sous le coup d'un pénible drame qui vient de se passer parmi notre personnel : une pauvre dactylo qui s'est laissé faire un enfant par je ne sais quel voyou et qui, abandonnée, est morte après s'être fait avorter...

Norot se troubla un instant. Un instant ses gestes, son regard se firent moins assurés. Pas longtemps. Il repartit calmement :

— Il y a tant d'intrigues, il se passe des choses si douteuses dans votre Palais... entre tous ces jeunes gens et ces jeunes filles lâchés dans une trop grande promiscuité...

— Une brave petite fille... continua Morchaud. Elle s'appelait Eva Marine.

Cette fois, le silence monta, lourd, atroce, entre les deux hommes, chargé de l'angoisse effarée de l'un et du triomphe de représailles de l'autre. Norot avait compris. Un remords se glissa-t-il dans cette âme glacée en apprenant soudainement la mort de sa maîtresse? Peut-être. Mais, certainement, il plia sous le poids d'une crainte atroce : la voix de Morchaud, de menus détails, quelques-uns de ses gestes, son regard spécial, indiquaient que le jeune homme en savait long sur cette tragédie. En possédait-il le secret complet? Le banquier n'eut plus de doute quand, en manière de conclusion, Morchaud ajouta :

— Je l'avais connue autrefois. Je l'ai aidée à mourir.

Puis, se retournant un peu, de manière à mieux voir son compagnon, il s'installa sur la banquette pour jouir de sa vengeance victorieuse. Il estimait, exagérant quelque peu la portée de ses phrases, avoir, en quelque façon, donné satisfaction à la morte. Il se félicitait particulièrement, et non sans raison, de s'être assez contenu pour affoler Norot en lui laissant comprendre qu'il connaissait son histoire sans lui en fournir pourtant la certitude. Lui, qui s'était toujours senti inférieur dans les joutes diplomatiques, dépourvu de finesse, malhabile aux subtilités des mots à portée indirecte, il était assez satisfait d'avoir su tout dire sans rien dire, d'avoir maté, dompté, ligoté le banquier.

Sur ce dernier point, il ne se trompait pas. Son succès devint bientôt évident, tangible, quand il reçut de Norot quelques lignes, exagérément aimables, qui l'invitaient à goûter au golf d'Onex où le financier désirait le présenter et le faire recevoir.

Bien entendu, Morchaud se rendit à l'invitation, d'autant plus décidé à jouer avec son homme que celui-ci affichait plus son souci de l'amadouer. En arrivant, de loin, il vit le banquier debout au bord des links, engagé dans une conversation avec d'autres membres du club. Sa silhouette se détachait grise, dans son costume de sport, sur le fond sombre du Jura. Devant lui dévalaient les pelouses vertes, coupées de boqueteaux, ondulées de dépressions. Norot, aussitôt qu'il l'aperçut, lâcha son groupe et courut vers la terrasse du chalet de bois où, par discrétion, Morchaud l'attendait.

— Cher monsieur, toutes les formalités sont remplies. Vous avez été admis au club... Désormais, vous êtes ici chez vous. Que vous vous livriez à cet excellent sport ou que vous veniez simplement bavarder en prenant un coktail, vous verrez comme l'endroit est agréable.

Jamais le financier n'avait adressé au jeune homme autant de paroles gracieuses. Celui-ci jubilait, décelant

bien la crainte et la mortification sous cette loquacité. Il remercia brièvement et, tandis qu'ils s'attablaient :

— Une fatalité veut, fit-il, que chaque fois que nous nous rencontrons, je sois sous le coup d'une émotion. L'autre jour, c'était la mort de la pauvre petite Marine... Aujourd'hui... je viens de recevoir une lettre navrante de sa mère... Que de misères!... Et quand je pense que le misérable, cause de la catastrophe, est... quelque part, dans le monde, heureux et peut-être en train de continuer!...

Tous les traits de Norot, surtout le nez, s'étaient pincés dans la lividité de sa figure. De sa main droite il frottait sans arrêt, comme pour en polir l'osier, le bras de son fauteuil. Il étouffait. Heureusement pour lui qu'un grand diable de golfeur s'était approché de la table. Il bondit sur l'occasion.

— Permettez-moi de vous présentez un charmant confrère et un compatriote. M. Piat. — M. Morchaud.

M. Piat, souple comme un sportif, tendit une main froide et lointaine. Il avait un de ces visages stupides et muets, rasés et sans intérêt, ou l'inintelligence le disputait au mystère, — un mur derrière lequel il ne se passe rien.

Mais Morchaud vit émerger d'une pelouse, derrière une haie, M[lle] Waltaire en pleine action, crosse à la main. Dès qu'elle aperçut le jeune homme, elle abandonna la fin de la partie, heureuse de venir à lui. Cette marque d'intérêt non équivoque, pour qui connaît la passion des golfeurs engagés, toucha Morchaud plus qu'il ne l'eût cru. Le plaisir qu'il en éprouva le fit rosir et le replia une seconde sur lui-même : Que se passait-il donc dans son cœur ? Quelle révélation ! Pourquoi se sentait-il tout à coup capable de cent choses prodigieuses simplement parce que Elisabeth, lâchant le jeu, s'était précipitée vers lui? Il avait cru jusqu'à cet instant que l'agrément qu'ils éprouvaient à se retrou-

ver ne relevait que de la bonne camaraderie. Mais la camaraderie ne suffisait plus à expliquer la joie profonde dans laquelle il venait de s'épanouir. Il hésitait encore... tout en pensant comprendre. Il rendit vite leur liberté à Norot qui s'ébroua, délivré, et à l'insipide Piat.

Il fut heureux que Mlle Waltaire consentît à prendre le thé avec lui. Ils étaient seuls à une petite table, sous la véranda. Ils sentaient bien — et avec délices, d'un consentement enthousiaste — que leur isolement anormal, au milieu d'amis qui goûtaient autour d'eux, les compromettait un peu et les engageait. Ils trouvèrent mille choses à se dire, imprécises, mille choses auxquelles ils étaient tout surpris de s'intéresser ensemble. Chacun put voir Morchaud monter dans la petite automobile qu'Elisabeth pilotait, pour rentrer en ville.

Mais le banquier estimait sans doute n'avoir pas assez fait encore pour se concilier celui qu'il savait être maintenant le détenteur de son infâme secret. Lui, dont les salons étaient si rigoureusement fermés à tous ceux qui n'étaient pas de sa caste, qui n'avait jamais reçu à sa table que les oligarches les plus sûrs, les plus absolus, à la rigueur quelques hommes notables et éprouvés du parti conservateur et parfois, mais rarement, un ou deux journalistes de ce même parti auxquels il avait des ordres à dicter, lui, l'intransigeant Norot, invita Morchaud à déjeuner.

Autour de la chère, essentiellement classique — féra au vin blanc, baron d'agneau jardinière, volaille truffée — autour des verreries, de l'argenterie, des surtouts, des porcelaines, autour des pièces de sa richesse, plus empreintes de tradition que de goût réel, Morchaud rencontra les moins haut placés dans la hiérarchie des commensaux ordinaires de Norot. Parmi ces hôtes de seconde zone, un journaliste, Ami Métrat, avec lequel il avait déjà eu quelques relations purement professionnelles.

Ami Métrat n'écrivait pas officiellement dans un journal régulier. Il publiait, suivant la mode du XVIIIe siècle, des tracts d'une seule page, que le Comité Conservateur distribuait gratuitement à domicile, à Genève, envoyait à l'étranger, faisait parvenir aux chancelleries, aux ministères, aux parlements des deux mondes. Il était, certes, une personnalité influente de la Cité. Aussi les autorités françaises et les Français notoires qui passaient à Genève s'appliquaient-ils à le flatter et à le choyer. Singulière attitude de leur part à la vérité, car, plus que la politique des germanophiles avérés, la politique sournoise, les phrases ambiguës, les articles perfides de Métrat contribuaient à saper les positions que prenait la France à la S. D. N. et à créer autour d'elle, en Europe, une atmosphère de méfiance. Depuis les temps de guerre, où il posait de façon volontairement équivoque l'essentiel problème de l'Alsace-Lorraine, il avait, en étudiant la question de la Sarre par exemple, bien servi l'Allemagne, tout en se donnant avec adresse des allures de soutenir le droit français. Même duplicité quand il parlait des mandats français, de la Ruhr, de la Rhénanie, des dettes interalliées... Personne ne s'expliquait clairement, même dans son parti où il était souvent et âprement combattu, de quelle inspiration relevait cette longue et sourde manœuvre. Peut-être d'études en Allemagne qui avaient laissé sur son cerveau une forte empreinte.

Dès le rôti, Morchaud devint triste. Une association d'idées ramena son esprit aux quelques phrases par où, chez Rolfo, Norot avait si bien, si nettement et si cruellement résumé les échecs et les impuissances de la Société des Nations. D'ailleurs, le dîner fut terne et laissa au jeune homme l'impression certaine que les hôtes du banquier et lui-même s'en étaient volontairement tenus à des banalités et avaient évité leurs sujets favoris de conversation, ceux qu'ils abordaient quand ils se trouvaient entre eux.

Morchaud revint à pied, côte à côte avec Métrat, dans la nuit de printemps, caressée de clartés bleues. Leurs pas sonnaient, clairs et secs, sur les pavés de la Grand'-Rue endormie, répercutés par les volets de bois des vieilles boutiques, doucement entraînés par la pente de la rue. Devant eux, tout en bas, clapotait l'eau de la Fontaine de l'Escalade. Morchaud qui, depuis longtemps, s'était accoutumé à Genève et s'y était incorporé aussi bien qu'à une ville française, sentit au long de cette promenade qu'il redevenait étranger à la Cité. Par son ton, par son allure, par ses gestes, Métrat dressait une barrière invisible, mais infranchissable, entre son compagnon et lui. Et non seulement entre son compagnon et lui, mais même entre tout homme né en dehors des limites étroites de la Ville et lui, lui, représentant et défenseur d'un vieil esprit essentiellement citadin, fermé, altier, impénétrable, qui avait cessé de dominer, mais non d'agir. Il parlait de sa voix prudente et incolore, choisissant péniblement ses mots :

— La France, disait-il, a tous les droits. Mais précisément c'est quand on a tous les droits qu'on peut être généreux en concessions.

— Il me semble, repartit Morchaud, que sur ce terrain-là, on n'a rien à lui reprocher.

— Si. Elle a fait des sacrifices émouvants, je le reconnais, en ce qui concerne ses rapports — tout au moins économiques — avec l'Allemagne. Elle n'en a pas fait encore pour faciliter les rapports politiques de l'Allemagne avec l'Europe, qui, en grande partie, dépendent d'elle.

— Alors, selon vous, fit Morchaud en s'arrêtant, l'Allemagne, qui a volontairement, sciemment, froidement déchaîné une catastrophe dont l'Europe mettra un siècle à se remettre, l'Allemagne, en récompense de son crime, obtiendra des conditions d'entrée chez nous que n'ont même pas osé demander ses victimes et ses vainqueurs?

— En logique et en morale simplistes, cela peut pa-

raître monstrueux. Libérez-vous un instant des contingences traditionnelles. La Société des Nations est une création nouvelle. Elle inaugure une ère d'affranchissement, dans tous les domaines, d'affranchissement des servitudes du passé. Devant elle, il n'y a plus ni vainqueurs ni vaincus, ni agresseurs ni agrédis. — (Il s'exprimait avec une certaine recherche faite de lieux communs, d'expressions prudhommesques et de mots choisis.) — Il y a des puissances associées pour assurer la paix du monde. Quand un Etat nouveau postule son admission, seul le but que poursuit la Société est à considérer, sans qu'il soit logique de ramener l'examen d'autrui à de minuscules considérations d'amour-propre.

Morchaud, saisissant sur le fait cette impalpable tactique coutumière au journaliste, fut sur le point d'éclater. Il se contint cependant, se souvenant des obligations de prudence auxquelles l'obligeait sa situation.

— Avec votre thèse, monsieur, qui consiste à faire de notre Société une sorte de tribunal impartial devant lequel vaincus et vainqueurs ont la même position, cette Société, inspirée par l'exemple d'un grand crime, conçue pour en empêcher le retour, en arriverait finalement à donner une prime aux peuples de proie et à encourager leurs instincts.

Il quitta Métrat au Molard et traversa le pont du Mont-Blanc seul, mécontent de lui-même et des autres. Ainsi, voilà dans quelle atmosphère l'Association des hommes de paix était appelée à se développer! Tel était l'esprit d'équité, d'indépendance, d'européanisme des plus influents d'entre eux, pensait-il. Dès lors, qu'attendre ? Qu'espérer? Le germanisme farouche, irrémédiablement impérial, malgré sa défaite, poursuivait, c'était trop évident, la conquête implacable des esprits ; il refoulait partout, il étouffait le vieil idéal de droit, de liberté, de justice de la Révolution latine, cet idéal, que lui, Morchaud, sentait palpiter au fond de son cœur et soulever

sa vie. Car, en dépit de ses aspirations vers un ordre de choses nouveau, c'était au fond une âme de Quatre-vingt-treize ou de Quarante-huit qui palpitait en lui.

Et avec quelle amertume se gourmandait-il de les défendre avec tant d'âpreté, cette vieille âme et ce vieil idéal auxquels il ne pouvait pas échapper! Ainsi, après une demi-année d'efforts, de travaux dans ce sanctuaire du Palais des Nations, alors qu'à sa porte il aurait dû, — lui et les autres, — abjurer tout esprit national pour s'oindre du grand amour des hommes, il en était encore, au lieu de juger de haut et sans passion, à sursauter, à monter les crocs, à charger en don Quichotte quand, devant lui, on attaquait la France! Si lui, le plus conscient et le plus croyant de tous, était incapable d'atteindre cette sérénité humaine, condition indispensable à l'épanouissement de la fleur chétive du quai Wilson, qui donc y atteindrait?

D'ailleurs, ce soir-là — il devait par la suite se le rappeler comme un des soirs essentiels de sa vie spirituelle — il allait, en rentrant chez lui, au-devant d'une autre désillusion.

Il entendit au salon les rumeurs d'une discussion animée et, au bruit qu'il fit en refermant la porte, Dawson sortit :

— Venez donc, cher ami! (ce « cher » était toujours chez cet Anglo-Saxon réservé le signe d'un grand trouble) nous avons une intéressante controverse...

Il trouva dans la pièce, un peu bouleversés, cinq hommes et trois femmes, Genevois et Genevoises, fonctionnaires du Palais, secrétaires de commissions. Des coussins fripés, des cheveux en désordre, des yeux ombrés, des attitudes abandonnées, des bouteilles vides montraient assez que la soirée n'avait pas débuté par un tournoi purement intellectuel.

En tout cas, ces êtres bizarres, entraînés par on ne sait

quel mot ou quelle allusion, surexcités par la troublante lumière, par les boissons, par l'odeur des corps brûlants, en étaient revenus brusquement et ardemment à la grande préoccupation latente ou avouée de toute la terre: Que valait la Société des Nations? Apporterait-elle la paix aux hommes, la paix en vain attendue de siècle en siècle?

Morchaud, triste, affaissé, se tenait quasi muet dans un coin; il jetait de ci de là dans le tournoi un mot uniquement destiné à masquer son indifférence. Mais peu à peu, il remarquait avec douleur, dans cette réunion en miniature, ce qui l'avait déjà frappé dans les assemblées plus considérables : deux courants hostiles qui s'affrontaient, deux partis opposés qui se disputaient l'hégémonie, la prépondérance. La S. D. N., il fallait être aveugle pour ne pas le voir, était déchirée entre deux influences: France, Angleterre. En toute question grave ou secondaire, sécurité, paix, admission de l'Allemagne, désarmement, opium, traite des femmes, arbitrage, navigation sur le Danube, etc..., deux groupes d'arguments s'étreignaient et se heurtaient, relevant de deux conceptions politiques du monde, deux conceptions un instant fondues ou plutôt associées dans les périls de la guerre, mais qui, le danger grondant passé, avaient repris leur lutte sourde et se mesuraient à propos de tous les problèmes posés aux peuples. Alors? Le travail de Genève, dépouillé du sophisme dans lequel on l'avait enveloppé et de son manteau d'apparences, revenait, en fin de compte, par un détour au vieux, au classique travail des chancelleries : inventer des moyens termes, créer des formules vides, mais conciliatrices. On retombait dans l'ancienne erreur, on retournait à la routine obstinée, on retrouvait au bout du chemin cette éternelle action diplomatique souple, habile, dilatoire et dont les redoutables vertus avaient, une première fois, conduit l'Europe à la catastrophe parce qu'elle s'était toujours traînée dans les solutions bâtardes, parce qu'elle n'avait jamais été animée par

aucune foi intransigeante, indiscutable, parce qu'elle n'avait jamais eu aucun dogme à imposer.

La Société des Nations! Congrès élargi et plus somptueux d'ambassadeurs à la recherche de décisions opportunistes et qui, souvent, trop souvent, demandait à la Haye de supprimer les responsabilités en les divisant! Pis que cela encore! Champ de bataille d'une politique élargie où, au lieu de célébrer la messe de la Paix et de la Fraternité, on se disputait des influences, on convoitait des succès, où bientôt on s'arracherait des sièges au Conseil comme des portefeuilles de ministres!

La nuit de Morchaud fut maussade, entrecoupée de cauchemars et d'insomnies. Au matin, il se leva sans hâte et s'attarda en pyjama à lire les journaux tout en dégustant des œufs au balcon. Tout à coup Mme Rocco-Montès, qui maintenant était chez elle, rue des Alpes, fut devant lui, Mme Rocco-Montès accompagnée d'une jeune femme. Celle-ci était brune et, dans son visage bistré, chaud, ocré, deux yeux bleus et polaires paraissaient, au milieu de cet embrasement tropical, une anomalie.

Ses cheveux tirés et luisants ne révélaient qu'à un examen attentif l'art troublant qui présidait à cette coiffure, en apparence très simple. On s'étonnait aussi, quand une légère torsion ne l'effleurait pas, que tant de vice pût rôder parfois sur cette bouche ingénue et imprégner les ailes des narines divinement arquées.

Mme Rocco-Montès présenta :

— Mme d'Arbou-Lasnier, la femme de notre représentant à Paris. Maud vient de m'apporter une dépêche de son mari. Tiens, la voilà, lis... C'est presque fait. La Société du radium est debout! Mon mari et moi étions tellement heureux de la nouvelle que, pour te l'annoncer, je me suis jetée dans l'auto sans même m'habiller.

Et, se laissant tomber sur un fauteuil, elle révéla, en-

tre les deux revers de sa pelisse de martre qui s'ouvraient, qu'en effet elle était sans robe sous son manteau.

— Nous étions pressées... Tu vas comprendre pourquoi... J'avais peur que tu ne fusses déjà parti pour ton bureau... Je déteste te parler, dans ton cabinet officiel, de ces affaires privées : par délicatesse, tu comprends... Enfin! enfin! Mon chéri, tu vas pouvoir nous rendre service et rendre service en même temps à ton pays! Je suis certaine que tu es heureux... Ta Magda... Ta France! Tu vois donc que c'est Elle qui l'emporte : c'est Elle qui exploitera les terrains à pechblende de Batang... Et je t'assure qu'il y a là de quoi rétablir ses finances... si elle sait s'y prendre!... Le groupe français est presque définitivement constitué. Il ne manque plus que l'adhésion de deux banques essentielles, indispensables, à cause des affaires qu'elles font en Afrique occidentale. Or, ces deux banques, par bonheur, ont, l'une et l'autre, de fortes attaches avec le parti radical, ton parti...

Elle ne se méprit pas sur la révolte et le dégoût qui passèrent dans les yeux du jeune homme. Elle se leva simplement, laissa tomber son manteau et, presque nue, comme si elle était épuisée de lassitude, elle alla s'étendre sur le lit défait. Morchaud avait suivi son geste d'un œil immédiatement changé : toutes les nuances du désir y éclataient comme un orchestre de cuivre. Quel saint eût pu résister? Elle apparaissait, en effet, gainée, moulée dans une sorte de maillot de peau de daim qui soulignait jusqu'aux formes les plus secrètes. Elle était la Tentation moderne elle-même.

Pourtant, encore une fois, sa belle chimère arrêta son geste :

— Ma chérie, balbutia-t-il, vous savez bien que je ne peux pas me mêler de ces choses-là. J'ai ici une situation délicate...

— Si vous le voulez bien, vous pouvez toujours vous mêler d'une affaire honorable et qui, vous ne le remarquez

pas assez, concilie à la fois les intérêts d'une femme que vous aimez peut-être et les intérêts de votre pays que vous aimez certainement.

Négligemment, machinalement, Mme Rocco-Montès avait attiré à elle Mme Darbou-Lasnier, assise au bord du lit. Maintenant, elle la couchait amoureusement contre son corps, la dévêtait à moitié...

Morchaud, les pommettes sanglantes au milieu de ses joues glabres, tremblait sur ses jambes. Sa chair était ravagée par une tempête intérieure. La jalousie, un des atouts que Magda avait comptés dans son jeu, lui brûlait le cerveau, arrêtait son cœur dans sa poitrine, tandis que le désir, prévu aussi par sa terrible amante, roulait dans son corps comme un cataclysme, l'inondait, le submergeait, le terrassait, dompté et vaincu. Le spectacle de ces deux femmes étendues côte à côte, serrées l'une contre l'autre, le rendait presque dément, lui arrachant sa maîtresse et lui promettant en même temps des infinis de voluptés!

Il se sentit un instant tourbillonner, indécis, dans cette atmosphère lourde de parfums, de corps, de linge, d'amour, de vice... Toute sa noblesse, toute sa grandeur fondaient au souffle de l'incendie... Il s'approcha du lit, il se pencha sur les deux amies, murmurant sourdement, comme une abdication, à l'oreille de Mme Rocco-Montès :

— On verra...

Il était presque midi quand il arriva à son bureau. Dès la porte, il entendit dans la chambre des dactylos une conversation assez haute et, sans pouvoir distinguer ce qu'elles disaient, il se rendit compte que Mlle Dutarc expliquait quelque chose. D'ailleurs, une voix d'homme se mêlait à la sienne. Il sonna pour le courrier.

Mlle Dutrac ouvrit et, s'effaçant pour laisser passer, annonça :

— M. Lambert-Dauville, des Affaires étrangères.

M. Lambert-Dauville affichait sur toute sa personne la

prétention de ne pas se présenter comme un diplomate de l'ancien régime. Il s'appliquait à être désinvolte, humoriste, indépendant. Il n'y parvenait guère, du reste, et l'on sentait, sous son amabilité affranchie, le souci de ne pas se compromettre et l'habitude de traiter la vie comme une opération diplomatique dont le succès appartient au plus fin.

En s'asseyant, il fit, sur un ton où la gouaillerie n'était pas tout à fait dissimulée sous la gravité, la déclaration suivante :

— J'avais besoin de quelques éclaircissements à propos de certaines questions... Pendant que je vous attendais, ces demoiselles me les ont donnés avec une admirable compétence. On n'avait vraiment exagéré ni leur intelligence ni le rôle légitime qu'elles jouent dans cette maison. J'aborderai donc directement l'objet principal de ma visite.

Il accorda un instant à Morchaud pour se remettre de ce coup droit, puis reprit :

— On estime au quai d'Orsay que la connaissance exacte du milieu dans lequel se développe la Société des Nations est de grande importance. On a trop négligé jusqu'ici de s'informer. Je suis donc chargé de faire une enquête sur l'état d'esprit tant de la population de la ville que des étrangers résidents. Vous comprenez, mon cher confrère — et il insista avec quelque ironie sur ce mot « confrère » — que ce n'est pas pendant les huit jours que je vais passer ici que je puis trouver les éléments d'un travail bien sérieux. On m'a donc conseillé de m'adresser à vous et j'ose espérer que...

— Il n'y a là rien d'incompatible avec mes fonctions, mon cher collègue, répondit Morchaud. Du moment qu'il s'agit des intérêts de la Société!... Vous me permettrez pourtant de mettre Sir Drummond au courant du genre de service que vous attendez de moi. D'ailleurs, je dois ajouter que, pris par toutes sortes de besognes urgentes,

je n'ai pas entre les mains, dès maintenant, la documentation dont vous avez besoin. Laissez-moi quelques semaines... Ici même nous pourrons largement profiter d'une étude de ce genre. Nous ferons donc d'une pierre...

Lambert-Dauville avait invité quelques personnalités à dîner le lendemain soir à l'hôtel où il était descendu. Il pria Morchaud de se joindre à elles.

Sur le seuil de son bureau, en serrant la main du diplomate, le jeune homme se souvint tout à coup de Norot :

— Je puis pourtant vous renseigner immédiatement sur l'état d'esprit de la finance, ajouta-t-il. Nous prendrons rendez-vous.

Le jour suivant, au Métropole, le dîner fut excellent, mais compassé. En vain y colporta-t-on les derniers potins et les derniers « mots » de Paris, y raconta-t-on les scandales, les catastrophes et les crimes les plus récents. Rien ne parvint à vaincre la méfiance réciproque que se témoignaient le représentant de la Carrière, dont les fonctionnaires internationaux enviaient les titres et les honneurs, et les gens de la S. D. N., dont l'homme du quai d'Orsay jalousait les traitements.

Vers dix heures, Morchaud qui attendait dans la soirée Mme Rocco-Montès et son amie, rue des Alpes et qu'affolait l'idée des voluptés promises, s'éclipsa sans être remarqué. Mais il avait, avant le dîner, laissé une enveloppe de documents dans le salon particulier de Lambert-Dauville à qui il les avait communiqués.

Il pensa qu'il n'y avait aucune indiscrétion à pénétrer — sans déranger son hôte accaparé par ses invités — dans cette pièce publique de réception pour reprendre son bien et il monta un étage.

Croyant se rappeler le numéro de l'appartement, il ouvrit résolument une porte. Il s'attendait à trouver la nuit... Il fut tout à coup envahi, enlacé par une douce lumière rose et bleutée, tamisée par des chemises, des pantalons féminins enroulés autour des lampes électri-

ques, et il eut le temps, avant de refermer avec précipitation, d'apercevoir sur les deux grands lits bas les accouplements monstrueux de trois ou quatre couples, parmi lesquels il distingua quelques visages bien connus.

VIII

L'enquête que Morchaud mena pour le Ministère des Affaires étrangères de Paris prit, à maintes reprises, l'allure d'un procès-verbal de ses désillusions.

Il fut introduit, non sans difficultés, dans un cercle de jeunes gens dont l'influence était assez importante sur l'opinion publique. Il se tenait dans la petite salle de la brasserie Landolt. Ces éphèbes s'y réunissaient afin de palabrer et, pour s'entraîner aux futures batailles de la vie publique, de discuter les événements politiques de la quinzaine. Singulière discussion à la vérité, et qui surprit Morchaud : la prétendue objectivité de ces hommes d'Etat en herbe était, en réalité, non pas même un patriotisme helvétique de bon aloi, mais un nationalisme des plus véhéments, des plus rétrogrades, des plus intransigeants, nationalisme dont l'essence n'apparut à l'observateur qu'après un examen attentif : par des voies dissimulées et fort habiles, il concluait toujours en soumettant l'intérêt suisse — et même genevois — à une doctrine ou à une conception politique nettement germanophiles.

Mais Morchaud fut bien plus étonné encore le jour où, après enquête, il apprit que l'âme de ce petit groupe, son Président-fondateur, celui qui en dirigeait les discussions, était un authentique Italien, à peine libéré du service militaire dans sa patrie.

Ce qui lui sembla plus intéressant et plus sérieux que ces leçons bi-mensuelles de patriotisme intéressé données par un étranger, ce furent les entretiens qu'il eut la fortune d'avoir avec René Martin. A cause des allures

bourgeoises et des manières endimanchées qu'il avait toujours promenées dans la vie, ses amis, respectueux, l'avaient surnommé « Mylord ». On ne le connaissait à peu près plus que sous ce surnom. Mylord exerçait un prestige occulte mais souverain sur Coutances. Il y habitait un vieil appartement bien genevois, aux murs épais, aux innombrables placards, aux profondes alcôves... un de ces appartements faits manifestement pour ne pas y recevoir, mais pour y bien cacher sa vie. Ouvrier de premier ordre, de la vieille roche, il appartenait à cette lignée d'artisans d'art qui ont toujours, dans l'histoire européenne, constitué une aristocratie parmi le prolétariat, aristocratie lettrée, pourvue de goût. C'est de son sein qu'est sorti Rousseau. Dans l'histoire particulière de Genève, cette classe, peu nombreuse, mais redoutable par sa culture, sa gouaille, sa moquerie perpétuelle et impitoyable, a été la véritable inspiratrice des révolutions et de l'émancipation de la petite cité.

Mylord avait gagné son aisance avec les derniers émaux produits par les ateliers genevois, jadis célèbres pour la finesse et la délicatesse de leurs travaux. Il avait marqué les pièces sorties de ses mains de toute la conscience professionnelle, de toute la scrupuleuse minutie, de tout l'amour que ses quatre générations ascendantes avaient consacrés à ces mêmes travaux. Il tenait encore d'elles un bon sens inébranlable, un rude esprit de discussion, une forte teinte de ce scepticisme qui fleurit à Genève au XVIIIe siècle en même temps que le luxe et la joie, avant que les mômiers écossais, au début du siècle suivant, y eussent restauré et exagéré la rigueur calviniste.

Mylord portait une tête rouge à peau polie, couronnée de beaux cheveux blancs. Il avait un nez droit et court, un nez entêté, des lèvres dont on craignait sans cesse les traits faubouriens, acérés, lèvres habiles non seulement à la riposte rude, mais encore à déguster et à com-

menter le vin blanc, des yeux calmes, mais aigus et audacieux devant lesquels la vie n'avait qu'à bien se tenir.

Son col évasé et largement ouvert, à la mode de 1880, et qui laissait trop de liberté à un cou pourtant énorme, protestait contre le carcan contemporain. Il n'avait jamais de taches à ses vêtements si vastes que son ventre, assez remarquable, y flottait : trait caractéristique des gens qu'aucun souci d'esthétique n'a jamais pu décider à subir une gêne quelconque. Ses souliers étaient toujours bien cirés sans être jamais luisants.

Morchaud, par les manières simples et abandonnées qu'il avait acquises à fréquenter la clientèle radicale, plut à ce brave homme assez difficile dans le choix de ses nouvelles relations.

L'enquêteur comprit immédiatement le parti qu'il pouvait tirer de la fréquentation de Mylord. Elle devait avoir sur sa vie une influence qu'alors il ne prévoyait pas. Combien de fois revit-il, par la suite, ce cabaret de faubourg encombré d'ouvriers, de petits commerçants, de commis, ce cabaret simple et intime où il rencontra l'artisan enrichi pour la première fois!... Toute la gastronomie démocratique s'étalait en pancarte sur les murs : « Cervelas pour fins becs... Le régal des tripes neufchâteloises... Fleurie ouvert... Vinzel nouveau... Goûtez nos saucissons au foie...! » Les « picholettes », les « deux décis », les « demis » de rouge et de blanc défilaient sur les tables; les verres sonnaient et les commandes de liquide et les plaisanteries et les interpellations de groupe à groupe.

Mylord, qui connaissait tous les consommateurs depuis trente ans qu'il s'attablait chaque soir dans ce lieu, était justement seul dans un coin quand Morchaud le retrouva. Le jeune homme l'amena habilement vers le sujet qui l'intéressait. Provoquée par une question précise, ce fut sans tarder l'explosion de l'âme longtemps muette des

peuples qui vaticina dans sa sagesse et dans sa logique. Tout à coup, cette humble banquette de caboulot devint la chaire de la Cathédrale humaine. Nimbé des blancs rayons électriques diffus dans la fumée dense et lourde, au milieu d'une odeur de vinasse et d'apéritifs, Mylord grandit démesurément. Il grandit jusqu'à résumer dans ses phrases simples et dans sa goguenardise désinvolte, l'angoisse des laborieux de la terre entière, jusqu'à interpréter de sa voix parfois insinuante, parfois sifflante, parfois tonitruante, le menaçant silence de toutes les forces vives des continents :

— Votre Société des Nations !... Eh bien ! Ce que j'en pense ?... C'est que ce n'est pas une Société des Nations !... Des ministres, des diplomates, des professeurs !... Est-ce ça « les Nations » ? Est-ce que M. Motta, M. Ador, M. Rappard, c'est la Nation suisse ? J'ai toujours cru, moi, que « les Nations », c'était des ouvriers, des paysans, des commerçants, des industriels, des types qui écrivent, qui calculent, qui font des chaussures, qui rendent la justice, qui enseignent, qui sèment le blé, qui soignent la vigne, qui fabriquent des machines, qui conduisent des autos, qui construisent des maisons... Quand j'entends palabrer vos ambassadeurs, vos Présidents du Conseil, vos docteurs d'Universités, quand j'écoute leurs phrases ronflantes, quand je lis leurs discussions et résolutions emberlificotées, habiles et vides, je me dis que rien n'est changé, que ce sont les mêmes hommes et les mêmes mots qui fonctionnaient déjà et qu'on prononçait déjà quand j'étais très jeune et que ce sont ces hommes et ces mots qui ont fait le malheur du pauvre monde ! Tout ça, ce sont encore des faiseurs de politique ! Des boniments de comités ! C'est encore de la manœuvre et de la combine ! On continue à jouer au plus fin ou au plus puissant. Des motions, des ordres du jour, des complications et des habiletés, des groupements de voix et des oppositions, des raccrochages de votes dans la coulisse,

des promesses et des menaces, des réticences et des intérêts!... La Paix, la Fraternité, la Réconciliation, ça... Allons donc! Les Nations, pourtant, c'est autre chose que cette réunion de super-diplomates et de super-hommes d'Etat! C'est des forces jeunes et neuves, candides et sincères, c'est des volontés droites et brutales, c'est des homme las de se cogner et de se tuer et de se ruiner, c'est des instincts qui marchent irrésistiblement vers l'Amour... Et ce sont les Nations, inspirées, elles, par des intérêts, par des besoins, par des désirs, par des rêves partout identiques et que ne divise aucune frontière, qui peuvent, seules, apporter au monde quelque chose d'inédit et de salutaire, tout le reste étant usé et ayant déçu... à l'usage.

Il versa deux verres de « La Côte » et invita Morchaud à trinquer avec lui. Il parlait d'une voix étrange, grasse, qui semblait résonner dans une boîte en carton. Quand il eut, de son index, rabattu sa moustache blanche entre ses lèvres pour en pomper le vin, il continua :

— C'est des délégués élus par les fédérations de syndicats de toutes les classes, de tous les pays qu'il fallait réunir ici, et non les représentants de Gouvernements figés depuis cinq siècles dans les mêmes erreurs, dans les mêmes traditions, dans les mêmes ambitions! Peut-être bien que les boulangers, les banquiers, les forgerons, les instituteurs, les paysans, les savants, les épiciers, n'inventeraient pas comme eux des phrases balancées et prudentes, faciles à interpréter au gré de chacun, de façon à ce que le Tribunal de la Haye ait une raison d'être... Mais, du moins apporteraient-ils au Salut commun des cœurs qui n'ont pas encore trop servi, des idées qui ne sont pas encore rapiécées, leur expérience d'hommes qui ont mis la main à la pâte, et peut-être qu'ils trouveraient quelque chose pour sortir le pauvre monde de l'ornière où tous les beaux Messieurs qui font métier de le conduire l'ont enlisé!...

Cette conversation s'implanta comme une obsession dans le cerveau de Morchaud. Il en sentait la profonde vérité, l'implacable clairvoyance. Il lui sembla désormais, et dès le lendemain de cette soirée faubourienne, qu'il découvrait le Palais où il travaillait pourtant depuis de longs mois : ces hommes souples ou lourds, tous élégants, fatigués, flétris des stigmates d'une caste, ces jeunes filles fines, luxueuses, aux cheveux coupés, aux talons trop haut, arborant par snobisme des lunettes d'écaille, ces cartes en bristol soigneusement gravées, chargées de titres, épinglées aux portes, ces tapis somptueux, ces cabinets de toilette splendides, ces meubles, ces jardins, tout, hommes et choses, marqués du signe mortel des classes privilégiées, lui apparaissaient maintenant comme les fossoyeurs et le décor du cortège funèbre de la grande Idée qu'il était venu adorer et servir à Genève!

Mylord avait raison : cette mise en scène magnifique, payée par les gouvernements, ce personnel spécial, proposé, envoyé, nommé par les gouvernements, ce n'était à aucun degré, à aucun titre « Les Nations »!

C'était une sorte de superdiplomatie, de superbourgeoisie, de superadministration qui n'avait apporté à la paix des hommes que ses traditions redoutables, que ses préjugés dangereux, que ses méthodes périmées, sans parler de ses ambitions, de ses intérêts, de ses conceptions égoïstes de secte!

Un matin, il reçut Elisabeth Waltaire qu'il n'avait pas, depuis quelques semaines, rencontrée dans l'intimité. Les entrevues banales, dans des soirées, des dîners, des thés, au golf, l'avaient horripilé. Elle l'avait averti d'un coup de téléphone, quelques minutes auparavant, qu'elle désirait lui demander un important service. Il s'en était réjoui car, sans prévoir encore comment ni pourquoi finirait sa passion pour Mme Rocco-Montès, toujours aussi ardente, si ce n'est plus ardente qu'aux premiers jours,

il sentait obscurément que sa vie se fixait, se cristallisait de plus en plus et de mieux en mieux autour de la jeune fille. Il leur était même arrivé, sans qu'aucune parole définitive ait été prononcée, quand ils avaient eu le loisir de bavarder quelques instants seule à seul, de former, d'un consentement tacite, des projets d'avenir, naturellement, sans y penser, comme si, fatalement, leurs destinées ne pouvaient plus ne plus s'unir.

Elle déposa d'abord sur son bureau des chocolats aux fruits dont il était friand; puis, elle s'installa tout près de lui, dans le vieux fauteuil d'hôtel en reps gris-souris. Elle était vêtue, comme la saison, de vert tendre, de vert pastel qui jetait sur la blondeur de ses cheveux le reflet d'une mer inconnue. Il la regardait béatement, s'enivrant de sa lumière, de ses lignes souples, du corps qu'il devinait sous les étoffes. Mais, quand ayant cessé leur badinage assez passionné, elle eut exprimé son souhait!... En substance, après avoir laissé entendre que les œuvres de sa mère, uniquement inspirées par l'orgueil et le désir d'un ruban, l'avaient déçue, après avoir trouvé un couplet très moral sur les ennuis de l'oisiveté et l'écœurement d'une existence exclusivement mondaine, elle réclama du jeune homme sa protection pour entrer, à titre d'auxiliaire non appointée, ou même de secrétaire privée d'un chef de service ou d'un directeur, dans un des départements quelconques de la S. D. N. Elle s'accommoderait même d'une des sections secondaires et spéciales : Administration financière, service de traduction et d'interprétation, bibliothèque ou une autre du même ordre. Elisabeth insista avec tant de force, tant de conviction, tant d'éloquence, sur la nécessité morale où elle se trouvait vis-à-vis des autres, mais surtout vis-à-vis d'elle-même, de ne pas vivre en inutile, de s'ennoblir des vertus d'un emploi régulier, fût-il non rémunéré, mais d'un emploi pourtant qui lui conférât quelque prestige, que Morchaud dut promettre de l'introduire d'une façon ou

d'une autre au Palais du Quai Wilson. Pouvait-il lu refuser quelque chose? Mais, quand elle eut fermé l porte, après l'avoir invité à dîner pour un jour de l semaine suivante, il s'effondra dans son fauteuil.

Après Mylord qui, impitoyablement, avait précisé de vant lui les tares congénitales de la S. D. N., tares qu'i avait démasquées déjà sans vouloir s'y arrêter, voici qu la démarche de sa fiancée officieuse mettait en plein lumière, sans qu'il pût désormais se voiler les yeux, l snobisme mondain et bourgeois qui constituait l'atmo-sphère empoisonnée de sa croissance.

Il était abîmé dans sa tristesse, quand un appel au téléphone de Mme Rocco-Montès le ragaillardit. Pourtant l'invitation pressante qu'elle lui transmit en fin de con-versation le noya de nouveau, non plus dans une souf-france réelle, mais dans une appréhension bien plus désagréable : son mari et elle-même le priaient de dîner en tête à tête avec eux, le lendemain, au Chalet Russe, à Versoix. Prière formulée sur un ton si angoissé, si amoureux et si impératif à la fois qu'il ne pouvait pas ne pas l'exaucer.

En raccrochant le récepteur, un goût de honte et de gêne lui mit une amertume à la bouche : c'était la pre-mière fois qu'il allait se trouver seul avec sa maîtresse et son mari. Et pourtant il avait cent raisons de penser que celui-ci n'ignorait rien... Morchaud admettait assez aisément que leurs trois personnalités pussent être pré-sentes à la fois à une même table nombreuse en convives, dans le même salon envahi par la cohue — fût-ce le salon ou la table des Rocco-Montès eux-mêmes. — Dans ces conditions, le mari, la femme et l'amant ne risquaient pas de s'affronter les yeux dans les yeux, seuls à seuls. Même dans des réunions plus réduites, des tiers noyaient encore leur comédie secrète dans leur présence et la conversation générale. Si Morchaud s'accommodait en cette matière de compromissions un peu jésuitiques,

Il lui semblait cynique et formidable que M. Rocco-Montès pût supporter une intimité limitée à eux trois. Il gardait en lui — et c'était précisément sa beauté et sa noblesse — une candeur qui le liait fortement à sa lointaine origine provinciale, une honnêteté privée que n'avaient pas atteinte les capitulations de conscience ni les intrigues de sa vie politique, une certaine propreté de mœurs assez rare dans les milieux où il évoluait. Sa foi en un monde nouveau, en une humanité régénérée, amalgamée assez étrangement à son obédience aux plus respectables préjugés dont cinquante siècles de culture ont entouré la personnalité humaine, l'éloignaient complètement du scepticisme indulgent et qui, quoique surnommé « boulevardier », fleurit sur toutes les asphaltes et dans toutes les classes, prétendues supérieures, de toutes les capitales.

Pourtant, en déjeunant, son vague malaise se transforma, à la réflexion, en une inquiétude plus définie et plus matérielle. Nul doute : cette invitation avait un rapport direct avec la requête que lui avait adressée Magda, chez lui, le matin où, pour la première fois, elle lui avait, afin de mieux l'affoler, offert les joies d'une partie à trois.

Morchaud ne se trompait pas. Dans leur villa de Florissant, au milieu d'un luxe dont leurs sens découvraient les mille aspects nouveaux et inconnus que nous révèlent les choses familières qu'on va quitter, M. et Mme Rocco-Montès déjeunaient, eux aussi, ou faisaient semblant de déjeuner.

Pas un mot. Le jour était venu dont il avaient pensé, dans leur insouciance, qu'il ne viendrait jamais. La mauvaise tête d'un marchand de tapis avait tout déclanché, entraînant la panique des autres. Tous s'étaient rués à sa suite, vendeurs d'autos, couturiers, bouchers, antiquaires... Après la ruée angoissée des fournisseurs, la ruée du caissier du cercle, des agents de change, des ban-

quiers, tous s'entraînant et s'excitant l'un l'autre. Le bilan qui s'étalait tout à coup était formidable! On parlai de plus de deux millions de passif et d'un actif... inexistant. Le scandale avait-il coïncidé avec la dépêche du cabinet de Batang? Avait-il été déterminé par elle? Toujours est-il que M. Rocco-Montès était relevé de son poste et de son titre de représentant du Souverain à Genève Deux années d'intrigues dans les coulisses de la S. D. N et dans les antichambres de tous les financiers n'avaien abouti à rien, ni à faire admettre le Batang parmi les membres de la grande famille, ni à constituer la Société qui devait exploiter le sous-sol de l'Etat africain. A rien.. sauf à faire passer des sommes considérables des caisses du trésor public dans la poche du ménage et à alimenter le luxe et les parties infernales du diplomate. On lu signifiait que son remplaçant allait s'embarquer. Il n'y avait plus qu'une manière, une seule, de parer le coup d'endiguer la disgrâce : câbler que la Société d'Exploitation était enfin constituée. Mais, pour lancer le radiogramme sauveur, il fallait emporter, immédiatement, en quelques heures, l'adhésion des deux puissantes banques radicales qui regimbaient encore et dont Magda avait déjà parlé à son amant. Qui le pouvait, sinon Morchaud, personnage important de ce parti, intime de tous ses chefs? Rocco-Montès, jusqu'à ce jour terrible, n'avait jamais cherché à connaître les sources d'où coulait l'argent que sa femme apportait au ménage ou lui prêtait à lui-même Pour la première fois, il fit comprendre que son aveuglement n'était pas de l'ignorance... Il fallait coûte que coûte que la prostitution de sa belle associée servît au salut commun.

Il noyait maintenant son émotion et cherchait ses mots dans des verres successifs de vieille Fine Champagne, méditant en silence. Enfin, il parla :

— Ton Morchaud, dit-il cyniquement, c'est notre dernière carte à jouer. Il faut, tu entends, il faut que de

main soir — et non après-demain matin — il prenne le train pour Paris. Même, s'il le désire, l'Hispano le conduira et rondo... Oui, ce serait mieux, il gagnerait du temps.

Il se tut un instant, mesurant la suprême espérance, puis reprit :

— Sinon...

Il sifflota entre ses dents, voilant à dessein son regard traqué, comme pour considérer plus nettement un projet intérieur... Il avait un air si étrange, à la fois si résolu, si sinistre et si gouailleur, que sa femme eut peur.

— Sinon,... demanda-t-elle.

Le front de l'homme se déplissa, ses yeux fuyants se débridèrent :

— Sinon, si Morchaud refuse... ou échoue, nous plantons tout là, nous disparaissons... En route pour le Batang... Et là-bas, on verra bien...

Ses paroles étaient comme boursouflées d'illusions et de mensonges.

— Tu arrangeras cela, continua-t-il. Au dessert, quand paraîtra la barque et que les musiciens que j'ai commandés auront terminé leur première machine, je me lèverai pour aller au W. C...

Et, comme s'il conversait avec sa conscience, les coudes sur la table, la tête entre ses mains, il ajouta ces mots atroces qui brassèrent en remous de vase la lourde atmosphère de la salle à manger :

— Je ne peux pourtant pas lui parler de ça moi-même!

Son sursaut ne fut pas prolongé. Il se ressaisit aussitôt et rentra dans la réalité du personnage qu'il était devenu. Il poursuivit son explication :

— Je laisserai la porte de la terrasse ouverte... Je m'arrêterai dans la salle, tout au fond... Tu me feras signe s'il accepte... Que je sache à quoi m'en tenir quand je reviendrai...

Avec une espèce de frénésie, il plongea dans une in-

famie plus épaisse, plus dense, plus écœurante encore, même pour sa complice :

— Non... j'y pense,... tu ne pourras pas me faire signe... Il aura sans doute profité de mon absence... Il sera près de toi, contre toi... Il verrait... Il comprendrait... Comment faire?

Magda, touchant le fond de l'ignominie, découvrant tout à coup toute l'étendue de l'abomination dont elle avait vécu, se murait lamentablement dans le silence de sa misère. Un petit mouchoir s'écrasait entre ses doigts, sans qu'elle songeât même à l'employer pour étancher deux larmes qui, seconde à seconde, traçaient leur chemin parmi ses fards et sa poudre et allaient, le long de cet horrible sillon, tacher le crêpe de sa robe.

Cette matinée sans nom, où son mari avait sans pitié étalé devant elle tous les détails de la catastrophe, avait soudain fripé sa beauté, l'avait affaissée. Ces quelques heures avaient soufflé sur sa chair, comme un coup de vent glacé sur une roseraie.

Comment tout l'étourdissement de sa vie effrénée, tout son luxe éblouissant, tous les désirs, toutes les adorations qui, du matin au soir, emplissaient chaque jour sa maison, tout ce bruit, toute cette fête, toutes ces femmes, toutes ces fleurs, comment toute cette féerie inouïe de lumière et de joie qui, hier au soir encore, était le décor de son existence, comment tout cela s'était-il fané, éteint, dissipé, écroulé dans ce matin de soleil? Comment cette course enchantée se cabrait-elle maintenant devant un abîme? Pourquoi cet enchantement fabuleux n'avait-il pas toujours duré? Ces chiffres... Ces mots... Ces avis de saisie... Ces oppositions... Ces sommations... Ce désastre... Ce coffre-fort vide... Elle ne comprenait pas encore. Et, en entendant parler de Morchaud, il fallait qu'elle fît effort à la fois pour surmonter son dégoût de rencontrer ce nom dans la bouche de son mari et pour s'imaginer qu'il s'agissait d'autre chose que de son cher amour.

— Non... pas de signe, reprit l'homme, qui avait longuement réfléchi... Quand il t'aura répondu, porte à ta bouche un des verres que tu auras devant toi... le vin rouge s'il refuse... le vin blanc... s'il accepte...

Ayant dit l'essentiel, il se leva, tira de son gousset quelques billets froissés, les compta...

— J'ai encore six mille francs, ça ne peut nous servir à rien. Je connais un tripot où je ne suis pas encore affiché. Je vais tenter notre dernière chance...

Jamais Morchaud ne devait oublier le dîner de Versoix. Il fut somptueux. M. Rocco-Montès, à qui le baccarat avait, la veille, laissé tout juste les vingt-cinq louis qui lui avaient permis de commander au patron du Châlet Russe les plats les plus recherchés de son répertoire et les vins les mieux au point de sa cave, M. Rocco-Montès passa avec sa femme au Palais des Nations pour y prendre Morchaud, et l'auto roula vers le dernier bourg du territoire genevois, dans la splendeur mauve d'un couchant printanier : l'eau infinie, les coteaux de Cologny et de Vézenas, les parcs que longeait la route, les belles demeures massives et austères de pierres veloutées, l'air, le ciel, tout s'endormait dans un brouillard léger qui se fonçait ou se dégradait, se diffusait ou s'accusait parmi les plus tendres, les plus pastellisées des teintes roses et violettes. Seul, lointain, comme s'il veillait, assisté de la pyramide formidable de la Verte, sur le troupeau de dômes livides et de minces aiguilles, le Mont-Blanc mettait dans la douceur aqueuse de cette fête de lumière sa tache d'or roux.

Personne ne parlait dans l'auto, si ce n'est, de temps à autre, pour lancer quelques mots destinés à dissiper la lourdeur de ce silence.

Sur le balcon de bois du Châlet Russe, la table attendait, chargée de délicats et puissants zakouskis. En s'installant, les Rocco-Montès constatèrent avec satisfaction — et

comme un heureux augure — qu'ils étaient seuls et qu'aucun autre couvert n'était préparé.

Le jour s'éteignait sans hâte, comme se dissipe une fumée, un jour épuisé, vaincu par la majesté du crépuscule. A gauche, les pierres blanchâtres d'une terrasse. A droite, la masse sombre d'une maison étouffée sous les lierres. Quelques voiles blanches se gonflaient vers les ports. Des peupliers droits et noirs, qui ressemblaient à des cyprès géants, coupaient de leurs jets, montant telle une prière, les coteaux assoupis de la rive lointaine.

M. Rocco-Montès était gai : ses plaisanteries, les rires fusants dont il accompagnait ses histoires de cercle — toutes assez obscènes — déchiraient la paix nocturne, cette humide paix lacustre, rythmée par ces petites vagues qui sont les battements du cœur de l'eau. Plus rien maintenant qu'une nuit bleutée, piquée de quelques lumières. On ne pouvait plus que deviner l'immense étendue aquatique devant le petit balcon de bois et la table brillamment éclairée qui, seuls, semblaient subsister d'un univers aboli...

Morchaud mangeait avec vaillance de tous les grands plats qu'on présentait aux convives et que M. Rocco-Montès commentait en connaisseur, avec une vanité un peu énervante et une insouciance qui stupéfiaient sa femme. Mais le jeune homme n'était pas assez libre d'esprit pour déguster savamment. Occupé à dissimuler ses préoccupations et à faire effort pour suivre une conversation qu'il redoutait de voir s'orienter vers certains sujets, il éprouvait une satisfaction profonde à constater que le repas avançait et que les craintes qui le harcelaient depuis la veille ne se justifiaient pas. Mais, en même temps, à sentir ses sens se gonfler à la seule vue de sa maîtresse, au seul contact de sa jambe sous la table, au désir que soufflait dans ses membres et dans sa tête une fièvre de folie, il tremblait de se découvrir encore aussi totalement, aussi insensément amoureux d'une femme, qui — sinon

ce soir, du moins un jour prochain — le pousserait au pied du mur et l'obligerait à mettre sa passion au service de louches intérêts.

Mais voici que, du fond de la nuit, sans qu'on aperçût rien encore, monta un léger clapotis de rames, puis le frilottement de cordes de guitare, puis les ondes chaudes d'une belle voix, jeune, large, pleine... A l'angle d'une terrasse, une lanterne multicolore surgit, une autre, puis une autre... Enfin, une barque parée de dix pompons lumineux, chargée d'une compagnie italienne, vint se ranger devant l'auberge. Un grand homme brun, svelte, lançait dans l'air frais et sombre, le modulant en flûte, le traînant en caresses, le déchirant en sanglots, le vieil air de Sorrente : *Adio, mia bella Napoli...*

Mme Rocco-Montès s'était arrêtée de savourer son sorbet, les yeux lointains. Que revoyait-elle tout à coup à travers la nuit, à l'appel de cette mélodie démodée, née, jadis, sous la lumière spleenétique des plages bleues?... La triste chanson, de sa magie un peu vulgaire, abolissait-elle dans sa vie toutes les années de déchéance et de boue, et faisait-elle lever dans l'ombre, au soleil d'un premier voyage, le fantôme d'une Magda encore pleine de foi et d'amour, pure et blanche, au bras d'un homme encore respecté? Cet *adio* suranné, c'était peut-être, dans ses balancements rythmés et mélodieux, l'écho ressuscité d'une soirée pareille que deux jeunes gens avaient connue aux heures où se levait leur vie! Son mari avait-il commandé aux musiciens cette vieille romance qu'ils avaient entendue, il y avait bien longtemps, côte à côte?... Elle l'enveloppa un instant d'un regard tel qu'il n'en avait plus savouré la douceur depuis combien d'années!...

Morchaud surprit ce regard et plongea avidement dans ses yeux mystérieux. Il y devina une tristesse sans nom, une tristesse immense qu'il n'y avait jamais vue et qui lui parut une divine rédemption.

Rocco-Montès ricana et dit :

— C'est une bonne idée, n'est-ce pas, d'avoir fait venir cette compagnie! C'est assez agréable de manger les glaces en musique.

Puis, posant sa serviette, froidement, il se leva et entra dans la salle.

Magda et Morchaud restèrent en tête à tête. Le jeune homme tremblait et suffoquait de joie. Dans une nuit pareille, avoir sa maîtresse à lui, ne fût-ce qu'une minute!... Mais, avant qu'il eût épuisé cette volupté, les yeux désespérés de la femme se firent durs, résolus, lutteurs; ils fulgurèrent d'un éclat sombre... et Mme Rocco-Montès donna l'assaut :

— Tu m'entends bien, Jean, écoute-moi bien...

Il voulut plaisanter :

— Tu as donné rendez-vous ce soir à ton amie?... Chez moi?... Dépêchons-nous...

— Assez, assez... cria-t-elle presque, horripilée, ayant hâte d'en avoir fini. Tu ne te doutes pas devant quels instants nous sommes parvenus! Ne m'interromps plus, je te prie.

Son calme était soudain devenu un énervement effrayant. Elle saccageait tout sur la table, les fleurs, les biscuits, elle hachait la glace du tranchant d'une cuiller...

— Je vais te dire brutalement la vérité: Rocco-Montès et moi, nous sommes au bout du rouleau... C'est la fin, la catastrophe... Mon mari relevé de sa mission... Tous nos créanciers déchaînés...

Il demeurait stupide. Après avoir attendu ces paroles, mais moins terrifiantes, moins sinistres, moins définitives, il avait tant espéré qu'elles ne seraient plus prononcées!

— Je n'insisterai pas, je ne supplierai pas, sois tranquille... Tu diras « oui » ou « non ». Je ne veux même pas te montrer les conséquences de ta réponse... toutes les conséquences. Mais, si c'est « non », demain nous serons en route pour l'Afrique...

Comme un coup de foudre, la minute qu'il redoutait depuis si longtemps était tombée dans sa vie! Cet après-midi, ce soir, il y avait une seconde encore, elle était sa maîtresse, elle était à lui pour des mois, pour des années... Et maintenant, c'était la rupture, la séparation, la fin!.. Ce qui paraissait impossible était arrivé!...

Il entrevit une Genève, un appartement, un lit vides d'elle! Les jours et les jours passeraient sans que plus jamais il l'attendît! Il errerait seul dans les choses, parmi les hommes! Il vivrait seul, sans elle, sans son parfum, sans sa chaleur, sans sa forme adorée! Il marcherait seul le long de ces rues, il habiterait seul cette chambre où ils avaient marché, où ils avaient vécu tous les deux. Il la reverrait partout, sans la retrouver nulle part. Il reverrait partout ses gestes, sa démarche, l'éclat de ses cheveux, la caresse de ses yeux... mais partout ce ne serait que son apparence insaisissable, que sa présence absente, pour ainsi dire, et douloureuse.

Il n'aurait même plus l'espérance délicieuse de sa voix au téléphone. Ce serait l'anéantissement total, la brusque solitude de la vie, une solitude hantée, minute à minute, par son souvenir impérissable!

Elle ne lui laissa pas le temps de souffrir longtemps :

— La situation est trop grave, reprit-elle, pour que nous ayons le loisir de tenter une nouvelle combinaison. Il faut que l'affaire française qui est sur pied, qui est faite si tu nous amènes les deux banques que tu sais, aboutisse immédiatement, demain. Le succès, la revanche ne dépendent plus que de toi. Seulement, il faut que nous puissions câbler dans quarante-huit heures... C'est l'extrême limite... Tu vas prendre notre auto, filer à Paris...

Morchaud avait jeté sa serviette brusquement sur la table. Ambition? Pudeur? Réaction d'honnêteté? Sursaut d'un long atavisme? Fidélité à un idéal, plus passionnément aimé encore que sa maîtresse? Tout cela, mêlé sou-

dain en un bouleversement du cœur et de l'esprit, se soulevait en lui au seuil de l'impasse louche dans laquelle Magda le poussait. Un pied là-dedans... et c'en était fini des belles batailles désintéressées, des nobles luttes loyales auxquelles son esprit intransigeant s'était voué! C'en était fini de l'œuvre pure, de sa mission ardente, du grand rêve qu'il se croyait appelé à construire pour l'offrir, radieux et vivant, aux hommes suppliants! Il retombait de son ciel dans la politique la plus basse, dans les compromissions les plus sales! Un pied là-dedans et c'était le servage de l'argent, des affaires, des tripotages... Un pied là-dedans et il était sur la route des Panamas futurs. Tout ce qu'il y avait en lui de magnifiquement et sectairement apostolique, de noblement humain, d'orgueilleusement chimérique, se révolta en une seconde, d'un mouvement instinctif, irréfléchi et, courbé vers sa maîtresse, martelant la nappe du poing, il lui souffla dans la figure :

— Non, non et non!

Blême sous son fard, Mme Rocco-Montès ne broncha pas. Elle étouffa trois secondes, cambra la taille pour reprendre de l'air, puis elle souleva son verre de vin rouge et but une gorgée...

Un coup sec retentit derrière eux. Ils se retournèrent d'un seul mouvement et d'un seul effroi : par la porte ouverte, ils aperçurent M. Rocco-Montès écroulé sur la table comme un pantin cassé, la figure, les cheveux, le plastron englués de sang et qui déjà, en d'horribles torsions spasmodiques, s'en allait vers la mort.

MARCEL ROUFF.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Gustave Cohen : *Le livre de conduite du régisseur et le compte des dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501*, publiés pour la première fois et précédés d'une introduction, Librairie Astra, Strasbourg et Paris. — J. Fransen : *Les Comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Edouard Champion.

Voici deux ouvrages de fort grande importance. Le public et les bibliothèques leur feront, espérons-le, un sort digne de leurs mérites.

M. Gustave Cohen, qui a donné ses soins au premier, est un énergique travailleur et un ingénieux chercheur, dont les enquêtes aboutissent toujours à de fructueux résultats. Nous avons plusieurs fois, dans cette revue, signalé ses belles études sur des sujets très divers, mais élaborées avec une haute conscience. Il s'intéresse, ce semble, tout particulièrement aux manifestations de notre ancien théâtre. Après avoir publié une *Histoire de la mise en scène dans le Théâtre religieux français du moyen âge*, il colligea et commenta les *Mystères et moralités du manuscrit 617 de Chantilly*.

Son volume actuel : **Le Livre de conduite du régisseur et le Compte des Dépenses pour le Mystère de la Passion**, en nous apportant deux documents sensationnels, nous découvre d'une manière à peu près définitive l'organisation et la vie, si obscures encore, d'un théâtre au début du XVIe siècle. Il complète son *Histoire de la mise en scène* en nous dévoilant ce qui, dans celle-ci, pouvait être resté secret ou incompris.

Le Livre de conduite du régisseur, c'est un texte abrégé du *Mystère de la Passion* portant les indications scéniques du personnage qui dirigeait la représentation. Le *Compte des Dépenses*, c'est le registre original où étaient consignés les noms des

acteurs du théâtre, des artisans qui édifièrent celui-ci, des machinistes qui lui communiquèrent son animation factice, des fournisseurs de matériaux, etc... En regard de chaque nom figurent les prix payés pour telle collaboration ou telle besogne.

M. Gustave Cohen a retrouvé ces pièces à la Bibliothèque communale et aux Archives de Mons où elles dormaient d'un sommeil séculaire. Il les a déchiffrées, nous devinons avec quelle peine. Il les publie *in extenso*, et, dans une longue introduction d'un très vif intérêt, il reconstitue, grâce aux renseignements innombrables qu'elles contiennent, la physionomie réelle d'un de ces drames religieux en plusieurs journées qui tinrent en suspens l'activité d'une région.

Après examen approfondi, M. Gustave Cohen s'est rendu compte que le texte du *Mystère de la Passion* joué à Mons du 5 au 12 juillet 1501 plagie les textes antérieurs d'Arnoul Gréban et de Jehan Michel. Ce texte offrirait donc en soi un assez médiocre attrait (malgré ses variantes relevées par le commentateur avec une merveilleuse patience), s'il ne contenait, comme nous le disons plus haut, dans ses additions très nombreuses, tous les jeux de scène que les acteurs, soit individuellement, soit en groupe, devaient accomplir pour concourir au pathétique général. Il permet, par suite, d'apprécier, d'une façon nette, à quelles disciplines obéissait la troupe et de saisir comment chaque acteur devait entendre et exécuter son rôle.

Le *Compte des Dépenses*, plus précieux encore, constitue une sorte d'historique de la représentation. En l'examinant, M. Gustave Cohen a pu situer le théâtre exactement à la place qu'il occupa sur la place du Marché à Mons, établir ses dimensions, sa forme générale, les dispositions de sa scène. Il a appris, d'après lui, que le manuscrit du *Mystère* fut élaboré par des clercs amiénois, que les machinistes, Guillaume et Jehan Dalsehière, furent engagés à Chauny en Picardie, quels artisans participèrent à la décoration de la scène, dans quelles conditions et à l'aide de quels appareils et matériaux furent édifiés le paradis, l'enfer, le Mont Thabor, etc., tous les monuments et sites figurant sur e théâtre, quels organismes mécaniques et quels « trucs » servirent à créer 'illusion et les effets.

Le *Compte des Dépenses* renseigne également sur le public assistant à la représentation, sur la répartition et le prix des pla-

ces, sur les recettes générales des journées. Il indique que les rôles de Dieu et de Madeleine étaient tenus par deux prêtres et que la troupe d'acteurs et de figurants comprenait environ 350 personnes. Aux notions de tous genres qu'il fournit spécialement sur les mœurs de ces comédiens professionnels ou improvisés, le *Livre de conduite du Régisseur* ajoute de très intéressants détails, particulièrement sur le décor et sur les costumes.

Les deux documents inédits mis au jour par M. Gustave Cohen confirment des faits déjà précisés par la publication de textes portant de succinctes indications scéniques ; ils étendent, en outre, jusque dans les plus minces détails, la connaissance plutôt précaire que les spécialistes avaient acquise à grand'peine des conditions dans lesquelles s'organisaient ces divertissements publics. L'histoire du théâtre fait, avec leur concours, un pas immense. Elle s'en trouve comme illuminée.

Retenons-en que la technique théâtrale de ces temps éloignés était merveilleusement adaptée aux moyens existants et qu'un sentiment d'art très profond, quasi mystique, présidait aux réalisations scéniques, leur imposant une étonnante ingéniosité en même temps qu'une incomparable richesse.

M. Gustave Cohen, en terminant sa substantielle introduction, se plaît à constater que le Hainaut participait, au point de vue littéraire et théâtral, de l'influence picarde en dépit des frontières politiques. Cela ressort, en effet, de maints articles du *Compte des Dépenses* et du *Livre de conduite.*

Bientôt ce ne sera plus par suite de contingences ethniques et dans un cadre régional que s'exercera le prestige intellectuel français. Celui-ci tendra à se propager bien au delà du Hainaut, dans tous les Pays-Bas, en Allemagne et même en Angleterre. Le théâtre y contribuera puissamment, mais non plus sous la même forme.

Le XVIIe siècle venu, la farce, la comédie et la tragédie naissent, succèdent aux grands drames religieux, attirant la prédilection du public. Des troupes de comédiens, un peu partout en France, se constituent, troupes composées mi-partie de gens honorables, goûtant la vie d'aventures et aussi de gens de sac et de corde. Ces troupes jouissent d'un médiocre crédit. Elles obtiennent malaisément l'autorisation de s'installer dans les villes et d'y jouer. A Paris, elles doivent se soumettre aux exigences

des confrères de la Passion qui détiennent la salle de l'hôtel de Bourgogne et font valoir avec rigueur leurs privilèges. Ce sont pour la plupart des troupes dites de comédiens de campagne, d'humbles bandes, incertaines, le plus souvent, de gagner leur subsistance, subissant des tribulations et des déboires sans nombre. Pourtant ces histrions nomades assureront, en définitive, le triomphe de notre théâtre. Ils en seront les propagateurs les plus zélés et, parmi les nations étrangères, ils lui acquerront peu à peu l'admiration unanime.

Stimulés par la misère, espérant trouver un accueil sympathique, dès la fin du XVIe siècle, ils franchissent les frontières. M. Henri Liebrecht, dans un travail remarquable que nous avons commenté lors de sa publication, nous les a montrés dans leurs pérégrinations en Belgique. Mais nos comédiens, étapes par étapes, atteignirent des terres plus éloignées. M. J. Fransen, dans un excellent volume nouvellement paru, **Les Comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle**, prolongement et complément de l'enquête de M. Liebrecht, les retrouve jusque sur les rives de Zuyderzée où leur audace les a conduits.

Nous recommandons avec chaleur ce volume de M. J. Fransen. Il surpasse en valeur documentaire les ouvrages de Rigal, Soulié, Campardou, etc... M. J. Fransen ne s'est pas contenté, pour bien connaître nos comédiens d'autrefois, de dépouiller les imprimés. Il a fait un minutieux examen des archives générales, des archives municipales, des archives notariales des différentes villes hollandaises. Nos dépôts et ceux de Belgique ont reçu sa visite assidue. Enfin, il a consulté les minutiers de nos notaires qui conservent les titres originaux de l'Hôtel de Bourgogne, jadis signalés par Soulié et que nul Français n'avait eu encore la curiosité de feuilleter.

Cet immense travail, dont on ne saurait trop le féliciter, lui a permis de différencier les différentes troupes de comédiens qui circulaient en France, d'établir la vraie personnalité des individus qui les grossissaient, de connaître maints contrats d'association, maints baux, mille faits qui projettent une lumière vive sur les origines de notre théâtre moderne. Il a su classer ces documents dans un ordre remarquable et il enrichit si généreusement notre histoire littéraire que nous souhaiterions lui

offrir, en plus du titre de docteur ès lettres que lui valut cette thèse soutenue en Sorbonne, d'honorifiques lettres de naturalité.

M. J. Fransen rencontre dès 1605 des comédiens français en Hollande. La troupe de Valleran le Conte séjourne à La Haye et à Leyde en 1613. Maurice de Nassau, stathouder, la protège. Ses successeurs, Frédéric-Henri et Guillaume II de Nassau, apprécieront ses qualités et lui donneront une semblable protection. Cette troupe qui prendra le nom de troupe du prince d'Orange, changera, au cours du temps, de direction et de personnel. On y verra s'agréger, puis l'abandonner, des comédiens en renom, comme Mondory, Le Noir, Valliot, Meslier, Gassot. Elle sillonnera les Pays-Bas, successivement accueillie dans les villes d'Utrecht et Amsterdam, mais plus particulièrement fêtée à La Haye par la cour des princes. En 1638, elle interprétera devant ceux-ci *L'Hôpital des Fous de Valence*, comédie de Charles Beys, et, quelques mois après sa représentation en France, le *Cid*. Parmi ses admirateurs les plus fervents, elle comptera le fameux Constantin Huygens, seigneur de Zuylichem. Il est probable que l'une de ses pensionnaires, Mlle de La Barre, stimula l'ardeur du prince Guillaume II.

M. Fransen nous signale, parmi les comédiens, faisant partie ou non de la troupe du prince d'Orange et ayant joué en Hollande, l'illustre Floridor, Toussaint Le Riche, sieur de Hautefeuille, Nicolas Dufresne, Pierre Marcoureau de Beaulieu, et quelques autres de notoriété moindre. Après la mort de Guillaume II, cette troupe ayant plu, à Bruxelles, à la reine Christine qui y faisait séjour, prit la qualification de troupe de la reine de Suède. Elle pérégrinait alors sous la direction de Filandre.

Sans doute la nouvelle des belles recettes qu'elle faisait en Hollande se répandit-elle en France, car bientôt trois autres troupes, celle de la grande Mademoiselle, où brillaient Abraham Mitallat, sieur de La Source, et Millot, ancien compagnon de Molière, celle « de la reine de France » où l'on discerne la présence du même Mitallat, de Floridor et de Rosidor, celle de M. le Dauphin, conduite par la curieuse famille Raisin, tentèrent, avec succès, de divertir les courtisans et les bourgeois hollandais.

Sur toutes ces bandes, M. J. Fransen donne des renseignements de divers ordres, précise les conditions de leurs baux, les

lieux où elles s'installent, les répertoires qu'elles interprètent et, quand les documents le lui permettent, fournit même de précieux extraits des registres d'état civil. Il nous explique comment, après avoir abandonné le patronage de la reine de Suède, la troupe du prince d'Orange se reconstitua, après la guerre de Hollande, et reparut à La Haye où Guillaume III, prince cependant peu amateur de théâtre, la subventionna de ses deniers. Elle y retrouva la sympathie des gens distingués, mais dès lors, elle dut lutter contre des compagnies rivales d'origine flamande. Le fameux Guillaume Marcoureau de Brécourt en fit partie, mais fut contraint de la quitter et de fuir le pays pour avoir participé à des complots où la comédie ne paraissait pas devoir s'immiscer.

Les comédiens de campagne subirent fréquemment en Hollande des désagréments nombreux. L'Eglise calviniste les persécuta souvent. Les magistrats municipaux, à La Haye surtout, en lutte avec la cour, interdirent leurs représentations dans la ville, supprimèrent en partie leurs recettes. Après 1683, la Hollande comme la Belgique éprouva la nécessité de posséder des théâtres nationaux, théâtres qui, dirigés par des administrateurs inexpérimentés, végétèrent. Au XVIIIe siècle, dont M. J. Fransen nous fait un ample et fort curieux tableau, emplissant ses chapitres de faits pittoresques et inédits, le théâtre français prospère aux côtés des établissements néerlandais. Les plus grands artistes parisiens ne dédaignent pas, au sortir de Bruxelles, de paraître sur les scènes d'Amsterdam, Utrecht, Leyde, La Haye surtout, centre diplomatique. Nos œuvres classiques, traduites ou bien présentées dans leur langue originelle, nos opéras, nos comédies galantes ou satiriques, malgré les fulminations des consistoires, assemblent un public choisi, recruté particulièrement parmi les lettrés.

Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, mieux montrer comment le théâtre français exerça, comme le constate M. J. Fransen, un « rôle vraiment bienfaisant sur la vie intellectuelle de la Hollande ». Contentons-nous d'indiquer que l'ouvrage de ce dernier est illustré d'intéressants hors-texte se rapportant à son sujet et accompagné d'une multitude de précieux fac-similés de signatures d'acteurs des deux époques étudiées.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Sébastien-Charles Leconte : *L'Holocauste*, Lemerre. — André Payer : *Visage de Paris*, « le Divan ». — Maurice Deblay : *L'Amour mouillé*, « éditions du Coq Catalan », Perpignan. — Pierre Mayeur : *Pourpres et Cendres*, Sansot. — André Berry : *Lais de Gascogne et d'Artois*, Jouve. — Emile Roumer : *Poèmes d'Haïti et de France*, « Revue Mondiale ».

Une habitude, que le Parnasse nous a apprise et que nous conservons tous atténuée, nous façonne à ne donner de nos émotions qu'une expression discrète, en quelque sorte étouffée, et bien souvent en dépit de nous-mêmes. C'est que le Romantisme, ou mieux, le post-romantisme, la fin, la survie du romantisme a fait de ses douleurs, de ses peines, de ses mélancolies, de ses désespoirs un étalage si éhonté et si avilissant qu'il eût été d'un manque de décence et de tenue véritablement méprisable de ne pas réagir et de ne point se murer dans une attitude hautaine, raide si l'on veut, mais du moins digne et plus virile. Alfred de Vigny avait ouvert la voie vers ce refuge ; on lui donna le nom de tour d'ivoire. Leconte de Lisle en fit son séjour d'élection et, toute sa vie, prit soin de n'en point sortir, avec fierté. Tout de même les poètes qui hantèrent le domaine où s'élève la tour qui semble les isoler du monde, s'en échappaient aux heures où les étreignaient de trop puissantes émotions, et d'autres, qui se faisaient un délice de vivre parmi la foule, de clamer ses joies et de lamenter avec les siennes leurs propres souffrances, y pénétraient au contraire en des périodes de lassitude où le tumulte des vains cris les décevait amèrement, où le besoin de se ressaisir, de voir clair en eux-mêmes, de se redresser dans la noblesse de leur taille vraie, les poignait d'inquiétude ou de secret orgueil. Si Vigny appréciait la solitude et rarement l'abandonnait, il y voyait pénétrer assez souvent, parmi ses émules, Victor Hugo qui ne s'est jamais interdit aucune fréquentation, en quelque lieu, de quelque nature qu'elle dût être, Lamartine, certes, et plus jeunes qu'eux, Gautier, Gérard de Nerval et jusqu'à Musset lui-même. Les poètes de la génération suivante eurent beau y élire domicile délibérément, ils ne purent s'empêcher d'élargir des fissures dans le mur, et Leconte de Lisle non plus que les autres n'y supporta de vivre sans ouvrir les fenêtres aux rumeurs du dehors, sans entendre le passage quotidien des soupirs et des cris d'espoir, sans s'apercevoir que la vie existe, qu'on y baigne, qu'on la porte en soi et qu'elle domine et détermine, qu'on y consente ou non, tou-

tes les méditations, même de la pensée la plus haute et la plus désintéressée. Ce chef-d'œuvre unique de pure objectivité lyrique, *Quaïn*, cache sous un revêtement serré d'impassibilité, une constante palpitation d'âme sensible et farouche. Selon le désir exprimé par le poète, bien des lecteurs réfléchissent, certes, à la lecture de ces stances incomparables, et s'exhaussent immatériellement au sursaut serein de la pensée qui en émane ; mais ceux-là qui lisent mieux et pénètrent d'une regard fraternel plus à fond sous le vernis des superficies, s'émeuvent d'y rejoindre les sentiments convulsés, les sentiments refrénés et d'autant plus, en secret, bouillonnants d'un homme qui est le poète et qui souffre ou qui a souffert, au fond de lui-même, sans qu'il veuille le montrer, tout aussi bien qu'il a songé.

Qu'on s'en rapporte à des pièces où Leconte de Lisle exalte ses souvenirs des tropiques, comme *le Manchy* par exemple, cette précieuse merveille de rythme et de lumière, ou dans *Dies Irae* ou dans *l'Illusion suprême*, et il devient malaisé de prétendre qu'il ne se soit pas exprimé avec ses propres tristesses, ses propres tourments, ses regrets, ses aspirations. On rencontre même dans son œuvre plus d'un morceau où l'on peut regretter qu'il se soit exprimé trop directement, avec un excès de brusquerie et de laisser aller. A ses côtés, Louis Bouilhet paraît plus prudent, Léon Dierx surtout, d'un goût plus averti, plus délicat, moins rogue et plus trempé de très fine et discrète sensibilité. A son tour, M. Sébastien-Charles Leconte, authentique héritier des traditions de cette grande famille, dans **l'Holocauste** où, tel qu'il se reconnaît en son intégrité, il se sacrifie à ses sentiments et à sa pensée austère, ne laisse pas d'abandonner beaucoup de sa rigueur purement théorique. Ses poèmes même inspirés de la Bible et chargés de noms propres mystérieux et parfois rudes, disent son âme attendrie, attentive et émue, tantôt aux fastes, aux craintes, aux passions et aux joies de la patrie, tantôt au sourire innocent d'un jeune enfant dont l'a enchanté le sourire, tantôt aux destinées qui l'attendent et attendent son œuvre, après la mort.

Partout la même virilité, la même volonté dans le ton, la même sûreté d'accent et de métier, mais aussi, voilée ou qui s'avoue, la plus pénétrante émotion qui se veut discrète, cachée, presque insoupçonnable et qui imprègne ce qu'il affirme haut et noblement, car M. Sébastien-Charles Leconte se dresse au nombre des poè-

tes prophètes qui parlent, exhortent, enflamment et persuadent par la parole, plutôt qu'ils n'enveloppent par les séductions du chant. C'est une autre façon de comprendre la tâche du poète ; elle n'est ni moins légitime ni moins efficace.

A M. André Payer il a plu d'évoquer le **Visage de Paris**. Il s'en émeut comme il en est épris, s'en grise, s'en exalte. Il le scrute partout, dans la succession, cependant monotone, banale, de ses façades, le soir ou dès l'aube, sous la pluie, dans le ruissellement enchanté du soleil changeant au gré des heures, selon le caprice des lumières fugaces. Il l'entend qui rayonne de printemps et d'espoir avec la floraison et les buissons de ses jardins, ou qui chante avec la voix des cloches ou de milliers d'oiseaux. Et puis n'est-ce surtout un visage qui émerveilleé, parpillé aux sourires de toutes ces femmes dont la grâce diverse, mobile et toujours captivante, revêt toutes les possibilités de joie, de bonheur et d'extase ? N'est-ce surtout par les gestes, la prestesse menue, la fiévreuse beauté des femmes partout que ce visage sollicite et retient ? Mille attirances agissent en sens différents, que de séductions aux mirages des mondes et de l'espace. Mais la splendeur du monde rayonne sur Paris, ce qui n'y est pas réel s'imagine et prend corps, et quels prestiges dans ces nuits dont l'ombre travestit la ville entière, ou tantôt dont l'éclat lunaire magnifie et la dresse, irréelle et superbe, dans sa grandeur majestueuse et rayonnante !

Le défaut d'une telle œuvre, c'est que le poète, s'étant proposé un thème auquel il astreint son essor, s'interdit la fantaisie et lui dresse de côté et d'autre des limites trop précises. Et puis il est obligé de distribuer les motifs et les occasions de ses émois et de ses enthousiasmes en un nombre assez considérable de poèmes dont chacun est destiné à enchâsser l'un d'eux à son tour. Ce n'est guère en accumulant qu'on atteint au paroxysme de l'effet. Au contraire, on lasse, on décourage, on détend l'attention et le plaisir du lecteur. Il y a là, je le crains, une erreur de principe dont M. André Payer ne s'est pas rendu compte. Et cette erreur m'apparaît regrettable parce que, à chaque page de son livre, se décèle l'âme d'un vrai poète qui, malgré des fautes de goût — du moins à mon sens — assez nombreuses, s'approche d'une vraie maîtrise, et, sans heurt, sans grimaces, fait montre d'une originalité naturelle, de bon aloi.

Enfin plusieurs de ces poèmes sont exquis, lourds d'émotion, de nostalgie, et chantent d'un rythme sûr et précis ; je n'en veux d'autre preuve que cette incantation :

Des fillettes jouent là, diaphanes, légères,
nouant et dénouant leurs rondes, les yeux doux ;
elles vont chantonnant les chansons de chez nous
tandis qu'un faible vent fait frémir la lumière
autour des marronniers, brûlés des soleils d'août. —
J'y crois sentir passer l'Ardenne tout entière
et me voici le cœur doucement attendri,
transporté tout à coup, loin, très loin de Paris,
comme si, dans ce parc, peuplé de dieux de marbre,
ces chants, ces voix d'enfants, et ces souffles lassés,
Ardenne, lourds encor de parfums dispersés,
propageaient jusqu'à moi le frisson de vos arbres !...

Il y a là quelque chose d'adorablement pur, sensible et de nouveau sans aucune affectation.

C'est une fantaisie exquise que **l'Amour mouillé** de M. Maurice Deblay. Cet amour, sans doute, s'est blotti et immobilisé au marbre d'une statue, au fond d'un parc, enclos en la forêt que Victor Hugo, souriant, a vivifiée des mille voix de la nature, plantes et oiseaux. Théodore de Banville également y a passé, et Samain, délicat, a assisté, songeur, à ces douces rêveries. Quel théâtre idéal donnerait de la réalité à ce qui n'est qu'un impalpable et délicieux mirage ? Enchantement des nuits d'été, sourire aux féeries shakespeariennes, monde vaporeux et translucide, plus troublant pour le cœur et plus exaltant pour le cerveau que les rigueurs précises et sans cesse décevantes de la triste et quotidienne vie ! Certes, M. Maurice Deblay s'est amusé lorsque d'une verve aisée, charmante, prompte et spirituelle il a animé cet essai dramatique, comme il l'appelle, et qui, je l'en assure, est parfaitement réussi.

Le volume se forme tout d'abord de ce que, au souvenir du bon maître huchier José-Maria de Heredia, le poète nouveau, l'apprenti modeste, considère comme sa part de l'ouvrage accompli ; il recueille pieusement *les copeaux de la varlope*, comme l'on se souvient que celui-là

... qu'une gloire enveloppe
Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier
Voler les copeaux d'or au fil de sa varlope.

De la manière, en effet, ou sous l'inspiration de Heredia, de Gautier aussi et même de Samain ou d'Henri de Régnier, l'art de M. Deblay demeure le plus souvent objectif et s'applique à susciter l'émotion en douant de vie la matière d'art qui a frappé sa vue ou suscité sa méditation. Il excelle le plus souvent en son dessein subtil, soit qu'il loue la rose, évoque en des rêveries païennes l'onde mystérieuse où vit à jamais Nemausus, clôt tour à tour ou ouvre sa croisée sur les arbres du parc, ou gaillardement traduit la mutinerie ravissante de *cinq gravures galantes* ; mais ici, une précaution qu'il a prise et dont je le remercie sincèrement, me dispense, pour ne point paraître trop partial, de prolonger mon éloge. Par contre, j'éprouve quelques regrets aux *Epithalames Algériens* et plus encore aux chansons de Chine, qu'il prodigue dans l'arabesque du vers français harmonieux et frissonnant les syllabes heurtées de tant de noms propres ou communs qui ne sont pas d'ici, ne se fondent pas dans notre langue et demeuren désagréables choquantes.

Difficile problème, je le sais, quel doigté il faut pour le résoudre. Une fois de plus, il se faut soumettre à la règle première du poète lyrique, à « la musique avant toute chose. »

Beaucoup de talent et de sûreté d'invention, d'élocution, aux poèmes de M. Pierre Mayeur, **Pourpres et Cendres**, une personnalité qui ne se dégage pas, défaut sans doute de décision, de hardiesse. Recherche de prestesse et d'aisance quasi familière, et sans grand éclat aux **Lais de Gascogne et d'Artois** par M. André Berry. Les **Poèmes d'Haïti et de France** variés, musicalement menés et gracieux, nous révèlent en M. Emile Roumer un des poètes d'avenir de cette terre antillaise où le culte et l'usage de la langue française sont si dévotement conservés.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Marcel Proust : *Albertine disparue,* Librairie Gallimard. — Georges Duhamel : *La pierre d'Horeb,* Mercure de France. — Jean de Gourmont : *L'art d'aimer,* Editions du Siècle. — Henri Bachelin : *La cornemuse de Saulieu,* Editions du Monde Moderne. — Henri Duvernois: *Une dame heureuse,* E. Flammarion. — Henry Asselin : *Pierrot de la lune,* Editions du Monde Moderne.

Albertine disparue, par Marcel Proust. Une chose m'étonne, c'est qu'à l'époque de libertinage ou plutôt de grossière débauche où nous vivons, il se trouve des écrivains pour s'élever,

au nom de la morale, contre ce qu'il y a de pervers dans *Les Faux-Monnayeurs* de M. André Gide et dans les derniers volumes posthumes de Marcel Proust. Qu'on veuille bien, pour cet étonnement, ne pas me suspecter de complaisance à l'égard des mœurs dites contre nature. Mais on ne me fera jamais convenir que des œuvres comme celles que je viens de citer — que leur caractère littéraire rend si ardues ou si inaccessibles au public, qui cherche dans les livres un aliment à sa salacité — puissent avoir un effet corrupteur quelconque. Nulle peinture scandaleuse, d'ailleurs, dans *les Faux-Monnayeurs*, et, après avoir usé d'un langage presque scientifique pour décrire le vice de M. de Charlus, c'est derrière le voile de la mort que Proust se penche sur le lamentable passé d'Albertine. M. Gide eut tort, sans doute, de tenter une apologie des sodomistes dans le *Corydon* ; mais il se borne à une étude psychologique dans *Les Faux-Monnayeurs*, et je ne crois pas que cette étude des sentiments troubles qu'éprouve un oncle pour son neveu exerce la moindre séduction sur un jeune homme sain. Elle lui causerait plutôt une sorte de malaise, sinon de répugnance. Il ne laisserait pas, en outre, de ressentir ce qu'il y a de honteux et même d'un peu ridicule dans les mouvements du cœur qu'elle révèle. Quels livres lisions-nous en cachette à seize ans ? Des histoires grivoises ou graveleuses. Et ce n'est ni dans les poèmes de Sappho, ni dans ceux de la Muse aux Violettes que les adolescentes ont appris à se faire un doigt de cour... Ne commettons pas l'hérésie de parler d'immoralité quand il s'agit d'œuvres que protègent doublement contre les entreprises des pourceaux la beauté de leur art et la noblesse de leur sincérité. Les défenseurs de la vertu ont assez d'occasion d'employer leur zèle, sans partir en guerre contre Proust et M. Gide, et nous connaissons tous des romans, ou des pièces de théâtre ou des « illustrés » qui n'ont pas besoin d'exalter l'amour anormal pour corrompre les mœurs. Aussi bien, où l'homosexualité est-elle plus vilipendée que sur les scènes des cafés-concerts qui ne sont pas, que je sache, des écoles d'édification ?...

S'il est un reproche qu'on peut faire à Proust — puisque ces choses sont dites à son propos — ce n'est pas tant d'avoir étudié Sodome et Gomorrhe que le monde où se perpétue la tradition de ces villes maudites. Proust — du fait de la vie recluse qu'il a menée — a dû limiter le champ de ses investigations, et son

œuvre y perd en étendue ce qu'elle gagne en profondeur. On le voit à ces derniers livres, en plein achèvement desquels la mort l'a surpris : il avait besoin de revenir sur son travail de pénétration et d'opérer de nouveaux forages sur ses premiers coups de sonde pour trouver la source qu'il faisait jaillir.

Albertine disparue, malgré les beautés dont elle abonde, paraît un peu pauvre, en effet, en regard de ses œuvres précédentes parce qu'il ne l'a pas enrichie des découvertes qu'il ajoutait à ses trouvailles ou que ses trouvailles lui suggéraient. Son mode de développement ressemblait à celui de ces cactus qu'on appelle, je crois, des figuiers de Barbarie, et qui poussent des excroissances sur chacune de leurs palettes. Il faudra que je revienne un jour, quand *Le temps retrouvé* aura paru, sur l'ensemble de l'œuvre de Proust, qui compose un monument dont chaque partie — comme il l'a dit dans *Du côté de Guermantes* — « reçoit des autres sa raison d'être, comme elle leur impose la sienne ». Car on ne saurait parler isolément d'aucun de ses livres, qui ne sont point des romans. Mais dans les deux nouveaux tomes qui viennent de paraître, quel art encore de dissociation des sentiments ! Quelle sûreté à les démêler, à voir clair dans leur superposition ou dans leur inextricable enchevêtrement ! Quelle sensibilité et quelle intelligence chez cet homme dont la merveilleuse intuition était si bien servie par une raison lucide, et qui s'apparente aux moralistes du XVII[e] siècle ! Moins philosophe, il est vrai, que psychologue, ses généralisations n'ont pas la valeur de ses observations, et il se rapproche plus, par la subtilité de son analyse, de Maine de Biran, dont il ne fait pas mention, que de Kant qu'il cite, cependant, et dont il est loin d'avoir la puissance synthétique. Mais ce n'est pas l'affaire d'un artiste de déterminer des lois, et celui-ci a rempli admirablement son rôle en nous révélant dans l'exploration du passé, qu'il élut particulièrement pour domaine, et qui est peut-être la seule réalité pour la créature périssable, tant de précieuses vérités

La pierre d'Horeb, par Georges Duhamel. On ne saurait trop se féliciter qu'Antoine, le héros de M. Duhamel, et qui s'exprime à la première personne dans son récit, déclare avoir en horreur l'abstraction. On n'écrit pas de bons romans, ayant pour objet de donner l'illusion de la vie, en philosophant, et si celui ci, que n'ont pas oublié les lecteurs du *Mercure*, nous intéresse et

nous émeut de la première à la dernière ligne, c'est à cause de sa profonde humanité. Point n'est besoin que M Duhamel nous pousse le coude, à chaque instant, pour nous inviter à réfléchir sur ce qu'il nous conte, puisqu'il lui suffit de nous promener dans des milieux divers et de nous y montrer des personnalités bien caractérisées pour nous inciter à de suggestifs retours sur nous-mêmes et à de fructueuses méditations sur la vie. Qu'y a-t-il dans *la Pierre d'Horeb* ? se demanderont les esprits positifs. Une poignée de faits. Quelques tableaux, l'évocation, notamment, de l'amphithéâtre de dissection de Clamart. L'analyse des troubles d'une sensibilité de jeune homme — prenant conscience de lui-même — entre l'amour de deux femmes : celle-ci tendre, dévouée, silencieuse, celle-là utopique et froidement exaltée. Et l'on pourrait croire que M. Duhamel n'a écrit son roman que pour la scène d'une admirable sobriété qui le termine. Mais qu'elle est pathétique, l'atmosphère où il baigne, ce roman ! Rarement M. Duhamel nous a rendus à tel point présents non seulement les personnages, mais les lieux d'un récit, et l'on a vraiment l'impression qu'ils sont les uns et les autres enveloppés dans quelque chose de funèbre, comme la projection de l'ombre même de la mort. Aussi bien, abandon fut-il jamais plus triste, plus semblable, dans sa résignation toute vibrante, pourtant, de sentiments contenus, à l'immobilité d'un cadavre sous le scalpel, que celui de la petite Anne dans la chambre d'hôtel ou elle a prié son ami de la suivre ?... M. Duhamel qui sait le secret de donner à une œuvre une unité organique en dehors de tout souci matériel de composition, est en pleine possession de son art. Je n'en veux pour preuve que la parfaite adaptation de son style — sans recherches de beautés gratuites ou superflues — à la nature des événements qu'il raconte ou des impressions qu'il veut nous procurer. Je crois, enfin, que l'on peut donner *la Pierre d'Horeb* en exemple aux jeunes écrivains qui prétendraient qu'il est impossible de concilier les exigences du roman véritable avec celles de la pensée et de la sensibilité de notre temps.

L'art d'aimer, par Jean de Gourmont. « Les caresses auxquelles l'amour préside ne sont jamais lascives », énonçait Balzac, et M. Jean de Gourmont semble vouloir renchérir, ici, sur cet aphorisme en s'appliquant à nous montrer qu'elles ne sauraient même être anormales — entre les deux sexes, bien en-

tendu, car l'homosexualité ne trouve pas grâce devant lui. On sait que le problème de l'amour préoccupa toute sa vie Remy de Gourmont. M. Jean de Gourmont semble avoir hérité de son illustre frère la curiosité de l'instinct génésique, et de son perfectionnement le plus subtil, et l'on retrouve dans le curieux livre dont il n'a pas craint d'emprunter le titre à Ovide, la sensualité intellectuelle de l'auteur de *Sixtine*. Aucun souci, chez M. Jean de Gourmont de ne pas froisser la pudeur; nulle obscénité, cependant, dans ses peintures les plus risquées de la volupté. « Vivre, même intensément, les plus somptueuses passions, dit Raymond, le héros de M. de Gourmont, ce n'est rien si nous ne savons esthétiquement emprisonner ces instants dans un rythme ou dans la courbe d'une image. »

Mais ce n'est pas assez dire. « Amazone ressuscitée, s'écriait Remy de Gourmont, dans une de ses *Lettres à l'Amazone*, je ne tiens sérieusement qu'à une chose, c'est à vous offrir mon égoïsme heureux. » Et aussi bien, dans l'excitation cérébrale de son mysticisme sexuel, qui ne laisse pas de prendre parfois l'allure inquiétante de l'érotomanie, Raymond semble-t-il, de son côté, rechercher, plus encore que la réalisation d'une œuvre, la réalisation de lui-même... On sait ce que cela signifie, en la matière, et cet homme qui avoue avoir préféré à la récolte de « quelques amères feuilles de laurier » le spectacle de ses propres sensations et de ses propres idées, ne craint pas de déclarer qu'il juge plus sage de « donner son cerveau à grignoter à quelques femmes » que de le livrer à l'incompréhension des foules ..

Ne nous effarouchons pas. L'enivrement, quel qu'il soit, que recommande à chacun Baudelaire, comprend la volupté parmi les formes de suicide qu'il nous propose. Celui qui n'use pas sa vie la laisse s'user d'elle-même... Mais M. de Gourmont est un artiste, et il n'y a pas d'exemple qu'un artiste ait usé ou même abusé de la sienne sans profit pour nous.

La cornemuse de Saulieu, par Henri Bachelin. Une histoire de « coquage », comme disait Rabelais sous la goguenarde égide de qui M. Bachelin a placé son livre; mais une philosophie plus indulgente que désabusée donne à cette histoire un intérêt qui dépasse l'agrément qu'on demande, d'ordinaire, à la narration tragique ou burlesque de mésaventures conjugales. Sans doute n'est-ce pas d'un cœur léger que Jean Decharrière, le héros

de M. Bachelin, apprend sa disgrâce ou son infortune. Il sait, cependant, faire sur lui-même ce juste retour interdit par leur amour-propre à tant de ses pareils dans une circonstance analogue, et c'est déjà beaucoup. On ne saurait lui en vouloir, après cela, de n'accorder son pardon à l'épouse coupable que parce qu'il avait cru sa faute plus grave qu'elle n'était en réalité... Trop de générosité de sa part nous eût paru suspect, et nous savons bien que tout est relatif. M. Bachelin est fin psychologue, et il ne laisse pas d'y avoir de la mélancolie dans sa sagesse. Enfin, son récit, d'un humour discret, est très adroitement mené, et j'en ai goûté plus d'une fois l'observation malicieuse ou sensible. Je recommande, en particulier, le portrait que M. Bachelin a tracé de la mère de Jean. Il révèle une émotion délicate, ce portrait, et atteste de la part de son auteur un sens très délié des nuances que les changements des mœurs peuvent apporter aux caractères et aux physionomies des êtres, et qui les diversifient au cours des siècles, comme le jeu des lumières les couleurs du ciel, au long des heures de la journée.

Une dame heureuse, par Henri Duvernois. L'auteur d'*Edgar* et de *Crapotte* s'est avisé, un jour, qu'il ne pouvait mieux connaître des laideurs et des mesquineries de la vie qu'en se glissant dans l'enveloppe d'une femme. Avec cette pierre de touche — si l'on peut dire — d'une extrême sensibilité, rien ne devait échapper, en effet, à un esprit lucide, à condition qu'il ne craignît pas de multiplier les expériences... Aussi bien, l'héroïne de M. Duvernois se comporte-t-elle avec une audace et une désinvolture qui entraîneraient presque infailliblement chez d'autres l'abandon de leurs plus charmantes qualités. Mais, par privilège spécial, Louise ne perd aucune des délicatesses de son sexe, lors même qu'elle s'accorde toutes les libertés des hommes. Libertine, elle reste tendre, et l'étrange milieu dans lequel elle vit (on a du mal à le définir) ne la corrompt pas plus que ne salit le col blanc du cygne l'eau bourbeuse où il plonge. Elle a bien de l'esprit, et que son indulgence est intelligente! Sceptique, il faut qu'elle le soit, comme l'était Montaigne, mais avec cet optimisme souriant qui, loin d'exclure la grâce, lui fournit à chaque instant des occasions de s'exercer. Le bonheur pour Louise, comme pour les meilleurs d'entre nous, réside dans l'art d'opposer les contraires ou de se consoler d'une chose par une autre

(*similia similibus...*) et d'une déception véritable par une espérance chimérique. Mais Louise a plus d'ingéniosité que nous ou plus d'imagination, ou tout simplement plus de cœur. Aussi son exemple ne doit-il pas nous rendre trop présomptueux. Nous avons beau apprendre d'elle le secret de savourer la vie : il y faut son goût.

Pierrot de la lune, par Henry Asselin. Le doux rêveur rêvé par Watteau, et déguisé en gavroche par Laforgue, Pierrot, au reçu d'une déclaration brûlante comme glace sur papier blanc, immaculé, part à la recherche de celle qui l'aime et qu'il ne peut pas ne pas aimer. Chemin faisant, il rencontre la vie, c'est-à-dire la réalité triste ou médiocre. Symbole de cette réalité, hélas ! au lieu des femmes qu'il transfigure les unes après les autres, une bonne petite jeune fille, dont il ne pourrait faire que la plus « quotidienne » des épouses, se révèle à lui l'expéditrice de la lettre sans écriture qu'il a reçue. Pierrot se perce le cœur d'une épingle comme un papillon. Sans mauvaise humeur, après s'être mis sur son 31 pour son enterrement. Il plaisante : « Tu parles *d'une fin de moi.* » C'est ce qu'il avait de mieux ou de plus simple à faire. Il n'était pas chez lui dans ce monde : il en sort... Il y a de la sensibilité, une fantaisie brillante et souvent poétique dans cette histoire de Pierrot dont le chagrin sourit et la gaîté pleure. L'esprit de M. Asselin se compose d'un mélange assez singulier d'ironie très française et d'humour anglais, et la scène où Pierrot rejette une désespérée au fleuve, après l'en avoir tirée à ses risques et périls, me semble particulièrement caractéristique de sa manière, tantôt nonchalante et tantôt fringante. Un bouquet de lyrisme au milieu duquel éclaterait un feu d'artifice d'inventions cocasses.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Félix, trois actes de M. Henry Bernstein, au Gymnase. — *Je ne vous aime pas*, trois actes de M. Marcel Achard, à l'Atelier. — *Le disciple du Diable*, cinq actes de Bernard Shaw, à l'Odéon. — *L'âme en peine*, trois actes de M. Jean-Jacques Bernard, au Théâtre des Arts.

Actuellement nous devons nous contenter de faits divers grossis, de situations plus ou moins verveuses. L'originalité et la qualité de fond, l'authenticité de l'art, chez les dramaturges, tout

cela est disparu du théâtre. Chaque auteur prend en gros sa spécialité et la débite. L'auteur de **Félix** est connu pour sa passion d'étreindre. Mais ses moyens sont plus de brutalité et d'intensité que nourris en substance morale, ni soutenus d'une économie réfléchie, dans la controverse des caractères. Il étreint comme d'autres enfument. Au fait, cela se vaut. Les gens de son dernier ouvrage déboulent les uns contre les autres ; ils se heurtent, ils se briseraient s'ils étaient des vertébrés, mais, à la vérité, l'auteur présente des polypes. Cette pièce semble en réaction aux pratiques habituelles de M. Bernstein. Il a changé de champ. Ici, plus de beaux messieurs en frac, ni plus de belles dames chaudes. Le plateau expose quelques individus de basse espèce, et naturellement, alors, la clientèle de M. Bernstein n'y voit plus les instincts forcer les contraintes, la puissance des volontés et l'impératif des organes imposer d'excitants, de vigoureux, de dangereux débats civils, parmi les groupes huppés. Ici, et c'est nouveau dans son théâtre, M. Bernstein, montrant des manants par rapport à son public mondain, retire toute solidité intime à ses gens, et jusqu'à cette verve énergique soutenue qui donnait habituellement une couleur uniforme, mais valeureuse, à ses personnages. Au contraire, cette verve énergique de hors la loi, ou de au-dessus des lois, il ne la fait apparaître aujourd'hui chez ses vibrions que pour aussitôt les écraser de déchéance en les y faisant renoncer. M. Bernstein connaît à fond le métier. C'est entendu ; et on peut, là-dessus, le louer sans réserve. Les acteurs, au moins, sont bien servis, les effets de scène bien ménagés. Ainsi la soirée s'écoule agréablement.

Un forban malingre, esprit bas, mais hardi, nerveux, rompu à la piraterie financière, épouse une femme délicate d'esprit et de corps, qu'il trouve dans une maison de tolérance, car, prompt il a pesé tout le rehaut personnel qu'il en pourra tirer. Elle surprend son mari et un autre coquin, son associé, en train d'étrangler, par chantage, un colosse qu'ils ont effondré. Le mari qui l'aime est atterré et confondu. Il arrête son exaction pour se rapprocher d'elle. Ensuite il apprend qu'elle a un amant, un jeune homme qu'il a lui-même élevé. Après un débat où se succèdent les accrochages et les répugnances mutuelles, en une sorte de complicité relâchée, dans un dégoût respectif et réciproque, on voit les deux lâches rapprochés et unis dans les sanglots et l

commisération. Survient une panne d'électricité. Dans l'obscurité, les ombres résignées se recherchent encore et s'agitent. Tout cela est assez répugnant et va comme dans un croupissement de cloaque. Il y a des gens bien informés qui appellent cela la régénération par l'amour : — Merci ! Mais, quelle puissance positive de fauve et quel autre ressort M. Bernstein eût-il donnés à ces individus-là s'il les eût décrétés « du monde ». Dans cette distribution, différente selon les étages, l'auteur, par rapport au public riche et snob dont il dépend, n'apporte pas, à mon avis, assez de ménagement lorsqu'il courtise ce public en marquant d'héroïsme ses personnages quand ils sont de cette caste, puis ensuite, sans préparation, et pour des aventures identiques, en lui montrant par contre la caste inférieure, avec alors tous les ressorts du caractère misérablement détendus. Dans la confrontation des deux cas, le parti pris de l'industrie de l'auteur éclate. La flatterie est un peu grasse. On verrait peut-être moins chez M. Bernstein l'intention trop dominante et trop exclusive de circonvenir les « gens chics », s'il ne nous donnait de sa recette la démonstration par le sens inverse. Certes, il est bon d'évoluer selon le temps ; et admettons que M. Bernstein peut peindre légitimement des coquins et des inférieurs. Mais ils ne le sont pas davantage que ceux que M. Bernstein nous montrait autrefois en quelque sorte comme des héros nietzschéens. Cette inconséquence, on la remarque trop facilement. Elle ne laisse pas de livrer maladroitement le mobile mondain de l'auteur. Privé du cran soutenu et positif que M. Bernstein ne prête qu'aux gens du monde, *Félix*, comme milieu, comme conduite et comme épilogue, s'apparente à certaines pièces réalistes que donnait autrefois, en privé, un certain M. de Chirac, et avec toutes sortes de difficultés. Si on avait conçu le montage de l'interprétation de *Félix* selon tout ce qu'elle pouvait rendre en scène, et, conformément à son texte, en faire nettement une aventure dans la pègre, à la Carco, l'uniformité insipide de la dévertébration des caractères aurait montré encore davantage la faiblesse du procédé. Mais, en donnant au moins l'auréole des millions aux misérables protagonistes, à défaut de bonnes manières et de caractères, l'insinuation arbitraire de leur intégrale déchéance est plus plausible, et plus savoureuse, à ce public intéressé et séduit, parce que, dans les mêmes mœurs et les mêmes tourments, mais en une classe au-dessous de lui, les

humains ne seraient plus que des larves. Le talent moderne de M. Bernstein est, semble-t-il, plus authentique lorsque, par exemple, on peut relever l'inspiration de sa *Judith* dans la *Judith* de Hebbel représentée à Berlin voici... plus de quatre-vingts ans (1).

M. Jacques Baumer joue l'homme hardi et stérile ; M. Berthier joue, en bel artiste, son associé, accuse de façon impressionnant un physique et une viscosité de poulpe ; M. Tréville joue l'aman jeune, beau, brun, fade ; en un épisode, le formidable Alcover matériel puissant, est jeté à genoux, et implorant l'actrice principale. On ne peut pas ne pas songer à la représentation qu'i donne ainsi de la posture du talent de l'auteur dans son incarnation d'aujourd'hui devant les gradins.

Mlle Gaby Morlay se dévêt avec une gentille retenue, et son costume, soi-disant léger, est d'une excessive modestie, bien singu lièrement discrète lorsque l'on songe à ce que le théâtre, et un autre actrice qui aurait pu avoir un moindre goût, eussen pu tirer de la proposition de l'auteur. Tout au cours de la repré sentation, on goûte le talent de l'artiste, qui est réel, et va bien avec sa personne. Dès le début, dans ce rôle difficile d'une femme qu'un quidam vient d'acheter pour une demi-heure, on saisi très bien sa grâce. Mlle Gaby Morlay est telle que sont certaine femmes, éminemment nerveuses et souffrantes de cela, toute leu vie. L'image que livre Mlle Gaby Morlay est jolie. Le corps es sans grand relief, mais souple, jeune et blanc ; replié sur soi craintif, très impressionnable, très sensible, destiné à être e constante anxiété. Elle a de petits mouvements incessants, qu peuvent être reconnus comme une lointaine signalisation d'un prédestination au sanglot. Les jolis jarrets, inquiets, défensifs, s blottissent et se protègent l'un contre l'autre. Gentil nature belles dents, visage triste et surpris, anxieux d'une joie qui s' essaie parfois, et se replie aussitôt. Elle esquisse un élan dans l sens du bonheur et de l'espoir, s'arrête vite et s'enclôt. Exhalan une âme rare, crispée, mélancolique, Mlle Gaby Morlay, tour tour enfantine, pâlissante, douloureuse, apparaît plus blafarde plus mortellement trop délicate à mesure que les événements le désespoir de son cœur la brisent. La honteuse conclusion d rôle nous afflige pour cette créature charmante.

(1) Voir Louis Fouret : *La « Judith » de Hebbel et la « Judith »* *M. Bernstein* (*Mercure* du 15 mars).

Je ne vous aime pas, pièce ironique et amère, tient de la cordialité de l'auteur un bon ressort intimement affectueux. On peut escompter que, avec le fond qu'il montre là, l'auteur deviendra quelque jour très émouvant. Pour le moment, il cultive avec une évidente prédestination la tendresse, l'ironie, la mélancolie mêlées. Dans la forme, il recherche l'expression propre à son sentiment et à sa pensée, avec la justesse alliée à la modération. Puis la couleur de chaque personnage est bien particulière. Il ne va pas au bavardage. Son travail est de la qualité de son sujet. Celui-ci est simple et se joue, pour l'essentiel, entre deux amants d'aventure, une belle comédienne, Florence, et un peintre, laid mais sympathique et ironiquement philosophe, Cadet, qu'elle a pris en caprice. Il n'a aucun goût de la joindre à lui. Apparemment, cela aiguise encore la belle désireuse. A la vérité, peu importe à Cadet : puisque Florence y tient, il la prend. Ennui éprouvé et constant de Cadet, qui pourtant est venu à aimer dans son cœur couvert et surpris ; incapacité de Florence pour un amour modeste, sans profit et d'ailleurs quelque peu découragé par l'apparence détachée d'un compagnon plaisant, mais sans foi dans aucun bonheur... Bref, ils se séparent, pour au dernier acte, se revoir dans le pauvre café où Cadet reste enfin abandonné à sa définitive et inguérissable détresse, après que Florence y a passé un dernier instant avec lui, indifférente, belle et parée pour une soirée de fête.

Pendant la représentation de cette pièce, je me suis tout à coup demandé avec insistance quelle pouvait être la raison qui ne me permettait pas d'y prendre, sans gêne, tout mon plaisir. Le jeu est trop lent. Cela pourrait être donné en une heure, avec deux courtes interruptions, comme on faisait autrefois pour le *Paquebot Tenacity*, de Vildrac, auquel je trouve que, pour un certain tour délicat, cette pièce s'apparente ; mais on la délaie jusqu'à minuit, au ralenti. Avec ce système on gâte la partie. L'esprit du spectateur est plus prompt que l'on ne semble le croire. On le méconnaît en lui demandant inopportunément, par des silences ou des lenteurs, plus d'attention qu'il n'est nécessaire. Autant on s'efforce à mettre de bonnes choses dans cette réalisation, autant on désire aussi qu'aucune ne se perde. Sans doute ; mais il ne faut pas exagérer l'attente. Avec cette pièce et quelque autre également réussie, l'Atelier eût marqué plus nettement un nouveau pas vers son généreux avenir. Il a préféré lever le ri-

deau sur *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, de Musset, agrandir les entr'actes et temporiser le cours du débit. Sauf la réserve faite à ce propos, l'interprétation est bonne et originale. Mlle Valentine Tessier, qui est la Cécile Sorel de l'Atelier, ne lu est pas comparable : elle a du goût, de la discrétion, une bonne économie de soi, beaucoup de naturel et se farde peu. Tout cela est fort sympathique et séduisant. M. Michel Simon, qui joue Cadet, est à la fois comique et intimement triste : l'excès de cela fait délicatement sentir ceci, et c'est très bien. A noter, de M. François Vibert, la création excellente du riche amant revendicateur de Florence. Ce petit bonhomme, noir comme un corbeau, dressé sur ses ergots tel un coq de bataille, tranche-montagne puis soudain sensible à la raison, est un type très drôle. Quand à Mlle Line Noro, elle montre un cœur simplement déchiré : c n'est point là peu de chose.

Le Disciple du Diable n'est pas une nouveauté. Représenté à New-York en 1897, à Londres en 1899, traduit par Hamon en 1897. Ce n'est pas une des œuvres capitales de Shaw. Pourtant cela ne manque pas de valeur et d'intérêt. C'est e Amérique du Nord, en 1777, lors du soulèvement. Mélange asse adroit de tragédie et de farce. Apologie du révolté et du déclassé selon la tendance habituelle de l'auteur; satire amère des « soutiens de la société », et bien que la fin soit contradictoire (mai je soupçonne que le dénouement primitif aurait été modifi comme trop sombre). Le principal personnage, qui se proclam disciple du Diable, n'a guère de titres à cela : c'est simplemen un bohème, un contrebandier, un railleur de la religion et de l famille. Au fond, il a l'instinct héroïque ; par un élan qui n'es guère expliqué ni explicable, il prend la place du pasteur, momentanément absent, que les Anglais venaient arrêter. Du reste tout finit bien : personne n'est pendu, et les Anglais sont battus. L « disciple du Diable » et le pasteur reconnaissent, l'un et l'autre qu'ils se sont trompés de vocation. Le pasteur, à 50 ans, se fa capitaine, et l'autre, un saint qui s'ignorait, prendra sa place a presbytère : ironisme de Shaw. Il y a quelque chose au fond d tout cela, beaucoup de choses il se peut ; mais ce n'est pas clai Si on renonce à sonder, il reste un mélo bouffon, scénique, pouvant amuser même les enfants. Bonne interprétation. Succè d'estime.

L'âme en peine est une manifestation spécifique de la maladie mentale du théâtre moderne dit littéraire. Depuis *Œdipe*, mille fois on a montré les humains menés par des forces étrangères et étranges. Depuis trente ans au théâtre, on divague sans retenue selon cette vulgarisation-là. Un public d'esprit religieux s'y satisfait à bon compte. Pour nous Ibsen a condensé et résolu l'insaisissable en de sobres et substantiels débats entre hommes et femmes, avec leurs répercussions morales intestines et dans l'encastrement social. A sa suite, mais égarés, de vagues rêveurs excentriques décochent parmi les impondérables, et vers les impénétrables conditions du monde par rapport à l'homme, des cauchemars chargés d'ombres et d'épouvante. C'est le vieux mélo du faubourg qui a pris son grade primaire. Depuis la vogue de Freud, ces messieurs sont en délire. Après M. Lenormand, tout plein de tristesses, voici l'auteur de cette *âme en peine*. Un homme et une femme voguent et naufragent de conserve sans même se connaître. A peine sait-on si leurs regards se sont jamais croisés. N'importe : la pièce est arrangée pour que les circonstances nous fassent deviner — sans difficulté — comme ils ont pourtant le tourment lancinant l'un de l'autre. Ils vont, défaillent, et s'effondrent, en se cherchant à tâtons d'aveugles, sans se joindre jamais. Un jour sinistre, la femme ouvre sa porte et perd la raison, car elle trouve à son seuil le cadavre de l'homme : avortement définitif d'une union point commencée. Cette *âme en peine* montre surtout *le vague à l'âme* d'un auteur nébuleux, hypnotisé par l'ingénue métaphysique d'une pensée déliquescente.

Mme Pitoeff pourrait disputer à Mme Simone elle-même la palme du débit lacrymal ; M. Pitoeff combat, par une intéressante précision de type, l'évanescence de ces fantômes incréés qui hantent maintenant, chaque nuit, la scène du boulevard des Batignolles.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Lucien Fournier : *L'éclairage*, Hachette. — Augustin Boutaric : *La lumière et les radiations invisibles*, Flammarion. — Th. Lyman : *L'ultraviolet*, Collection Borel, Alcan. — Gaston-Henri Niewenglowski : *Les rayons X et le radium*, Hachette. — Fernand Honoré : *Le radium*, Gauthier-Villars. — Mémento.

Dans cette rubrique mensuelle où on s'applique à renseigner les lecteurs sur les nouveaux progrès des sciences mathématiques

et physicochimiques, à propos des mises au point les plus accessibles, le mieux est de rassembler tous les ouvrages qui ont trait à une même question très générale, comme celle de l'énergie rayonnante ou encore celle de la radioactivité. J'ai déjà eu l'occasion de traiter l'un et l'autre de ces sujets au cours de l'année 1924 (1) ; je me bornerai donc à mentionner les livres qui ont paru depuis ces chroniques. Il convient toutefois de rappeler que l'énergie rayonnante forme aujourd'hui un ensemble continu d'oscillations, de plus en plus rapides, depuis les ondes de radiotélégraphie, la chaleur rayonnante (ou rayons infrarouges) et la lumière visible jusqu'aux radiations ultraviolettes, aux rayons X et aux rayons *gamma* émis par certains radioéléments.

Le volume rédigé par Lucien Fournier pour la « Bibliothèque des Merveilles » et intitulé **L'éclairage** est d'une lecture très facile, et l'auteur se trouve là dans un domaine qu'il connaît bien ou, plus exactement, sur lequel il s'est fort consciencieusement documenté ; j'eus tant de fois à m'insurger contre des vulgarisations exécrables qu'il est nécessaire de louer un auteur d'avoir entrepris un travail qu'il pouvait mener à bien : le jour où le premier venu (2) ne se croira pas capable de disserter sur la relativité, sur l'électronique ou sur les quanta, tout le monde y gagnera, le public et aussi les publicistes scientifiques.

Après un chapitre fort intéressant sur l'histoire des éclairages, Lucien Fournier s'occupe rapidement des principes de cette industrie ; j'aurais aimé qu'il fît mieux comprendre, par des exemples plus concrets, ce qu'on doit entendre par flux lumineux, par intensité, par éclat et par éclairement ; la courbe de luminosité et l'éblouissement méritaient aussi quelques courts développements ; on les trouvera dans le petit livre d'Auguste Blanc (Colin) que j'ai recommandé précédemment et que Fournier ne semble pas avoir consulté. Il est ensuite question des appareils modernes d'éclairage — la lumière froide est exposée à part — et des appareils correcteurs. Toute la deuxième moitié s'occupe des applications : phares, bouées, projecteurs, cinéma, l'éclairage

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 juillet 1924, p. 472-476, et 15 décembre 1924, p. 706-710.

(2) Par exemple R. Ferrier (Ingénieur des Pont et Chaussées), dont je reçois la brochure intitulée *Les nouveaux axiomes de l'électronique* (12, Place de Laborde, Paris) et qui a l'inconscience de prétendre que sa théorie (?) absorbera « les diverses formules de la science actuelle » !

au théâtre, l'éclairage des trains, les lampes de poche, les enseignes lumineuses et les feux d'artifice ; il m'a semblé que tous les perfectionnements récents avaient été mentionnés, et cela avec une abondante illustration de figures au trait dans le texte et une trentaine de planches photographiques.

§

Augustin Boutaric est professeur à la Faculté des Sciences de Dijon et son nouveau livre de la « Bibliothèque de Philosophie scientifique », **La lumière et les radiations invisibles**, ne manque pas de qualités, encore qu'il se laisse aller parfois à un lyrisme quelque peu naïf et que son exposé de la théorie électromagnétique soit bien obscur pour les lecteurs qu'il vise. Le dernier chapitre (l'éther) et les conclusions sont faibles. Croit-il sincèrement, au fond de son âme, aux éloges qu'il décerne à Gustave Le Bon, le directeur de la collection ? Ou a-t-il cédé aux instances de ce dernier, qui tient tant à « être cité » ? Vraiment, un savant impartial aurait hésité à faire un tel cas de bricolages mal définis et de phrases confuses, qui n'eurent aucune influence sur l'éclosion de la théorie de l'inertie de l'énergie : cette théorie a été proposée à peu près simultanément, en 1912, par Einstein et par Langevin (lequel, ô dérision ! n'est même pas mentionné !).

En guise de compensation, si j'ose dire, Boutaric recopie religieusement des élucubrations de Daniel Berthelot, notamment (p. 256) la fameuse phrase :

Un auditeur qui s'éloigne d'un concert à raison de 340 mètres par seconde entend indéfiniment le même son.

L'auteur ne sait-il pas que D. Berthelot l'a, dans la suite, subrepticement supprimée ? André Metz (1) suppose qu'elle a « échappé à M. D. Berthelot en un jour de fatigue cérébrale » : curieuse résonance de fatigue cérébrale, dont Boutaric fut la victime ! Souhaitons qu'il corrige avec plus de soin les compositions de licence ès sciences et qu'il se départisse de ce scepticisme goguenard, lorsqu'il parle de relativité : il se fait du tort, et il en fait par contre-coup à l'Université de France, à laquelle il appartient...

(1) *Mercure de France*, 1er février 1926, p. 793.

§

L'édition anglaise de **L'ultraviolet** date de plusieurs années, mais on a reproduit en appendice une conférence de l'auteur, Th. Lyman, professeur à l'Université Harvard (faite en 1921). L'ouvrage, fort bien traduit par Mme Rivière, s'occupe des procédés expérimentaux, qui permettent d'explorer les radiations ultraviolettes extrêmes, radiations qui se raccordent insensiblement aux rayons X. Charles Fabry, professeur à la Sorbonne, a rédigé pour ce livre une magistrale préface, destinée à situer les travaux de Lyman parmi les autres formes de l'énergie rayonnante.

L'ouvrage **Les rayons X et le radium** (Bibliothèque des Merveilles) est rédigé par le docteur Gaston-Henri Niewenglowski, qui enseigne la physique au lycée de Tunis. C'est là de la très bonne vulgarisation avec beaucoup de figures (schèmes, photographies, radiographies). Les diverses questions sont traitées avec des développements proportionnés à leurs importances relatives : propriété des rayons X, le matériel radiologique, radiodiagnostic et radiothérapie, la radiologie et la guerre, le radium et ses applications. Voilà le livre qu'il faut lire lorsqu'en se repliant sur soi-même, on rougit de sa propre ignorance.

Je le préfère de beaucoup à l'opuscule de Fernand Honoré, qui a pour titre **Le radium**. L'auteur ajoute, après son nom, « de l'*Illustration* » ; c'est un vieux routier de la vulgarisation scientifique, et il a pour lui un style correct et élégant. Dans l'avertissement, il fait preuve d'une certaine modestie en parlant de ses « études superficielles » et en demandant « l'indulgence » du lecteur ; mais que peut signifier, sous la plume d'un profane, la phrase :

J'entends rester maître de mes appréciations,

et pourquoi, en dressant le bilan des ouvrages élémentaires sur la radioactivité, omet-il l'excellent petit livre de Jean Becquerel (Payot), qui rendait, par avance, inutile le travail d'Honoré ?

Toute la première partie est bien médiocre : elle se poursuit, en moyenne, à l'allure d'une grosse erreur par page (inexactitudes, incompréhensions, contradictions, citations involontairement tronquées...) Tout cela aurait pu être évité si l'auteur s'était préoccupé de faire lire ses épreuves par le premier préparateur de physique venu :

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

Il faut par suite nettement déconseiller la brochure de Fernand Honoré à tous ceux qui ont *besoin* d'acquérir des idées *précises* sur le radium, en particulier à tous les étudiants en science physique. Mais, comme il s'y trouve — sans complaisance aucune — infiniment plus de vérités que d'erreurs, le lecteur curieux pourra lire avec intérêt les passages relatifs à la découverte du radium, au rôle du radium dans la nature, à son industrie et à ses applications.

Mémento. — *Scientia* (Milan, 1er mars 1926) publie une excellente mise au point en anglais, de Crowther, sur la partie centrale (ou noyau) de l'atome ; le supplément contient une traduction de cette étude, mais la rédaction excelle à dénicher des gens qui ne savent ni la physique, ni l'anglais, et mal le français.

L'Antenne (14 mars 1926, p. 196). A propos de l'existence de l'éther. — On reparle beaucoup de l'éther en ce moment ; dans un petit article de cette revue de T. S. F., on lit cette phrase d'Einstein : « La possibilité d'être mis en mouvement, pas plus que la possibilité d'être immobile, ne sont possibles pour l'éther. » Einstein est en effet, à ce juste titre, péremptoire sur la proscription de l'éther pour expliquer la lumière : ce fait est lié à cet autre, plus général, l'interprétation électromagnétique de la mécanique.

Mais l'auteur écrit aussi, hélas ! que « l'obstacle contre lequel s'arrêtent les protons est l'éther ». Double ineptie, car que peut être un obstacle qui n'est ni mobile, ni immobile ? et c'est précisément parce que ces corpuscules *ne sont pas ralentis* dans ces conditions que le mot « vide » est cent fois préférable au mot « éther », même dans la vulgarisation scientifique. Bref, cet article, signé Gaston Mallèze, est visiblement inspiré de Cabrerets, dit Labadié, celui-là même qui ne s'est pas consolé qu'on l'accusât de « disserter sur la lumière sans avoir compris ce qu'est un rayon lumineux ». Dernière hypothèse qui expliquerait tout : cette signature n'est peut-être qu'une troisième désignation de ce Labrerets-Cabadié.

La Science moderne (janvier 1926) contient deux bons articles, l'un par Léon Lecornu, professeur de mécanique à l'Ecole polytechnique, sur « La machine humaine », l'autre d'Auguste Lumière sur « La structure des colloïdes ».

M. Marcel Thiers, qui vient de publier la traduction de l'ouvrage de Ferdinand Henrich (Cfr. *Mercure de France*, 15 mars 1926, p. 681), me prie de signaler que les mots : « traduit sur la quatrième édition

allemande, revue, augmentée et refondue » n'indiquent pas qu'il est l'auteur de cette revision, de ces additions ou de cette refonte : « Les quelques compliments que M. Henrich a bien voulu m'adresser sont la seule différence avec l'original. Découper par des sous-titres le texte allemand un peu compact est la seule liberté que je me sois permise, la seule du moins que j'ai voulue. » Le ton conciliant que M. Thiers prend vis-à-vis de la critique est tellement inaccoutumé — les lecteurs du *Mercure* ne le savent que trop — que je me fais un plaisir de lui donner acte de sa mise au point.

MARCEL BOLL.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La réorganisation du Conseil et de l'Assemblée. — Elle est apparue nécessaire à tout le monde. Les peuples arrivent au carrefour. Il s'agit de savoir comment les forces vont se combiner, pour quelle politique. Faites vos jeux, messieurs !

Il y a plusieurs espèces de forces. D'abord celle du nombre. Les Chinois ont rappelé une fois de plus qu'ils étaient le peuple le plus nombreux de la terre. La population d'Asie représente environ les 50 o/o de la population terrestre. Et la prédominance de la race blanche a été assurée par un excédent des naissances européennes qui tend à diminuer. Le veto brésilien a donné comme un avertissement au vieux continent.

Une autre force, c'est la qualité ! Le cas de la France est représentatif. En 1700, par rapport à la population globale de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, la population de la France représentait le 38 o/o. En 1912, elle ne représente plus que le 10 o/o. Le rôle de la délégation française à Genève et les applaudissements qui ont accueilli M. Briand à la tribune des nations montrent que la qualité compense la quantité dans une grande mesure. Mais le prestige aussi demande à être nourri, entretenu, renouvelé. Car le rayonnement d'une influence est fonction de l'être physique. Le prestige est une sorte de rente spirituelle. S'imagine-t-on que cette rente puisse rester au pair, tandis que l'autre rente dégringole ?

Bien que les pythies abondent, qui font parler même les morts, il est difficile de dire ce qu'un pays veut. On voit par contre assez bien où il va.

Les modérés et conservateurs ont donné leur mesure au cours des débats financiers. Ils ont prouvé qu'il fallait compter avec les détenteurs de la fortune acquise, qu'ils étaient de taille à ralentir le glissement vers le socialisme. Mais c'est une force de masse et pour ainsi dire négative. Un fait significatif, c'est qu'un des chefs des modérés, M. Millerand, est un ancien socialiste qui a fait sa fortune parmi les affairistes de la ploutocratie démagogique. Force négative, parce qu'elle n'est au service d'aucune mystique unanime.

Le grand réveil de la foi nationale, en 1914, a révélé les profondes racines du sentiment patriotique. Mais le danger passé, les partis sont retournés à leurs divisions et la foi nationale, qui avait atteint pendant la grande guerre son point culminant, a commencé à baisser. Une partie des conservateurs s'est groupée autour du trône et de l'autel. Qu'on le veuille ou non, ce sont en France des causes surannées. La très grande majorité des Français ne veut pas de roi. Un nombre grandissant de Français se détourne de l'Eglise catholique. Par départements entiers, la France se déchristianise. C'est une constatation qui peut faire de la peine, mais à laquelle aucun homme impartial ne saurait échapper. Une constatation qui repose sur des chiffres incontestables. Tout ce qu'on pourrait objecter, c'est que la qualité l'emportera sur le nombre. Peut-être bien que oui, mais pas jusqu'ici. Ce parti compte beaucoup d'adhérents silencieux dans l'armée et la marine. En cas de nouvelle invasion, ce parti formerait une fois de plus le noyau de la résistance.

Une autre fraction de modérés et conservateurs est ralliée à la République. Ils sont groupés autour de la France républicaine. Comme si la République avait été faite une fois pour toutes, comme s'il ne pouvait y avoir (et s'il n'y avait en effet) plusieurs formes de république. Ils veulent la République française forte, comme leurs amis de droite parlent d'une France grande et forte. Ils ont inscrit à leur programme la réforme sociale. La réforme sociale jusqu'où ? Ils voudraient arrêter les conséquences de la réforme sociale au point où ce qu'on appelle les droits du travail empiètent sur ce qu'on appelle les droits du capital. Le moment vient où la défense de l'ordre et de la patrie semble s'identifier avec la défense d'une richesse et d'une situation acquises.

Le parti dit démocratique croit au progrès et à la justice. Il a

une mystique. Il y puise une force qui manque aux modérés et conservateurs. La grande guerre a marqué un temps d'arrêt dans le développement de ce parti, puisque la guerre a été menée plus ou moins dictatorialement. Mais la dictature a été accompagnée partout d'un étatisme qui, la guerre finie, a servi de tremplin au parti démocratique. Les divisions intérieures ont retardé sa marche en avant. L'aile droite des socialistes tend à se rallier au gouvernement. Cette tendance s'accompagne d'un fléchissement des principes doctrinaires. On cherche à concilier la lutte des classes avec l'intérêt dit national et il y a une hésitation au sein du socialisme entre la tendance nationale et l'internationale. Le même phénomène se produit au sein du syndicalisme qui, par la défense des intérêts professionnels, est amené à lutter contre la concurrence des ouvriers étrangers.

Le parti démocratique tire sa force non seulement d'une mystique, mais des conditions de l'économie moderne. Le développement de l'industrie et l'abandon des campagnes, la tendance aux grandes coalitions d'intérêts, l'alliance des politiciens et des affairistes, des industriels et des salariés, le renouvellement rapide de l'élite par l'afflux des nouveaux riches, autant de faits qui convergent dans le même sens. Le sentiment de patrie est submergé. Mais si la défense de l'ordre et de la patrie tend à s'identifier avec la défense d'une richesse et d'une situation acquises, la défense de la justice et du progrès tend à s'identifier avec la conquête du pouvoir et de la fortune d'autrui. Rousseau dit, dans le contrat social et cela est conforme à l'expérience : « Les lois sont toujours utiles à ceux qui possèdent, et nuisibles à ceux qui n'ont rien. » C'est pourquoi, à l'intérieur des pays comme sur le plan international, la bataille est engagée autour du principe de propriété.

Si telle est bien la situation de fait, quelle sera la politique étrangère du pays ? La presse de droite attaque violemment la Société des Nations. Mais ce parti ne ferait-il pas bien d'augmenter le nombre de ses adhérents et de donner sa mesure par la conquête du pouvoir avant de dicter au gouvernement une politique d'intransigeance ?

La doctrine du parti conduit au système des alliances. Ce système a échoué. Mais de même que, à l'intérieur, les modérés et conservateurs ralentissent le glissement vers le socialisme, de

même sur le plan international ils renforcent le principe de la souveraineté nationale.

En Angleterre, il y a un roi; en Italie, un dictateur; le Reich est présidé par un maréchal. Cependant, dans ces pays, la situation présente, malgré les apparences, beaucoup d'analogie avec la situation française. Les forces proprement nationales sont renforcées en Angleterre par l'insularité et les influences impériales; en Allemagne, par le stimulant de la défaite et la vitalité d'une population croissante; en Italie, par toutes les énergies de la jeunesse. Mais le développement industriel ne trouve pas en Angleterre de contrepoids paysan et les travaillistes avancent en rangs serrés. En Allemagne aussi les socialistes sont une force grandissante et le nationalisme des grands capitaines d'industrie se heurte à l'internationalisme de leurs intérêts, qui débordent les frontières politiques. On a vu chez M. Stinnes la violence de ce conflit. En définitive, avec ou sans roi, avec ou sans dictateur, et malgré le suffrage universel, le pouvoir appartient partout à quelques douzaines de politiciens, de financiers, de brasseurs d'affaires — mais qui doivent compter avec une masse sentimentale plus ou moins puissante et organisée. C'est pourquoi, si les forces proprement nationales s'équilibrent dans ces pays un peu plus à droite qu'en France, ils ont tout de même été entraînés, bon gré, mal gré, dans le cycle démocratique vers le compromis de Genève.

La réorganisation du Conseil et de l'Assemblée, en septembre 1926, permettra de faire le point et de voir de quel poids chaque Etat pèse dans la balance internationale.

FLORIAN DELHORBE.

VOYAGES

Paul Guiton : *Au cœur de la Savoie*, J. Rey, Grenoble. — L. Silvestre de Sacy : *Les arbres historiques de Saint-Germain-en-Laye et de ses forêts*, « Les amis du vieux Saint-Germain », Imprimeries parisiennes réunies.

Dans la déplorable période que traversent les affaires de la librairie, c'est toujours avec grand plaisir qu'on peut signaler des éditions comme celles de la maison Rey, de Grenoble, et le volume : **Au cœur de la Savoie**, que publie M. Paul Guiton.

C'est une description méthodique de la province, de ses villes comme de ses paysages, et des sites pittoresques qui foisonnent

dans cette contrée montagneuse et que l'auteur nous présente par régions, — en en montrant l'intérêt et le caractère — souvent avec brio, toujours avec charme, et avec les mots qui peignent et retiennent l'attention du lecteur.

La Savoie, c'est Chambéry, non loin des grands murs rocheux de la Chartreuse et des Bauges ; après le torrent de la Leysse, bordé de maisons en encorbellement, il y a ici de vieilles rues, une cathédrale du xve siècle, mais dont le style a été influencé par le voisinage de l'Italie. On y peut remarquer entre autres la délicieuse porte Saint-Dominique. Au bout de la rue de la Croix-d'Or, c'est l'hôtel de Bellegarde (xviiie siècle) ; c'est le château, avec la Tour des Archives, que surmontent des mâchicoulis et créneaux ; la grosse tour de la Trésorerie et entre deux la Sainte-Chapelle, hérissée de pinacles et contreforts et dont la balustrade de faîte a la finesse d'une dentelle (1420). Longtemps la Sainte-Chapelle de Chambéry posséda le Saint-Suaire, aujourd'hui à Turin et qui porte, nous dit-on, l'empreinte du corps du Christ. On nous parle ensuite des Charmettes et de Jean-Jacques Rousseau, ainsi que de la colline du Lémenc, qui fut le berceau de Chambéry. Il y a là de vieux couvents, le porche d'une église dont les ogives retombent jusqu'à terre, une très ancienne crypte, un vieux cimetière.

Aux environs de Chambéry, toutes les collines d'ailleurs portent un château. On cite ainsi celui de Caramagne, — où furent célébrées les fiançailles de Lamartine. C'est tout proche que se trouvent les bains d'Aix, — à propos desquels on peut rappeler certaines histoires curieuses de Paul Verlaine (1898). Cependant on nous parle du lac du Bourget et de l'abbaye de Hautecombe, nécropole de la maison de Savoie. C'est le plus illustre cimetière qui ait subsisté en France depuis la profanation de Saint-Denis. Apr's, on nous décrit les Bauges et ses sites fameux, ainsi que les précieux costumes féminins qui se portent encore dans ce pays. De ce côté est le château de Miolans, farouche forteresse féodale et prison d'Etat où fut enfermé le marquis de Sade.

On arrive en Maurienne, où l'on rencontre le château de Montmayeur. La Maurienne est une des routes de l'Italie et son nom lui viendrait de la longue domination des Maures. Le « chef-lieu » est Saint-Colomban, où se retrouvent encore de jolis costu-

mes anciens et de vieux bijoux. Saint-Jean, dans la vallée des Arves, est la capitale et le centre humain le plus important de la Maurienne. A Bessans, dans la Haute-Maurienne, on remarque la chapelle de Saint-Antoine où sont des séries de fresques sur la vie du Christ, décoration qui se retrouve dans d'autres sanctuaires du pays. On fait ici de la sculpture sur bois, des figurines d'un style âpre et qui sont très prisées. Il y a encore d'intéressants costumes locaux.

On entre en Vanoise et Tarentaise. On y trouve Albertville et Conflans, dont nous avons parlé récemment. C'est d'ailleurs un beau pays. On y rencontre Moutiers qui fut archevêché, chaire métropolitaine de toute la Savoie. A Bourg-Saint-Maurice on voit encore des costumes d'autrefois. De ce côté on arrive au Petit Saint-Bernard, route d'Italie et où s'élève l'hospice fondé par saint Bernard de Menton. Au col, on voit la statue du saint et du même côté un *cromlech*, qui arrondit le cercle de ses soixante-trois pierres brutes, bizarre rencontre à ces hauteurs et qui nous reporte aux très vieux âges de l'humanité. — On gagne Annecy, son lac et ses montagnes, vieille ville au cadre souriant, qui tasse ses maisons à arcades aux fenêtres coupées de meneaux. On y montre l'hôtel de ville datant des princes de Savoie et qui abrite un musée de la préhistoire ; deux ou trois églises dont Saint-Maurice, autrefois aux dominicains, qui porte aux clefs de voûte de ses travées ogivales les écussons des anciennes corporations. Dans la vieille ville, on voit l'ancien palais à tourelles de l'Isle ; ses cachots peuvent évoquer tout un passé féodal. Puis, c'est le lac, encerclé de villas, de villages, même d'hôtels mondains où vient s'échouer le monde des snobs.

Sur la côte orientale, on rencontre encore l'ancienne abbaye de Talloires, antique et noble. Tout près d'Annecy de même, à Lovagny, est le château de Montrottier, superbe demeure dont les collections font honneur à l'Académie locale.

On nous parle cependant des Bornes et de Faucigny, du Chablais et du lac Léman. Dans cette direction sont Morzine, Champéry-en-Valais, où les femmes portent culotte, fument la pipe et se coiffent d'un grand mouchoir écarlate.

Plus loin se trouvent l'abbaye de Saint-Jean d'Ault aux murs « pantelants », et celle d'Abondance dont le cloître possède de précieuses fresques.

Evian est encore une station thermale où subsiste un coin de vieille ville, vers l'église.

On arrive à l'embouchure de la Dranc ; il y a là le château de Ripaille où mourut le pape Félix V (Duc de Savoie).

Au-dessus de la station thermale de Thonon se trouvent les ruines du Château des Allinges, où demeura saint François de Sales.

Parmi d'autres châteaux des environs, c'est celui de Beauregard, en ruines depuis la révolution qui fut la propriété de la famille Costa de Beauregard.

Sur tout cela se dressent les Alpes, des séries de pics, d'arètes, de plateaux neigeux, — le soulèvement immense d'une mer pétrifiée depuis les âges géologiques et que l'homme pas à pas envahit pour y construire sa demeure.

Dans ces régions alpestres, c'est surtout la montagne qui compte, davantage que l'architecture, laquelle ne peut que lui être subordonnée ; bien mieux, elle est l'architecture même devant laquelle s'efface le travail humain des châteaux, des cathédrales et des églises. C'est cela surtout qui intéresse dans ces voyages, si l'on n'y a pas tous les jours l'occasion de gravir le Mont Blanc.

C'est dire qu'en annexant la Savoie, nous avons été amplement partagés et que nous pouvons ne rien envier, — sinon le tapage de la réclame — à nos voisins les Suisses, dont la plus grande industrie a toujours été l'exploitation du tourisme.

Le volume de M. Paul Guiton, qu'agrémente une illustration nombreuse et de bon aloi, fait le plus grand honneur à la maison J. Rey, de Grenoble, qui l'a très agréablement présenté.

§

M. L. Silvestre de Sacy a publié, en une intéressante brochure illustrée de dessins, une remarquable conférence, faite aux « Amis du vieux Saint-Germain », sur : **Les arbres historiques de Saint-Germain-en-Laye et de ses forêts.** — A notre époque de déboisement, on peut être étonné, si proche de Paris, — et si l'on considère le peu qui nous demeure de la célèbre forêt de Bondy — qu'il soit encore possible de rencontrer des futaies, taillis et fourrés, ainsi que des chênes ombreux, si proches de la route où *galope* le tramway de Poissy et des deux côtés de laquelle on n'aperçoit guère que des baliveaux ; et plus

d'un sera surpris, à propos de Saint-Germain et des zones voisines, de l'énumération que nous apporte le conférencier.

Parmi les beaux arbres de la forêt de Saint-Germain, il faut citer le chêne de François Ier qui a quatre mètres de tour; les hêtres du Houx sur le chemin qui porte ce nom, dont le plus gros atteint 4 m. 50 de tour; le chêne de la Mare à la douzaine, très âgé et presque mort; le chêne du Tronchet, après la croix de Noailles, qui a plus de 6 mètres de tour; le chêne du Lude, du nom d'un ancien gouverneur de Saint-Germain et qui a 5 mètres de tour.

La forêt de Marly, dont nous parle incidemment le conférencier, possède de même quelques arbres remarquables : le chêne Frédérik, qui a plus de 6 mètres, près de la porte de Fourqueux; le chêne de la Maison-Rouge, du même côté, qui atteint à 5 m. 70; les quatre Chênes de l'Etoile Royale, qui ont de 3 m. 80 à 4 m. et près desquels se trouve une table royale ; le chêne du Vaucheron, 5 m. 50, près la porte de Noisy-le-Roi ; le chêne Fouquet, près de la batterie de Noisy; le chêne Impérial, près du Fort du Trou-d'Enfer, en souvenir de Napoléon III; le Cèdre de la porte de Fourqueux, qui a été indiqué comme remontant à Louis XIII, etc...

Parmi les arbres historiques de la forêt de Saint-Germain, certains ont disparu ; c'est le chêne de Diane de Poitiers, ou chêne de la Reine Blanche et que certains ont fait remonter à saint Louis ; il fut abattu en 1884. C'est encore l'orme de Sully, au Pecq, sur la rive droite de la Seine frappé par la foudre en 1902; le chêne et le tilleul du Val, qui dateraient du XVIIe siècle.

Sur la terrasse se trouve une ligne d'ormes qui a remplacé, en 1745, une rangée plantée antérieurement.

Il faut citer de même le hêtre du Prieuré, qui a 5 m. 50 de circonférence, et dans les mêmes parages un chêne de 6 m. 50, très âgé et presque creux.

On nous parle plus loin des Châtaigniers de Mareil, dont l'un atteint 7 m. de tour ; de même que des chênes à ex-voto existant encore ou ayant existé dans le voisinage de Saint-Germain et de Poissy-aux-Loges ; l'un est le chêne de saint Fiacre, aujourd'hui abattu ; il rappelait l'existence d'une chapelle du même nom.

Un autre est le Chêne de la Vierge aux Anglais, devant lequel venait prier Jacques II et qui a été depuis longtemps remplacé.

On cite encore le Chêne de sainte Geneviève, le chêne de la Vierge-Noire, le Chêne de saint Joseph, celui de sainte Anne, etc.

Mais on pourrait énumérer longuement encore les arbres remarquables de la région de Saint-Germain ; M. Silvestre de Sacy en a entretenu abondamment son auditoire.

Sa causerie méritait d'être retenue et constitue en somme un curieux chapitre d'histoire anecdotique locale.

CHARLES MERKI.

MÉTAPSYCHIQUE

S. G. Soal : *A report on some communications received through Mrs Blanche Cooper*, Proceedings of the Society for psychical research, part. 96, vol. 35, décembre 1925.

La presse britannique a fait grand bruit récemment autour d'un **Rapport** publié dans les comptes rendus de la Société anglaise des recherches psychiques par un maître distingué de la Faculté des sciences de l'Université de Londres, M. S. G. Soal. Ce travail, qui est la relation sténographique, suivie d'un commentaire, des séances tenues avec un « médium à voix directe », **Mme Blanche Cooper**, démontre en effet, manifestement, l'invraisemblance de la croyance spirite. L'analyse psychologique des « messages des défunts », transmis par les médiums, fournit tous les jours cette démonstration ; mais elle n'est pas à la portée du grand public et les journaux ne s'en soucient point d'ordinaire. Il a fallu, pour attirer leur attention, un fait nettement absurde, une méprise énorme de la part d'un sujet habitué professionnellement et de bonne foi à incarner les morts avec quelque apparence de vérité : il s'agit de l'incarnation d'un homme que tout le monde croyait mort et qui était bel et bien vivant. Les métapsychistes savent que l'étude de la personnification, de la *prosopopèse*, est la préface indispensable de leur science : ils n'ont donc point été surpris de l'erreur du médium anglais, et, s'ils jugent le cas extrêmement intéressant, ce n'est point parce qu'il anéantit la thèse spirite (ce qui pour eux est très accessoire), mais parce qu'il éclaire nettement le processus de l'incarnation.

Pour expliquer cette redoutable expérience, les spirites anglais renoncent à l'hypothèse puérile et désuète des « esprits trom-

eurs ». Ils déclarent que « Mme Cooper n'est pas un médium puissant et complètement développé ». Pour eux, un vrai médium est évidemment celui qui ne discrédite pas la cause spirite. Mais notre point de vue est différent et tous ceux qui ont quelque pratique de la science expérimentale le comprendront : le phénomène intéressant n'est pas celui qui a une forme trop parfaite, c'est celui qui s'accomplit défectueusement, parce que les retards, les défauts et les erreurs, permettent de discriminer les causes et de saisir leur enchaînement. Sans parler du concours que la pathologie apporte à la physiologie, par exemple, rappelons comment l'analyse des actes manqués a permis à Freud d'expliquer la genèse inconsciente de l'activité psychologique normale.

Le cas de Mme Cooper, que nous allons résumer, n'est point nouveau dans la littérature métapsychique. Flournoy en a cité d'analogues dans *Esprits et Médiums*, et notamment celui de Mme Dupont. Après s'être bien nourrie de manuels spirites, cette honorable Genevoise s'entraînait à faire de l'écriture inconsciente pour recevoir l'inspiration de l'Au-Delà, quand un beau jour son crayon traça le nom d'un jeune homme qu'elle avait connu et qui était entré dans un couvent italien. Il lui annonçait sa mort, non d'une façon vague, mais en lui donnant de nombreux détails sur sa « désincarnation » et son nouveau séjour. Ces messages fort édifiants durèrent un mois environ, au bout duquel Mme Dupont reçut une vraie lettre du jeune moine qui se portait à merveille. Flournoy expose très finement les raisons psychologiques de cette erreur subconsciente. Il n'y avait là qu'un simple cas de prosopopèse sans élément surnormal proprement dit ; mais le cas observé par M. Soal est une combinaison de prosopopèse et de métagnomie, autrement dit de division de la personnalité et de clairvoyance, ce qui représente le type commun de l'incarnation spirite.

Le 4 janvier 1922, au cours d'une série de séances qu'il avait avec Mme Cooper, une personnalité très vigoureuse se manifesta, non par l'écriture, mais par ce que les Anglais nomment la « voix directe », c'est-à-dire une voix en apparence étrangère à celle du médium et qui semble sortir d'un cornet situé à quelque distance de lui. En admettant ce phénomène comme authentique, il perd son caractère insolite dès qu'on le compare à ceux d'écriture directe, de matérialisation et qu'on le conçoit comme un phénomène d'i-

déoplastie, dont on trouve tous les degrés, du normal au surnormal. Mais nous ne nous occupons en ce moment que du fait de personnification. Le communicant déclina immédiatement son nom, Gordon Davis, et fournit quelques détails d'identité. Or Soal se rappela qu'il avait été camarade d'école de ce Gordon. Il ne l'avait revu qu'une fois pendant la guerre, alors que Gordon partait pour le front français ; puis il avait appris sa mort. Il n'était donc pas trop surpris d'avoir avec lui une conversation d'outre-tombe. De la façon décousue, lacunaire, réticente, qui caractérise le fonctionnement, avec ou sans personnification, de la métagnomie, le revenant évoqua des souvenirs communs et notamment la rencontre, qui avait eu lieu sur la plate-forme d'un omnibus en 1916. Ensuite, par l'intermédiaire du « guide » (personnalité seconde permanente du médium), on eut la description de la maison qu'il habitait avant sa mort. Un curieux tunnel sombre, cinq ou six marches devant la maison, un grand miroir et des tableaux, représentant de belles montagnes et la mer ; un des tableaux, en particulier, figurait une route entre deux collines. Des vases de forme curieuse, deux chandeliers de cuivre en bas sur un rayon, etc. Dans la maison, la femme de Gordon et son petit garçon. Autres détails : une sorte de vérandah sur le devant de la maison et la rue, qui n'était pas une rue véritable, mais une sorte de ruelle. Son nom commençait par E.

Devant la banalité de ce cas et surtout l'ignorance de la localité où avait habité Gordon Davis, M. Soal renonça à faire des recherches. Ce ne fut que trois ans plus tard, en février 1925, qu'il apprit par hasard que son ancien camarade était vivant et qu'il habitait Southend-sur-Mer. Il s'empressa d'aller lui rendre visite et reconnut sans peine l'aspect extérieur de la maison, ainsi que la disposition intérieure décrite par le médium. Le nom de la rue était *Eastern Esplanade*. Mis en présence du procès-verbal de la séance, Davis fut infiniment surpris, et il ne put que confirmer l'exactitude de tous les détails. Il déclara que le médium s'était servi de son propre vocabulaire et qu'il n'aurait pas parlé autrement s'il avait rencontré réellement son vieux camarade Soal. Mais où son étonnement passa les bornes, c'est quand il vit la date des deux séances : 4 et 9 janvier 1922. *A cette époque, il n'habitait pas encore Southend et il venait seulement de louer la maison.* Non seulement la place des

ieubles n'avait pas encore été arrêtée, mais certains objets écrits par le sujet n'étaient pas encore en sa possession : deux es tableaux ne furent peints que dans l'été de 1924, soit deux ns après. On se trouve donc là devant un de ces cas que nous vons appelés « préconnaissance duplicative », dans lesquels la ision du sujet semble être le souvenir d'une réalité que cepen-ant elle précède. Nous ne pouvons nous étendre ici sur ce phé-omène qui a été constaté assez souvent et dans des conditions de ertitude suffisantes pour faire s'écrouler quelques orgueilleux ystèmes philosophiques. M. Soal en a tiré d'ailleurs des conclu-ions qui sont analogues aux nôtres.

Ainsi il est donc établi une fois de plus qu'un médium peut icarner des vivants comme il incarne des morts, et avec d'au-int plus de vraisemblance que son information surnormale est lus riche. Dans une autre série de séances avec Mme Cooper, I. Soal a établi un fait encore plus intéressant pour la théorie, savoir qu'un sujet spirite peut incarner des personnalités fic-ves. Les précédents sont nombreux. Chez Victor Hugo, à Guer-esey, la table faisait parler « l'Ombre du sépulcre » et le Lion d'Androclès » et Mme Piper fut possédée par l'esprit d'une ertaine Bessie Beals, qui ne devait son existence qu'à la sugges-ion verbale du professeur Stanley Hall. Le cas est encore plus urieux ici, parce que la suggestion resta mentale et à demi onsciente. La personnalité qui se manifesta portait le nom d'un utre camarade de collège de M. Soal et donna quelques détails 'identité qui se rapportaient à lui (et qui étaient, bien entendu, omme tout ce qui précède, parfaitement ignorés du médium). lais autour de ce point de départ juste se créa peu à peu une ersonnalité de fantaisie qui répondait aux propres suppositions on exprimées de l'expérimentateur. Il faudrait pouvoir exposer cas en détail pour en comprendre le profond intérêt. Le reve-ant avait déclaré s'appeler John Ferguson, avait parlé de sa emme, de sa fille, de son frère Jim, donné son âge, sa date de écès, décrit sa tombe, etc. Or le camarade de Soal s'appelait ames et était beaucoup plus jeune, d'où Soal avait conclu que John evait être vraisemblablement un frère aîné. Il se livra à une iquête qui, sans lui donner de preuves, lui permit de reconsti-ier la personnalité de John Ferguson et son ambiance. Or cette ersonnalité suivait une évolution parallèle chez le médium, qui

l'enrichissait à son tour, et la fabulation collective atteignit un grand degré de précision jusqu'au jour où la vérification finale la fit s'évanouir comme un rêve : John Ferguson n'avait jamais existé.

La double expérience du professeur anglais est un raccourci de toute la métapsychique mentale : elle confirme la réalité de la communication intermentale et de la préconnaissance, et elle nous renseigne admirablement sur la psychologie de la possession moderne par les esprits des morts.

Mémento. — La *Revue métapsychique* de janvier-février contient un appel du Comité de l'Institut Métapsychique international pour soutenir les recherches purement scientifiques de cet établissement d'utilité publique ; une note du professeur Richet sur l'importance des expériences du Dr Fischer (dont nous avons parlé dans notre dernière chronique) ; enfin une étude du Dr Osty sur la métagnomie de Pascal Forthuny. — Deux études sérieuses sur les téléplastes Schneider, les sujets de Schrenck-Notzing, paraissent l'une dans les *Proceedings* de la S.P.R. anglaise (part. 97, vol. 36), l'autre dans le *Journal* de la S.P.R. américaine (janvier 1926) ; elles sont dues à deux prestidigitateurs, MM. Dingwall et Price, ce qui les rend inattaquables au point de vue de la vieille objection de la fraude. — Une erreur d'étiquette a fait annoncer par le *Mercure de France* notre ouvrage, *Introduction à la Métapsychique humaine*, comme relevant de l' « Esotérisme ». C'est exactement l'inverse et l'on devrait dire « Exotérisme », si ces deux mots avaient encore un sens au xxe siècle. Nous n'avons eu qu'une ambition, c'est de rattacher à la science et à la philosophie modernes un ensemble de faits qui ont alimenté jusqu'ici la superstition. Les articles publiés, les lettres reçues de hautes personnalités intellectuelles françaises et étrangères prouvent que cette entreprise difficile n'a pas entièrement échoué. «Vous avez débrouillé un effroyable chaos », a bien voulu écrire Maeterlinck.

RENÉ SUDRE.

LES REVUES

Les Marges : Enquête sur l'homosexualité ; quelques opinions et l'essai de conclusion de M. Eugène Montfort. — *Revue des Deux Mondes* : Une élégie de M. Tristan Derème. — *Le Progrès médical* : La folie de Vincent Van Gogh. — *Le Correspondant* : M. Maurice Talmeyr raconte comment M. de Freycinet fit échouer le coup d'État militaire préparé par Déroulède, le jour des funérailles de Félix Faure. — Mémento.

M. Eugène Montfort, dans **Les Marges** (15 mars), ajoute

un « Essai de conclure » à une enquête qu'il a ouverte fort opportunément sur « l'homosexualité en littérature ».

L'une des plus curieuses réponses nous paraît celle-ci, de M. Ambroise Vollard, marchand de tableaux, auteur d'un « Paul Cézanne » et d'un « Renoir » très vivants et, à ses moments perdus, disciple d'Alfred Jarry :

J'ai l'honneur de vous répondre que j'ai été élevé dans la religion catholique, apostolique et romaine et que saint Paul a dit : « Que ce mot ne soit jamais prononcé parmi vous. »

Et, en vérité, le « mot » effraie la plupart des correspondants de M. Montfort. Ils emploient de laborieuses périphrases. Lui, déclare franchement :

Faire parler de soi en se servant de la pédérastie, cela aujourd'hui ne comporte plus guère de risques, bien au contraire. Naguère encore, être convaincu de mœurs « inavouables » jetait un certain discrédit sur un écrivain ; aujourd'hui au contraire, de son vice il tirera du lustre, les snobs l'admireront, les salons le fêteront : il sera moderne, il sera « à la page ». D'où un certain nombre d'auteurs pédérastes, et davantage encore d'auteurs qui feignent de l'être.

. . . .

En tous cas, souhaitons que l'un des résultats de cette enquête soit qu'il nous devienne permis de demeurer normal sans faire scandale, d'aimer les femmes sans prendre figure d'ancêtre d'avant-guerre, d'animal antédiluvien ; comme le dit Léon-Paul Fargue, cité par M. Lucien Fabre : Il est tout de même temps qu'on ait le droit d'avoir du talent sans être pédéraste.

L'enquête des *Marges*, hélas ! ne changera rien. Le mal est dans les mœurs actuelles. On cite volontiers tel écrivain, comédien, qui s'adonne à la honteuse turpitude. Il y a des milliers et des milliers d'hommes dans la foule qui pratiquent la pédérastie. Signe de décadence, pour Henri Barbusse.

Cette remarque de M. Gérard Bauer est très juste :

Il était saisissant par exemple de constater, à la dernière exposition des Arts Décoratifs, le nombre de pièces, bibliothèques, salons, chambres conçus pour les hommes. La femme a cessé d'inspirer la plastique moderne.

Les femmes ont eu conscience, instinctivement, de ce danger (même celles, et il en est beaucoup, qui ne le soupçonnaient pas). Elles ont offert leurs cheveux au Minotaure, elles ont subtilisé leurs formes, et se sont entraînées aux exercices garçonniers. Elles ont pactisé avec l'en-

nemi. Elles ont subi — souvent sans le comprendre, je le répète — des lois esthétiques influencées visiblement par l'homosexualité.

M. Camille Mauclair répond ceci, qui est tellement vrai :

Il s'agit maintenant d'une littérature compliquée et savante dont les derniers et plus remarquables types sont l'*Albertine disparue* de Proust et ces *Faux-Monnayeurs* que nous a laissés Gide après le double scandale de son *Corydon* et de sa vente : j'avoue me divertir énormément en voyant l'embarras des critiques alambiqués et serviles devant ces deux puddings de prose assommante et vénéneuse...

... Nous supportons tout, en politique et en lettres. C'est même pour ça que nous dégringolons.

Et M. Georges Maurevert de conclure :

Le jour où une saine et brave Française chassera d'un salon, en lui mettant sa main sur la figure, une « gousse » par trop « voyante » ou une « tapette » ostentatrice, les mœurs changeront du coup. Et les hommes feront des lois.

Mme Rachilde écrit :

Dans les mœurs actuelles, cela déborde parce que la guerre l'a fait déborder par-dessus les tranchées. On n'enferme pas de jeunes mâles pendant des années en des prisons sans lumière et sans air pur avec, pesant sur eux, une perpétuelle menace de mort, impunément. C'est la question qui se pose... aux bataillons d'Afrique. Or la nécessité devient facilement un vice chez les faibles. Qu'on le dise bien haut : *il n'y a pas d'homme vertueux* et l'occasion fait le larron. Je ne connais pas d'homme vraiment sincère qui ne puisse avouer au moins... *un essai*.

J'en connais un, en tout cas, que n'a jamais tenté « l'essai » dont parle Mme Rachilde. Et ce n'est pas l'anormalité qu'elle croit, que d'être un homme anormal ! Où Mme Rachilde voit juste, comme toujours (ce pourquoi sa personnalité est si forte) — c'est dans ces lignes :

Pour combattre la tendance aux débordements en question, *la mode* a inventé *l'insexué féminin*.

On a donc fait passer les femmes modernes, ces brebis de Panurge, sous la toise impitoyable de la tondeuse, on leur a imposé, en dépit du bon sens et surtout de leur santé, le port de la chemise *fendue*, de la cigarette ou du cigare, des jambes libres, et d'un tas de mauvaises habitudes qui les affranchissent de la pudeur, ce délicieux aphrodisiaque de l'amour... et elles sont, désormais, *des rivaux*, des éphèbes.

§

La **Revue des Deux Mondes** (15 mars) vient d'accueillir de fort belles *Elégies* de M. Tristan Derème, dédiées « A Clymène, qui est aux rives de la Chine ». Voilà un des meilleurs poètes de ce temps en partance vers l'Académie française ! Cela est tant mieux pour elle et, peut-être, un fauteuil de politicien restitué aux Lettres. Après le succès de M. Paul Valéry, ce serait fort admirable. Pour entrer dans la vénérable maison de la rue de l'Université, M. Tristan Derème n'a point bridé sa fantaisie. Il est respectueux de la métrique, comme toujours. Il a de la bonne grâce et la politesse exquise du vieux Corneille pour ses propres sentiments. Sa Clymène n'aimera pas moins que les abonnés de la revue saumon ce poème sans défaut et d'une douce chaleur :

De mots harmonieux vainement tu me charmes
Ou penses me charmer ;
Je ne veux plus chérir que ma plainte et mes larmes,
Je ne veux plus qu'aimer ;
Je ne veux plus, Muse aux belles étoffes,
Dont le manteau fleuri me cache l'univers,
Que tu berces mon cœur aux musiques des strophes,
Que tu berces ma peine aux cadences des vers.
Laisse-moi. Je suis seul. Clymène est en voyage ;
Une rive inconnue attend ses pieds légers ;
Et, pareil à la mer, murmure le feuillage
Mélancolique des vergers.
Soyez doux, flots lointains, comme ces vagues vertes
Des pommiers et des arbrisseaux ;
Vos clémentes rumeurs soient de roses couvertes,
Caressez un navire entre tous les vaisseaux
Et qu'autour de ses mâts gazouillent mille oiseaux.
Clymène, c'est à vous que je pense. Un troène,
Celui qui l'autre année abritait nos beaux jours,
Est le seul confident que je donne à ma peine,
Cependant que la mer emporte mes amours.
Un merle noir sifflait parmi les grappes blanches,
Dont l'air tiède parfois enlevait une fleur ;
Le troène dormait dans l'heureuse chaleur
Et le bonheur riait à l'ombre de ses branches.

§

Le Progrès médical (6 mars) donne, dans son supplément mensuel illustré, le second et dernier article du Dr V. Doiteau sur « La Folie de Vincent Van Gogh ». Telle est la conclusion de cette étude :

La folie de Vincent n'est pas absente de son œuvre. C'est d'elle que relève cet aspect *hagard*, comme il disait lui-même du plus grand nombre de ses peintures, et dans la période de Saint-Rémy et d'Auvers, elle a communiqué à ses toiles une puissance hallucinatoire magnifique. La Folie et l'Art, dans sa production picturale comme d'ailleurs dans sa vie, tiennent les rôles principaux, déchaînant « les scènes, d'une tragédie cornélienne » et sublime. C'est une lutte épique, ardente, où jamais l'un des deux acteurs n'a fatalement succombé sous les coups de l'autre. Quelques-unes des dernières toiles de Vincent sont particulièrement pleines de ce drame poignant ; il n'y a qu'à regarder la toile de la collection Gachet qui représente l'abside de l'église d'Auvers. L'église n'est plus une masse inerte de pierre, c'est une sorte d'être monstrueux qui vit, tressaille, ondule en tous les points de sa surface. Dans la dernière toile de Vincent : *Corbeaux volant au-dessus d'un champ de blé*, il semble toutefois que la folie l'emporte quelque peu sur son indomptable adversaire. Si la mort n'était pas apparue, imposant une brusque fin à cette lutte grandiose, la folie eût peut-être triomphé. La démence de Van Gogh, si elle n'a pas engendré son génie et aidé à son épanouissement, l'a toutefois marqué d'une empreinte certaine. Elle a donné, à l'œuvre et à la vie de ce fils douloureux d'un obscur pasteur hollandais, le caractère le plus tragique et le plus émouvant qui soit.

§

Le Correspondant (10 mars) donne une tranche des souvenirs de M. Maurice Talmeyr qui a trait à Déroulède et à la marche sur l'Elysée, après les obsèques de Félix Faure. On sait que le général Roget résista aux appels de Déroulède. « Rien à faire avec des soldats qui n'avaient pas mangé », expliqua plus tard le général à M. Talmeyr. Nous savons désormais qu'ils n'avaient pas mangé, par une précaution du très fin M. de Freycinet, qui en avait pris d'autres, afin que le général X, sur qui comptait le boulangisme, ne pût exécuter le coup d'Etat espéré. On avait changé les chefs et l'horaire de marche des régiment :

L'un d'eux (des chefs) dont on suspectait le loyalisme gouvernemental avait été écarté de tout commandement. Ces changements avaient pris du

temps, retardé la rentrée des régiments, mis les soldats dans un désordre d'esprit, un état de fringale où rien n'était plus possible, et avant tout éloigné un chef militaire dont la présence était la première condition de la réussite... Le mouvement, dans ces conditions, pouvait-il aboutir, et n'était-il pas brisé d'avance ?

Fatalement condamné à toutes les disgrâces pour s'être montré Français, le général Roget venait de prendre sa retraite. Il devait mourir en 1915, en pleine guerre, méconnu par le gouvernement, emprisonné dans l'inaction, y rongeant son frein, et Léouzon-Le-Duc m'a souvent raconté la désolation où l'impossibilité de se faire rendre un emploi où il aurait servi la France avait plongé le pauvre général.

— Je l'ai vu pour la dernière fois en 1915, me dit-il un jour, au moment de partir pour le front pour aller prendre le service auquel j'étais affecté. Je venais lui faire mes adieux, et il me dit, d'un ton que je n'oublierai jamais, en me voyant en uniforme : « Au revoir, Monsieur le militaire. » A l'amertume qui se mêlait à l'amitié dans l'émotion avec laquelle il me disait cela, je mesurais toute la douleur de ce grand soldat qui aurait tant voulu combattre, et qui en était réduit à la lecture des communiqués...

Mais qui donc avait-il été, cet énigmatique général pour l'éloignement duquel tout avait été bouleversé au dernier moment ? Le général Roget ne nous l'avait pas dit, et, sur ce point-là, s'était tu. On a nommé le général de Pellieux. Etait-ce lui ? Etait-ce un autre ? On ne devait jamais le savoir, et il resta toujours le général X, inconnu, fantastique, réel ou imaginaire, toujours attendu, toujours espéré, mais qui ne devait jamais paraître ! Et c'était M. de Freycinet qui l'avait fait rester dans l'ombre. C'était l'historique et trottinante souris blanche, toujours avisée et informée, se glissant et se faufilant toujours partout, qui avait empêché son heure de sonner, dérangé le balancier de la pendule, et arrêté l'aiguille sur le cadran, à la minute où on pouvait l'y croire arrivée !

Mémento. — *La Pensée française* (22 mars) : Enquête critique sur les Lettres provinciales françaises, publiée sous la direction de M. A. M. Gossez.

Le Monde Nouveau (15 mars) : De Maximilien Harden : « L'Europe atteint-elle sa majorité ? » — Une excellente étude de M. John Charpentier sur « Henri Bachelin ». — « E.-A. Bourdelle », par R. de Nereys. — En supplément financier : enquête sur le plan Dawes.

La Grande Revue (février) : « L'abus des discours à la Chambre », par M. Ch. Beauquier. — « Voltaire et l'innocence de Calas : essai d'une explication nouvelle », par M. K. Jacoubet.

La Revue de Paris (15 mars) : *** : « Rouges, Jaunes et Blancs ». — Un poème inédit d'A. France, publié et commenté par M. R. Jazinski.

La Revue Hebdomadaire (13 mars) : « L'impérialisme américain et ceux qu'il gêne », par M. Maurice Muret.

La Revue Mondiale (15 mars) : « La poésie à l'école primaire », par MM. Guy Lavaud et François Albert. — « Haïti », par M. F. Martineau.

La Revue Européenne (1er mars) : M. G. d'Aubarède : « Un des mille plaisirs ». — « Quelques pages sur *La Nef* », par M. E. Jaloux. — « Etat actuel de la littérature danoise », par M. Ernest Fraudsen.

Le Navire d'Argent (1er mars) : « La XVIIIe présidence », de Walt Whitman, avec des traductions de « Quatre jeunes ÉTATS-UNIENS ». — L'avenir dira ce que vaut ce néologisme.

La Revue Universelle (15 mars) : « Jean Racine politique : *Athalie* », par M. Lucien Dubech.

La Revue du Siècle (1er mars) : — « René Boylesve », par M. Jean Héritier.

La Muse Française (15 mars) : — Etude sur « Le Rondeau », par M. H. Courmont. — « J. de la Ville de Mirmont et Les Vaisseaux », par M. J. de Lassus.

La Revue fédéraliste (février-mars) : « Le Heaume vert », de W. B. Yeats. — Un fragment du « Gouvernement royal », de saint Thomas d'Aquin, traduit par M. Claude Roguet. — « Neuvaines à la nuit », par Mme Margaret Rives Nichols.

La Coopération des Idées (Mars) : La grande misère de ce temps. — Les grandes Compagnies, par M. G. Deherme.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Faux Métromane, projet de comédie inédit par Stendhal (*L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 février). — Les Carnets de Marie Dorval sont-ils perdus ? (*L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 mars). — Ces Messieurs de l'index (*La Volonté*, 16 mars). — Mémento.

M. Maulio D. Busnelli nous apporte, dans l'**Intermédiaire des chercheurs et curieux**, un document intéressant sur : *Le Faux Métromane*, projet de comédie inédit, par Stendhal.

Pendant son troisième séjour à Paris en 1804-1805, rappelle d'abord M. Busnelli, le jeune Beyle s'appliqua sérieusement à rédiger *Les Deux Hommes* et *le Raccommodement*, comédies en cinq actes et en vers, dont il est si souvent question dans son *Journal*. Son rêve de devenir un grand poète dramatique le hantait alors plus que jamais; et « non content d'avoir deux

pièces sur le chantier, il en imagina encore une troisième, intitulée *Le Faux Métromane* ». A la date du 15 prairial an XII (4 juin 1804) il notait dans son *Journal* : « Je pense au *Faux Métromane*. Cela me vient en pensant à l'extrait du (*Moniteur*) par Geoffroy. »

Le *Journal* ne nous en dit pas davantage, explique M. Busnelli. Mais nous avons eu la chance de retrouver, parmi les papiers de Stendhal conservés à la Bibliothèque Municipale de Grenoble (R. 5895, vol. XIV, fol. 187-188), un brouillon de lettre inédite, contenant de curieux détails sur ce projet de pièce, qui, *more solito*, n'a jamais été réalisé.

Les Stendhaliens nous sauront peut-être gré de leur en faire connaître le fragment qu'on va lire : nous l'avons tiré d'une feuille sans date et sans adresse, mais que Henri Beyle écrivit vraisemblablement le 19 prairial an XII (8 juin 1804), à l'intention de son ami et condisciple Louis Crozat, alors en vacances à Grenoble :

« Je suis content comme un dieu. J'ai trouvé un excellent sujet de comédie, et tu y as contribué, voici comment. Le 15 prairial, avant de me coucher, à 11 h. 1/2, je relus ta lettre du 5. Je me couche, je veux lire le philosophe Vauvenargues, il m'ennuie; j'éteins ma chandelle. La chaleur m'empêche de dormir ; je pense à la drôle d'existence d'un homme qui fait des vers, d'un *métromane*, surtout quand il veut les faire bons ; que de joie pour un bon vers accroché, que de peine quand il a passé sa journée sans pouvoir rien accrocher.

« Je pense qu'il est presque impossible que cet homme-là ait une maîtresse qui l'aime assez ; je m'afflige, je pense aux gens moins sensibles, à Félix [Faure], enfin à cette phrase de ta lettre : ...... [*sic*], et je pense comme toi que, fâché de n'être pas *très sensible*, « il se force pour le devenir ».

« Cette phrase est un coup de lumière pour moi ; j'y vois un caractère rendu très commun dans ce siècle par le sensible Jean-Jacques, qui doit l'être dans tout, [ce] qui est très ridicule; je m'enflamme, et je forme le projet de faire *Le faux métromane*, comédie en 5 actes. Depuis lors, plus j'y pense, plus je trouve ce sujet excellent. C'est un homme riche de 40 ans, à Paris, du grand monde, qui affecte un goût extrême pour tous les arts, et qui réellement ne sent rien, ou *mal*, ce qui sera peut-être encore plus comique : naturellement, il aimera mieux une pointe qu'un sentiment.

« Ce sujet me ravit. Depuis lors je ne fais plus qu'y penser. J'ai interrompu *Les 2 h[ommes]*. Mon cœur était fatigué; d'ailleurs je veux revoir le plan de près et le rendre plus comique : faire qu'on y rie ferme de M. Ch[amouc]y rival de Charles, c'est-à-dire de moi-même, de M. Delmare et de Mme Ch[amouc]y, qui ressemblera à une vieille

femme de ta connaissance, avec un excellent ton cependant (*cache bien ma lettre*).

« Sur toute cette lettre, je te recommande le plus profond secret ; en homme il n'y a à Gr[enoble] que ton suffrage et celui de Gros [professeur de mathématiques de Beyle] que je désire ; en femme il y en aurait plusieurs, surtout celui de Mme Champ [?]. Mais les femmes sont trop bavardes ; ainsi, secret absolu. Ne brûle pas ma copie de vers [des *Deux hommes*] ; cependant garde-la pour si celle d'ici se perdait.

« Je suis à rechercher si quelqu'un n'a point pensé à ce charmant sujet.

« J'ai lu hier à la Bibliothèque Nationale *Le faux savant* de Duvaure, et *Il cavaliere di* [*buon*] *gusto* de Goldoni [Cf. *Journal*, éd. *Champion*, t. Ier, pp. 94-95 : 18 prairial an XIII] ; la première est une plate bêtise, la seconde un ouvrage charmant, mais qui n'a rien de commun avec moi. Je t'écris depuis 8 h., 10 h. 1/2. Souvent je vais à la Bibliothèque : je cherche à me dépassionner pour redevenir froid philosophe et faire mon plan. Voilà un des mille avantages d'être à Paris ; en un instant, je consulte tous les livres que je veux.

« Voici les avantages du *Faux Métromane*. Je devrais le faire en vers, mais les bons sont si difficiles que je le mettrai peut-être en prose. En prose, c'est l'affaire de trois mois, et, franchement, je suis las de l'obscurité. Je donne mes pièces *incognito*, si sifflées personne n'en sait rien, si applaudies, au bout de 15 représentations je me nomme ; et avec l'argent de la gloire je vais voir mes amours [Mlle Victorine Monnier] à Rennes.

« *Le Faux Métromane* me donne :

« 1° L'occasion de tomber sur les critiques sans sentiments qui s'avisent de juger les grands hommes, et que je déteste tant, Laharpe, Geoffroy, Petitot, etc., etc., car cette race ne suffit pas. Tu sens que c'est l'espèce que je ridiculise ; je ne nomme personne ;

« 2° Les hommes les plus civilisés de France, qui forment le corps de mes juges, la bonne Compagnie en un mot, est composée :

« 1° de vrais artistes, Guérin, David, L. Lemercier, Picard, Collin etc., etc., Lancelin, Parny, etc., etc.

« 2° de gens d'assez d'esprit, jaloux de tout mérite et encore plus des grands écrivains qui blessent leur amour-propre ; tels que mon oncle, etc. etc., etc.. Ceux-ci forment l'immense majorité, et ne se lasseront pas d'applaudir une pièce qui satisfera leur passion unique : la jalousie.

« HENRI BEYLE. »

P. C. C. MANLIO D. BUSNELLI.

Grenoble, janvier 1926.

Peut-être trouvera-t-on dans les papiers de Stendhal quelque

fragment de cette comédie qui devait être une critique de la critique. Mais comme cette phrase : « franchement, je suis las de l'obscurité », est touchante; et machiavélique celle-ci : « je donne mes pièces *incognito*, si sifflées personne n'en sait rien, si applaudies, au bout de quinze représentations, je me nomme ». Mais il ajoute, et toute la psychologie de Stendhal est dans ces deux lignes : « Et avec l'argent de la gloire je vais voir mes amours à Rennes. »

Dans *l'Intermédiaire* encore, un chercheur ou un curieux rappelle que dans le tome Ier de ses *Souvenirs littéraires* (p. 110), Maxime Du Camp écrivait à propos de Marie Dorval :

Elle notait chaque jour les impressions et les faits principaux de sa vie. Les carnets où sa confession est inscrite n'ont pas été perdus; j'ai pu les lire, c'est navrant.

Et le curieux-chercheur ajoute :

Il est regrettable, au point de vue de l'histoire du théâtre romantique, que Du Camp ait négligé de dire où, quand et dans quelles circonstances, il avait eu l'occasion de prendre connaissance des confidences de la célèbre artiste. Sait-on où se trouvent actuellement ces précieux carnets qui, tout au moins en ce qui concerne les amours de sa fille Gabrielle, formeraient l'intéressante contre-partie de ce que nous savons de cette douloureuse histoire par le *Journal intime* de Fontaney, publié récemment par M. Jasinski ?

G. P. M.

Il serait intéressant que ces carnets soient retrouvés, non seulement au point de vue du théâtre romantique et en ce qui concerne les amours de Gabrielle, mais encore et surtout peut-être à cause des confidences intimes que l'on trouverait dans ces pages sur les amours de Marie Dorval et d'Alfred de Vigny.

§

La Volonté nous donne une petite étude révélatrice sur ce qu'est actuellement l'Index : « *Ces Messieurs de l'index* ».

Voici que le Pape et les censeurs vigilants de l'*Index* signalent le *Martyre de Saint-Sébastien* de G. d'Annunzio comme immoral et sacrilège. Et, du coup, des légions de braves gens se demandent : « Comment ? Ça existe donc encore, cet Index ? » Si ça existe ! Plus que jamais et pas seulement en Italie, sur les terres du Souverain Pontife, mais même en France républicaine et démocratique.

En France, cependant, on opère avec beaucoup moins de brutalité. C'est Tartufe qui agit dans l'ombre. Toute œuvre classée comme contraire à la morale chrétienne et entachée de scepticisme est présentée habilement, non point au grand jour et au public, mais aux serviteurs dévoués de l'Eglise qui s'ingénient à faire disparaître des étalages — particulièrement dans les gares de chemins de fer — les bouquins indésirables et s'efforcent d'intimider aussi bien les libraires que les clients.

L'âme de cette croisade, c'est un certain abbé Louis Bethleem qui, au nº 77 de la rue de Vaugirard, à Paris, rédige une *Revue des Lectures*. Ce bon curé a dressé tout un recueil copieux des volumes qu'il ne faut pas lire. Ce recueil, il l'expédie d'un bout de la France à l'autre, à des groupements de pères de famille, à des ligues pour la morale, à des chevaliers de la vertu, lesquels s'entendent à merveille pour organiser la chasse aux bouquins interdits.

Le recueil de l'abbé Beethleem nous informe pour commencer que l'Eglise prohibe les mauvais livres en vertu de « ses pouvoirs divins, par lettres apostoliques et sous peine d'excommunication, en les inscrivant à l'*Index*, sous la formule *fabulae amatoriae*, ou sous la formule *opera omnia* ».

Suit la liste des mauvais livres. Premièrement : romans à proscrire. Feuilletons-la ensemble. Je vous assure que rien n'est plus intéressant.

D'abord d'*Annunzio*. Le curé blâme ses égarements, ses aventures scandaleuses, ses démêlés avec la Duse. Il l'appelle : débauché, répugnant personnage, réaliste brutal et impudique.

Continuons. Voici *Balzac* (romans scabreux, impurs, etc.) ; *Jules Bois* (divagations pythagoriciennes, orribles tableaux) ; *Champfleury* ; *Diderot* (naturellement) ; *Alexandre Dumas* (qui l'eût cru ?) ; *Dumas fils* (peintre des mauvaises mœurs) ; *Flaubert* (parbleu !) ; *Anatole France* (le plus mauvais des écrivains de ce temps) ; *Victor Hugo* (lecture dangereuse, assertions mensongères, blasphèmes, calomnies) ; *Lamartine* (dangereux) ; *Maeterlinck* (dont les drames sont du Shakespeare ou du Poe obscurci) ; *Michelet* (démagogue antichrétien) ; *Montesquieu* (qui blesse la pudeur) ; *Murger* ; *Pigault-Lebrun* ; *Jean-Jacques Rousseau* (le plus méchant coquin qui ait jamais déshonoré la littérature, après Voltaire ; il est sale, ajoute Louis Veuillot ; domestique qui souille les maisons, etc., etc.) ; *George Sand*, *Aurélien Scholl*, *Frédéric Soulié*, *Stendhal* (homme vicieux, écrivain aride) ; *Sterne*, *Eugène Süe*, *Voltaire* (évidemment !) ; *Zola* (on s'en doutait). Voilà pour les premiers, et les plus coupables.

Passons à la deuxième série. Celle-là est plus drôle encore.

On y trouve :

Edmond About, *Paul Adam*, *Jean Ajalbert*, *Albert-Jean*, *Paul Alexis*, *Claude Anet*, *Marcel Arnac*, *Alfred Assolant*, *Henri Bar-*

busse, Julien Benda, Marcel Berger, Emile Bergerat, Tristan Bernard, etc., etc., je ne puis vraiment tous les inscrire ici.

Mais il en est qu'on ne s'attendait pas à rencontrer dans ce palmarès. Passe encore pour ce cher *Binet-Valmer* (qui ne s'occupe que des bêtes de jouissance). Passe pour *Joseph Delteil* qui, avant *Jeanne d'Arc*, écrivit les *Cinq sens* et *Choléra*. Passe pour *Louis Dumur* (avec ses pages ordurières). Mais *Camille Flammarion* ? Le pauvre ! Mais *Michel Zévaco* ! Mais *Alfred de Vigny* et tant d'autres !

Voulez-vous encore des noms et des appréciations. Voici *Léon Werth* et ses romans répugnants (mon pauvre vieux !) ; *Charles Tardieu* et ses romans immoraux ; *Maurice Rostand* (mauvais penseur) ; *Han Ryner* ; *Marcel Prévost* (l'un des romanciers les plus pervers) ; *Charles-Louis Philippe* (volumes malsains) ; *Raymond Escholier* (multiples polissonneries) ; *Henri Duvernois* (littérature grivoise, libertine, ordurière) ; *Francis Carco* (malsain, malpropre) ; *Paul Brulat*, *Courteline* (humoriste bouffon, grossièreté d'un pioupiou sans retenue — le curé va un peu fort !) ; *Lucie Delarue-Mardrus* (mauvais livres) ; *Lucien Descaves* ; *Pierre Dominique* (hallucinations lubriques et impies) ; *Pierre Hamp* ; *Gustave Guiches* ; *Jacques Dyssord* ; *les frères Fischer* ; *Claude Farrère* (scabreux et immoral) ; *André Gide* ; *Elémir Bourges* ; *Remy de Gourmont* ; *Charles-Henry Hirsch* ; *Abel Hermant* ; *La Fouchardière* (romans scabreux et malsains) ; *Louis-Léon Martin* ; *Pierre Mac Orlan tu quoque...* (il a appris l'argot plus facilement que le latin, dit le curé) ; *René Maran* (roman nauséabond) ; *Martin du Gard* ; *J.-F.-L. Merlet* (eh ! oui ! mon vieux !... dans toutes vos œuvres pas une seule qui se recommande aux honnêtes gens) ; *Francis de Miomandre* ; *Mirbeau* — ah ! Mirbeau ! — écoutez : littérature autoritaire, incohérente, prétentieuse, grossière ; âme d'un sous-officier qui a mangé sa prime avec des femmes, cerveau médiocre... etc... ; *Paul Morand* ; *Eugène Montfort* ; *Mme de Noailles* ; *Marcel Proust* ; *Paul Reboux* ; *Rachilde* ; *Jules Renard* ; *Henri de Régnier*, et d'autres, des tas d'autres encore.

Ces listes constituent l'Enfer. Mais, à côté, il y a le Purgatoire, c'est-à-dire les écrivains prohibés, mais dont « certaines œuvres peuvent figurer dans la bibliothèque des gens du monde et être lues par des personnes d'un âge et d'un jugement mûrs ». Puis, le Paradis, les romans préconisés pour la jeunesse, la Bibliothèque rose. J'y reviendrai.

Le dommage causé par ce singulier moraliste aux gens de lettres est formidable et l'on ne paraît pas s'en douter. Il s'agit de savoir si de telles méthodes peuvent être employées en France et s'il faudra bientôt la bénédiction du Pape pour pouvoir vendre sa prose. Mais le sujet n'est pas épuisé.

L'auteur de cet article a raison : le dommage causé par ce Tartufe inquisiteur est formidable. Il faut tuer ce personnage sous le ridicule : que tous les journalistes intelligents et libres lui jettent chacun une pierre, et que son nom devienne synonyme de lâcheté et de bêtise.

Mémento. — L'Argus de la Presse publie une nouvelle édition de son utile *Nomenclature des Journaux et Revues en langue française paraissant dans le monde entier*. Ce volume, qui a près de 800 pages, comporte les divisions suivantes : Quotidiens de Paris ; Revues et Périodiques de Paris ; Grands Régionaux ; Grands Départementaux ; Journaux de province et des colonies ; Journaux en langue française à l'Etranger. Il contient en outre une table alphabétique des journaux et des noms cités.

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-national : *Alceste*, opéra en trois actes et 5 tableaux de Calzabigi, traduction française de Du Rollet, musique de Gluck. — Mémento.

C'est curieux : depuis mon article du 1er décembre 1925 sur *le Gendre de M. Rouché*, les ouvrages des Membres de l'Institut se sont évanouis peu à peu sur les affiches de notre Opéra jusqu'à en disparaître tout à fait. A l'heure qu'il est, on n'y en découvre plus trace. Si j'étais assez bête pour avoir l'infatuation de M. Jacques Rouché, je pourrais m'en attribuer le mérite. Mais je préfère n'y voir qu'une agréable coïncidence et penser que M. Rouché a probablement, du moins pour l'instant, liquidé la dette de son élection. En consultant le tableau des recettes de ses buralistes, il lui sera facile de constater ce qu'elle lui coûte, sans compter les décors et les frais accessoires. Si l'art musical n'avait pâti dans cette affaire, on n'aurait rien à y redire, car chacun a le droit de dépenser son argent comme il lui plaît. Si M. Rouché avait perdu le sien en montant des chefs-d'œuvre, ce pour quoi on le subventionne, il y aurait gagné quelque honneur et on l'en remercierait, quoique sans le plaindre, car s'il a pris la direction de l'Opéra, c'est qu'il le voulut bien et personne ne l'y força. Depuis ses origines, l'Opéra n'a jamais manqué de directeurs et ceux-ci n'ont jamais manqué non plus de commanditaires tout disposés à y engloutir sciemment et joyeusement leur galette. Que ce soit M. Rouché ou eux qui la perdent, cela

ne saurait nous toucher, puisque ni l'un ni les autres n'ont été contraints de le faire. D'ailleurs, avec l'augmentation du prix des places, l'appoint du cinéma et l'afflux des étrangers, notre Opéra bien administré peut actuellement réaliser des bénéfices assez considérables pour, non seulement se passer de subvention, mais payer un loyer sérieux, et cela en formant un répertoire digne de notre métropole et de notre culture musicale. Enfin j'avais reproché à M. Rouché de nous avoir privés de Gluck depuis dix ans, et voici qu'il nous offre **Alceste**. A vrai dire, en catimini quasiment, sans la répétition générale accordée même à *la Fille de Roland*, annoncée froidement comme la « reprise » d'un ouvrage représenté pour la dernière fois à l'Opéra-Comique en 1904 et à notre Opéra en 1861. Les « reprises » de M. Rouché ignorent la prescription trentenaire. Peut-être est ce pour marquer une fois de plus son dédain à l'égard de la critique qu'il ne convoqua point la presse à la nouvelle exécution de ce chef-d'œuvre. A moins que ce ne fût par une insoupçonnable modestie et pour s'en éviter des compliments trop vifs. En effet, notre Opéra nous donna, avec cette *Alceste*, un spectacle admirable à plus d'un titre et qui a bien failli être absolument parfait. Les trois tableaux des deux premiers actes ne laissent vraiment place à aucune réserve dans l'éloge. Les décors de M. Mouveau, composés d'après d'antiques documents thessaliens, sont d'une beauté simple et grandiose adéquate en tous points à celle du chef-d'œuvre. La mise en scène de M. Pierre Chéreau n'est pas moins merveilleuse. Dans la splendeur auguste de ce cadre, il sut obtenir des choristes des gestes, des attitudes, des groupements d'une eurythmie évocatrice en sa fresque mouvante. Même dans *Boris*, où ils nous avaient stupéfaits, jamais peut-être les chœurs de notre Opéra n'ont chanté avec une telle vérité expressive, nuancée du fortissimo formidable au plus poignant pianissimo. L'émoi était irrésistible et l'invocation : « Pleure, ô Patrie... » vous étreignait comme à la gorge et mouillait les paupières. Ce sont là de rares moments au théâtre. Pourquoi fallut il que le charme ait été brutalement rompu par un troisième acte raté d'un bout à l'autre ? Le décor, tout d'abord, nous replongeait dans la banalité et bientôt dans le puéril. Evidemment nul ne sait et ne saura jamais ce qu'était « l'Entrée des Enfers », et pour cause, mais la fantaisie avait beau jeu pour en imaginer un

aspect mystérieux et terrible. Notre Opéra, que l'imagination n'étouffe pas, se satisfit de quelques rochers sauvages, avec, dans un coin, les débris d'un temple écroulé et, au fond, une espèce de grotte vaguement peinturlurée de rouge. Malgré tout, cela eût pu être acceptable, si les électriciens avaient su animer cette sage peinture de la polychromie de leurs rayonnements. A tort ou à raison, on se persuade volontiers que la bouche du Tartare devait être fumante, sinon de par le feu de notre Lucifer, du moins grâce aux brouillards du Styx et aux émanations du brûlant Phléguétôn, et le rubescent peinturlurage, qu'esquissa mollement notre Opéra, appelait assez logiquement le secours de quelque embrasement. La contrée de ce lieu sinistre pouvait se strier de lueurs fauves parmi le glauque crépuscule. En place d'une vision de ce genre, c'est dans une immuablement morne, grise, insipide ténébrosité de ciel plombé d'un soir d'automne qu'Alceste vient clamer ses angoisses, répondre aux voix des Esprits infernaux, résister aux supplications d'Admète et tomber tout bonnement par terre, presque invisible dans l'ombre où on croit que l'actrice a fait un faux pas. Les apparitions sont d'une innocence primaire qui eût réjoui le cœur capitolin de feu Pedro Gailhard. Sur le flanc d'un des gros rochers, on perçoit tout à coup s'éclairer une sorte de guignol grillassé de treillis, derrière quoi un individu chante, au surplus, très tranquillement : « Caron t'appelle ! Entends sa voix... », puis s'éclipse avec la lumière. Cette scène fameuse, qui terrifiait nos pères et faisait délirer Berlioz, en devient purement ridicule. L'analogue intervention d'Apollon jouit d'un identique appareil enfantin. Enfin notre Opéra a supprimé le rôle d'Hercule de l'*Alceste* française et peut-être n'eut-il point tort. Mais cela produit dans le cours du dénouement une lacune qu'il ne semble pas s'être préoccupé de combler. Au lieu de pour le moins s'efforcer de l'atténuer, il l'aggrava le plus fâcheusement du monde. Dès qu'Apollon a prononcé son arrêt tutélaire, tout s'éteint et un noir opaque s'étend soudain de la rampe aux frises pour, dix secondes après, être remplacé par l'éclat d'une salle du palais royal. Une foule y est rassemblée, vers laquelle Admète s'avance en tenant par la main la Reine délivrée, et il s'écrie : « O mes amis ! Alceste m'est rendue !... » Vous me croirez si vous voulez, mais personne ne lui répond mot. Nul ne bronche parmi ce peuple, qui a rempli deux actes

de ses lamentations et retrouve vivante celle qu'il croyait chez Hadès. On installe deux trônes en haut de l'escalier de pierre, Admète et Alceste s'y assoient non moins silencieux, de muettes ballerines surviennent et le ballet final commence. Et quel ballet! Malingre, clairsemé, mécanique, et sans aucun rapport avec l'action. On ne saurait certes bousiller plus maladroitement ce qui doit être une apothéose. Pourquoi avoir biffé le chœur : « Qu'ils vivent à jamais les fortunés époux .. » qui dure à peine trois minutes ? Sans doute, ce n'est point du Gluck de derrière les fagots, mais il est indispensable à la situation. Il chante une allégresse dont l'absence interloque, il prépare et justifie les réjouissances chorégraphiques. Dans celles-ci, l'incompréhension de l'œuvre et de l'auteur est totale. Au rebours de « l'opéra français » de Lully et Rameau, où, comme opinait Grimm, « tout le bonheur et le malheur des personnages consistait à voir danser autour d'eux », Gluck s'évertua toujours à faire de la danse, alors inécartable, une partie intégrante de l'action dramatique. Or il est remarquable qu'une *Marche* figure parmi les danses qui terminent *Alceste* selon l'usage traditionnel du temps. N'y a t-il point, dans cette adjonction inaccoutumée au ballet, l'indication de quelque fastueux cortège apportant ses hommages, où les prêtres d'Apollon et les guerriers du Roi se seraient mêlés à la fête en partageant la joie du peuple ? En somme, il n'était pas bien compliqué de faire de ce troisième acte d'*Alceste* le digne pendant des précédents. Il y aurait suffi de quelque fantasmagorie de lumières, d'apparitions moins godiches, du chœur final et d'un ballet moins égoïstement arbitraire. Le mal n'est pas bien difficile à réparer, mais il est improbable qu'on le fasse, tant M. Rouché a l'habitude d'être toujours content de soi. C'est bien dommage, car on n'aurait à lui adresser que des louanges. La principale serait peut-être celle d'avoir discerné qu'une reconstitution scénique d'un XVIIIe authentique eût été ici une erreur. Nécessaire à Rameau, dont l'opéra pompeux et factice ne saurait s'en passer sans être intolérable et grotesque, elle aurait caricaturé le chef-d'œuvre de Gluck, tout de même que le clavecin, propice à un Daquin et à un Dandrieu, étiole et rabougrit un François Couperin et un Bach. Sauf *Armide* à cause du sujet, le grand œuvre de Gluck échappe à son époque. Dans les deux *Iphigénie* et surtout dans *Alceste*, il a proprement recréé la

tragédie antique. A la musique de Gluck, il faudrait des vers de Sophocle et sa tragédie requiert les acropoles et les temples. C'est la beauté grecque immortelle qui dans son art palpite innombrable, vibrante et logique toujours en son harmonieux organisme. A partir de *l'Anneau*, Wagner a dramatisé le lyrisme théâtral et sans doute à son détriment. Il est assez paradoxal que ce soit justement dans des poèmes légendaires et plutôt symboliques, qu'un peu pertinent souci de réalisme ait élagué, comme entachés d'invraisemblance, les aries et les chœurs de l'ancien opéra. Le principe d'un drame musical tout discursif, diluant une action plus ou moins complexe en des conversations dont on n'entend pas la moitié, apparaît évidemment des plus discutables. La musique et le drame s'y avèrent en constant antagonisme. Quand on écoute l'une, confinée alors à l'orchestre, on oublie l'autre ou *vice versa*, et, par ailleurs, il n'est pas moins invraisemblable et conventionnel de chanter seul que de chanter ensemble. L'émotion dramatique au théâtre est faite d'illusion, et d'une illusion engendrée en l'espèce par le lyrisme musical. C'est à quoi aboutit merveilleusement l'organisme de la tragédie grecque avec son équilibre accompli des soliloques ou dialogues récitatifs, des ariosos ou cantilènes et enfin des chœurs, dont la disparition chez Wagner châtre le drame d'une des plus puissantes ressources d'émoi tragique et de beauté purement musicale. L'organisme de la tragédie antique est celui d'*Alceste*, et c'est sur le modèle de Gluck que Wagner élabora *Tannhaeuser* et *Lohengrin*, sans compter les chœurs et cortèges qui sont le meilleur de *Parsifal*. C'est beaucoup la raison de la force émotive qui, dans les deux premiers actes d'*Alceste*, trouble jusqu'aux larmes et transporte la réceptivité désarmée. Il y a aussi l'âme impétueuse de Gluck et le génie du musicien. Certes, pour sentir à ce point l'intégrale beauté du chef-d'œuvre, il se faut dédoubler la sensibilité, s'en faire une pareille à celle des contemporains, en oubliant tout ce qui vint depuis. Et, alors, on conçoit leur enthousiasme, leur délire. Rien de semblable ne leur avait été révélé encore au théâtre. On en confectionna sur le moment de la littérature, sans songer que les impressions nouvelles provoquées par cet art devaient fatalement provenir de l'essence particulière et éventuellement neuve de son contenu purement musical. Si ces rythmes véhéments, l'humanité infuse en

ces mélodies passionnées ressortissent avant tout peut-être au cœur de l'homme, c'est l'harmonie dont elle est une émanation spontanée qui confère à la mélodie du musicien une puissance expressive inconnue jusque-là sur la scène lyrique et qui ne cessera jamais d'émouvoir. On remarque, chez Gluck, outre déjà quelques neuvièmes, l'abondance des accords de septième diminuée et de sixte augmentée, leur connexion intime avec la mélodie, leurs effets sur son caractère, sa structure, son ampleur et sa liberté, et parfois la hardiesse des modulations passagères. Et cette mélodie, qui suit, soutient et, souvent, crée le drame, n'est jamais étroitement dramatique, servilement subordonnée à la parole. Elle n'est point, comme chez Rameau, oratoire ; elle demeure indéfectiblement « lyrique ». Elle est par-dessus tout de la musique, et son lyrisme polyvalent lui permet de passer impunément d'une œuvre dans une autre nonobstant la diversité des textes. Elle exprime, non pas des mots, mais des états d'âme. Encore qu'il ait été médiocre polyphoniste, l'influence du musicien Gluck fut profonde. Entre Mozart et lui, de multiples rencontres attestent la filiation et, depuis et y compris la sensualité mozartienne, le romantisme tout entier descend de Gluck. A travers celles de Beethoven, ses Ouvertures rejoignent jusqu'au poème symphonique futur. Son orchestre annonce Weber et instruira Berlioz. Gluck a rencontré ou réuni dans *Alceste* ses inspirations peut-être les plus hautes. Les intermèdes instrumentaux qui accompagnent l'entrée de la Reine dans le temple et ses offrandes, les cris et déplorations d'Alceste : « Rien n'égale mon désespoir... Non ! ce n'est pas un sacrifice... Divinités du Styx... O ciel ! quel supplice... Il faut quitter tout ce que j'aime !... » atteignent vraiment au sublime. Malgré les défauts signalés et d'ailleurs aisément amendables, on ne saurait trop vivement féliciter notre Opéra de nous avoir rendu un tel chef-d'œuvre. M. François Ruhlmann le dirigea magistralement. Mme Germaine Lubin, qui incarnait Alceste, y fut incomparable. Son jeu, sa voix superbe, l'harmonieuse beauté de son visage et de ses gestes étaient toute une évocation de la Grèce d'*Antigone* et du Parthénon. Le rôle d'Admète est plein d'ingratitudes, mais il est superflu de le rendre risible, ce à quoi M. Thill a trop fréquemment réussi par ses allures. Ce ténor possède un organe claironnant qu'on dirait hérité de Stentor, et que malheureusement il ne sait

pas conduire. Sauf votre respect, il gueule bien plutôt qu'il ne chante et, au train dont il va, on augure qu'il ne gueulera pas longtemps. Il est dangereux de chanter quand on n'a pas suffisamment appris, — cas, hélas! de quatre-vingt-quinze pour cent de nos chanteurs des deux sexes.

Mémento. — C'est assurément l'occasion de noter la publication par l'éditeur Legouix d'un charmant et verveux opéra-comique de Gluck, *l'Ivrogne corrigé,* arrangé pour piano et chant par M. Vincent d'Indy.

JEAN MARNOLD.

ART

La 37ᵉ exposition des Indépendants, Palais de Bois. — Exposition Henry Ottman, galerie Bernheim, jeune. — Exposition de Belay, galerie Armand Drouart. — Exposition Olivier-David Picard, galerie André. — Exposition de Mlle Hélène Batault, librairie d'art, rue Guynemer.

La scission qui s'est produite parmi **les Indépendants** les a quelque peu affaiblis, dans leur moyenne de bons tableaux de peintres déjà reconnus. Mais la place des dissidents a été prise par un flot de jeunes dont les œuvres ne manquent ni de saveur ni d'intérêt.

Le rôle des Indépendants, c'est de nous apporter des promesses, des toiles caractéristiques de débutants en train de trouver leur métier individuel. Il est assez remarquable que dans cette série de près de quatre mille toiles, dont les auteurs, d'après le principe de la société, sont libres d'accrocher ce qui leur plaît, il y ait très peu de fac-similés, très peu de toiles par trop strictement vassales d'un maître contemporain, tandis que le jury du Salon d'Automne est souvent amené à écarter des imitations ou trop parfaites ou trop serviles. Je ne dis pas qu'on peut parcourir ces kilomètres de cimaise sans rencontrer un faux Guérin, un faux Valtat, un faux Balande ou quelque imitation ingénue de Louis Legrand, mais il y a effort pour échapper à l'emprise des anciens. Est-on monté vers la perfection ? plutôt vers l'individualité. Ce qui n'empêche que beaucoup se servent d'une technique généralement admise, les uns avec des duretés, les autres avec des jeux de taches, sans qu'il y ait originalité. Mais les origines sont diffuses. Si on peut noter une influence nouvelle et grandissante, c'est celle de Rouault dont quelques jeunes admirent, jusqu'à l'imitation, le pessimisme, les coloris sombres, le recul des per-

sonnages sur fond d'ombre et de sang, comme sur l'ouverture d'une porte de bouge violemment, mais partiellement, éclairé. Henri Matisse est aussi parfois décalqué, sans qu'on retrouve cette touche légère et d'un agrément à la fois logique et paradoxal qui le caractérise.

L'impressionnisme pur se rencontre chez de très jeunes peintres, résolument tâchistes, qui ne demandent au paysage que de leur donner une fête de lumière. Le nombre est croissant de ces jeunes artistes recherchant les minutes rares de la lumière. C'est un commencement de réaction contre la peinture sombre de ces dernières années chez les amoureux du paysage, tandis que la plupart des peintres de figures continuent à appauvrir ou sélecter leur palette.

Tout cela forme un fond assez discord sur lequel, à de proches années, on peut espérer voir se détacher, sous la signature des mêmes artistes, des efforts personnels.

§

La sculpture est toujours peu nombreuse aux Indépendants. Albert Marque est du nombre des dissidents. Contentons-nous de regarder Mateo Hernandez, toujours robuste et solide, Gimond qui expose un buste très vivant du bon peintre de Belle-Isle et du chemin de fer de ceinture, Antoine Villard. Un buste de faunesse rieuse, élégant et habile, mais dans la manière des vieux sculpteurs Duret ou Pradier, est signé Halbout. Des sculptures consciencieuses de Mme Tallichet, une statue de jeune fille, en bois, du néo-classique Parayre. Il y a naturellement tout un jeu de sculptures qui ne sont pas des sculptures, bâties avec des éléments qui n'ont rien à faire avec la plastique ; galéjades ? non ; essais fantaisistes, fantaisistement consciencieux de gens égarés en dehors des voies plausibles, ce qui ne les empêche pas de se montrer, par ailleurs, d'assez bons praticiens. Temps perdu, sans autre récompense qu'une minute d'étonnement provoqué chez le visiteur.

Très peu de graveurs, Drouart expose des monotypes ; artiste de goût sûr, un peu païen, d'une remarquable précision de facture.

Parmi les quelques trois mille cinq cents toiles exposées, le tableau de petit format domine et, parmi ce tableau, les pochades.

L'impressionnisme a créé un faire rapide, qu'on a accéléré de-

puis en considérant comme un tableau une juxtaposition de teintes plates qui s'arrangent à voisiner, comme elles peuvent. Sous prétexte de synthèse, on grossit les lignes ; sous prétexte de donner le ton dominant de chaque détail, on évite le reflet, la nuance de tout ce qui serait la finesse d'expression de la vérité. La vérité picturale n'a pas bonne presse. Beaucoup de jeunes peintres ne se soucient pas de la représentation des objets. Parlez-leur de la nature : ils sourient. Eux ! ils font le tableau et quand ce tableau possède un peu des qualités sommaires d'une enseigne, ils se déclarent contents, et souvent la critique aussi, par contagion. Notons les beaux efforts sur la vraie peinture.

Chez les jeunes, vous trouverez le beau *labourage* d'Adrienne Jouclard, avec une musculature travaillée des chevaux aboutissant à un frémissement curieux dans leur mouvement tendu par l'effort jusqu'à la rigidité, dans un beau paysage d'après-midi sombre. Andrée Karpelès expose deux nus mis en page dans un paysage bien traité, dans une lumière assourdie, où la blancheur du nu d'une Eve donne le caractère édénique. Rij Rousseau, résolument moderniste, tente de donner picturalement les rigidités architecturales de l'hydravion, l'allure et la nuance d'attention de l'aviateur, et réussit à harmoniser ces éléments. Marie-Jeanne Barbey donne une forte impression de joie agreste, avec un pacage ombreux et la silhouette très juste d'une bergère. Elle nous montre aussi un marché breton, sur une petite place, barrée au fond par une église, diaprée d'une foule à blouse bleue, où éclate les tons roses et la bordure vermillon d'un immense parapluie.

Malgré que son tableau s'agglomère en teintes plates, le port breton de De Belay, grâce au tempérament d'illustrateur de l'auteur, a de la vie et de la vigueur. Le ciel n'est pas détaillé, mais les voiles qui s'y pressent et que le vent ride d'un mouvement trop uniforme, se parallélisent d'une façon intéressante avec la nature. La foule des marins et des pêcheurs est traduite pittoresquement, avec une grande variété et souvent une grande justesse d'attitudes, non sans un certain pessimisme dans leur plastique qui touche à une bonne étude de caractère.

Les tauromachies de Bibal sont peintes très consciencieusement ; doués de la couleur générale et aussi du détail du mouvement. Progrès d'un peintre modeste et de valeur.

Un solide artiste, Bonanomi montre cette année un heureux

aboutissement de ses recherches. C'est sur fond presque blanc, mais chauffé et sentant l'ardent soleil, deux petites Corses, l'une conduisant sa charrette, l'autre renversée sur la charge d'herbes que le voiturin transporte. Bonanomi est, en pays d'ardente lumière, le peintre des heures de midi. Il a le don d'interpréter les mouvements graves et presque classiques des paysannes, des porteuses de jarres de son île. Il est peut-être moins heureux dans un paysage de ville, lourdement lumineux à dessein, que gâte quelque excès d'empâtement dans les lignes architecturales.

La vie de Paris, du Paris qui danse, trouve un bon interprète chez Auclair, très en progrès. Antral, qui étudie bien le Paris de misère, donne un portrait de vieille, le regard usé, le corps robuste, qui est très expressif.

Notons l'aboutissement ou la présentation pour la première fois en grand format de l'effort de Claudot. Son *Luthier* est de la meilleure tradition.

Le thème est des plus simples. Une dame apporte à réparer son violon à un luthier qui l'examine. Une boutique que le peintre évite d'encombrer d'une cohue d'instruments. Un jour clair, sans recherche de splendeur, tombe sur l'ouvrier attentif, saisi dans une allure extrêmement simple et naturelle, tandis que la femme, droite, attend le verdict du praticien. C'est de la vie clichée avec exactitude, sans sécheresse et c'est un *tableau* parce qu'il n'y a point d'abréviation, ni de contorsion vers la synthèse et que c'est peint, sans programme, mais peint.

Bagarry a un grand tableau de baigneuses. Sauf confusion, je crois que M. Bagarry est aussi écrivain, et, mieux, poète. Cela se sent à sa peinture. Elle est claire, logique, et elle dénote un souci de beauté. Les baigneuses ne sont ni bossues, ni cagneuses, ni même contournées. Elles sont jolies, c'est leur droit. Sur le devant, une jeune femme, habillée en toilette bleue, est également jolie et harmonieuse.

M. Bagarry marche sur la bonne route. Dans un nu de petite dimension, M. Brabo fait preuve des plus belles qualités de rendu sobre et nerveux.

§

Parmi les anciens.

Paul Signac, avec un port de Bretagne, un départ de bateaux thoniers éblouissant. Les bateaux aux voiles safranées glissent

sur une eau lourde aux gouttelettes de pierreries. Le calme c port qui s'éloigne en remblais verts, que la lumière bleute lég rement, est rendu magistralement. Un soleil tempéré diapre tou la toile et s'arrête complaisamment à parsemer des écharpes c nuages, de carrousels de fleurs vives. C'est une heure magnifiq de beauté naturiste. Autre tableau, les inondations au Pon Royal, d'une forte et large impression.

De Luce, deux beaux paysages verdoyants et recueillis.

Deux dessins rehaussés d'Angrand qui sont une fête de lumièr Sous cette sorte de rideau transparent qui est son atmosphèr particulière, Augrand fait chanter les couleurs, des verts tendre des roses profonds, avec des premiers plans très séduisants des fonds précieusement turnériens. Sens de la lumière, tradui sans maniérisme, mais dans un style particulier, très personne visionnaire sur fond de vérisme.

L'*Intérieur* d'Henri Matisse, avec son décor de tapis turc si sou vent noté par Matisse, produit une impression de déjà vu, ma un plat d'étain qu'a brossé le peintre est un merveilleux morcea de peinture; il y a longtemps qu'on n'avait vu une ombre auss légère accrochée à un éclat métallique, avec une telle richesse e une telle vérité.

De Charles Guérin, un très beau portrait. D'Urbain, les deu compositions, sur le mythe d'Actéon, qu'il nous avait montrées entre autres belles œuvres, à son exposition particulière Galeri Dru. C'est une occasion d'admirer à nouveau la souplesse et la pu reté de son exécution et la recherche de beauté qu'affirment l splendeur nacrée et la svelte finesse de ses corps de nymphe chasseresses, dans ce paysage souriant.

Balande a deux paysages, de sa dernière manière, qui gard toutes les clartés de ses précédentes toiles en les renforçant de solidités qui lui furent si longtemps familières et qu'il diminua pour mieux rendre la ténuité spacieuse de ses atmosphères. Ce n sont que deux notes dans une œuvre très diverse, où la splendeu décorative et l'évocation du personnage nu ou habillé tiennen tant de place, mais sa vision d'Amboise est d'un belle pureté e sa vue de la Roche-Posay d'une admirable limpidité. Si l'on peu préférer ses grandes toiles décoratives, les paysages de Baland n'en sont pas moins de premier ordre.

De Paul-Emile Colin, deux paysages où se retrouvent les haute

qualités de construction, de vigueur et la majesté de style propres à cet admirable artiste.

Suréda, notre meilleur orientaliste, montre une belle vision de *flamants roses*, dans sa manière ornementale et colorée. Laveillé a un très bon portrait de M. Borel.

§

Parmi les efforts intéressants : des paysages d'Auvergne, animés de foules paysannes par Maurice Busset, dont le métier de graveur est très propre à rendre les silhouettes nombreuses et les gestes de ses personnages. Un bon coucher de soleil en Tunisie de M. Decœur, les paysages du Comtat de M. Charles Raymond, ces plateaux du Comtat vus en lumière vive, presque blanche, avec de solides maisonnettes fleuries de Marius Hurard, un peintre qui n'a pas de plan, la Maternité de La Clan d'un joli accent, les toiles très nourries de ton et très finement dessinées de Marius de Buzon. Une marine d'Henri Lejeune, d'un joli sentiment, très construite, avec un poudroiement divisé de vagues d'une belle adresse et d'une grande sincérité d'exécution, une remarquable vision de midi de Chabaud, dans la manière à la fois éclatante et noire. Un bon tableau de Bretagne, les *Ramondeuses*, de Mme Maggy-Monier, d'un faire harmonieux et souple; les bons paysages de Paris sous la neige d'Andrey-Prevost, la spacieuse place de petite ville de Bujonneau, la curieuse rue de village plantée de silhouettes si caractéristiques de Raymond Besse.

Maurice Savin a une vision d'atelier, claire, avec des personnages d'une remarquable justesse. Voici des fleurs de Val très séduisantes, des natures-mortes bien composées et bien peintes de Mme Sermaise-Perillard, de touche sobre et sûre, de belles études de Cheval, des nus éclatants dans des averses de chaude lumière de Denis-Valvérane, de beaux paysages d'Emile Alder, l'excellent graveur, des paysages remarquables de Roux-Champion, notoire comme céramiste, mais aussi excellent aquarelliste, les paysages colorés de Rouquayrol, le sentier en forêt de M. Simonnet, la réunion publique à Cahors, humoristiquement aquarellée par M. Custaing.

§

Les portraits sont peu nombreux. Un peintre catalan, M. Biosca, expose un portrait de femme d'une harmonie délicate et d'un

beau relief physionomique. De Mme Jeanne Chabot, deux bons portraits. Une notation serrée de Séverini, des portraits agréables de Mlle Catherine Paské.

§

Paysages parisiens. *Les Toits* de Germain Delatousche, d'un bel éclat savamment varié; visions de midi : des rues silencieuses notées en pleine lumière par Léon Paul ; paysage breton, d'une belle puissance d'exécution, de Jean Peské. Paysages d'Ile-de-France, de Chaville et de Ville-d'Avray, peints avec largeur et d'une belle transparence, de Perdriel. Les étincellements méridionaux, justes et savoureux, de Paul Ramond, des études de Medgyes d'une sûreté classique, et encore Gaston Varenne, Tanaka, Gaston de Villers, les bois de Thiollien, la grande composition ingénieuse et hardiment colorée de Harboë avec des nus bien dessinés, les paysages de Georges Gaudion, animés par un poète, le grand nu sobre et puissant de Jules Joets, les paysages de Lassence, les silhouettes vivantes de Kramstyk, les bons paysages de foules parisiennes de Jules Lefort, les hardiesses de Goudouin, les jolies fleurs de Mme Jeanne Baraduc, les paysages de Briggs, les cerfs peints avec une grâce sûre par Koyonagui, un bon paysage d'Aupach avec ses arbres d'une singulière robustesse, les paysages de Hecht, les humorismes de Grunsweigh, chercheur consciencieux et audacieux, les scènes de vie juive, d'un métier méticuleux et expressif, de Georges Kohn, les paysages fins de Kosloff, le paysage trop elliptique de Bottema, les paysages de Cario, les visions colorées d'Una Gray, de Cominetti, etc.

§

Ces grosses expositions collectives font tort aux expositions particulières. Les possesseurs de galeries ne l'ignorent point, mais n'en continuent pas moins à signaler aux peintres, comme exceptionnellement favorables, ces périodes où toute l'attention de la critique est requise par des Salons nombreux. Parmi ces expositions d'artistes courageux, signalons celle d'**Henry Ottmann**.

Henry Ottmann est un peintre de haute valeur. Il a le don de grâce, il en use. Cela l'amène à nous représenter de préférence des milieux de coquetterie parisienne ou de préparations d'élégan-

ces : ateliers de couture, de modes. Ses silhouettes sont étonnemment justes, de couleur diaprée. Parfois l'ornement coloré est si poussé et si varié qu'on perçoit chez l'artiste un certain souci d'en donner toute la joliesse, et parfois ce joli jeu harmonieux paraît un peu extérieur au tableau, mais il ne faut pas oublier que l'art souple d'Ottmann et sa technique certaine lui ont permis des réalisations difficiles, comme de faire passer sur des plages, parmi la foule élégante, des cyclistes, sans que la géométrie des machines nuisent à la réelle distinction du tableau. L'ensemble de l'exposition d'Ottmann donne une note de parisianisme très séduisante.

§

De **Belay** exposait chez Drouant une suite de ports et de marchés bretons, vigoureux et pittoresques.

§

Galerie André, exposition d'**Olivier David Picard**, aquarelles et peintures.

C'est le début d'un jeune artiste particulièrement doué et qui a du moderne le sens le plus juste. On pense à Guys devant telle aquarelle de danseuse nue, coiffée d'un chapeau haut de forme, et dont le rythme est accusé avec une souplesse et une certitude parfaite. Un excellent métier d'aquarelliste, avec de jolies fluidités et des concentrations vigoureuses de tons chauds, lui permettent de donner toute l'intensité lumineuse d'un bal-musette ou d'une scène de music-hall. Un tableau d'O.-D. Picard représente une danseuse espagnole en robe rouge, dont la prestesse de mouvement se fixe en un arrêt du corps tendu et renversé, avec une rare précision. A côté de ces scènes de music-hall, d'allures de danseuses ou de chanteuses de café-concert notées avec cette richesse de couleurs et cette véracité de lignes, quelques natures-mortes de fleurs et de fruits, somptueuses. C'est un début éclatant.

§

Mlle **Hélène Batault** montrait, à la librairie de l'Artisan du Livre, un ensemble de paysages et de tableaux de fleurs. Les paysages, la plupart notés en Provence, doués d'une jolie vie lumineuse, les fleurs peintes dans leur vérité et une belle atmos-

phère. Mlle Batault s'est montrée ailleurs bon peintre de figures, mais cette exposition, réduite au paysage et à la fleur offre, de par la sincérité de l'artiste, une belle diversité.

GUSTAVE KAHN.

LINGUISTIQUE

Marcel Cohen : *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, E. Leroux. — Marcel Cohen : *Couplets amhariques du Choa*, Impr. Nationale. — A. Brun : *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi*, Champion. — A. Brun : *L'introduction de la langue française en Béarn et en Roussillon*, Champion.

Le savant travail de M. Marcel Cohen sur le **Système verbal sémitique** (Prix Volney de 1925) offre une clarté d'autant plus louable, quant au plan, que les données du problème déroutent les habitudes grammaticales européennes, et d'autant plus utile, quant à la conclusion, qu'une démonstration définitive est apportée aux sémitisants.

Sur la valeur première des formes verbales dans toutes les langues sémitiques anciennes, M. Cohen confirme la doctrine la plus communément reçue : le sémitique ancien envisage l'*accompli* et l'*inaccompli* des procès, jamais leur situation *antérieure* ou *postérieure* dans le temps ; c'est, à peu près, comme si le français disait d'une seule et même manière (qui serait l'*accompli*) « J'ai mangé », « J'avais mangé » et « J'aurai mangé », et d'une seule et même autre manière (qui serait l'*inaccompli*) « Je mangeais », « Je mange » et « Je mangerai », toute forme verbale servant indifféremment pour du passé, du présent et du futur, qu'un adverbe à l'occasion viendrait discriminer. De leur côté, les langues indo-européennes primitives se décèlent par leur système verbal, bien plus sensibles à la *durée* des procès qu'à leur *chronologie*. Ainsi l'homme primitif, tel que la linguistique l'atteint historiquement, et aussi tel qu'elle le retrouve chez les Sauvages d'aujourd'hui, ne possède pas dans son imagination le schéma des temps « situés » sous la forme d'une corde droite et homogène où les événements s'accrochent à des nœuds et s'étendent le long de segments ; il n'a pas l'intuition intellectualisée d'un ordre de succession ; il se contente du sentiment de durées qualitatives.

Bien des langues sémitiques ne sont connues que fragmentairement; mais on suit l'accadien, en Assyrie, sur trente siècles antérieurs

à J.-C. ; l'hébreu biblique s'est écrit de 1.000 à 100 avant J.-C., et l'araméen qui l'a remplacé se perpétue jusqu'à nos jours ; l'éthiopien est connu depuis le v[e] siècle de notre ère, l'arabe depuis le vi[e] ; pendant ces cinq mille ans d'évolution globale, le système verbal sémitique persiste, jusque dans quelques langues qui l'ont partiellement assoupli à l'expression du « temps situé », à n'envisager la chronologie qu'à titre accessoire. M. Cohen tient compte de tous les dialectes connus, pourchasse, dans les petits recoins, l'expression du temps, la soumet à la pierre de touche de la comparaison avec la langue française, si éminemment « temporelle », — revue géante et minutieuse : — jamais à nos précisions temporelles européennes ne répond une forme sémitique exacte, stable, obligatoire, soit parmi les formes simples, ou même parmi les formes composées, quoique plus aptes à la chronologie.

En revanche, l'hébreu talmudique, qui s'écrivait dans un monde hellénisé, ne doit très vraisemblablement pas à une influence de l'indo-européen ses propres essais de temps situé ; l'arabe, que la conquête a porté sur les territoires d'autres langues sémitiques, ne semble devoir qu'à lui-même ses indications en ce genre ; et ainsi les procédés, divers dans les diverses langues sémitiques, par lesquels le verbe devient çà et là chronologique, témoignent partout d'une aspiration interne et spontanée ; mais cette aspiration est vague, au prix de l'état temporel abstrait vers lequel le verbe indo-européen tendait déjà il y a deux mille ans et qu'il a de plus en plus nettement réalisé.

Pour résumer le gros intérêt de l'étude de M. Cohen, elle montre, la formule est de M. Meillet, comment une grande notion, le temps, s'exprime dans un groupe de langues qu'elle ne domine pas. Rares sont les occasions d'une pareille enquête. Il n'est pas aisé non plus de réunir un bureau de linguistes capables de la mener d'ensemble, et on admire qu'un seul ait assez d'érudition et d'envergure pour la mener à bien.

En même temps, M. Marcel Cohen, qui fit avant la guerre un séjour en Ethiopie, publie une quarantaine de **Couplets amhariques du Choa** ; ce ne sont guère que des rimailles populaires, mais il en commente la langue et les présente avec une curieuse notice sur la poésie et la musique abyssines.

§

On sait qu'une ligne Gironde-Genève délimite grossièrement les parlers romans d'oc et d'oïl. Cette ligne, les historiens allaient répétant que le français l'avait franchie à compter du XIIIe siècle, qu'il avait pénétré les provinces du Midi aussitôt après leur annexion au domaine royal et par une conséquence de la croisade des Albigeois. Nos rois, tortionnaires du cerveau, n'avaient-ils pas dû être pions de la langue ? Car cela, théorème démontré, n'engendrait-il pas ceci, corollaire cruel ? Hugo l'aurait juré ; Michelet ne pencha pas au doute ; Fustel ne pouvait tout réviser ; quelques paléographes avaient bien constaté dans leurs archives locales une grande paix linguistique tout le long des cinq siècles qui suivent le treizième ; mais un préjugé général a facilement raison de quelques vérités qui se croient bornées et qui tremblent du front... Par sa vaste enquête d'archives sur toute une moitié de la France, **Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi**, escortées d'un mémoire sur **Béarn et Roussillon**, M. Brun met en évidence une histoire sensiblement différente de celle qu'on admettait.

C'est bel et bien jusqu'au XVIe siècle que les parlers d'oc sont demeurés, chacun dans sa région, langue de tout le monde. Lorsque François Ier, par une ordonnance datée de Villers-Cotterets, évinça le latin de sa Justice et de son Administration, le parler d'Ile-de-France, parvenu avant le XVe siècle à la frontière des patois d'oc, fut politiquement installé dans les bureaux et les tribunaux du Midi ; mais, jusqu'à la fin du régime, le pouvoir central n'ajouta rien à cet acte de 1539 ; les parlers locaux demeuraient, pour la bourgeoisie comme pour le peuple, la langue de la vie familiale ; et, d'autre part, il y avait eu dans tout le Midi, depuis un siècle avant 1539, une aspiration nettement spontanée des gens de plume à rédiger dans la langue de Paris. Bien autrement fatale pour les patois fut la Constituante, déjà toute jacobine, le jour de 1790 où Grégoire sollicita, en son nom, de ses correspondants régionaux (et « sollicita », le mot est faible), des réponses défavorables aux « dialectes de la contre révolution » ; cette habile jointure verbale est de Barrère... Ces faits se résument sous cette vue générale que, durant tout le Moyen Age, et

même si près de nos jours, c'était au souverain de s'adapter aux langues de ses divers administrés, et non pas aux populations de suivre la langue du tyran transitoire. Des ordonnances royales antérieures à 1539 avaient recommandé que les dépositions de témoins fussent transcrites « en langage français *ou maternel* », et pendant de longs siècles, après avoir lu aux gens le latin officiel des volontés souveraines, on leur en donnait l'explication en « vulgaire » du pays, — dans la Guyenne, par exemple, en gascon, sous les rois anglais, de qui la langue était le français. Villers-Cotterets rompit avec la tolérance : « en langage français *et non autrement* », dit elle d'un ton cassant. Le maître politique voulait pour son idiome l'exclusivité administrative, sans rêver toutefois de l'exclusivité nationale.

Déjà trois Parlements du Midi, Toulouse, Bordeaux, Aix, fondés respectivement en 1444, 1462, 1501, rédigeaient leurs arrêts en dialecte français, grave exemple qui entraînait les avocats et les notaires. C'est dans la Provence, réunie à la couronne en 1481-1486, que les scribes furent les plus tardifs, eurent le plus de retours au parler local ; là, l'invasion du français dans les écritures se date 1540-1570. Partout ailleurs, progression synchrone et régulière : Béarn, 1550 (et par raccroc le pays basque, où la langue n'avait jamais été écrite) ; Savoie, 1540 ; Languedoc, 1380-1540 ; Armagnac, 1540 ; Limousin, 1522-1540 (période pendant laquelle cinq mystères français furent joués à Limoges) ; Bordelais, 1520 ; Périgord, 1470-1500 ; Forez, XVe siècle ; Auvergne, 1380-1400 ; Lyon, 1370-1400 ; Dauphiné, très précoce, 1343, traces de français dès 1270, mais l'installation n'est définitive, au sud, qu'en 1550. On peut dire que la véritable conquête du Midi, pour ce qui est des actes écrits et des discours d'apparat, s'opère en cent ans, 1450 1550 ; et 1540 est l'année décisive. (Annexé en 1659, le Roussillon reçoit de Versailles en 1700 l'ordre de franciser la procédure, en 1738 les registres paroissiaux.)

De ces dates (et de bien d'autres) accumulées et critiquées, M. Brun tire une conclusion très importante : l'ordonnance de 1539, qui, sauf en Béarn, ne rencontra nulle opposition, bien loin de déclencher une révolution, exprimait la maturité d'un procès ; et si la préséance du français s'établit dans tout le Midi rapidement et simultanément, c'est que les parlers du Midi sentirent

dans le français la « langue de civilisation ». Ces parlers, drus et souples, sonores et imagés, aimés et beaux, sans avoir de tare linguistique, s'étaient laissé devancer de trois pas dans la culture intellectuelle, et de cent pas tout de suite en puissance organisatrice. Ils se soumirent au fait étranger. Ils ne se démirent pas du droit natif. Le français fut le style des gros intérêts; le parler régional, celui des petits intérêts et du cœur. Faut-il ajouter qu'en ce bas monde le cœur n'a pas la meilleure part? Leçon pour tout pays qui veut garder sa langue nationale : la tenir à la hauteur de sa civilisation.

Bien entendu, au foyer domestique, la séduction des lèvres se fit plus tard, et, on le sait bien, très lentement, par des emprises dont l'histoire est notre vraie curiosité, mais qui sont mal témoignées. Les moins amusants chapitres de M. Brun ne sont pas ceux de la fin, touchant les XVIIe et XVIIIe siècles, puisés dans les programmes des écoles provinciales et dans les impressions des voyageurs. Témoignages souvent contradictoires, diversement justifiés ; pour égayer un correspondant, un Parisien en exploration écrira qu'il n'est compris de personne, sauvages! et bientôt, pour en piquer un autre, que ces gens-là tournent en pur Malherbe des sonnets sans défaut. En réalité, jusqu'à la Révolution, le bourgeois de Montpellier qui s'exprime en français pense d'abord en langue d'oc, et tel, qui écrit purement la langue du Roi, ne l'a pas assez prompte à la bouche pour les soins du ménage.

On souhaite que, profitant de la méthode sûre et claire dont M. Brun donne le modèle, un autre Hercule d'archives s'attaque aux quarante régions d'Oïl ; on lui accorderait, pour les réduire, plus d'une nuit, et des collaborateurs.

MÉMENTO. — Dans ma chronique du 1-X-1925, p. 235, lire « *Il* » au lieu de « *Ille* ».

GASTON ESNAULT.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Un ouvrage inconnu de Casanova. — Nul n'ignore que c'est en Bohême qu'est venu échouer, après une vie qui n'eut pas de pareille pour les hauts et les bas, pour l'éclat et la misère, pour les bonnes fortunes et les déboires, le plus célèbre des aventuriers du XVIIIe siècle, Giacomo Casanova de Seingalt.

Rappelons brièvement les circonstances qui l'ont amené dans la retraite de Dux.

Secrétaire de l'envoyé vénitien Foscarini à Vienne, Casanova se trouva, à la mort de ce dernier, survenue en avril 1785, pour ainsi dire sur le pavé, abandonné de tous et sans ressources. Il avait soixante ans. Dans ces circonstances, il se souvint d'un entretien qu'il eut, deux ans auparavant, dans le palais de l'ambassadeur de Venise à Paris, avec un aristocrate tchèque, le comte Joseph de Waldstein. Le comte, qui s'intéressait à la cabale et aux sciences occultes, ne l'avait-il pas invité, le plus courtoisement du monde, à le suivre en Bohême où il trouverait, dans un des châteaux de Waldstein, l'hospitalité la plus cordiale et tous les égards dus à son rang et à sa personne ?

On peut supposer que Casanova a encore hésité à recourir à ce qu'il considérait probablement comme un pis-aller. Il courut d'abord à Karlovy Vary (Carlsbad) pour y rencontrer la princesse Lubomirsky, mais son séjour dans la célèbre ville d'eaux n'a pas donné, paraît-il, le résultat qu'il en avait espéré, car, au début de septembre 1785, il était déjà à Teplice où il vit le comte Waldstein qu'il accompagna ensuite au château de Duchcov (Dux).

Se souvenant de sa parole, le comte offrit à l'aventurier vieilli la charge de bibliothécaire à Dux. Logé et nourri au château, touchant 1.000 florins d'appointements annuels, jouissant de liberté complète, Casanova se voyait à l'abri de la misère qui aurait guetté son déclin. Aussi, dans l'avant-propos de son roman *Icosaméron*, exprime-t-il sa gratitude au comte de Waldstein :

> Vous êtes, écrit-il, l'homme unique au monde qui ait pensé à arrêter mes courses au commencement de septembre de l'année 1785, en me confiant votre bibliothèque.

C'est là, sur les domaines de Waldstein, soit à Duchcov ou à Horni Litvinov (Oberleutensdorf), que Casanova a passé les treize dernières années de sa vie. On connaît, grâce au Prince de Ligne et à Alfred Meissner, l'existence de Casanova « exilé, isolé parmi les barbares de Dux ». Mécontent, aigri, toujours irrité, malgré toutes les bontés du comte de Waldstein qui le traitait en égal, qui mit à sa disposition un valet, un cuisinier et un équipage, il déambulait parmi les invités du comte comme

un fantôme d'autrefois, provoquant le sourire des aristocrates et les quolibets de la valetaille par son costume démodé et ses allures désuètes. Cependant, au milieu de cette déchéance qui, d'un ancien brillant séducteur, faisait une sorte de fantoche bizarre, il travaillait.

Il écrivait jusqu'à 13 heures par jour ; ses *Mémoires*, son *Histoire de ma fuite...*, son *Icosaméron*, ainsi qu'une volumineuse correspondance sont les fruits de ses loisirs de Duchcov.

En 1913, les Casanovistes eurent la joie de lire l'excellente édition de la *Correspondance de Casanova avec J.-F. Opiz*, due aux soins de MM. *Frantisek Khol* et *Otto Pick* (1), suivie d'une savante étude des éditeurs. Cette très intéressante publication, qui a fourni beaucoup de détails nouveaux pour la biographie et pour le caractère des deux correspondants, a été retrouvée parmi les 93 cartons de papiers formant la succession de J.-F. Opiz, « inspecteur des finances des banques » de Czâslav, à la bibliothèque du Musée national tchèque à Prague.

La littérature casanovienne vient d'être enrichie par un nouvel ouvrage du plus haut intérêt : on vient de réimprimer, à Prague, d'après l'unique exemplaire qui est en possession de la Bibliothèque du Musée national tchèque de Prague, un opuscule de Jacques Casanova, intitulé : LE SOLILOQUE D'UN PENSEUR, Prague, MCMXXV (chez Antonin Skoda).

M. Miloslav Novotny, à l'initiative de qui nous devons cette nouvelle contribution à la littérature casanovienne, a ajouté, au texte original français, une traduction tchèque, ainsi qu'une notice très instructive (en tchèque et en français) à laquelle j'emprunte quelques renseignements sur le *Soliloque*.

Il y a longtemps que je connaissais l'existence de cet opuscule et que j'ai feuilleté ses pages jaunies : en 1907 déjà, mon regretté ami Jaroslav Kamper m'avait montré ce petit ouvrage anonyme qu'il attribuait à Casanova, et dont il signalait l'existence dans un article du journal pragois *Union* (n° 276, du 7 octobre 1907). Peu de temps après, mais indépendamment de lui, l'éminent casanoviste tchèque, M. *Fr. Khol*, aboutit à une conclusion identique dans son ouvrage sur la *Vie et l'œuvre du Vénitien Jacques Casanova* (Prague, 1911.) Mais comme le livre de

(1) Giacomo Casanova : *Correspondance avec J.-F. Opiz*, 2 vol. chez Kurt Wolf, Leipzig, 1913.

M. Khol était écrit en tchèque, la découverte est passée inaperçue : *slavica sunt, non leguntur.* Il faut donc savoir gré à M. Novotny d'avoir songé à réimprimer la plaquette inconnue de Casanova.

L'unique exemplaire du *Soliloque* provient de la bibliothèque des comtes Kolowrat ; il appartient à la bibliothèque du Musée national de Prague et porte la cote 98 C 47. C'est un mince fascicule de 36 pages, format 19,4 sur 11.5. La réimpression contient un fac-similé du frontispice de l'original imprimé « à Prague, chez Jean Ferdinand, noble de Schönfeld, Imprimeur et Libraire », en 1786. La réimpression de M. Novotny est diplomatique : elle a gardé, sauf deux ou trois coquilles évidentes, toutes les imperfections de l'édition originale, où l'imprimeur se trouvait visiblement gêné, non seulement par une langue peu connue, mais aussi par le manque de certains caractères à accent.

Qu'est-ce, au fond, que ce *Soliloque* ?

Il ne faut pas être un spécialiste de l'histoire pour deviner que, dans ce pamphlet assez violent, Casanova attaque un autre grand aventurier du siècle, Joseph Balsamo, connu sous le nom de Cagliostro. Après une entrée en matière d'ordre général, philosophique et littéraire, le bibliothécaire de Dux prend vigoureusement à charge, sans le nommer, mais en le désignant très clairement, celui qu'il appelle : « Charlatan bouffon, ignorant, sans figure, sans nulle culture, qui ne parle que fort mal le jargon de son pays et qui, ne sachant pas seulement écrire, fait voir que son éducation fut égale à sa naissance. » Il commence par raconter le début de la carrière de « l'imposteur », qui débuta par être un dessinateur très habile :

> Personne ne copioit mieux une estampe sur papier ou sur vélin : son talent en cela étoit sublime... mais il étoit unique lorsqu'on exigeoit de lui qu'elle fût très ressemblante ; les plus grands connoisseurs se trompoient et il étoit le maître de multiplier à son plaisir tous les Reimbrand.

Casanova parle ensuite de la liaison de Balsamo avec « une fille romaine qui consentit à son enlèvement ». Il s'agit évidemment de la belle Lorenzia Feliciani. « C'est la même dame qui est avec lui, et qu'il appelle sa femme, et peut-être l'est-elle, car il n'est pas nécessaire qu'un imposteur mente toujours », ajoute-t-il avec bonhomie. Il décrit ensuite le voyage du couple, en habit

de pèlerins, à Saint-Jacques de Compostelle en Galice, puis, les pérégrinations, sous le nom de Pellegrini, en Allemagne.

Les Allemands, qui connoissent et respectent ce beau nom, y ajoutèrent eux-mêmes le titre de comte, car un étranger qui n'est pas un marchand n'est rien s'il n'est comte, marquis ou baron.

« Un bouquin, dont le titre était *Secreti ammirabili di D. Alassio Piemontese*, parvint alors entre les mains du comte, qui sachant un peu lire s'étonna avec la comtesse d'y trouver les arcanes de toute nature », remèdes, élixirs, opérations sur métaux, etc. Aussitôt, le comte s'improvisa grand médecin et grand magicien et se mit à opérer à Londres.

Il se fit bientôt mettre en prison, mais il en sortit grâce à la bonté du lord Mansfield, qui ne voulait pas laisser déshonorer l'Angleterre « dans le siècle où nous vivons » par la condamnation d'un homme comme magicien. Echappé du danger, le comte partit pour le Tyrol, puis pour Venise. De là, après avoir escroqué deux mille écus à « un pauvre diable de marchand », il partit pour Varsovie qu'il dut bientôt quitter. Il choisit ensuite, comme résidence, « une ville capitale d'une province qui fait partie du beau royaume de France, où on parle également françois et allemand ». Sa femme et lui y trouvèrent la protection d'un prince riche et généreux, et le comte eut bientôt la réputation de grand médecin. Grâce à la protection du prince, le charlatan put s'installer « dans la capitale du beau royaume », c'est-à-dire à Paris.

Mais le grand génie ne laissa pas de faire grand bruit, ajoutant à son empyrisme des choses inattendues. Il s'est fait grand maître de la loge égiptienne, et il donna le mot à des personnes de la plus grande importance qui y furent admises : il s'agissait des mystères Eleusins. O charmante capitale, où l'esprit se fourre partout, accompagné toujours et inséparable de la sottise !... ce n'est que là que tous les imposteurs ont fait fortune rapide, et brillante dans notre tems, dans celui de nos pères et de nos grands-pères, et des trisayeuls jusqu'à Charles magne. Si un pauvre philosophe ne trouve pas la raison d'une duperie si continuelle dans le climat, où la trouvera-t-il ?

Voici le secret des succès de Cagliostro :

Ce que cet homme a de plus rare est une hardiesse qui va au delà de l'effronterie. C'est pour lui une bagatelle que nier l'évidence d'une démonstration sans connoitre ce qu'il nie, et d'affirmer la possibilité d'un impossible absolu. Ses auditeurs pétrifiés commencent à parler

de la matière entre eux, l'auteur de la thèse ne dit plus le mot, mais il les écoute, et il rit ; son silence et ses ris lui concilient la plus profonde vénération.

Ceux qui s'étonneroient de l'ascendant de cet homme seroient le chevalier Damis, le comte de S. Germain, s'ils vivoient encore : je n'ai pas connu le premier ; mais le fameux S. Germain, qui mourut il n'y a pas long tems à Sleswick, et qui n'étoit que le joueur de violon Catalani, fut grand sous le nom de Marquis de la Croix Noire en Angleterre, prodigieux sous celui de S. Germain en France et en Espagne, et singulier sous celui de Belmar en Italie. Quel homme ! on pouvoit être sa dupe sans se déshonorer : figure agréable, noble dans ses manières, beau parleur quoique par fois fanfaron, parlant bien toutes les langues, grand chymiste, grand musicien, aiant le ton de la bonne compagnie, se montrant rarement, réservé, poli, badin, rempli d'esprit, et tel que ceux qui avoient été ses dupes ne rougissoient pas de l'avouer.

Casanova rappelle les bontés de Louis XV pour Saint-Germain et passe en revue les grands personnages qui ont été dupes des charlatans : ainsi, Louis XIV a accordé une pension au Marquis Caretto, qui tua avec son élixir le Maréchal de Luxembourg. L'abbé Aignan tua avec son remède le prince d'Epinoi ; M. du Cerf, qui « disoit de rendre les hommes immortels avec son huile de gayac, tua, dit-on, Madame la Dauphine. »

Après avoir ainsi évoqué tous les charlatans du XVIIIe siècle, l'auteur du *Soliloque* termine son libelle :

La belle capitale théâtre de tous les imposteurs que j'ai nommé, et qui avoient tous quelque mérite, est la dupe aujourd'hui du plus maussade des hommes. Il écrivit il y a deux ans au plus respectable monarque de la terre et par ses dignités, et par ses forces, qu'il s'offroit à le guérir du mal aux yeux qui dans ce tems là l'affligeoit. Ce Souverain, qui n'est pas françois, ne fit que se moquer de cet offre.

Il est évident que le *Soliloque* fut écrit pour mettre le « plus respectable monarque qui n'est pas françois », c'est-à-dire Joseph II, en garde contre Cagliostro. L'éditeur tchèque suppose que Casanova agit par amour-propre d'aventurier vieillissant, et qu'il voudrait éloigner le danger d'une visite de Cagliostro en Autriche. Il avait probablement des raisons pour redouter son compatriote, qui devait connaître certains détails de sa carrière. L'hypothèse est très plausible et l'on ne saurait, à mon avis, trouver d'autre explication de ce libelle.

Quoi qu'il en soit, l'opuscule offre, en dehors de son intérêt historique, quelques remarques très fines sur la comédie en général et sur Molière en particulier, et qui valent la peine d'être lues. Après avoir, avec une adresse diplomatique remarquable, montré que même un homme d'esprit peut facilement donner dans le piège d'un fourbe, Casanova continue :

Mais qu'est-ce donc qu'un pauvre homme d'esprit doit, et peut faire dans ce monde pour se mettre en état de défense contre les fourbes ? Il doit aller à l'école : le monde tout entier en est le lycée ; mais tout comme il est difficile de connoître dans toutes ses parties le globe sur la surface du quel nous sommes nés sans l'aide d'une mappemonde, il est également mal aisé de parvenir à la science du monde moral sans une carte fort utile, qui nous le représente en petit, et qui est commune en Europe, mais dont par malheur on abuse, comme on abuse de tout.

La carte dont je parle est la bonne comédie, celle qui *castigat ridendo mores* : celle dont le principe est la malice des hommes. C'est là qu'un homme d'esprit peut tout apprendre en voyant tous les défauts possibles : il doit en rire avec une complaisance mêlée de mépris, et devenir amoureux d'une école qui dans le même temps qu'elle instruit, elle l'égaye (*sic*), car elle ne suscite en lui ni compassion, ni haine, ni effroi : c'est là où il parvient à connoitre le ridicule, et où il voit que dans un siècle corrompu il est nécessaire de l'éviter plus que le vice...

Aux bonnes comédies de Molière un jeune homme, qui novice n'a pas encore eu le malheur de se voir instruit par la cruelle expérience, apprend à se défaire des ridicules, voit les désordres des passions méprisables, les artifices des fourbes, les appas qui séduisent, les dangers de la crédulité, l'aveuglement des dupes, les dangers des préventions, les taches en un mot, et les faiblesses de l'esprit humain : mais deux choses sont nécessaires : il ne faut aller qu'aux bonnes, et celui qui y va doit y aller non pas avec l'esprit déterminé à la critique, mais avec toute la disposition d'apprendre, car tout comme le tableau de toute comédie est manqué, si le spectateur s'aperçoit qu'on a outré la nature, le spectateur est hors d'état d'apprendre si au lieu de porter avec lui la docilité d'un écolier, il y va avec la présomption d'un précepteur. L'effet de la bonne comédie sera pour lors immancable ; le prestige de l'art de l'auteur fera que l'illusion ne laisse la moindre place à la réflexion. Les bonnes comédies sont celles qui en ont la réputation : à quoi bon d'y aller pour les critiquer ! la réputation qu'elles ont doit avoir été précédée par la critique.

Il ne peut être permis qu'à un seul Molière de critiquer Plaute qui fait que son *avare* examinant les mains de son valet lui dise *voyons la*

troisième, il veut qu'il lui dise *voyons l'autre* : la nature est moins outrée j'en conviens, mais Molière pouvoit laisser aller ce trait qui à fond est admirable, et très vrai en nature. L'*autre* à la fin ne pouvait être que la *troisième*. La passion exagère toujours et émousse les facultés de tous les sens. L'avare de Plaute, qui se croit volé, oublie qu'on n'a que deux mains. Molière même en grand philosophe ne craint pas d'outrer la nature là où il fait que le fourbe, pour n'être pas reconnu de la dupe, se déguise en s'appliquant sur l'œil droit un emplâtre noir : la dupe en effet ne reconnoit pas le fourbe ; mais Molière n'est pas encore content : il fait que le fourbe reparoisse devant son homme avec l'emplâtre, que pressé il s'étoit appliqué sur l'œil gauche : la dupe le remarque, mais plus tôt que de croire qu'on veuille le tromper, il veut croire de s'être trompé. *Cela est invraisemblable* est une sentence qui sort souvent de la bouche des gens qui prétendent à l'esprit sans avoir étudié le monde. Le métier d'un bon poète comique est précisément celui d'exposer sur la scène l'*invraisemblable*, et de démontrer par son art qu'il n'est que trop vrai, et que l'homme le plus savant est celui qui se rend le moins à une invraisemblance de première sensation lorsqu'il s'agit des exploits des fourbes...

Ceux qui ont soutenu que le théâtre a contribué à la corruption des mœurs n'ont pas eu tort : tant pis si on en a abusé : ils n'ont certainement pas dit que la bonne comédie ne soit une excellente école, et qu'elle soit inutile : pour l'être il faudroit que les hommes fussent insensibles à la honte, et au mépris : il faudrait prouver qu'ils ne peuvent ni rougir ni se corriger. L'amour-propre est inséparable de l'esprit humain et il ne souffre pas que quelqu'un qui parvient à reconnoitre ses défauts persiste à s'y maintenir : le moins qu'il pourra faire sera de les cacher à tout le monde, et la comédie ne demande pas davantage ; elle a vaincu. *Erubuit, salva res est.*

Je crois qu'à elles seules, ces pages-là justifieraient la réimpression du *Soliloque*.

Il faut être reconnaissant à l'éditeur tchèque de l'avoir mis à la portée des lettrés : le *Soliloque*, d'une présentation typographique irréprochable, fera la joie de tous les Casanovistes disséminés à travers l'Europe.

H. JELINEK.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Stuart Merrill en Belgique. — L'exposition Georges Morren à la Galerie Giroux. — Marcel Thiry : *Plongeantes Proues*, Georges Thone, Liége. — Marie Gevers : *Antoinette*, Librairie Buschmann, Anvers. — Mémento.

Stuart Merrill, dont Paris fêta récemment la mémoire,

n'était pas inconnu en Belgique où il fit de fréquents séjours. Bruxelles, Nieuport et Rochefort le comptèrent parmi leurs hôtes. De 1911 à 1914, il élut presque constamment domicile à Bruxelles, et le Boulevard Anspach lui devint plus familier que l'austère avenue versaillaise où l'attendait pourtant une exquise maison.

A la vérité, cette longue vacance lui fut imposée par de douloureux événements. La maladie d'un être cher, retenu en Belgique par ses attaches familiales, prolongea l'exil de ce vieux Parisien qui, n'écoutant que son affection, rompit avec sa vie antérieure et adopta délibérément les habitudes bruxelloises. Dès que ses inquiétudes s'apaisèrent, il se mêla activement à la vie artistique belge et devint l'un des habitués de nos cafés littéraires où sa bonne humeur, ses judicieux conseils et son haut prestige n'avaient pas tardé à lui assurer de nombreuses amitiés.

De la banlieue où il s'était établi, on le voyait descendre tous les après-midi vers la ville dont, par amour pour Breughel et Charles De Coster qu'il englobait dans une commune admiration, il fréquentait de préférence les quartiers populaires. Car ce grand poète, qui chanta avec tant de magnificence les rois et les princesses légendaires, avait l'amour des humbles et aimait à se pencher vers eux. Sa promenade achevée, nanti d'anecdotes pittoresques et d'histoires de haulte graisse, il allait s'asseoir au *Café Hulskamp* qui réunissait (et réunit encore), de cinq à sept, tout ce que Bruxelles compte d'artistes indépendants.

Le poète Grégoire Le Roy, souverain incontesté du lieu, y trônait dans une âcre atmosphère de pipes et de cigares, avec à ses côtés les peintres James Ensor, Constant Montald, André Blandin et Georges Lemmen qui, entre deux discussions professionnelles, taquinaient sur un point d'exégèse le barde Georges Ramaeckers dont le catholicisme impénitent s'affirmait en aphorismes prophétiques. Les bons romanciers Horace Van Offel, et Maurice des Ombiaux y rêvaient déjà à leur gloire parisienne, et les frères Drapier, mathématiciens éminents qui devaient mourir à la fleur de l'âge, s'y plaisaient à élucider, devant un bock, les mystères du rythme que l'un d'eux, du reste, essaya de fixer dans des vers bien venus.

Louis Dumont-Wilden y égarait de temps à autre sa lucide intelligence et Léon Souguenet son rêve narquois. Ferdinand

Bouché, pilier de l'endroit, parlait de ses héros rustiques, et de hauts fonctionnaires, des officiers généraux et de placides rentiers, égarés on ne sait trop comment en pareille compagnie, recueillaient, avec une onction de néophytes, les propos volontairement échevelés de la bande lyrique.

Les yeux malicieux et tendres de Stuart Merrill, abrités derrière un étincelant binocle, clignaient joyeusement à chaque bonne histoire, mais ne s'illuminaient tout à fait qu'au moment où la discussion s'orientait vers la poésie. De bon compagnon, il se muait aussitôt en intransigeant servant du lyrisme. Aidé de mille et un souvenirs, il apportait à ses amis belges des clartés insoupçonnées sur l'art d'écrire et on l'entendit un jour défendre, bien longtemps donc avant les querelles sur la poésie pure, la prééminence de la musique intérieure du vers, qu'il illustrait déjà de cet exemple tant cité depuis :

La fille de Minos et de Pasiphaé.

C'était l'époque où quelques «jeunes d'arrière-saison » avaient fondé, avec l'enthousiasme d'un barbon pour un dernier-né, une revue de haute tenue littéraire, *Le Masque*, à laquelle collabora l'élite des écrivain français et belges.

Merrill en devint co-directeur et y publia des poèmes, des articles de polémique et des critiques, sans compter de piquants *Propos de table* qui furent en partie recueillis dans le récent volume de *La Phalange*.

Merrill paraissait donc entièrement accoutumé à la vie bruxelloise et rien dans ses façons d'être ne trahissait sa nostalgie de Paris, lorsque, après d'innombrables péripéties, ses angoisses prirent fin. Tout heureux de la guérison de Mme Merrill, le co-directeur du **Masque** boucla ses malles, fit un dernier tour Place Sainte-Catherine et rue de Flandre, vida un suprême whisky-soda à l'*Hulskamp* et regagna Versailles, d'où ses amis reçurent jusqu'aux premiers jours de guerre ces incomparables lettres que prodiguait son cœur généreux et où se mêlaient aux anecdotes et aux confidences d'admirables considérations littéraires. Les dernières qui parvinrent à Bruxelles datent du début d'août 1914. Le vieil internationaliste y pleurait ses illusions perdues. Le poète y chantait la gloire de la France.

Quand Paris nous redevint accessible, Merrill était mort depuis

deux ans et il ne nous restait plus de lui que le souvenir d'un grand poète et d'un merveilleux ami.

Aux dîners mensuels du *Masque*, que Merrill présida maintes fois, les collaborateurs, peintres et écrivains de la revue, se flattaient de recevoir les personnalités étrangères de passage en Belgique. On y rencontra entre autres Forain, qui divertit particulièrement Merrill, et, bizarrerie du sort, François Flameng, peintre discutable, mais causeur exquis.

Rehaussés on non de personnalités illustres, ces dîners étaient charmants. La plupart des « Propos de table » du *Masque* y sont nés. Les peintres en étaient fort prodigues et l'on cite encore avec admiration ceux de Gustave-Max Stevens et de Georges Lemmen.

Par contre, **Georges Morren** s'y hasardait fort peu. Suivant en cela son attitude aux salons de peinture, où il n'envoyait d'habitude qu'une carte de visite, il ne prenait part aux discussions que par quelques mots brefs, mais de bon aloi. On le savait cependant spirituel et lettré, comme on le savait bon peintre. On le savait aussi bien renté et généreux. Et l'on s'étonnait de la retraite qu'il s'imposait, alors qu'on n'ignorait point l'existence d'innombrables toiles dans s s ateliers. D'aucuns le traitaient d'amateur, puisqu'il est entendu que richesse et talent s'excluent, et Morren, soucieux de ne pas déplaire à ses confrères, ne semblait pas loin de souscrire à cette opinion. S'il en souffrait, il ne le laissait point voir. Il travaillait avec acharnement, mais pour lui seul.

Aussi apprit-on avec surprise l'ouverture d'une **Exposition Georges Morren** aux Galeries Giroux. Les bons confrères en restèrent pantois et s'attendirent à un fiasco. Ce fut un triomphe. Triomphe du talent, de la sincérité et d'une longue patience, Morren qui, dans sa jeunesse, avait subi l'influence de Renoir, de Degas et même de Seurat, n'avait pas craint d'avouer ses emprunts par endroits trop insolents, du reste, pour être niés. Toutes ses premières toiles étaient là, dans leur éclatante ingénuité, comme les témoignages d'une confession plénière. Mais à leurs côtés s'échelonnaient des œuvres de plus en plus dégagées de la tyrannie des maîtres et où s'avérait la vraie sensibilité de ce peintre qui, aristocrate jusqu'aux moelles et moins féru de couleur que de dessin, impose le contrôle constant d'une

discipline et la rigueur d'un rythme à ses moindres improvisations.

Flamand, il dédaigne la truculence, renonce d'instinct à l'éclatante virtuosité des peintres de sa race et s'interdit les morceaux de bravoure qui font se pâmer les bourgeois.

Fuyant le tumulte des midis, ses nus se complaisent aux jeux nuancés de l'aube, comme se baignent de lueurs amorties ses natures-mortes et ses paysages. Une discrète volupté les enveloppe, parfois même une mélancolie attendrie, et rien n'est plus délicieusement retenu que ses visions de Versailles, de Venise et de ce beau pays de Saint-Germain où chaque année il fait de longs séjours.

Sans doute aborde-t-il ses sujets moins en curieux qu'en ami et dépiste-t-il mieux leurs secrets que leurs apparences. Pareille attitude peut sembler assez désuète aujourd'hui et ne rallie que de rares suffrages.

Mais ces suffrages sont de choix et de nature à enorgueillir un artiste.

Venise, Versailles, Saint-Germain... Il est probable qu'à cet énoncé, M. Marcel Thiry éclaterait de rire. A qui revient d'un pays lointain et traîne dans ses moelles les philtres de la vieille Asie, les vénérables décors d'une Europe cristallisée sur elle-même n'ont pas plus d'attrait qu'un bibelot aux yeux d'un conquérant.

M. Marcel Thiry qui nous donnait, il y a quelques mois, ce *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, dont il fut longuement parlé ici, vient de faire paraître une nouvelle plaquette de vers : **Plongeantes Proues**, où se retrouvent, à peine modifiés, les thèmes de son précédent ouvrage. Le retour à la vie quotidienne ne l'a décidément pas consolé.

D'avoir vécu, et pathétiquement, le « Fuir, là-bas fuir ! » de Mallarmé, il garde aux lèvres un goût de cendre et au fond de l'âme une implacable amertume qu'atténue à peine la lente caresse des souvenirs.

La révolte serait bien près de lui enflammer l'esprit. Mais une douce nonchalance, sœur de la résignation qu'il s'impose, l'incline à un fatalisme à la fois mélancolique et narquois, et c'est dans son fauteuil que cet aventurier effeuillera son héroïsme en chansons harmonieuses, fleuries d'allitérations et d'images, qui s'insinuent en nous comme un adorable poison.

Combien, aux côtés de cette âme repliée sur elle-même et avare d'élans, paraît touchante et fraîche celle que Mme Marie Gevers fait parler dans **Antoinette** !

Ce n'est point qu'elle ait ignoré les affres de l'inquiétude et de l'exil. Chassée de sa maison par le siège d'Anvers, elle a émigré en Zélande tandis que son mari partait pour la guerre.

Après de longs mois, elle est rentrée au logis avec ses deux enfants. L'absent ne devait l'y rejoindre que beaucoup plus tard.

Son cœur fut donc soumis à de terribles épreuves qui auraient pu, comme ce fut le cas pour M. Marcel Thiry, marquer sa vie d'une empreinte ineffaçable. On en trouve, en effet, quelques échos dans les pages liminaires de son livre.

Mais ce tribut une fois payé au passé, Mme Gevers s'évade du temps, pour consacrer toute sa pensée, toute son âme et toute son inspiration à l'enfant qui lui est née après la guerre. Des tristes jours, si proches encore, rien ne lui reste. Les yeux, le sourire, les premiers pas d'Antoinette sont devenus son univers. Elle est une mère, rien qu'une mère, toute en effusions et en cantiques comme Mme Desbordes-Valmore de qui elle a hérité la sensibilité exacerbée.

Comme ces cantiques émanent du frémissement même de sa chair heureuse, ils ont l'allégresse et la pureté des chansons populaires. Dépouillés de tout artifice et riches de leur seule ardeur, ils valent plus par leur sincérité que par leur forme. Ce sont des actions de grâce, et il importe de les considérer comme tels. A quoi bon les quereller à propos de telle ou telle négligence ?

Ils sont poésie et c'est l'essentiel, mais poésie à la façon d'un rire de source ou d'un souffle de vent.

Les eaux et le vent sont du reste parmi les inspirateurs familiers de Mme Gevers, et elle semble elle-même une force exquise de la nature...

Pour dire
Ton sourire,
Je parlerai de choses douces,
Si légères,
Qu'on ne sait si elles sont
Mouvement ou lumière,
Mousses,
Ou frissons

De l'eau : chatons de saules,
Pollen d'Avril... Cœur d'anémones...

murmure-t-elle à son enfant, à la façon de Van Lerberghe parlant à Eve...

Et c'est, d'un bout à l'autre du livre, une chanson aussi pure, aussi fraîche, aussi instinctive, qui fleure la vie heureuse et l'amour.

Mémento. — *Le Thyrse* a publié des vers charmants de Jeanne Plateau.

Dans la *Renaissance d'Occident*, M. Léon Bocquet raille joliment la querelle sur la Poésie pure.

Dans *La Vie Wallonne*, M. Delbouille relate une représentation du *Mystère de la Passion* à Mons en 1501.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ANGLAISES

The Chap Book, A Miscellany, edited by Harold Monro, Jonathan Cape. — *The New Criterion, A Quarterly Review*, edited by T. S. Eliot, Faber and Gwyer. — *Le Navire d'Argent*, La Maison des Amis des Livres. — A. J. A. Symons : *A Bibliography of the Eighteen-Nineties*, The First Edition Club.

The Chapbook est devenu *A Yearly Miscellany*, et c'est dommage. Il « naquit » en juillet 1919, et parut mensuellement jusqu'en juin 1921. Puis, interruption de sept mois. Réapparition en février et mai 1922, et mensuel à nouveau de juillet 1922 à juin 1923. Harold Monro, qui en est le directeur et l'éditeur, a bien mérité de la poésie ; la postérité lui saura gré de son effort, si le présent s'est montré indifférent, ingrat, hostile. Ce nº 40, pour l'année 1925, remplace en un sens les fameux recueils de *Georgian Poetry* dont il y eut six volumes ; il est plus complet, donc plus représentatif, puisqu'il contient des illustrations et de la prose, en tout soixante-dix contributions dont il n'est pas une qui ne soit intéressante. Fort agréable d'avoir ainsi rassemblé des spécimens diversement originaux de tout un groupe d'hommes dont les préoccupations artistiques sont si personnelles. Dès le seuil, Mr Leonard Woolf disserte sur cette donnée que « la plupart des gens prétendent que la littérature ultra-moderne se distingue par son obscurité », et nul ne saurait être plus sensé ni plus clair : somme toute, la difficulté qu'éprouve le lecteur provient de ce qu'il est inhabile à sui-

vre les transitions de pensée de l'auteur, si l'on admet qu'il s'agit d'auteurs de qui la sincérité leur interdit toute supercherie charlatanesque. Tout artiste, tout auteur original, a, en son temps, déconcerté le public ; sa manière de s'exprimer, son art, furent jugés obscurs, ou traités parfois de fumisterie. Mais cela ne dure qu'un temps, juste assez pour que leur rébellion plus ou moins audacieuse contre la tradition et les formes traditionnelles soit comprise, excusée, approuvée. Il y eut l'obscurité de Browning et celle de Mallarmé ; celle de Wagner et celle de Rodin ; et Gounod lui-même parut à ses contemporains un intolérable révolutionnaire. A combien de gens Claude Monet a-t-il appris à percevoir dans l'atmosphère, dans la lumière ambiante, des couleurs, des nuances, des teintes que leurs yeux ne savaient pas y discerner? Notre vision littéraire de même devient habile, en s'exerçant à s'adapter à des formes, à une expression dont la nouveauté inattendue dérange les habitudes, et que l'initiation de l'effort à faire incite à qualifier d'inintelligibles.

Je ne vois rien d'obscur dans la *Note on Free Verse* de Richard Aldington : c'est une érudite, rapide, limpide esquisse d'histoire prosodique. Y a-t-il rien de plus cruellement clair que la discussion des *Situations Required*, d'Osbert Sitwell ? Les vers de Siegfried Sassoon, de Stella Gibbons, de Conrad Aiken, de Sherwood Trask, de Peter Quennell, de Sturge Moore, de Padraic Colum, de J. G. Fletcher, de Frank Strange, de Douglas Garman, de Geoffrey Scott, de Spatcheverell Sitwell, de F. R Higgins, de W. M. Letts, d'Alec Brown, de Robert Graves, de Harold Monro sont de la clarté de vie ; ils n'ont rien qui puisse nous ébahir ou nous décontenancer. Lisez le beau poème d'Harold Monro : *Dream Exhibition of a Final World* et vous comprendrez l'effort du poète, de tous ces artistes, pour « protéger la vie contre le rêve, le tourment du rêve ».

§

Dans le mouvement littéraire actuel, Mr T. S. Eliot passe pour un poète quelque peu abstrus. Mais cette réputation paraîtra singulièrement usurpée à quiconque lira *The Idea of a Literary Review*, quatre pages qui préfacent le premier numéro de **The New Criterion**, qui continue *The Criterion* tout court. Fondé en 1922 et dirigé depuis lors par T. S. Eliot, *The Criterion*

vécut trois ans, jusqu'en juillet 1925, et six mois plus tard il paraît sous son nouveau titre, mais avec un nombre de pages augmenté, et une présentation plus parfaite si c'était possible. Ce premier numéro a deux cent vingt pages. On peut dire, en pur langage commercial, que c'est un nouveau lancement. C'est si vrai que Mr Eliot a jugé nécessaire de rédiger, non pas un manifeste, mais, disons, une explication, ou plutôt un exposé de ce que doit être, selon lui, une revue littéraire. L'exposé est bref, net et clair. Sans rien dire de la revue « de combat », il signale tout de suite les erreurs à éviter : le choix des collaborateurs trop étendu ou trop étroit, les matières trop diverses et pas strictement littéraires, ou bien la conception de ce qui est littéraire trop limitée. Si la revue n'insère que ce que le directeur juge « bon », elle se bornera à un recueil de « mélanges » ; elle ne sera qu'un faible reflet du caractère d'un faible directeur et n'aura aucune valeur critique. Une revue doit être un organe de documentation, de sorte que ses tomes représentent le développement de la sensibilité la plus aiguë et de la pensée la plus claire pendant la période qu'ils couvrent. La valeur de chaque numéro doit dépasser l'ensemble de la valeur de chacune des collaborations individuelles.

Une revue littéraire ne saurait propager les idées d'un seul homme, non plus que les vues ou les fantaisies d'un petit groupe. La revue littéraire idéale est constituée par un ajustement parfait entre la direction, les collaborateurs réguliers et les occasionnels, d'où résultera non pas un « programme », mais une « tendance », plus durable puisque, si même les collaborateurs modifient leurs idées, ils conservent leur personnalité. Mais est-il possible de délimiter ce qui est « littérature » de ce qui ne l'est plus ? La littérature pure est une chimère, déclare fort justement Mr Eliot. Il propose donc d'adopter, pour la littérature, ce concept vague, mais tout à fait adéquat : l'expression en beauté de la perception et de la sensation particulières, de l'émotion générale et des idées impersonnelles, un centre autour duquel nous rayonnons; la revue littéraire sera constituée non seulement de littérature, mais de ce qu'on peut supposer être la préoccupation, la curiosité, l'intérêt de toute personne intelligente douée de goût littéraire. Donc, outre l'œuvre « créative » et la critique littéraire, la revue insérera toute matière relative aux idées géné-

rales, les résultats des travaux contemporains en histoire, archéologie, anthropologie, même de sciences plus techniques, lorsque la nature de ces résultats offre une valeur pour le lecteur de culture générale et qu'on peut les lui rendre intelligibles. Bien qu'il soit superflu de le spécifier, dans ce cadre doit entrer l'œuvre des écrivains continentaux de valeur correspondante, et moins ceux dont l'œuvre est déjà acceptée que ceux qui méritent d'être connus. Sans jamais faire appel aux préjugés sociaux, politiques ou théologiques, la revue littéraire doit faire preuve d'un parfait désintéressement; elle doit être une revue des idées, sans que le côté intellectuel fasse tort aux éléments qui s'inspirent de la sensation et de l'émotion.

Pas d'estrade du haut de laquelle s'énonce un programme, seulement une tendance qui se dégagera des aspirations personnelles et indiquera « ce qui est dans l'air ». La tendance actuelle, faute d'un meilleur nom, s'appellerait « classicisme », tout au plus par analogie, car il faut scrupuleusement se garder d'évaluer l'esprit et l'art vivants d'après les canons d'un ordre mort. « L'art réfléchit la condition transitoire, aussi bien que la permanente, de l'âme. Nous ne pouvons entièrement soumettre le présent à la mesure de ce qu'a été le passé, ni de ce que nous pensons que sera l'avenir. Cependant, il existe une tendance, discernable même en art, vers une conception plus haute et plus claire de la Raison, et un contrôle plus sévère et plus serein des émotions par la Raison. Si cela se rapproche de l'idéal grec, ou simplement le rappelle, tant mieux, mais ce sera inévitablement très différent ».

Même sans les exemples qui suivent, tout cela est facile à saisir, et c'est le bon sens même. Du reste n'avons-nous pas passé, en France, par ce stade, au temps où Edouard Dujardin publiait la *Revue des Idées* ? Et vraiment, Mr T. S. Eliot doit lire assidûment Remy de Gourmont.

Ce premier numéro de la nouvelle série permet de constater que Mr Eliot applique fort bien son plan, et compose son sommaire avec discernement. En vers, un beau décor : *The River Flows*, par J. G. Fletcher, et une impression, *Dysert* par L. St. Senan. Comme œuvres créatives : *On being ill*, pénétrantes réflexions de Virginia Woolf; un subtil portrait, *The Monocle*, par Aldous Huxley; une profonde méditation : *The*

Fifteenth of November, par Gertrude Stein; l'admirable et formidable récit de D. H. Lawrence : *The Woman who rode away*, dont le dénouement, écourté sans doute, se devine; comme critiques et études : H. G. Dalway Turnbull fait un lucide exposé des idées d'Aristote sur la Démocratie et le Socialisme, tels qu'ils se manifestent de nos jours; un examen, par Frederic Manning, de la monographie que M. Henri Bremond a consacrée au Cardinal Newman; un essai, par E. H. C. Oliphant, de déterminer la part qui revient à Marlowe dans *Arden of Feversham*; le texte français d'une spirituelle conférence de Jean Cocteau sur lui-même et sa part de divers « scandales », agrémenté de fautes d'impression qui ne sont pas scandaleuses; Mrs Ada Leverson relate un souvenir ému et émouvant de la dernière « première » d'Oscar Wilde, celle de *The Importance of being Earnest*, le 14 février 1895. D'intérêt varié, suivent des chroniques et des comptes rendus.

§

L'année dernière, **Le Navire d'Argent**, dans son premier numéro, a donné un poème de T. S. Eliot : « La Chanson d'Amour de J. Alfred Prufrock », dans une très bonne version de Sylvia Beach et Adrienne Monnier. Cette publication, d'une si belle tenue et d'un intérêt si divers pour tout ce qui est idée ou littérature, accorde une attention spéciale aux choses de langue anglaise.

Je tiens à signaler, dans les six premiers numéros, une « bibliographie de la Littérature anglaise traduite en français ». Ce travail est sommaire encore, et plutôt une liste, mais son utilité est incontestable. Nul doute qu'il ne soit facile de la compléter, et, par exemple, de donner les titres anglais quand un titre français a été substitué; publiée à part, cette liste serait précieuse pour les bibliothécaires, les libraires, et tous ceux qui ont besoin d'ouvrages de références sur l'Angleterre. Les nos 7 et 8 offrent une bibliographie semblable pour la littérature américaine, dont de nombreux spécimens sont donnés en français.

Auguste Morel se montre traducteur habile et artiste, surtout dans le no 4 qui est consacré à William Blake. Ailleurs, des traductions de textes de John Donne, de Francis Bacon, de Swift, de Richardson, de Fielding, de Disraeli, de Yeats, de Gissing,

de Washington Irving, de Walt Whitman, celui-ci traduit par Silvia Beach et Adrienne Monnier. Dans le numéro 5, un fragment, en anglais, d'une œuvre inédite de James Joyce ; ces pages devaient paraître dans une revue londonienne, et les imprimeurs anglais refusèrent de composer intégralement le texte que l'auteur refusa de modifier.

Cette publication mensuelle est un recueil de mélanges variés et intéressants où toutes les pages sont à lire pour l'amateur de littérature originale et de critique intelligente.

§

Le mouvement littéraire que Mr Osbert Burdett a examiné dans son excellent ouvrage *The Beardsley Period*, signalé dans une précédente chronique, attire de plus en plus l'attention. Les œuvres des poètes et écrivains appartenant à ce groupe furent souvent publiées en volumes de luxe tirés à petit nombre et devenus très rares. Aussi est-ce avec plaisir que je signale la publication prochaine d'une **Bibliography of the Eighteen-Nineties**, sous les auspices du First Edition Club. Le compilateur en est Mr A. J. H. Symons qui, depuis plusieurs années, a consacré ses loisirs à l'étude des auteurs de cette époque et de leurs livres.

Déjà, sans doute, il existe des bibliographies de quelques-uns de ces auteurs, mais le plan de l'ouvrage de Mr Symons est plus ambitieux ; il donnera une description complète des premières éditions, brochures, traductions, travaux divers écrits ou compilés par les membres du mouvement des années quatre-vingt-dix, ainsi qu'une esquisse biographique de chacun d'eux. Cette bibliographie est établie avec un soin extrême : toutes les éditions d'un même ouvrage y sont mentionnées, avec les variations de textes, corrections, préfaces et introductions nouvelles, et les détails tels que : pages de titre, format, nombre de pages, nombre d'exemplaires de la première édition, description de la reliure, du papier, des matières, etc.

D'après Mr Symons, la littérature anglaise de cette époque révèle une unanimité de tendance peu fréquente. Avec plus ou moins de conviction, les auteurs de la fin du siècle professaient la doctrine de l'art pour l'art, que défendait Walter Pater. C'est d'après ce critérium qu'on peut les classer. Il rassemble ainsi,

entre beaucoup d'autres, Aubrey Beardsley, Max Beerbohm, Laurence Binyon, Ella d'Arcy, John Davidson, Ernest Dowson, George Egerton, John Gray, Henry Harland, les Housman, Lionel Johnson, Richard Le Gallienne, George Moore, Vincent O'Sullivan, Walter Pater, Stephen Phillips, Victor Plarr, Robert Ross, Charles Ricketts, C. H. Shannon, G. S. Street, Arthur Symons, Francis Thompson, Whistler, Wilde, Yeats, etc. Une étude sur le groupe Beardsley, par Mr Holbrook Jackson, préfacera cet ouvrage, qui aura sept cents pages de format grand in-quarto et sera tiré à mille exemplaires, dont quatre cents pour l'Amérique.

« The First Edition Club » annonce encore une bibliographie des premières éditions des livres et brochures d'Austin Dobson et de George Bernard Shaw ; un album des *London Tradesmen's Cards of the Eighteenth Century*, par Ambrose Heal ; une *Select Bibliography and History of the Principal modern Presses, Public and Private, in Great Britain and Ireland*, par G. S. Tomlinson ; *The Ravenna Paper Book of George Noel Gordon, Lord Byron*, imprimé d'après le manuscrit pour la première fois ; les *Gulliver's Travels*, de Jonathan Swift, avec des notes et une introduction bibliographique par Harold Williams.

Au cours de 1925, le Club a publié, en éditions à tirage restreint, *Ten Tales of Ambrose Bierce*, avec une introduction de A. J.A. Symons ; *A Reply to Z...* de William Hazlitt, avec une introduction de Charles Whibley ; une bibliographie des premières éditions de W. B. Yeats; *Sixty Three Unpublished Designs*, destinés à illustrer *A Shropshire Lad*, par Claud Lovat Fraser, avec préface de Holbrook Jackson, et deux catalogues d'expositions organisées par le Club. La plus récente de ces expositions eut lieu dans l'hôtel de Sir Philip Sassoon, à Park Lane ; elle rassemblait un choix incomparable de reliures anciennes prêtées par des collectionneurs.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Papini e Pancrazi : *Poeti d'Oggi*, Vallechi, Florence, 1re éd. 1920, 2e éd. 1925. — Pancrazi : *I Toscani dell'Ottocento*, Bemporad, Florence 1925. — Levasti -

Imistici, Bemporad 1926. — Gaetano Pieraccini : *La Stirpe dei Medici di Cafoggiolo*, Vallecchi 1925.

La production littéraire est aujourd'hui si intense qu'il faut perdre l'espoir de tout lire, prétendît-on se borner aux ouvrages marquants. De plus en plus, nous recourrons aux anthologies. Heureux encore les auteurs contemporains dont une ou deux pages survivront. Mais comme le font remarquer Giovanni Papini et Pietro Pancrazi dans l'avertissement placé en tête de leurs **Poeti d'Oggi**, le choix des morceaux d'une anthologie est déjà un programme, et une sorte de manifeste littéraire. Quant à leur intention, ils déclarent avec franchise qu'ils ont voulu faire pour l'Italie quelque chose de semblable aux *Poètes d'Aujourd'hui*, compilés par Ad. Van Bever et Paul Léautaud, plusieurs fois réimprimés au *Mercure de France*, et que, dans la présentation même, il était inutile de chercher à innover après un modèle aussi bien fait. Ils ajoutent même modestement que, si leurs notes biographiques et bibliographiques sont plus sobres que celles de l'ouvrage français, c'est que la période des Lettres italiennes qu'ils ont embrassée est moins importante que le symbolisme français.

Peut-être. En tout cas y a-t-il entre les deux anthologies des différences fort profondes. Sauf le titre et le cadre, il est même difficile de trouver quelque chose qui les rapproche. Le programme qu'ont suivi les compilateurs est clairement défini : faire un choix parmi les auteurs italiens qui ont écrit le principal de leur œuvre après 1900, et qui, de plus, ont échappé tout à fait à l'influence de trois grands poètes dont l'œuvre domina toute la fin du XIXe siècle : Carducci, Pascoli et D'Annunzio. L'anthologie ne devrait donc comprendre que des auteurs qui, à partir du commencement de ce siècle, ont participé à ce renouvellement spirituel et intellectuel que l'on sentit d'une façon tellement sensible en Italie.

Mais un détail aurait de quoi surprendre un lecteur français peu averti : malgré le titre, les deux tiers au moins des *Poeti d'Oggi* sont occupés par de la prose. Fait symptomatique et bien italien. Par l'effet de la théorie du lyrisme, soutenue d'abord par Benedetto Croce et plus ou moins partagée par tous les jeunes littérateurs, pour d'autres causes encore plus profondes et qui mériteraient un long examen, le vers, en Italie, a subi une crise ex-

trêmement grave. Et bien que, depuis quelque temps, il réapparaisse timidement, on ne peut dire encore s'il réussira à survivre. La révolution symboliste avait attaché beaucoup d'importance à la prosodie et à la création de formes poétiques nouvelles. Les jeunes Italiens au contraire se libérèrent sans rien substituer à ce qu'ils avaient brisé. La vieille métrique classique est tout à fait abandonnée; le *verso sciolto*, d'une désespérante perfection, n'a plus été employé depuis Leopardi ; les mètres dits *barbares* innovés par Carducci ne pouvaient être qu'une virtuosité passagère; le rythme du *laus vitæ* est si subtil qu'il se fond en une monodie aussi éloignée du vers que de la prose ; et personne n'a osé reprendre les délicates harmonies de Pascoli.

Dans ces conditions, les *Poeti d'Oggi* apparaissent comme une anthologie générale de la littérature italienne depuis l'an 1900. Il serait assez difficile d'en fixer les frontières. Les compilateurs nous disent que certains des auteurs qu'ils accueillent sont contemporains de D'Annunzio, ainsi Alfredo Panzini, né la même année que lui, en 1863 ; tandis que le dernier venu, Nicola Moscardelli, né en 1894, pourrait presque être son petit-fils. Quant aux genres et aux tempéraments, ils sont aussi différents que possible.

Nous y trouvons la fougue innovatrice de Marinetti à côté d'un poète tout à fait sage comme Guelfo Civinini ; des extraits des romans de Grazia Deledda à côté de l'âpre et robuste prose de Soffici. Dans la seconde édition, nous sommes même surpris de trouver des extraits d'œuvres théâtrales. Passe encore pour *l'Henri IV* de Pirandello ; mais le *Tignola* de Sem Benelli n'a guère qui le distingue d'une pièce de Bernstein ou de Kistemaeckers.

Quoi qu'il en soit, ces deux gros volumes, l'un ajoutant à peine à l'autre, et commodes à consulter tous les deux à la fois à cause de leur ordonnance différente, l'une par ordre alphabétique et l'autre chronologique, offrent un raccourci saisissant de l'état actuel des lettres italiennes. C'est un manuel indispensable. Procéder à un examen détaillé serait long et inutile. La seule critique que l'on peut se permettre à ce genre d'ouvrage est de signaler des omissions, par quoi on ne fait d'ailleurs que découvrir son goût personnel. Je ne me rends pas compte de la raison qui a fait éliminer Gallarati-Scotti, qui vient de rééditer ses *Storie dell'Amore Sacro e dell'Amore Profano* ; non plus que les

maîtresses pages du *Cervin* de Guido Rey. Au moment où le paysage devient la proie des croquants et des marchands de soupe qui le réservent à leur réclame, il eût été bon de signaler que le chef-d'œuvre de la littérature alpine a été écrit en langue italienne.

Papini, qui a toujours employé une notable partie de son activité à diriger la publication de collections de culture, vient d'entreprendre celle des **Libri Necessari**. Encore une suite d'anthologies. Le premier volume a été compilé par Pancrazi, et a pour objet **I Toscani dell'Ottocento**.

Bien que certains esprits plus pointus que de bonne foi se soient appliqués à le nier, nous avons eu, depuis 1918, une admirable renaissance de la littérature toscane et de l'école toscane. Aujourd'hui comme par le passé, le toscan forme le substratum nécessaire de l'italien général. Enlevez le toscan et la langue italienne se dissout.

Il était donc utile d'offrir un résumé de ce qu'ont écrit les auteurs toscans du xix[e] siècle. On tendait à les oublier. L'amour de son dialecte souple et nerveux, âpre parfois, et d'une âcre senteur de terroir, fait que tout écrivain toscan est un très probe ouvrier des lettres. Il ne se contente jamais du bâclé ni du lâché. Pancrazi, dans son anthologie, a négligé les auteurs de premier plan, comme Giusti et Carducci, jugeant sans doute qu'ils appartiennent trop à la littérature italienne générale. Mais il n'a pas craint d'admettre certains autres morceaux fameux, comme le colloque de Gino Capponi avec Napoléon, les aventures de *Maestro Domenico* contées par Pelosini. Il a reproduit certains morceaux d'Yorick bien difficiles à retrouver aujourd'hui, malgré la popularité dont jouit encore ce journaliste de beaucoup d'esprit. Et tant d'autres dont la réunion est tout un pétillement, offre à la fois l'éclat et la bonhomie d'une conversation que l'on savoure pour ses termes mêmes et pour le plaisir d'entendre causer.

Le second ouvrage publié dans la même collection est une anthologie des **mystiques** en deux volumes. Ils y sont tous, depuis saint Clément d'Alexandrie jusqu'aux mystiques polonais. Les extraits, bien entendu, ne sont pas abondants, mais les notes biographiques et bibliographiques fort commodes. Les mystiques français n'occupent pas une place fort grande. Sans

doute, le Français n'a-t-il pas plus la tête mystique qu'épique. Ce qui le prouverait, ce sont les élucubrations qu'on veut tous les jours, ici, nous faire passer pour de la mystique. Et en nous donnant en gerbe les vrais mystiques, M. Levasti n'a pas fait un livre nécessaire seulement pour l'Italie.

Il m'est impossible de parler de la **Race des Médicis de Cafaggiolo** sans une certaine émotion. Depuis plus de quinze ans, je suivais tous les travaux, toutes les peines, tous les progrès de cette œuvre formidable. En d'amicales promenades à travers les musées de Florence, je m'étais habitué aussi, sous la conduite du professeur Gaetano Pieraccini, à reconnaître entre cent autres le portrait d'un Médicis. L'achèvement de l'œuvre demandait un travail presque surhumain. Le sous-titre dit assez quel fut son objet : *Essai de recherche sur la transmission héréditaire des caractères biologiques*. Un examen nécroscopique de tous les morts ensevelis à Saint-Lorenzo de Florence devait être le complément obligé de ces recherches. Un scrupule respectable, bien que trop sévère, en fit ajourner l'autorisation. Le professeur Pieraccini dut se contenter des documents littéraires et iconographiques. Mais telle est la richesse de ceux qu'il a rassemblés que son ouvrage, tout spécial qu'il soit dans sa thèse centrale, est éminemment intéressant quant à l'histoire de Florence, aux arts en Toscane et hors de Toscane. Il est capital. Ses dimensions et son prix, trois gros volumes tirés à 600 exemplaires seulement et du coût global de 500 *lire*, font qu'on ne le trouvera que dans les grandes bibliothèques publiques. Raison de plus pour en signaler l'importance.

PAUL GUITON.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le Cinquantenaire de Costis Palamas. — Alkis Thrylos : *Costis Palamas*, Rallis, Athènes. — K. Palamas : *A. Valaoritis* (1824-1924), Eleftheroudakis, Athènes. — K. Palamas : *I Pentasyllabi, Ta Pathitika Kryphomilimata*, etc., Kollaros, Athènes. — Les trente ans de théâtre de M. G. Xénopoulos. — G. Xénopoulos : *O Minotavros*, Grammata, Alexandrie. — Vel. Fréris : *Yannis Sabaoth* ; Alikiotis, Heraclion. — J. Mourellos : *Idya Telalisses*, Neohelliniko. Diyima, Heraclion. — Th. Kastanakis : *I Prinkipes*, Zikakis, Athènes. — Th. Synadinos : *Théâtre* : *O Karaghiozis* ; Akropolis, Athènes. — Mémento.

Il n'est pas dans l'Europe contemporaine de figure littéraire plus haute que celle de **Costis Palamas** ; il s'égale, dans

l'Hellénisme, à ceux qui, à travers les siècles, ont incarné avec le plus de noblesse et le plus de génie la civilisation grecque.

Dans l'ordre littéraire et spécialement poétique, il est le chantre de la Troisième Grèce, qui reprend délibérément contact avec l'Occident et qui aspire à fondre dans son sein un triple héritage : celui du grand passé classique, celui de Byzance, celui des espoirs merveilleux éclos durant la servitude. L'œuvre entière de Costis Palamas illustre ce grandiose effort d'intégration nationale ; mais elle le déborde et prend un sens universel.

Son traducteur français, M. Eugène Clément, qui est aussi le plus fidèle de ses interprètes, le considère comme le plus grand poète européen de notre époque, et ce n'est pas peu dire. Ajouterons-nous que Palamas lui-même revendique d'être autre chose et davantage qu'un pur artiste : un guide spirituel, un prophète autant qu'un poète, un homme d'action autant qu'un chanteur et un créateur d'images, un penseur autant qu'un virtuose du sentiment et du Verbe. Sur ce point, l'un des plus avisés critiques de la Grèce contemporaine, que servent à merveille un goût éclairé, une pénétration aiguë, un sens cultivé de la beauté, Alkis Thrylos, insiste particulièrement et judicieusement pour l'opposer, non seulement à ses contemporains, mais à ses prédécesseurs immédiats : Solomos par exemple, qu'il résume comme un large fleuve ses affluents. Costis Palamas est un poète réfléchi, intellectuel, qui cherche dans l'émotion de pensée son inspiration la plus sûre; sans laisser toutefois de donner place aux effusions du cœur, mais poète de l'Idée, il ne voit dans le sentiment, comme le remarque finement Alkis Thrylos, qu'une idée comme une autre, c'est-à-dire une source d'images et un chemin vers la Vérité. Mais pour les poètes, le culte de la Vérité ne se peut séparer un seul instant de celui de la Beauté, lequel puise aliment dans la sensibilité pure. C'est pourquoi, après les déchirantes variations du *Tombeau*, où crie la douleur d'un père, après les évocations grandioses de la *Flûte du Roi*, les coups d'aile de l'*Immuable Vie* où frémissent tous les souffles de l'angoisse moderne, il arrive que Palamas, épris de dégager quelque leçon plus précise, s'égare dans la rhétorique.

Mais la richesse du verbe et du rythme demeure chez lui inégalable. En matière de versification, il a tout tenté, tout renouvelé, dans une langue — la langue populaire — qu'il avait à

pétrir et à modeler à la façon de Dante et de Mistral, en grammairien et en poète tout ensemble. De ce côté son mérite est double. Quelqu'un pourtant se dresse à ses côtés pour partager avec lui la palme de gloire. J'ai nommé son initiateur dans la démotique intégrale : Jean Psichari.

Jean Psichari, qui est autant de France que de Grèce, a abordé tour à tour avec un rare bonheur tous les genres, et à ce titre il peut légitimement songer à ce prix Nobel revendiqué également pour Palamas par tous ceux qui mettent en lui le poète cosmique au-dessus de l'aède hellénique et du chantre individuel. Alkis Thrylos détaille œuvre par œuvre comment sur ces trois plans s'est manifesté le génie de Palamas, que mon regretté ami, le professeur Gaetano Darchini de Rome, ne me reprocherait sans doute plus aujourd'hui d'avoir comparé à Gœthe.

L'Hellénisme entier vient de fêter, d'Alexandrie à Paris et à Chicago par Athènes et les Iles, le cinquantenaire de l'activité poétique de Palamas, son premier livre : *Les Chants de ma Patrie*, ayant été publié en 1886. Une trentaine de volumes et brochures ont paru depuis lors, dont on peut trouver pour la plupart l'analyse aux chroniques du *Mercure*, et auxquels il vient de donner une suite avec son recueil d'articles et commentaires sur **Aristote Valaoritis**, et ses **Pentasyllabes** etc. Alertes cadences lyriques et philosophiques, à travers lesquelles se joue le prestigieux virtuose curieux toujours, trop curieux de tout ce qui s'est dit et écrit, de tout ce qui a été pensé, mais personnel quand même. Précisément ce nouveau recueil jette un jour imprévu sur le mécanisme cérébral du poète, lequel prend soin, dans sa préface, de nous désigner les liens qui rattachent les présents poèmes à *La Flûte du Roi* par exemple, dans le culte absolu de la sincérité d'art. En même temps, il proclame que toute poésie vraie est à base de sensibilité. Jamais Palamas ne fut plus musical que dans les pièces de ce nouveau recueil, et il n'est pas vrai que, chez ce poète de 67 ans, l'on sente venir la fatigue, ce qui toutefois serait bien excusable. Le recueil d'articles et conférences que Palamas publie sur l'œuvre de Valaoritis n'est que le prologue d'un ouvrage futur et plus ample Mais que d'aperçus là encore sur la conception que se fait de la poésie Palamas lui-même, dans son effort pour définir avec justesse le caractère de l'inspiration de Valaoritis, poète essentiellement épique, épris de force, de pitto-

resque verbal, de gestes héroïques, démoticiste sans principes nets, et par là même infiniment moins pénétrant sur ce chapitre que son compatriote, le satirique ionien Lascartos! La critique de Palamas, pour subjective qu'elle soit, est pleine d'enseignements.

Peu à peu se constitue en Grèce ce qui a le plus manqué jusqu'ici aux écrivains de là-bas : un milieu de culture. En ce milieu certaines figures ont tendance à grandir, certains talents prennent consistance de gloire définitive, à mesure qu'un public éclairé se forme autour d'eux, qui les soutient et les accompagne. C'est le cas de M. **Grégoire Xénopoulos**, véritable créateur du théâtre en langue populaire, et dont on vient de célébrer le **trentenaire** d'action dramaturgique.

Nous eûmes récemment l'occasion à cette place même de définir les caractéristiques essentielles de ce multiple et beau talent : psychologie aiguë, don primesautier de créer des figures vivantes, originales, passionnées, aptitude à dégager, par le double effort de l'observation directe et de l'imagination, les éléments scéniques d'une intrigue, faculté en quelque sorte protéiforme de renouvellement dans tous les genres, depuis la comédie de mœurs jusqu'à la simple nouvelle, en passant par la critique et par le roman.

Une captivante et instructive brochure a été publiée à l'occasion du trentenaire, qui résume excellemment la prodigieuse activité de M. Xénopoulos, l'écrivain néo-grec le plus fréquemment traduit à l'étranger et sans contredit l'un des plus attachants. Grâces soient rendues à la Société des auteurs dramatiques hellènes, pour avoir songé à mettre sous nos yeux cet instructif hommage En fait, les mérites du conteur nous sont plus directement accessibles. Voici l'un des plus récents recueils : six histoires où évoluent des âmes ardentes et simples, six histoires, dont la première et la meilleure, **Le Minotaure**, donne son titre au gentil volume. C'est une peinture historique des mœurs zantiotes aux temps féodaux, avec tout ce que la tyrannie du seigneur pouvait comporter de brutalité sensuelle, et tout ce que la résignation du serf entraînait d'abêtissement. Les *Magnolias* ont le charme lyrique et le rythme d'un véritable poème, où l'idée chrétienne de la faute s'oppose à la liberté païenne, si profondément ancrée dans le tempérament zantiote. Dans *Le Pain*, le frisson religieux se mêle aux crispations de la détresse humaine ; *Nuit de*

Noël se déroule dans une atmosphère d'angoisse, et l'auteur y intensifie ses dons naturels d'évocateur. Mais il faudrait tout analyser et la place nous manque.

Avec sa profonde connaissance de l'âme populaire, son amertume angoissée, son art fruste et tout en menus détails vécus, Voutyras, qui vient avec son premier roman, *La Porte de Fer*, d'écrire une sorte de chef-d'œuvre où le comique abonde, s'affirme de plus en plus comme capable de concurrencer M. Xénopoulos dans l'analyse des passions inférieures. Mais il a répudié la grâce.

M. Vel. Fréris, écrivain d'avenir, laisse discerner dans son **Jean Sabaoth** des préoccupations analogues, et se fait le peintre attentif d'une âme ardente et fermée, presque slave à force de désir contenu. A ce récit plein d'intérêt, le pittoresque du détail consciencieusement observé, les traits de mœurs empruntés au monde du travail ne font pas défaut.

C'est à fouiller le cœur de ses héros que s'applique M. Mourellos, et il le fait avec tant d'art qu'il nous passionne aisément ; pourtant des récits qu'il nous offre dans **Les Deux Vendeuses**, c'est bien le premier que je préfère et qui prête son titre au volume.

Jamais, depuis l'Antiquité, le Crime et le Remords n'ont été étudiés de plus saisisssante façon, et en même temps le conteur donne à son récit une couleur crétoise qui en augmente l'attrait singulier.

Par ailleurs, le Roman, cette forme moderne de l'épopée, peu à peu parvient à prendre corps en Grèce, et à se dégager de la simple nouvelle. Partant d'une conception en quelque mesure barrésienne et symbolique, M. Thrasos Kastanakis, avec toute la fougue de son tempérament vigoureux, a réussi à infuser une vie singulière à son roman couronné en 1924 au concours Zikakis : *Les Princes*, et à faire le procès de l'imitation, du manque de foi, et du *xénisme* invétéré pour tout dire des classes dirigeantes en Grèce. Ce mimétisme est le microbe de la vie nationale, et ceux qui l'incarnent surgissent à nos yeux, types inoubliables. Formés par le scolasticisme officiel, n'est-ce pas ?

Côté théâtre, il faut marquer un grand succès athénien, dans une note où la préoccupation symboliste rejoint les créations du folk-lore, à l'actif de M. Constantinidis d'Alexandrie, avec ses

deux pièces, l'une de l'autre complémentaires, et d'un charme surprenant, au dire de ceux qui ont pu les voir et entendre : *Photinonla* et *Le Rire ensanglanté*.

Mais quel regret de ne pouvoir consacrer au **Karaghiozis** de M. Synadinos une analyse détaillée ! Hugo eût aimé ce contraste entre Tartufe et Quasimodo-Triboulet, traité à la mode shakespearienne (voir *Libre*), et ce drame satirique d'une âpreté tourmentée, de construction sans reproche, pourrait connaître une large vogue européenne. M. Synadinos est un grand dramaturge.

Mémento. — Côté des poètes : place d'honneur à la grande Myrtiotissa, émule de notre Cécile Périn, pour ses émouvantes *Kitrines phloges*, préfacées par Palamas. Après les beaux récits de mer du regretté Carcavitsas, il faut s'attacher à la riche grappe de sonnets colorés, inspirés par la vague et la vie des pêcheurs : *Thalassina*, de ce fier artiste qu'est Mammélis. Les deux plaquettes de M. Tsoukalas : *Erotika* et *Agrotika*, sont pleines de promesses, qui sans doute mûriront plus tard en fruits savoureux.

Côté critique : les *Etudes* d'Alkis Thrylos appelleront un commentaire détaillé. De même le fantaisiste et savant *Hordas* de M. Tsagris. Citons le beau conte de M. Papadimas *O Hafies* et le délicat roman de Mme Lilis Prionisti : *Kato apo mia prostagi*. Nous ne saurions oublier le beau travail de M. Paulos Gneftos : *Tragoudia dimotika tis Rodou*, délicieuse anthologie de folklore, sur laquelle nous reviendrons.

Parmi les publications qui ont tenu à rendre à Costis Palamas le plus solennel hommage avec collaboration choisie, il faut citer en première ligne *Agon* (*L'Effort*) de Paris, dont nous analyserons un jour la partie littéraire, *Nea Zoï* d'Alexandrie, qui a pris l'initiative de réclamer le prix Nobel pour le poète, et *Takhydromos* de Chicago, particulièrement chaleureux. Remercions *Pinacothiski*, *Kypriaka Khronika* et *Libre* de leurs intéressants envois.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

J. de Szilassy : *Manuel pratique de diplomatie moderne*, Payot. — Mémento.

Le baron J. de Szilassy a servi une vingtaine d'années comme diplomate l'ex-double-Monarchie dont il a décrit « la Destruction » dans un livre qui a précédé celui-ci. Ayant remarqué qu'il n'existait pas un seul **Manuel de diplomatie**, il a cherché à combler cette lacune « en s'inspirant des traditions de la diplo-

matie austro-hongroise... Héritage d'un glorieux passé, elles étaient restées saines, intègres et élégantes; l'organisation était à la hauteur des autres premières carrières du monde. »

Clair et judicieux, ce livre, « hommage ému rendu à une grande carrière disparue à jamais », fait honneur à son auteur. Il est de plus écrit dans un français d'une correction rare sous une plume étrangère.

Mémento. — *L'Est européen*, revue mensuelle des questions politiques, économiques, historiques et intellectuelles, Varsovie, 21, rue Nowy Swiat, 5e année, n° 5, oct. 1925. (L'autonomie dans les républiques soviétistes : celle du Daghestan, 1.200.000 habitants, est gouvernée par 1.500 communistes, dont 1.000 Russes et quantité de musulmans aubains ; dans la république « autonome » kirghize, aux postes responsables, on compte 41 Russes, 9 étrangers et 4 Kirghizes.) — *L'Europa orientale*, rivista mensile pubblicata a cura dell' Istituto per l'Europa orientale, Roma, via Nazionale, 89, 5e année, nov.-déc. 1925 (articles fort intéressants sur le grand poète bulgare Ivan Vazov) ; 6e année, janv. 26. (Mickiewicz et Pouchkin, histoire de leur amitié, à son apogée pendant le séjour de Mickiewicz en Russie de 1824 à 1829; en 1828, Pouchkin, ayant entendu Mickiewicz improviser, s'écria : « Quel génie ! quel feu sacré ! Que suis-je auprès de lui » ; la révolte de la Pologne vint les diviser). — *Europäische Gespräche* (Conversations européennes, revue hambourgeoise de politique extérieure), Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt ; 4e année, fév. 1926.(Mémoire de l'ambassadeur P. Metternich sur le projet d'augmentation de la flotte du 10 janvier 1912 : c'est l'accroissement de la flotte allemande, au point qu'elle constituait une menace pour l'Angleterre, qui a amené la rupture avec celle-ci ; elle avait recherché vers 1900 l'alliance allemande et fut écoutée avec « tiédeur » ; mais même si l'alliance anglo-allemande avait alors été conclue, elle n'aurait pas pu durer en présence des accroissements de la flotte allemande, « car quand un allié se sent menacé par son partenaire, il se tourne du côté opposé ».) — *Le Monde slave*, revue mensuelle, Paris, Alcan (remarquable organe de l'Institut d'études slaves). 3e année, fév. 1926. (M. Weigart: la Solidarité slave ; propose de remplacer cette idée ainsi que celles de Panslavisme et de « réciprocité slave », par celle plus modeste de « collaboration slave »). — *Revue du Proche Orient*, politique, économique et littéraire, Paris, 17, rue Eugène-Varlin (en français et en arabe-syrien).

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Florent Matter : *Les Vrais Criminels*, Berger-Levrault. — Lazare : *Les Responsabilités de la guerre. A l'origine du mensonge*, André Delpeuch.

Le livre de M. Florent Matter, **Les vrais Criminels**, n'est pas une réponse à celui de M. Victor Margueritte, *les Criminels*, dont il a été rendu compte ici (15 décembre 1925) ; il était écrit, nous apprend une note de la page 321, avant que l'autre fût publié, mais il n'en est pas moins sa contradiction formelle, et ceux qui auraient pu avoir la cervelle ébranlée (il y a tant de niais !) par les affirmations en l'air dudit Victor Margueritte, pourront et devront se la raffermir en lisant les discussions consciencieuses et les conclusions inébranlables de M. Florent Matter.

Il s'agit de la mentalité allemande en général, et des origines de la Grande Guerre en particulier. L'auteur établit successivement, d'une part, que la guerre a été voulue à la fois par le peuple allemand et par son souverain, au point qu'on ne pourrait atténuer la responsabilité de l'un sans aggraver celle de l'autre ; d'autre part, que la France était pacifique, que sa politique n'a jamais été qu'une politique d'équilibre et que, quelque poignant que fut son regret des provinces perdues, elle n'a jamais pensé à déclarer la guerre pour reprendre l'Alsace-Lorraine.

Tout ceci est indiscutable, et il faut ce mélange d'ignorance et de parti pris (pour ne pas employer d'autres termes) qui caractérise certains politiciens pour soutenir le contraire. La criminalité de l'Allemagne a d'ailleurs été avouée par les Allemands eux-mêmes, et point par de simples romanciers correspondant à nos Victor Margueritte, mais par des individualités autorisées, par les ambassadeurs d'Allemagne à Londres et à Paris et par le Chancelier en personne. Ceux donc qui, chez nous, innocentent l'Allemagne se trouvent condamnés par ses représentants, et nous arrivons à cette singularité effarante que certains Français sont plus Allemands que les Allemands eux-mêmes ! Je ne sais pas si chez un autre peuple on pourrait trouver quelque chose de plus stupéfiant ! Chez nous, l'ennemi a toujours trouvé des alliés dans la place, et sans parler des traîtres avérés et exécutés, des hommes comme Jaurès, Brizon, Blanc, Raffin-Dugens et autres ont toujours fait, avant la guerre, le jeu de l'Allemagne, comme pendant la guerre les Caillaux et les Malvy, comme depuis la guerre

tant d'autres, parlementaires ou écrivains, dont il est plus charitable de ne pas dresser la liste attristante.

Pour rappeler des points historiques plus anciens, on retrouvera avec intérêt dans le livre de M. Florent Matter, si l'on veut se documenter sur la mentalité allemande, la comparaison, colonne à colonne, de la dépêche du 13 juillet 1870, envoyée à Bismarck par le secrétaire du roi Guillaume, alors à Ems, à propos de l'incident Benedetti, et de la même dépêche retouchée par Bismarck et communiquée à la presse et aux ambassades, changement qui fit dire à Moltke : « C'était une chamade, et maintenant c'est une fanfare ! » Et aussi, de l'ordre du jour du 17 juin 1866, du feld-maréchal autrichien Benedek à la veille de Sadowa, et du même ordre du jour revu et considérablement augmenté par les gens de Berlin pour exciter le chauvinisme prussien, peut-être alors un peu tiède contre l'Autriche. Quand on voit les perfidies et les fourberies auxquelles a toujours eu recours la Prusse, on se demande comment ce gouvernement peut trouver chez nous des alliés vraiment traîtrisants, sinon traîtres !

Car ces alliés subsistent et travaillent non plus seulement à prouver rétrospectivement que l'ennemi a eu toujours raison, et nous toujours tort, mais pour déclarer que, même aujourd'hui, c'est cet ennemi qu'il faut acclamer contre la patrie. Tout un chapitre de M. Florent Matter, intitulé « La campagne contre le traité de Versailles », montre avec une clarté inquiétante que l'Allemagne n'a rien oublié, rien abandonné et qu'elle trouve toujours chez nous les mêmes soutiens.

Sa propagande de presse, qui a exactement le même mot d'ordre, *Poincaré als kriegstreiber*, que nos traîtrisants, Poincaré la guerre, est étonnante d'envergure et d'âpreté; elle a fait revivre ceux qui chez elle avaient, sous le coup du désastre, reconnu la vérité et qui, maintenant que l'espoir de réparer le désastre est né, font chorus avec les pires kaiséristes, et elle s'est assurée force dévouements, sans nul doute intéressés, non seulement chez les neutres, mais même chez ses anciens ennemis : en Angleterre où l'ex-premier Mac Donald a toujours marché pour elle, et en France où nos antipatriotes finissent par lui sembler d'un zèle excessif. Ceci n'est pas un conte, comme dirait Diderot, et, dans son numéro du 8 novembre 1924, le grand journal *Vorwärts* a

déclaré nommément que « la plupart des auteurs du petit groupe Demartial, Levet, Morhardt, Gouttenoire de Toury, etc., traitent les questions avec un fanatisme qui rend souvent difficile même à un Allemand impartial de les approuver. » En arriver à dégoûter des Allemands est un premier résultat dont ces messieurs doivent être fiers.

Grâce à tous ces efforts du dehors et du dedans, la situation de l'Allemagne s'est énormément améliorée depuis sept ans ; elle a pu se dérober à toutes ses obligations (réparations de dommages, châtiment des coupables, désarmement, etc.), elle s'est fait avancer assez de marks-or pour rétablir sa monnaie et esquiver le désordre économique qu'aurait dû lui valoir sa banqueroute, et elle commence l'attaque contre l'accord Dawes pour faire suite à sa victoire sur le traité de Versailles. Dès ce moment, par suite de l'inconcevable faiblesse du Cabinet Herriot, elle a repris possession de sa grande citadelle métallurgique de la Ruhr, l'a mise à l'abri des canons de Dusseldorf et de Cologne, et peut préparer à loisir toutes les guerres qu'elle voudra. En échange de toutes ces renonciations, nous n'avons obtenu que les bonnes paroles de Locarno (un chiffon de papier de plus !), et même à l'heure où j'écris ceci, on apprend que l'Allemagne refuse d'entrer dans la Société des Nations ! L'esprit de Locarno n'est qu'un esprit, un *ghost*, comme diraient les Anglais, un pet-de-lapin comme s'exprimerait à la gauloise le Maréchal Foch.

En vérité, nos gouvernements issus des élections du 11 mai 1924 n'ont pas à être fiers de leur œuvre. La sagesse de M. Painlevé et l'ingéniosité de M. Briand n'ont pas pu ou su réparer l'inouïe sottise de M. Herriot, et, de par les fautes intérieures qui ont aggravé les maladresses extérieures, nous nous trouvons dans la situation la plus fâcheuse, notre richesse évaporée, notre crédit ébranlé, notre puissance affaiblie et notre sécurité compromise. Dès maintenant, l'Allemagne parle avec la même arrogance qu'en 1913 et nous pouvons nous attendre à tout de sa part... Même à la guerre ? Je ne vais pas jusque-là. La guerre n'éclatera pas, tant que les générations qui auront vu la dernière formeront la majorité, mais chaque année il en monte une nouvelle, et quand ces nouvelles seront le plus grand nombre, tout sera possible. Ceux de nos enfants qui partiront alors, pour aller se faire trouer la peau comme leurs aînés, sauront qu'ils doivent ce résultat,

pour forte part, à tels et tels de leurs compatriotes, les antimilitaristes du parlement et de la presse, et ils se désoleront que des livres comme celui de M. Florent Matter n'aient pas davantage éclairé les esprits en les années 1926 et suivantes.

Mais une fois que le successeur du Kaiser aura pu enfin déguster le déjeûner commandé pour septembre 1914 à l'hôtel Astoria, j'aime à croire que, pour embellir Paris, il commandera un beau monument de réparation (les voilà enfin, les réparations !) aux gloires de tous ceux, ministres, députés, romanciers et journalistes, qui lui auront facilité sa tâche !

Sous le titre : **Les Responsabilités de guerre. A l'origine du mensonge**, M. Lazare a publié une verbeuse et injurieuse réponse aux conférences que M. Poincaré avait publiées sur le même sujet (*Les Origines de la guerre*, Plon, 1921) et qui, elles, ont une réelle et persistante valeur. Son contradicteur a voulu prouver que ce n'était pas la pauvre petite Allemagne, mais bien la grosse méchante France qui avait voulu la guerre. Le livre est même dédié : « Au mauvais président qui a voulu cela », ce qui implique bien, n'est-ce pas ? que le bon kaiser ne l'a pas voulu. Et vraiment on reste rêveur devant de pareilles folies ! Le livre n'apporte d'ailleurs rien, absolument rien de nouveau. Ce qu'il a de neuf, c'est seulement son accent d'âpreté haineuse. Je connais assez bien cette littérature là et n'avais rien lu encore d'aussi venimeux. Ce ne sont qu'insultes, hoquets et crachats. Ce Lazare, qui n'a rien de Carnot ni de Hoche, a du moins quelque chose de M. de Pourceaugnac, il a la sputation fréquente! Assurément les livres de ce genre intéressent le psychiatre (comment peut-on arriver à être ainsi aveuglé par la haine?), le sociologue (comment peut-on haïr ainsi sa patrie ?) et le moraliste (comment ose-t-on accuser ainsi les autres de mensonge quand on n'est soi-même qu'un odieux calomniateur ?), mais il n'intéresse nullement l'historien, c'est le néant.

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

S. Rocheblave : *Louis de Fourcaud et le mouvement artistique en France de 1875 à 1914;* Belles-Lettres. 15 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Jean-Baptiste Willermoz : *Les sommeils;* La Connaissance. « »

Histoire

Gaston Martin : *La franc-maçonnerie française et la préparation de la Révolution.* Préface de M. Philippe Sagnac; Presses universitaires. 10 »

Littérature

Anthologie des jeunes poètes, sous la direction de J.-L.-L. d'Artrey; Revue moderne. 12 50

E. Benoit-Lévy : *Sainte-Beuve et Mme Victor Hugo.* Avec des portraits et des autographes; Presses universitaires. « »

Jean de Bonnefon : *Triptyque d'âme : Chopin, Rodin, Barbey d'Aurevilly;* Picart. 10 »

Charles-Auguste Bontemps : *Ton cœur et ta chair.* Dessins de Germain Delatousche; Edit. de l'Epi. « »

Hippolyte Buffenoir : *Historique d'un manuscrit de la Nouvelle Héloïse;* Charavay. 3 »

H. Buriot-Darsiles : *Les écrivains bourbonnais, de Jean Dupin à Jacques de Champfeu, XIVe-XXe siècle;* Cahiers du Centre, Moulins. « »

Paul Courteault : *La Révolution et les théâtres à Bordeaux,* d'après des documents inédits. Avec 8 illust.; Perrin. 15 »

Grimmelshausen : *Les aventures de Simplicius Simplicissimus,* traduit de l'allemand par M. Colleville; Renaissance du Livre, 2 vol. 24 »

Mme William O'Brien : *Silhouettes d'autrefois.* Préface de M. Yves Guyot. Alcan. 8 »

Un Parisien : *Histoires parisiennes.* Edit. de France. 9 »

Edmond Picard : *Scènes de la vie judiciaire;* Renaissance du Livre. 9 »

Jeanne-Maurice Pouquet : *Le Salon de Madame Arman de Caillavet. Ses amis : Anatole France, Commandant Rivière, Jules Lemaître, Pierre Loti, Marcel Proust, etc.* Préface de Gabriel Hanotaux ; Hachette. « »

Paul Reboux : *Femmes,* trente-cinq nouveaux petits poèmes d'amour; Flammarion. 7 50

Jules Renard (1864-1910) : *Œuvres complètes. Journal inédit 1896-1899;* Bernouard. « »

Jean Rodes : *Bréviaire stendhalien;* Edit. du Siècle. « »

Yvon de Saint-Gouric : *De la mentalité actuelle,* petit traité à l'usage des indécis, suivi de *La grande pitié,* huitaine critique. Préface de Paul Escudier; Revue des Indépendants, Asnières. 5 »

A. Schneeberger : *Conteurs catalans;* Perrin. 12 »

R. L. Stevenson : *Voyage avec un âne dans les Cévennes,* traduit de l'anglais par Fanny W. Laparra; Stock. 10 »

Jean-Paul Vaillant : *Village natal.* Illust. de Gaston Drouet. Sonnet-préface d'Ernest Raynaud; Messein. 4 »

Poésie

René Bizet : *Saxophone,* avec un portrait de l'auteur par Hervé Baille, gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. 10 »

Raoul Follereau : *Du soleil sur les roses, suivi de la lumière qui meurt,* poème dramatique en un acte; Edit. et publications contemporaines. « »

Paul-Auguste Nicolas : *Sur les traces de la Louve.* Edit. Pan. « »

Germaine Rousseaux-Deligny : *Les Chants de la Syrinx;* Figuière. 7 50

Gaston Taillins : *Fresques persanes antiques modernes;* Nouv. Revue critique. 12 »

Politique

Michel Fédoroff : *La Russie sous le régime communiste.* Préface de Hubert Bourgin; Nouv. Libr. nationale. 30 »

P. Sémard : *La guerre du Rif;* Libr. de l'Humanité. 5 »

Questions juridiques

Adolphe Van Glabbeke : *Une législation nouvelle. Quelques aspects positifs du Droit soviétique.* Préface par Maurice Bourquin; Idées nouvelles, Bruxelles. 10 »

Questions médicales

Docteur Pierre Vachet : *La pensée qui guérit;* Grasset. 10 »

Questions religieuses

Anton Fridrichsen : *Le problème du miracle dans le christianisme primitif;* Libr. Istra. 8 »

Dr Edmond Isnard : *Esquisse des principales sectes du Bouddhisme en Extrême-Orient,* Edit. d'Extrême-Orient, Saïgon. 15 »

Roman

Gabriel d'Aubarède : *Le jeune homme puéril;* Plon. 8 »

Roger Avermaète : *Une rivalité farouche ;* Renaissance du Livre. 9 »

Marguerite Audoux : *De la ville au moulin;* Fasquelle. « »

Laure Castelain-Fréville : *Jacqueline Aurel;* Edit. Radot. 7 50

Jacques Chabannes : *Bob, homme de Six-jours;* Flammarion. 9 »

Jean Dufourt : *Calixte ou l'introduction à la vie lyonnaise;* Plon. 9 »

Lucie Delarue-Mardrus : *Graine au vent;* Férenczi. 9 »

Roch Gray : *Le château de l'étang rouge;* Stock. 9 »

Gustave Kahn : *La Childebert ;* Fasquelle. 9 »

Maurice Magre : *La luxure de Grenade;* Albin Michel. « »

Gabriel Maurière : *Te voir émue;* Pensée française. 9 »

Gaston Rageot : *La vocation de Jean Douve;* Plon. 9 »

Colonel Royet : *Le troupeau de Neptune;* Tallandier. 7 50

Abel Rubi : *Ames étrangères ;* Henri Parville. 8 50

Laure Stengers-Hovine : *L'alouette au miroir.* Illust. de Jeanne Hovine; Renaissance du Livre. « »

Antone Tchékhov : *Récit d'un inconnu,* traduit du russe par Denis Roche. Avec un portrait de l'auteur; Plon. 9 »

Marcelle Tinayre : *La rançon;* Nelson. 7 50

Sciences

Edmond Rothé : *Le tremblement de terre.* Avec 51 figures; Alcan. 10 »

Sociologie

Robert Morche : *La dépopulation, ses causes, ses effets, ses dangers et ses remèdes;* Revue des Indépendants. 3 »

Sports

Docteur M. Boigey : *L'éducation physique féminine;* Alcan. 8 »

Théâtre

Georges Reymond : *L'école des gendres,* comédie en 3 actes; Budry et Cie. 10 »

Varia

Georges Popoff : *La Tschéka. Mon emprisonnement et mes aventures à la Loubjanka n° 2.* Traduit par Cécile Knoertzer; Plon. 9 »

Voyages

Robert Morche : *De Paris à Jérusalem.* Notes, impressions et souvenirs d'un pèlerin. Préface du général Linder. Dessins inédits de Georges Spitzmuller; Revue des Indépendants. 10 »

Ferdinand Ossendowski : *De la Présidence à la prison,* traduit de l'anglais par Robert Renard. Introduction de Lewis Stanton Palen; Plon. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Gustave Geffroy. — A propos d'une étude sur le type de Pierrot ; une pièce oubliée d'Henry Céard : Pierrot spadassin. — Sur une lettre de Renan. — A propos de lettres de Paul Cézanne. — Feu le boulevard des Italiens. Otto Grautoff redivivus. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Mort de Gustave Geffroy. — Gustave Geffroy, président de l'Académie Goncourt et Administrateur des Gobelins, est mort, dans le pavillon qu'il occupait à la Manufacture, le dimanche 4 avril, à 4 h. 30 du matin, d'une embolie. Il était, depuis plusieurs années, d'une santé très chancelante. La mort de sa sœur, qui avait toujours vécu à ses côtés, le terrassa. Il ne lui survécut que quelques jours.

Une des premières personnes qui vint s'incliner devant sa dépouille funèbre fut M. Georges Clemenceau ; l'émotion que ressentit le vieillard et qu'il traduisit le soir à un journaliste est fortement évocatrice de l'amitié de près d'un demi-siècle qui l'unissait au disparu :

J'ai pu voir sur son lit de mort mon vieil ami. Il n'a pas dû souffrir, la figure était reposée, moins creuse que la dernière fois où je l'avais vu... Quand on a vécu si longtemps ensemble, l'un près de l'autre, on en a tant de souvenirs qu'on ne sait plus... c'est un océan... choisir deux ou trois gouttes ?... Je ne peux pas, je ne sais pas... Je le vois encore, menu, maigriot, chétif, timide, presque peureux, quand il est venu à *La Justice*. Il était petit fonctionnaire, tout petit, tout ce qu'il y a de plus petit comme fonctionnaire, tout ce qu'il y a de plus mal payé. Cent francs par mois !... Cent francs par mois, avec lesquels Geffroy devait faire vivre sa mère et sa sœur, — et lui bien entendu. Trois personnes, même il y a quarante ans, avec cent francs, ça n'allait pas loin, je vous prie de le croire. Alors il a voulu faire du journalisme pour gagner quelque argent. Et voilà... Nous ne nous sommes plus quittés. Il m'aimait, oui, oui, il m'aimait bien ; moi aussi, je l'aimais bien... (1).

C'est par le compte rendu d'une soirée de 14 Juillet à Paris que Gustave Geffroy avait débuté dans le journalisme quotidien à *La Justice*. Ce compte rendu fut remarqué par Clemenceau qui confia à son nouveau collaborateur la critique d'art et la critique littéraire. Telle est l'origine d'une amitié qui ne se démentit jamais.

A Clemenceau Gustave Geffroy dédia son premier livre : *Notes d'un Journaliste* (1887) ; à Clemenceau il consacra, une trentaine d'années plus tard, un ouvrage enthousiaste. Et, dans sa bibliothèque des Gobelins, tous les ouvrages de Clemenceau, sur grand papier et magnifiquement reliés, étaient à la place d'honneur, non loin d'Hugo et de Michelet, ses deux plus ferventes admirations littéraires — et on pourrait ajouter : sociales. Gustave Geffroy estimait, en effet, qu'il n'y avait pas forcément incompatibilité entre ces deux termes ; ses préférences intellectuelles allaient aux écrivains chez lesquels il trouvait trace de cette

(1) *Chez Clemenceau*, par Jacques Ebstein, *L'Avenir*, 5 avril 1926.

« pitié sociale » qu'il éprouvait lui-même et qu'il exprima dans toute son œuvre, près de cinquante volumes, dont il retint les titres suivants pour un classement général sommaire sur la feuille de garde d'un de ses derniers livres : *Images du jour et de la nuit* :

Romans et Nouvelles : *Le Cœur et l'Esprit.* — *Pays d'Ouest.* — *Nouveaux Contes du Pays d'Ouest.* — *La Comédie Bourgeoise.* — *L'Apprentie.* — *Hermine Gilquin.* — *L'Idylle de Marie Biré.* — *Cécile Pommier.*

Histoire : *L'Enfermé.* — *Notre Temps : Scènes d'Histoire ; Souvenirs des années de la guerre.* — *Clemenceau.* — *La France héroïque et ses alliés.*

Critique de Littérature et d'Art : *Notes d'un journaliste.* — *La Vie artistique*, 8 volumes. — *Les Musées d'Europe*, 14 vol. — *L'Œuvre de Carrière.* — *Rubens.* — *Constantin Guys.* — *Claude Monet.*

Voyages : *La Bretagne.*

On lui doit également de très nombreuses préfaces, une centaine au moins, écrites de 1886 (pour les *Pages retrouvées*, des Goncourt) à 1925 (pour le tome V de l'*Anthologie des Ecrivains morts à la guerre*).

Avant de débuter à *La Justice*, Gustave Geffroy, qui était né à Paris, le 1er juin 1855, d'une famille bretonne, avait fondé un petit journal : *Fantasio* (1873), puis avait collaboré à *Paris Revue* (1877-1878), à *l'Art* et au *Rappel*. Après *La Justice*, il suivit Clemenceau à *l'Aurore*, où il participa à la campagne en faveur de la revision du procès Dreyfus. Et jusqu'à la fin de sa vie il donna des chroniques ou des études critiques à des revues : *la Gazette des Beaux-Arts, la Revue encyclopédique, Art et Décoration, la Revue de l'Art ancien et moderne*, etc., ainsi qu'à des journaux : *la Dépêche de Toulouse, le Figaro, le Gaulois, le Journal, la Petite République*, etc.

Il fut inscrit par Edmond de Goncourt parmi les huit premiers membres de l'Académie à créer ; son nom remplaça, le 14 février 1885, celui de Jules Vallès sur la liste primitivement dressée. Le 4 décembre 1912, ses collègues l'élurent à la présidence que venait de quitter M. Léon Hennique.

Aux Gobelins, où il fut nommé par Clemenceau en 1908, il s'efforça de donner un élan nouveau à la vieille manufacture en commandant des cartons de tapisseries à Monet, Odilon Redon, Raffaëlli, Braquemond, Jean Veber, Chéret, etc. Le Musée des Gobelins, considérablement agrandi en ces derniers temps, témoigne du travail exécuté sous sa direction. C'est comme la mise en œuvre, avec plus ou moins de bonheur, de la doctrine qu'il a formulée dans sa préface de la *Peinture au Louvre* :

> J'ai cherché et admiré dans l'œuvre d'art la nature continue et la force de la personnalité.

Si les mots : « art social » n'avaient pas été fréquemment galvaudés, on serait tenté de les appliquer à certaines tendances littéraires de ce grand honnête homme. C'est surtout sensible dans ses romans. Il avait le souci de faire œuvre d'art, mais, plus encore, la volonté de faire œuvre utile, voire morale (cf., dans l'*Apprentie*, le chapitre V, consacré à l'Alcool). Lorsqu'il reprit, à vingt ans de distance, son personnage de *Cécile Pommier*, « l'apprentie » qu'il avait laissée « pensive et résolue sur la route de la vie », il en fit une sorte de symbole de la droiture du peuple, une entité de l'ouvrière honnête et intelligente ; d'aucuns estimèrent que cette optique était peut-être aussi conventionnelle, en dépit de sa générosité, que celle de M. Paul Bourget observant, de l'autre côté de la barricade, les « gens du monde ». Une illusion de ce genre ne commande pas moins le respect lorsqu'elle guide toute une vie humaine et qu'elle permet de réaliser un chef-d'œuvre comme l'*Enfermé*, cette biographie du légendaire Blanqui, socialiste humain et patriote. Mais bien plutôt qu'une illusion, n'était-ce pas une sorte de foi laïque qui donnait à Gustave Geffroy sa volonté tranquille, sa bienveillance, ses qualités de cœur et la constante noblesse de ses préoccupations ? —L. DX.

§

A propos d'une étude sur le type de Pierrot ; une pièce oubliée d'Henry Céard : Pierrot spadassin. — Le dernier bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises en Belgique est tout entier consacré à une intéressante étude de M. Georges Doutrepont, de Louvain, sur l'*Evolution du type de Pierrot dans la Littérature française.*

Dans un travail d'une cinquantaine de pages, l'auteur suit les transformations du type de l'ancienne comédie italienne et montre comment le bouffon de pantomime, au visage enfariné et au costume blanc, a pu perdre, petit à petit, son caractère de fantoche grossièrement plaisant pour devenir « un homme qui sent, qui pense pour le compte de beaucoup d'autres hommes » :

Type populaire, il était un bien appartenant à tous, il était une idée que l'art ondoyant et divers des âges littéraires successifs avait le droit de rendre souple, complexe et variée...

Et M. Georges Doutrepont cite les principales incarnations, les multiples renouvellements de ce type depuis la *Comedia dell'arte* jusqu'aux fantaisies de Champfleury, de Théophile Gautier, de Banville, de Verlaine, de Laforgue, de J.-K. Huysmans et Hennique, de Paul Margueritte, etc., etc.

Ajoutons une référence à celles qu'il nous donne en rappelant un

Pierrot très oublié, un *Pierrot spadassin*, inédit en librairie et qu'Henry Céard écrivit, en 1877, avec Charles Grandmougin.

C'est une comédie en un acte et en vers qui fut représentée une seule fois, le 29 juin 1877, au Cercle de Levallois-Perret.

Henry Céard, alors âgé de 26 ans, n'avait encore publié que quelques articles de critique et son roman, *Mal éclos*, dans le *Slovo* de Saint-Pétersbourg.

Pierrot spadassin, « banvillerie » sur les thèmes de la jalousie et de la fanfaronnade, n'obtint qu'un compte rendu, dans *la Gazette de Neuilly* du 1er juillet 1877.

On apprend là que Colombine était Mme Berthe R... et que Pierrot était un M. Roger, deux amateurs.

M. Roger jouait Pierrot, lit-on dans la *Gazette de Neuilly*, et c'est réellement en acteur consommé qu'il s'est acquitté de la tâche qu'il avait acceptée. Nous devons féliciter M. Roger de l'étude qu'il a faite de son rôle héroïque de Pierrot, personnage banal et ridicule transformé en quasi-héros par l'amour et la jalousie.

Pour Colombine, elle est déclarée « ravissante » dans son coquet costume et jouant avec une grâce et un naturel charmants :

Mme Berthe R... a déployé dans un rôle vraiment trop court au gré de tout le monde un véritable talent, une intuition parfaite des planches, un sentiment exquis.

La représentation terminée, Henry Céard rentra à Paris en compagnie d'un de ses collègues au ministère de la Guerre, M. Régol, qui avait fait recevoir la pièce et y avait tenu un petit rôle de garde-française.

Jamais il ne revit ses interprètes ; mais, quarante et un ans plus tard, il eut de leurs nouvelles, dans les circonstances suivantes.

Après l'élection d'Henry Céard à l'Académie Goncourt (29 avril 1918), André Billy, qui avait consacré au nouvel élu plusieurs articles dans *Paris-Midi*, reçut un matin ce sonnet inédit accompagné de cette lettre « d'un lecteur » :

A COLOMBINE

De notre jeune comédie
Vous aussi vous êtes l'auteur,
Notre blond collaborateur,
Permettez qu'on vous la dédie.

Grâce à vous, elle est applaudie !
La main froide du spectateur,
Dans un bravo complimenteur,
Pour vous fêter, s'est dégourdie.

Aux vers où rit notre gaîté

Vous avez joint tant de beauté,
D'élégance et de hardiesse,

Que nos essais sont vos essais ;
Car si nous avons fait la pièce,
Vous en avez fait le succès.

HENRY CÉARD.

Le « lecteur » ajoutait :

Le sonnet ci-dessus date du 29 juin 1877.

M. Henry Céard a fait son chemin brillamment depuis cette soirée.

Se souvient-il de Colombine ? Sans doute ! Il y a des souvenirs de jeunesse qui sont inoubliables ! Et Colombine ! Qu'est-elle devenue ? Hélas ! pauvre Colombine ! Accompagnée de son Pierrot de mari, elle a été obligée de fuir d'Amiens sans rien pouvoir emporter, ni linge, ni vêtements, laissant forcément sa chère maison à l'abandon avec les trésors de bon goût qui en font la parure et l'agrément.

Pierrot, vieux gratte-lyre, a emporté, pour tout bagage, une petite comédie en un acte en vers, qu'on lui jouera bien à Paris, bientôt ?... (Lettre datée du 19 juin 1918.)

Je communiquai ces textes à Henry Céard qui, tout de suite, reconnut le sonnet-dédicace qu'il avait adressé à Mme Berthe R. et comprit que le lecteur qui, dans la lettre, se nommait « son Pierrot de mari » était M. Roger, le *Pierrot spadassin* du Cercle de Levallois.

— Quelle tristesse ! me dit-il tout ému. . Colombine désespérée et sans linge fuyant d'Amiens menacé, quelle fin de vie, quel dénouement !... — L. DX.

§

Sur une lettre de Renan.

Neuchâtel, 29 mars 1926.

Monsieur le Directeur,

La question posée par R. de Bury dans le numéro du 15 mars du *Mercure de France* n'est pas sans importance, car on aimerait à savoir qui fut l'homme qui exerça une telle influence sur la pensée de Renan au point que celui-ci put écrire :

Vous aviez sur le rôle personnel de Jésus des vues qui me frappaient et que, depuis, j'ai toujours eues devant mes yeux.

Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que la lettre de Renan était adressée à Edmond Scherer qui consacra à Renan un article paru dans la *Bibliothèque Universelle* (éditée alors à Genève), octobre 1859, p. 165, sous le titre : *M. Ernest Renan. Le rationalisme et l'histoire*. C'est à la p. 186 que se trouve l'éloge de la forme du portrait, à la p. 177 la phrase : « M. Renan est essentiellement historien ». Voici enfin la phrase consacrée à Jésus et qui eut, d'après Renan, une grande influence sur la composition de son œuvre :

Bien loin de s'enfermer en face des attaques passionnées de ses adversaires

dans un système de négations toujours plus absolues, libre des mesquines préoccupations de la polémique, il (M. Renan) n'a pas craint de reconnaître la valeur historique des Evangiles ; rendant à l'individualité le rôle qu'il ne voulait accorder qu'à la race, il a rétabli le Christ personnel à la place de je ne sais quelle conception humanitaire ; historien, il a osé affirmer au nom de l'histoire que Jésus, en tout, est l'unique et que rien ne saurait lui être comparé.

Veuillez croire, etc.

GEORGES MEAUTIS
Professeur à l'Université
de Neuchâtel (Suisse).

§

A propos de lettres de Paul Cézanne.

Paris, le 1er avril 1926.

Monsieur le Directeur,

Je lis au bas de la page 57 du dernier numéro du *Mercure*, où paraît l'article de M. Marcel Provence : « Cézanne et ses amis », une note volontairement ambiguë dans laquelle je suis, toutefois, clairement accusé d'avoir commis une indélicatesse en publiant, « à l'insu » de M. Marcel Provence, des extraits de lettres de Paul Cézanne à Numa Coste.

Je ne puis laisser passer sans m'en plaindre cette manière d'habiller la vérité.

« A notre insu », écrit M. Marcel Provence, « des extraits de cette correspondance furent donnés dans un article de la revue *L'Art Vivant* (1er août 1925), par M. Georges Rivière à un parent duquel nous l'avions confiée. »

J'ai, en effet, donné dans mon article des extraits des lettres de Cézanne sans demander l'agrément de l'auteur de la note parce que je n'en avais pas besoin.

Le « parent » que M. Marcel Provence se garde bien de nommer, — j'ai savouré l'imprécision des termes employés, — et auquel il a remis (non pas confié) des copies de ces lettres est M. Paul Cézanne, fils unique du peintre et, par conséquent, la seule personne ayant qualité légalement pour autoriser la publication des lettres de son père, fussent-elles la propriété matérielle de la Société présidée par M. Marcel Provence. J'ai donc usé d'un droit que je tenais de celui qui pouvait exclusivement me l'octroyer.

M. Marcel Provence ignore probablement ce point de droit. Ce serait sa seule excuse. S'il l'avait connu, je veux croire qu'il n'eût pas rédigé sa méchante note. L'écrivain n'avait rien à y perdre, le galant homme non plus.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGES RIVIÈRE.

§

Feu le boulevard des Italiens. — Maison à maison, le vieux boulevard disparaît, dont l'aspect n'avait guère changé, surtout sur sa « rive droite », entre 1870 et 1900. Après les expropriations pour cause d'intérêt public, nécessitées par le percement enfin réalisé du boulevard Haussmann, voici d'autres démolitions, d'intérêt privé. Au coin de la rue Laffitte et du boulevard des Italiens, on vient d'entamer un des derniers vestiges du XVIIIe siècle, qui gênait l'expansion d'une banque, installée à la place du feu café Riche. L'ancien hôtel qui disparaît aujourd'hui, avec son pavillon circulaire qui adoucissait le coin de la rue et du boulevard, datait de 1786, et s'appelait d'Aubeterre. La façade, qui conservait quelques beaux restes aux étages supérieurs, avait depuis longtemps, nous apprend Lefeuve, été amputée « d'un pavillon des plus coquets, lorsque les exigences de la voirie rendirent impossible la conservation du perron donnant accès au rez-de-chaussée ».

Un bloc de sept ou huit étages remplacera cettepetite coupole, qu'attaque le pic des démolisseurs, et projettera son ombre matinale sur l'ex-Maison dorée, transformée en un incommode bureau de postes, mitoyenne de l'ex-Tortoni, dont le célèbre perron donne accès à un magasin de chaussures.

Encore quelques années et, seul, le pavillon de Hanovre rappellera les temps préhistoriques où l'on venait se promener sur le boulevard des Italiens, qui fut aussi de Gand et de Coblentz, et qui faillit devenir de Cronstadt, aux beaux temps de l'alliance franco-russe. — J.-G. P.

§

Otto Grautoff redivivus.— Mais est-ce bien *redivivus* qu'il fallait dire ? Prudence nous assure — *Cathamerinon*, I, 76, — que *rediviva decimus quœ post interitum redeunt*; *recidiva quae ex suo casu restituuntur*. C'est donc *recidivus* qu'il importait d'écrire... Nous l'avons laissé, ici, à ses expériences carcassonnaises (voir « écho » du 1er décembre 1924). Il n'a pas cessé, depuis, de manifester cette merveilleuse sympathie pour notre pays dont il se fait gloire et tire vanité. La seule année 1925 suffirait à alimenter une chronique sur sa manière de manier sa griffe d'ours teuton. Dans les *Preussische Jahrbücher* de février, étudiant *das geistige Leben in den franzœsischen Provinzen*, il découvre, entre autres perles d'un douteux orient, que Tours est le chef-lieu d'une Académie dont la circonscription serait constituée par la Haute-Vienne ; que les régions rapprochées de Paris ont une tendance unitaire, mais que celles de la périphérie sont franchement particularistes, voire — ainsi l'Alsace et la Bretagne — séparatistes ; que le Musée de Bordeaux est « une honte », celui de Marseille dans « un incroyable

désordre », celui de Toulouse « un modèle de ce qu'il ne faut pas faire »; que nos Universités sont dénuées de toute indépendance politique, etc.

M. Ch. Andler, qui vient d'être nommé au collège de France en remplacement de Chuquet, a le don de déchaîner les rires d'Otto Grautoff, qui n'aime pas non plus ces doctorats « honoris causâ » dont la Sorbonne, puis la province — Bordeaux, Lille, par exemple. — se montrent prodigues. Passons. Mais si nous ouvrons l'organe centriste *Germania* du 12 septembre — n° 426, *Morgenausgabe*, — nous y trouvons un autre article de la rubrique hebdomadaire *France et Allemagne* où notre Otto, abordant l'étude de l'enseignement de l'allemand en France, en fait une critique assez originale, puis conclut que les manuels actuels en usage dans nos classes pour apprendre sa langue natale sont actuellement « d'une inspiration libre, élevée et vraiment humaine », alors que ceux de l'ère Poincaré se révélaient *verhetzend und gehässig*. Or il est avéré qu'aucun manuel nouveau de langue allemande n'a été introduit dans nos classes secondaires depuis la chute du Bloc National et l'on sait au surplus — voir l'*Enquête sur les livres scolaires d'après guerre* publiée à Paris en 1923 par les soins du Centre Européen de la Dotation Carnegie et l'article de M. Duméril dans la *Revue de l'Histoire de la Guerre Mondiale* et le commentaire qu'en a donné le professeur de l'Université de Toulouse H. Loiseau dans la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes* de janvier 1925 — de quelle nature est l'impartialité pratiquée dans les livres scolaires teutons d'après-guerre.

En matières purement littéraires, on aura un exemple de la méthode d'Otto Grautoff si l'on se reporte à sa *Lettre de France* insérée dans *Die Literatur* — l'ancien *Literarisches Echo* où Felix Vogt fit, avant guerre, une si bonne besogne de « rapprochement » franco-allemand — d'octobre 1925, p. 49-52. Il y parle de la « Vie de Saint-Simon » parue chez Grasset au n° 54 des *Cahiers Verts* et, confondant le fondateur de l'école des *saint-simoniens* avec l'auteur des *Mémoires* — oui, rien que cela, ô savante Germanie ! — écrit gravement, p. 50, que *dem grossen Chronisten ist um die Jahrhundertwende in Marcel Proust ein Nachfolger erstanden*. Nous livrons cette ingénieuse trouvaille à cet autre « successeur » du Duc et Pair que serait, au moins dans son imagination, M. Abel Hermant. — C. PITOLLET.

§

Erratum. — Dans l'article *Invention et diffusion de l'alphabet néolithique*, du dernier numéro, p. 44, un cliché a été mis la tête en bas. Il doit donc être examiné retourné, de façon à ce que la colonne des signes figurant sous l'inscription *hiératique* se trouve sous l'inscription *glozélien* et vice-versa.

§

Le sottisier universel.

SCÈNE QUATORZIÈME. Le roi Ferdinand Ier, la reine Marie-Caroline, la duchesse Morgane de Poleastro, lady Hamilton, le comte de Thurn, lord Acton, la princesse Horatia Sofonisba, la chanoinesse Euphrasia Torelli, les grands-officiers du royaume, les gardes du corps, les maréchaux d'Italie, les ambassadeurs, les ministres, les amiraux, le major Eaque, les chambellans, le vice-amiral Speciale de Saintes, le comte Diomède Ricci, le chevalier Luigi d'Assunta, lord James Pembroke, le comte Ettore de Montecelli, Leone, les dames d'honneur, les seigneurs et les pages de la cour. — Serge d'Albamah, paraissant au fond, à droite, en vêtements de guerre. — Il s'avance au milieu de la scène déserte, à pas lents, devant toute la cour. — VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *Morgane*, acte III.

Comme j'achevais de transcrire ces lignes, un être étrange au profil de fantasmagorie sauta sur ma table en pouffant de rire. Aussi correct qu'un gentleman britannique, il se présenta :

— Je suis le démon familier de M. Pierre Lasserre... Voilà comme parle mon maître... Souvent il me pose une devinette, comme Œdipe au Sphinx. — MAX FRANTEL, *Comœdia*, 20 février.

On discutait comme les pères de l'Eglise grecque sur la question de savoir si Notre Seigneur, en entrant dans Jérusalem, était monté sur un cheval entier ou sur un cheval hongre. — HENRY DE MONTHERLANT, *Les Bestiaires, Le Journal*, 11 mars.

Il recueillit de la concierge le signalement assez vague du visiteur qui n'avait laissé que peu ou prou de traces. — *Le Journal*, 20 février.

Antonio, qui est sobre, n'avait jamais manifesté l'intention de se suicider. — *Figaro*, 7 mars.

Perpignan, 17 mars.

Depuis plusieurs jours, une température très douce active la floraison. On signale déjà de nombreux incendies de montagne, notamment au Boulou et au Laura, où des forêts sont en feu. — *Dépêche Havas*, 17 mars.

On admirera également le chapitre final pénétrant où Giraudoux, retrouvant l'émotion de *Genitrix*, analyse avec bonheur l'amour qui naît, trop tard, de la mort. — ALDO DAMI, *Revue de Genève*, mars 1926.

En relisant Virgile...

Carpe diem

Voici l'instant béni... etc. — *En relisant Virgile*, par Jules Gilles, p. 18 ; Edition L. Bourdeaux, Dinant-sur-Meuse, 1926.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

SONNET

Cantacuzène
Au cœur d'argent,
Au rire amène ;
Esprit songeant !

Tu te promènes
En piaffant
De l'Hippocrène
Au Bois-Songeant.

Et quand tu cueilles,
En souriant,
Cœurs, fleurs ou feuilles,

Tu les effeuilles
Si gentiment,
Si gentiment.

REMY DE GOURMONT (1914).

Charle' Adolphe, le vent du soir dans les cyprès,
Le parfum redouté des roses et, si près
Qu'on en frémit (encor que son parfum enivre),
La mort grave effeuillant les pages du beau livre
Qu'une à une un poète à jamais illumine ;
Pudeurs aux yeux baissés, vertus de haute mine,
Sourires sans remords, lèvres promptes, couronnes
D'or rose auréolant des fronts purs de madones,
Chevelures de nuit s'écroulant en ténèbres...
Tout cela dans tes vers sourians et funèbres,
Passe et s'efface avec la larme qu'on voit poindre,
Hommage involontaire et, certes, non moindre
A la sincérité de ta tendre folie
Qui cueillit sans grand choix ce bouquet qu'elle lie
De faveurs Pompadour et qu'elle a parfumé,
De l'essence des lys royaux de Mallarmé.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (1911).

A qui par la grippe alité
Trouverait la saison méchante,
Charle Cantacuzène chante
Quelque rose réalité.

Il en trouve sans nul malaise
Jusque dans le Père Lachaise ;
Et cette muse danserait

Dans les plus sombres atmosphères...
La mort même n'a de secret
Pour tel subtil chargé d'affaires.

PAUL VALÉRY (1918).

TEMPORAINS

— PARIS (VIe)

3e *Cahier* : **« Au-delà de l'Amour ».**

L'amour physique est connu de tous. Mais le geste de l'amour est-il un moyen pour humain d'entrer en communication avec des réalités d'ordre supérieur, ainsi que de breux philosophes l'ont cru ? De même que, par l'opération de certains chocs électri- à haute fréquence, la matière paraît livrer un peu de son secret, de même l'amour le mystérieux détecteur qui donne la clef du monde spirituel ? Tous les hommes vers l'amour comme vers quelque chose de sublime. Tous ont comme l'intuition de que c'est de lui que naissent les plus hautes révélations.
Ont-ils raison ? Ont-ils tort ?

4e *Cahier* : **« Ce que j'ai appris à la Guerre ».**

5e *Cahier* : **« Les Miracles de la Volonté ».**

6e *Cahier* : **« La Femme émancipée ».**

Les *CAHIERS CONTEMPORAINS* paraîtront chaque fois que nous croirons avoir l'un d'eux à maturité ; mais nous pouvons certifier que les six cahiers paraîtront dans urs d'une année.

Ainsi les « Cahiers Contemporains » résumeront le drame éternel de la sée dans sa prise tragique avec le mystère, sous sa forme la plus sérieuse plus actuelle.

Le premier de ces Cahiers, **Ce que je sais de Dieu,** *est en vente au prix de francs l'exemplaire. L'édition originale de ce cahier comprend 500 exemplaires sur à* 15 *francs et 100 exemplaires sur pur fil Lafuma à* 35 *francs.*

Les autres Cahiers doivent paraître aux mêmes prix, sans que nous puissions assu- ourtant que ces prix ne subiront pas une légère hausse, les incertitudes économiques obligeant, à cet égard, à faire toutes réserves.

Cependant, pour tous les souscripteurs qui répondront dès maintenant à notre appel us adressant le montant de leur souscription, nous garantissons les mêmes prix pour le premier Cahier, leur engagement formel nous permettant de nous couvrir à nce en papier.

Prix de la souscription aux Cahiers détaillés dans la présente circulaire :

Les 6 Cahiers en édition ordinaire.................................... 60 *francs.*
— — *originale sur alfa*........................ 90 *francs.*
— — — *sur pur fil*...................... 210 *francs.*

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à détacher et à faire parvenir aux Cahiers Contemporains.
IMPASSE DE CONTI, 2, A PARIS (VIe)

Nom ....

Adresse ....

re souscrire aux six Cahiers Contemporains *de la présente*

en édition (*ordinaire*
(*sur alfa*
(*sur pur fil*

voie le montant de cette souscription par chèque .... *ou mandat* .... *soit la e de* ....

(SIGNATURE)

ANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

Société anonyme — Capital, 200 millions de francs.

.'Assemblée générale du 23 mars 1926 a fixé le montant du dividende pour l'exercice 1925 à 80 par action et a décidé qu'il serait payé, à partir du 6 avril, sous déduction des impôts blis par les lois en vigueur.

n conséquence, ce dividende sera payé, à partir du *6 avril 1926*, à raison de : Frs 65,90 par on nominative, Frs 47,84 par action au porteur, contre remise *du coupon n° 97*, à Paris, au ge Social, 3, rue d'Antin, et au change du jour sur Paris : aux Succursales de la Banque de is et des Pays-Bas, à Amsterdam, à Bruxelles, à Genève, et à son Agence de Rotterdam.

'Assemblée générale des Actionnaires de la Banque de Paris et des Pays-Bas s'est tenue le mars 1926 sous le Présidence de M. Griolet, Président du Conseil d'Administration.

.e Bilan se totalise tant à l'Actif qu'au Passif par *Frs 3.511.760.835,82*, en augmentation de *958.447.922,67* sur celui du précédent exercice. C'est le chiffre le plus élevé atteint depuis ondation de cet établissement.

e solde du compte de « Profits et Pertes » s'élève à..................			Frs 36.119.956,03
e trouve réparti comme suit :			
la réserve légale pour en parfaire le montant aux			
ı/o du capital social........................	Frs	1.178.430,03	
ux actions : Frs 80 par titre (soit 16 o/o du ca-			
l nominal contre 15 o/o l'an dernier)..........	Frs	32.000.000,00	
u Conseil d'Administration....................	Frs	2.444.444,44	
			Frs 35.622.874,47
reste un solde de..			Frs 497.081,56
ajouté au report des exercices antérieurs,........................			Frs 24 966.434,97
ne un total de..			Frs 25.463.516,53

est à remarquer que, compte tenu de ce report à nouveau et de la somme affectée à la rve légale, les réserves de la Banque se trouvent portées à Frs 170.863.323,48 pour un capi-social de Frs 200.000.000.

'Assemblée générale a voté à l'unanimité, moins une voix, les résolutions soumises à son robation.

DÉPARTEMENT DU PAS-DE-CALAIS

(Emprunt 1926)

acement d'un emprunt d'un montant maximum de francs: 150.000.000 divisé en 300.000 bons rtementaux 7 o/o de 500 francs nominal, amortissables en 15 ans, nets de tous impôts pré-s et futurs, y compris le droit de transmission.

rix de placement : Frs : 430 par bon, portant jouissance du 15 mars 1926, payable en sous-ant.

s bons rapporteront un intérêt annuel de 7 o/o net, soit 35 francs par titre, payable par cou-semestriels les 15 mars et 15 septembre de chaque année, le premier coupon devant être mis aiement le 15 septembre 1926.

s seront remboursables au pair, dans un délai de quinze ans comptés à partir du 15 mars 1926, voie de tirages au sort annuels qui auront lieu en février de chaque année, conformément ableau d'amortissement imprimé au dos des titres.

ı garantie du service des intérêts de l'amortissement du présent emprunt, le département a s en gage à la Société civile des porteurs de Bons dudit emprunt des titres d'annuités déli-par l'Etat en application de la loi du 31 juillet 1920 et des lois subséquentes, payables au t du département.

e département prélèvera, en cas de besoin, sur les ressources de sa trésorerie, la dotation néces-e au service de l'emprunt.

s demandes sont reçues : à la Société Générale ; au Crédit Lyonnais ; au Comptoir National compte de Paris ; à la Société Générale de Crédit Industriel et Commercial ; à la Banque onale de Crédit ; à la Banque de Paris et des Pays-Bas ; à la Banque de l'Union Parisienne ı Crédit du Nord.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.